

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie.

JUILLET 1755.



A PARIS;

Chez JOSEPH BARBOU, rue S. Jacques,
aux Cigognes.

M D C C L V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles seront insérées *gratis*; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze sols* broché. Les six mois formeront un Volume.

Nota. Ce Recueil a commencé au mois de Juillet 1754.

Noms des Villes où le présent Journal se distribue.

- A AMIENS, chez GODAR.
- A ANGERS, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{BARRIERES.} \\ \text{JAHYER.} \end{array} \right.$
- A ARRAS, chez LAUREAU.
- A BLOIS, chez MASSON.
- A BORDEAUX, chez JACQUES LA BOTTIERE.
- A CLERMONT FERRAND, chez DESAUMADE.
- A S. BRIEUX, chez PRUDHOMME.
- A LA HAYE, chez VANDAALEN.
- A LILLE, chez JACQUET.
- A LYON, chez J. DEVILLE.
- A S. MALO, chez HOVIUS.
- A MARSEILLE, chez MOSSY.
- A METZ, chez BOUCHARD, le-jeune.
- A MOULINS, chez FAURE
- A MONTPELLIER, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{RIGAUD.} \\ \text{Vc. GONTIER \& FAURE.} \end{array} \right.$
- A NANCY, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{BABIN.} \\ \text{NICOLAS} \end{array} \right.$
- A NANTES, chez JACQUES VATAR.
- A L'ORIENT, chez LE JEUNE.
- A ORLEANS, chez CHEVILLON.
- A RENNES, chez JACQUES VATAR, jeune.
- A ROUEN, chez LUCAS.
- A SEDAN, chez Mademoiselle THESIN.
- A S. OMER, chez HUGUET.
- A TOURS, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{LAMBERT.} \\ \text{BILLAULT.} \end{array} \right.$
- A VALENCIENNE chez QUESNEL.
- A VERSAILLES, chez le FEVRE.

AVERTISSEMENT.

QUELQUES Personnes paroîtront surprises de ce qu'on a changé le caractère de ce Journal ; mais les autres s'appercevront qu'on a déferé à leurs avis. Ainsi c'est donc pour complaire au plus grand nombre des Lecteurs , qu'on a pris le parti de se servir d'un caractère plus gros que celui qu'on avoit employé jusqu'alors. On desireroit satisfaire ces mêmes Lecteurs par d'autres articles qu'ils ont demandés , mais ils doivent sçavoir que chaque Ouvrage périodique a ses bornes , & qu'il n'est pas permis de les passer.

On ne négligera cependant rien de tout ce qui pourra rendre ce Recueil utile & intéressant. On a déjà même vu que nous y avons ajouté des gravures , & que les Pièces dont le second Volume est composé , sont beaucoup supérieures à celles qui sont insérées dans le premier Volume. Les correspondances qu'on établit dans les Pays étran-

gers, nous fourniront le moyen de faire part au Public des observations curieuses qu'on aura faites, soit dans la Médecine, soit dans la Chirurgie ou la Pharmacie. On se dispose aussi à donner les Thèses qui paroissent les plus intéressantes, & qu'un grand nombre de personnes nous demandent. On invite de nouveau les grands Maîtres de l'Art, & on les supplie même de vouloir bien nous communiquer leurs productions, & de regarder ce Journal comme une jeune plante qui ne peut croître que par leurs soins; ou plutôt c'est un enfant qui naît, on les prie de vouloir bien l'adopter.






RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.
JUILLET 1755.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Observations de Médecine.

OBSERVATIONS,
Sur les pierres de la Vescicle du fiel.

Par M. Varnier Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, de la Société Royale des Sciences & de la Société Littéraire de Châlons.

A Vitry-le-François, le 23 May 1755.

I.  ES reins, les ureteres, la vessie ne sont pas les seules parties du corps humain dans lesquelles on a decouvert des pierres : on en trouve aussi dans la vesicule du fiel. Leux

présence occasionne des maladies d'autant plus difficiles à traiter, qu'on en ignore souvent la véritable cause. Ce n'est que par des expériences continuées que je suis venu à bout de connoître les symptômes de cette maladie, & de trouver les moyens de la guérir. Je pourrois rapporter un grand nombre d'observations à ce sujet, mais je m'arrêterai seulement à quelques-unes qui me paroissent suffisantes pour faire connoître cette maladie & pour indiquer les moyens de la traiter avec succès.

I^{re}. OBSERVATION.

Le fils du sieur Dominé, Clerc de Ville de Vitry-le-François, âgé de 22 ou 23 ans, fut attaqué en 1739. d'une maladie dont les Médecins qui furent appelés, ne purent découvrir la cause. Ce jeune homme comba dans un marasme affreux & la couleur de sa peau devint d'un brun olivâtre. Il sentoît une douleur continuelle plus ou moins vive au côté droit, un peu au dessus de la pointe de la côte flottante où il y avoit un enfoncement bien sensible en segment de sphère. Le malade d'ailleurs vomissoit assez fréquemment & son pouls étoit febrile, petit & serré.

Les parents du jeune homme ennuyés de voir le peu de succès des remèdes que dis-

férents Médecins lui avoient ordonnés , le menerent chez Mademoiselle de Gifaucour qui depuis long-temps exerce la Médecine pour les pauvres. * Cette Demoiselle qui ne pouvoit pas mieux connoître la véritable cause de la maladie que des Médecins, lui indiqua des remèdes au hazard , & lui conseilla entre autres de prendre de l'infusion de sauge & des lavements d'urine chaude & recente.

Trois ou quatre jours après , soit par l'effet des lavements , soit par l'ébranlement de la voiture , il lui prit une diarrhée serreuse , par le moyen de laquelle il rendit une prodigieuse quantité de petites pierres globuleuses de la grosseur du plomb à Perdrix , & de couleur grise. Ces pierres surnageoient dans le bassin & il y en avoit de l'épaisseur du doigt. Ce qui est arrivé à différentes reprises , sur-tout en rendant les lavements d'urine.

On me fit appeller dès la première évacuation , & surpris de ce Phénomene , je fis prendre de ces pierres qu'on lava & que je fis ensuite sécher. Leur legereté , leur couleur de gris de musc & leur facilité à s'enflammer , me firent juger qu'elles ne pouvoient provenir que de la vesicule du fiel. Ainsi je pense qu'on peut regarder la cou-

* Le Château de Gifaucour est à huit lieues de Vitry , du côté de S. Menhault.

leur bazannée de la peau, une douleur fixée à la hauteur de la vésicule du fiel, le dégoût & le vomissement, comme des symptômes qui annoncent ordinairement des pierres dans la vésicule du fiel.

Depuis ces évacuations le jeune homme a été entièrement guéri,

II^e. OBSERVATION.

La veuve Hocquet Perruquiere demeurant à Vitry - le - François, fut attaquée en 1748. d'une jaunisse universelle, accompagnée de douleurs considérables à la hauteur de la vésicule du fiel, d'une tumeur sensible au dehors, d'une difficulté d'aller à la selle, &c.

Sa jaunisse augmentoit toutes les fois qu'elle se couchoit du côté droit. L'exemple du jeune homme que j'avois vu quelques années auparavant, me fit soupçonner que la maladie de cette femme pouvoit être occasionnée par la présence d'une ou de plusieurs pierres dans la vésicule du fiel. En conséquence je lui fis prendre les mêmes remèdes que le malade dont j'ai parlé dans l'observation précédente, & j'eus la satisfaction d'en voir les heureux effets en moins de 15 jours. La malade a été parfaitement guérie & n'a point eu de rechûte. C'est ce qui est encore arrivé à plusieurs au-

d'Observations. Juillet 1755: 9
très personnes attaquées du même mal , &
que j'ai traitées de la même maniere.

III^e. OBSERVATION.

Le fait que je vais rapporter est encore plus singulier que les deux précédents ; puisque la personne attaquée de la même maladie n'en avoit aucun symptôme.

La femme du sieur Fossé Perruquier ; d'un tempérament sec & maigre quoique d'une humeur naturellement gaye , eut en 1754. * une toux assez violente qui lui continua jusqu'à la mort. Elle ressentoit outre cela une douleur très-vive au bas des fausses côtes du côté gauche , avec une autre douleur à l'hypocondre du même côté. Il s'étoit joint à ces accidents une grande difficulté de respirer , une fièvre continue avec redoublement , des picotements entre les deux épaules , sur-tout lors qu'elle touffoit ; une insomnie , des foibleesses assez fréquentes , & une chaleur extraordinaire à la région épigastrique. Enfin la malade ne pouvoit se tenir couchée sur le côté droit. Après avoir resté quatre mois dans ce triste état pendant lesquels on la traita comme poitrinaire , elle mourut.

Comme cette femme se croyoit grosse ; elle avoit ordonné l'ouverture de son corps

‡ Elle étoit alors âgée de 39 ans.

après sa mort. Quoique je ne l'eusse point traitée dans sa maladie, je voulus être présent à l'ouverture du cadavre.

On ne trouva point de fœtus ; mais l'intestin jejunum étoit extrêmement gros & rempli de vents ; le pancréas & le mésentere étoient pleins de glandes scrophuleuses. Le foie étoit sain & d'une bonne consistance ; mais la vésicule du fiel se trouva prodigieusement grosse & remplie de 21 petites pierres pyramidales en maniere de trochisques. Elles ont quatre angles saillants & quatre faces plates & polies. La hauteur de chacune de ces pierres, en mesurant du sommet à la base est de cinq lignes justes. La couleur est d'un jaune brun, mais le noyau est beaucoup plus brun, & est formé par des aiguilles droites, qui paroissent être dirigées en rayons de la circonférence au centre, à peu près de la même maniere que les prétendues pierres de foudre ou les bols de régule martial. Ces pierres sont legeres & nagent sur l'eau. J'en ai pris deux au hazard pour les peser, & je les ai trouvées du poids de 30 grains.

On passa ensuite aux poumons, & on s'apperçut que le droit étoit tout ulcéré. Le péricarde étoit rempli de beaucoup d'eau.

Il y a lieu de croire que les pierres ne se sont pas formées tout à coup, & qu'el-

d'Observations. Juillet 1755. II
lès ne font parvenues à ce volume confi-
dérable que par succession de temps. La
bile ne coulant plus, toutes les fonctions
se font perverties, & ce désordre a occa-
sionné tous les accidents dont on a parlé ci-
dessus.

Je conserve quelques-unes de ces pier-
res, ainsi que de celles dont j'ai fait men-
tion dans la première observation. J'ou-
bliois d'ajouter qu'elles sont extrêmement
friables.

OBSERVATION,

*Sur une vessie qui se portoit jusques dans
l'Epigastre.*

Par M. le Clerc D. M.

De Blois, le 6 May 1755.

II. Un homme âgé d'environ 70 ans ;
d'un tempérament robuste & sanguin, me-
noit une vie sédentaire. Il étoit privé de la
vue depuis 6 ans. Cet homme qui n'avoit
jamais ressenti de douleur particulière dans
la région du bas-ventre, se sentit tout à
coup frappé d'une sorte de *mal-aise*, à la
sortie d'un repas où il n'avoit pas fait d'ex-
cès. Il prétendit que cette incommodité fu-
bite, ne pouvoit provenir que d'un gonfle-
ment d'estomac qu'il crut dissiper en buvant
deux verres d'eau fraîche.

Pendant les cinq premiers jours qui suivirent cet accident, il s'aperçut que son ventre étoit constipé & que le cours des urines s'étoit ralenti, sans cependant causer de douleur ni de chaleur dans les parties destinées à cette sécrétion. Mais au bout de ce temps elles s'arrêtèrent, & causèrent une ardeur des plus violentes dans l'urethre. Le sixième jour le malade, qui n'avoit cependant ressenti aucun mouvement de fièvre, fit appeler le Médecin.

Il lui prescrivit pendant deux jours une diète très-severe & lui ordonna des boissons rafraîchissantes, lui fit faire plusieurs saignées, & le mit à l'usage fréquent des lavements émolients & laxatifs. Tous ces différents moyens, ne produisirent aucun effet.

Le onzième jour le malade fut agité, la respiration devint difficile, la fièvre se fit sentir avec violence & fut accompagnée de tension dans les muscles de l'abdomen, d'une soif excessive, d'inquiétude dans les parties précordiales, de dégoût & de noirceur sur la langue. Ces différents accidents déterminèrent le Médecin à avoir recours aux remèdes généraux. Il ordonna donc les potions laxatives, insista beaucoup sur les délayants, & fit mettre des topiques émolients & anodins sur les muscles du bas-ventre. Ces remèdes occasionnerent quelque évacuation par bas, & le cours des urines devint

fi libre qu'il s'en forma un écoulement involontaire.

On s'apperçut alors qu'il y avoit dans l'hypogastre une tumeur dure, de caractère indolente & qui excédoit le bassin de deux bons travers de doigt. Cette découverte obligea de continuer l'usage des topiques dont on s'étoit déjà servi. La fièvre qui continuoît toujours ne causa cependant aucun délire au malade. Ses urines qui étoient d'abord crues, extrêmement claires, déposèrent dans la suite un sédiment blanc & assez copieux.

Les accidents loin de diminuer, augmentèrent encore, & la tumeur devint à un tel point, qu'elle occupa successivement en moins de dix jours les régions ombilicale & épigastrique. Le malade ressentit alors des douleurs vagues au bras, à la cuisse & à la jambe gauche, & perdit enfin la vie le deux de Février, après avoir resté 20 jours dans cet état.

Comme cette maladie parut extraordinaire, on demanda l'ouverture du bas-ventre. L'extérieur parut vaste & grand, les téguments ne se trouverent point infiltrés, mais l'épiploon étoit entièrement laceré. On découvrit la vessie qui occupoit les régions ombilicale & épigastrique, & qui étoit remplie d'environ trois chopines d'une liqueur trouble, mais sans mauvaise odeur.

Elle étoit adhérente par sa partie antérieure à la lame interne du péritoine qui recouvroit les régions hypogastrique, ombilicale & épigastrique. Elle flottoit par sa partie postérieure sur les intestins qui parurent d'une couleur bleuâtre & gangrenée. Le bas-ventre étoit d'ailleurs dépouillé de cette sérosité balsamique qui humecte les parties que cette région contient. Le col de la vessie qu'on eut de la peine à détacher étoit dur & skirrheux, & à la place de sphincter, il y avoit un rebord presque cartilagineux, de figure ronde, qui par la pression du corps de la vessie permettoit la sortie de l'urine. Les glandes prostates étoient d'un volume considérable; les reins avoient la figure ordinaire, mais fort gros & parsemés dans leurs surfaces d'une infinité de petites taches blanches ou ganglions tuberculeux, de la figure & de la grosseur d'une lentille. Ces viscères étoient outre cela durs, skirrheux dans leur substance corticale & enflammés; mais ils étoient un peu plus mols dans la substance medullaire, à la réserve du rein droit. On y apperçut visiblement dans le bassinet quelques gouttes de pûs de couleur cendrée qui étoient entrées dans l'urètre, dont le canal permettoit d'y introduire la sonde la plus grosse. Les autres viscères n'offrirent rien de particulier.

OBSERVATION,

Sur une pustule périodique au Doigt.

Par M. Hoin Chirurgien Juré à Dijon.

Le 20 May 1755.

III. Au commencement du mois de Novembre 1726. un jeune homme qui s'étoit piqué légèrement avec une épingle , près de la racine de l'ongle du doigt index de la main gauche , porta ce doigt par un esprit de libertinage dans les parties naturelles d'une fille , qui n'étoit soupçonnée d'aucun mal vénérien , & qui a même toujours soutenu qu'elle n'en avoit jamais été atteinte. Elle attendoit ce jour-là ses règles qui parurent en effet le lendemain.

Il survint le même jour au doigt du jeune homme une petite pustule de la grosseur d'un pois à l'endroit de la piquure. Elle suppura pendant quatre jours , & se dessécha d'elle-même. Le mois suivant le mal revint & disparut de même ; ce qui arriva régulièrement tous les mois dans le temps que la fille avoit ses règles. La pustule ne revenoit pas toujours à l'endroit de la piquure , mais quelquefois à deux ou trois lignes de distance & toujours sur le dos , soit de la seconde , soit de la troisième phalange du même doigt.

Au commencement de May 1728. mon pere fut appelé pour traiter cette tumeur. Il la fit suppurer avec l'emplâtre diachylon & la vieille thériaque. Malgré cette opération, le mal qui avoit cédé aux remèdes revint un mois après. Alors mon pere employa les médicaments attractifs, qui déterminèrent une suppuration abondante. Il brûla ensuite pendant plusieurs jours le matin avec la pierre infernale, le fond de la pustule, qui n'attaquoit que la superficie de la peau, & le soir il couvroit la partie affligée avec un peu d'onguent mercuriel. Le malade fut saigné & purgé une fois seulement.

Le mois suivant la pustule ne reparut pas, & depuis cet instant, le jeune homme a été délivré de cette incommodité, sans qu'il lui soit arrivé aucun accident dans d'autres parties, soit intérieures soit extérieures. Il jouissoit encore en 1734. d'une parfaite santé.



SUITE

S U I T E

*De l'Observation , sur un Ptyalisme Scorbutique , inferé dans le Journal de May ,
pag. 327.*

IV. Le malade dont il est fait mention dans cette observation , est toujours dans un état des plus tristes. Au commencement d'Avril dernier il avoit fait usage avec succès des suc de plantes antiscorbutiques acres & apéritives, telles que le cresson de fontaine, le becabunga, le cerfeuil, la pariétaire mêlées avec le lait de vache, environ deux cuillerées sur un demi-septier de lait. Il en prenoit deux fois par jour, & n'usoit d'autre nourriture que du lait en bouillie. Ces remèdes lui donnèrent tant de soulagement qu'on pouvoit se flatter d'une guérison prochaine, puisque la salivation étoit réduite à un tiers ; que le malade se levoit & reprenoit des forces ; que le mal de tête étoit considérablement diminué ; que la fièvre se faisoit à peine sentir ; que les boutons s'étoient totalement cicatrisés, par le moyen d'un pansement méthodique dans lequel on n'employoit qu'un simple digestif, & qu'ils ne laissoient qu'une couleur rouge à la peau. A l'égard de ceux du visage, ils ont été

plus difficiles à guérir, puisqu'il en subsiste encore une partie sur le nez.

Ce calme heureux n'a duré que quinze jours, & les mêmes symptômes se sont faits ressentir ensuite avec la même violence qu'auparavant. La salivation est revenue au même degré & continue toujours; la fièvre à reparu avec des redoublements considérables, & à chaque redoublement, le malade vomissoit & le mal de tête augmentoit.

Ces accidents ont fait varier les remèdes suivant les différentes indications & l'exigence des cas. On a eu recours au Quinquina, qui dans des temps a paru apporter du soulagement, & dans d'autres a semblé augmenter le mal. Les changements qu'on a faits dans la préparation des médicaments, n'ont été suivis d'aucun effet salutaire. Le malade s'est fait transporter hors de chez lui pour éviter la chaleur continuelle de son four, qu'on regardoit comme une des causes qui pouvoit augmenter l'intensité des matieres morbifiques, & occasionner une fonte plus considérable du sang en augmentant l'éretisme. La salivation qui s'étoit comme supprimée, avoit reflué vers l'estomac, ce qui produisit d'autres accidents qui firent craindre pour le malade. Il eut alors un étouffement & une oppression considérables, la fièvre devint plus aigue, mais le retour du ptyalisme a fait disparaître ces accidents.

Les changements que le malade éprouve successivement du bien au mal , font craindre qu'il ne survienne encore de nouveaux accidents jusqu'à son parfait rétablissement. Depuis quelques jours il est beaucoup mieux ; son sang paroît toujours être très-fluide ; les sueurs sont presque continuelles , & elles proviennent autant de la foiblesse du malade que de la fièvre qui subsiste toujours quoique moins considérable. Les urines déposent assez abondamment. Le sommeil dont le malade jouit de temps en temps , le dédommage un peu des fatigues qu'il supporte d'ailleurs.

Il fait actuellement usage du petit lait avec le suc des plantes anti-scorbutiques , qui joints au régime & à d'autres remèdes appropriés , pourront soulager le malade. On en rendra compte dans la suite.

A l'égard de la femme dont on a parlé dans le Journal d'Avril & de Mai , elle est morte sans avoir pu être soulagée , de la maladie dont on a fait la relation



S E N T I M E N T S

*Des Auteurs de la Bibliothèque raisonnée ,
sur les Dissertations de M. Sauvage , con-
cernant la fièvre & l'inflammation.*

A Naples 1752. traduit de l'Italien.

V. Nous ne croyons pas devoir parler ici de l'hémastatique de M. Hales, qui est connue de tous les Sçavants depuis l'année 1727, ni des annotations qui y ont été ajoutées par M. Sauvage *. Nous nous contenterons seulement de dire que ce dernier a joint à cet ouvrage, un grand nombre de calculs & d'expériences appropriées au sujet. M. Sauvage s'est rendu si célèbre par ses découvertes, qu'il n'a pas besoin des éloges qu'il mérite d'ailleurs par rapport à ses annotations. Plein de l'esprit géométrique, éclairé de l'algèbre, naturellement ennemi du faux, du douteux, de l'hypothèse même, il nous a dévoilé de la manière la plus véritable & la plus précise le mouvement du sang dans l'état naturel. Il

* Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Professeur de Médecine & de Botanique, & Correspondant des Académies Impériales d'Allemagne (*Natur. Cur.*) de Florence, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale de Berlin, d'Upsal, &c.

nous explique aussi comment ce mouvement venant à se déranger, produit l'inflammation & la fièvre. Nous allons présenter un extrait de ce que M. Sauvage a trouvé de nouveau en Médecine, & c'est une justice que nous devons à la vérité.

Bellini nous avoit donné une théorie de l'inflammation, qui ne trouva que trop de Sectateurs. Voici comme il s'exprimoit.

» Si une partie de nos arteres est obstruée,
» le sang fera effort contre l'obstacle à proportion de la résistance qu'il trouve, d'où
» il s'ensuivra l'inflammation. La voye par laquelle le sang passe, se trouvant plus
» courte, le sang voudra alors accélérer son mouvement & rouler plus rapidement
» dans le reste des vaisseaux libres; ce qui
» produira la fièvre. » Cet Auteur demi-Géometre débita cette théorie avec tant de bonne foi & avec une sorte d'enthousiasme si pathétique, qu'un grand nombre de personnes se laissèrent persuader; & Boerhaave lui-même n'a pas sçu se mettre en garde contre cette erreur, que M. Sauvage combat avec succès.

Il commence d'abord par démontrer que l'inflammation ne provient pas d'un simple empêchement dans les vaisseaux; mais qu'il nous soit permis d'exposer ici sans géométrie ses raisonnements, qui sont trop bien fondés pour en avoir besoin.

Qu'on bouche , dit M. Sauvage , le tuyau ou la canule d'une seringue , & même plusieurs si l'on veut , cela est indifférent : qu'on presse ensuite avec la même force le piston , on verra que le mouvement de l'eau n'en est pas accéléré , mais qu'il est retardé dans les tuyaux ou les parties qui restent libres , de même qu'il l'est dans le corps de la seringue. Ce système paroît naturel. L'eau couloit avec liberté , & par conséquent avec violence par un tuyau ouvert. Elle rencontre dans un tuyau obstrué une nouvelle résistance , qui l'oblige à se refouler sur le derrière , c'est-à-dire , à résister au piston. Ainsi la force qui pousse ce piston demeurant la même , l'eau perdra dans la seringue de sa vitesse , à proportion de la résistance qu'elle trouve de la part de cette même eau que le piston devoit pousser en avant ; la vitesse du piston ne pourra qu'en être diminuée , à moins que par quelque autre cause , le piston ne reçoive une force nouvelle , propre à surmonter la résistance qui s'est opposée à son mouvement.

Mais voici en quoi consiste l'erreur de Bellini , & de plusieurs grands hommes qui ont suivi son raisonnement. Leur piston est le cœur ; la seringue est l'aorte ; & les tuyaux sont les artères qui en partent. Ils avoient exactement observé que le mou-

vement du cœur augmente , & que le sang roule avec plus de vitesse dans les arteres , voisines de celles qui ont été liées ou dans lesquelles il s'est fait une obstruction subite. Leur erreur vient uniquement d'avoir cru que cette nouvelle vitesse provenoit mécaniquement de cette obstruction , au lieu qu'elle n'est produite que par un nouvel effort que fait le cœur , qui cherche toujours par quelque cause que ce soit , à forcer le passage , & qui pour cette raison fait des efforts qu'un piston inanimé ne fera jamais.

La seconde erreur de Bellini , consiste à croire que la fièvre ou l'accélération du mouvement du sang , est produite mécaniquement par les obstructions qui bouchent une partie des canaux par où le sang doit circuler. « Soit , dit-il , une quantité » déterminée de sang qui doit couler par » un nombre déterminé de canaux , par » exemple par quatre ; si on vient à boucher » un de ces canaux , le sang ne faisant que » le même nombre de circulations , roulera » d'autant plus vite par les trois autres arteres libres.

Bellini a pris pour une conséquence de la force ordinaire du cœur , ce qui n'arrive qu'en conséquence des efforts nouveaux qu'il fait ; car enfin , le sang ne peut acquérir aucun nouveau degré de vitesse

par l'obstruction des vaisseaux. L'effort que fait le cœur contre une artère obstruée ou liée, se consume à la dilater ou à en rompre les tuniques, & non à augmenter la vitesse du sang dans les canaux libres. Bien loin que l'obstruction puisse augmenter la vitesse du sang, elle n'est capable au contraire que de la diminuer, parce que la résistance enlève toujours une partie de la force, & que le cœur affoibli par cette résistance, ne peut communiquer au sang la vitesse ordinaire. Bellini avoit fort bien reconnu que la saignée accélère le mouvement du sang, en ôtant la résistance qu'il rencontre à l'extrémité des artères : comment put-il ensuite se mettre dans l'esprit ; qu'une résistance extraordinaire pût produire précisément le même effet, que produit la diminution de la résistance ordinaire ? Il a cependant enseigné que ces deux causes diamétralement opposées entr'elles, augmentent également le mouvement du sang, & plusieurs l'ont cru sur sa parole.

Quelle gloire pour celui qui a osé attaquer cette erreur, & qui l'a fait avec le succès le plus éclatant. Cette erreur est d'autant plus considérable, qu'elle roule sur un des points fondamentaux de la Médecine, & qu'elle se trouve adoptée par un grand nombre de personnes.

M. Sauvage ne prétend cependant pas ;

que les Médecins ayent mal traité les fièvres, pour en avoir mal expliqué la cause. Leur système étoit peut-être vrai dans tout ce qui concerne l'observation, & seulement faux dans la recherche des causes. Ils avoient une méthode établie sur des observations indubitables, & non sur les causes dont la connoissance est moins certaine que celle des effets. Mais cette protestation juste & sincere, n'empêche pas que l'on n'ait une grande obligation à M. Sauvage, car on a très-souvent vu que les Médecins font périr plusieurs malades, en voulant les traiter selon une fausse théorie. C'est ce qui est arrivé à Silvius Deleboé, qui après avoir conduit au tombeau un grand nombre de malades dont il ne fait point mention, fit mourir sa propre fille & se donna la mort avec des sels alkali-volatils qu'il ordonnoit dans la fièvre, sur la foi d'une fausse théorie qu'il s'étoit obstiné à soutenir pour vraie, & qui attribuoit les fièvres aux acides. Ce n'est donc pas une précaution superflue que de combattre une erreur, quoiqu'elle ne soit que dans la théorie. On est sujet à se tromper dans la pratique, quand on a calculé sur de faux principes.

Nous avons vu jusqu'ici, que M. Sauvage a heureusement détruit le principe imaginaire de l'accélération du sang, dans

l'inflammation & dans la fièvre. Voyons maintenant s'il a également réussi à en assigner la vraie cause, & si son sentiment ne souffre point quelque difficulté.

Fondé sur le grand principe que les effets sont proportionnés à leurs causes entières, il refuse absolument de reconnoître dans les animaux, une augmentation de mouvements, produite par l'irritation que Bellini appelle *stimulus*, l'aiguillon. Il passe plus avant, & il fait un calcul fort curieux, dans lequel il pese d'un côté la force du cœur, & de l'autre la vitesse qui doit rester au fluide nerveux, à une distance si grande du cœur, & la masse si prodigieusement inférieure de ce fluide à celle du sang des arteres. Par ce calcul, il trouve qu'il n'y a point de mécanique qui puisse retrouver dans la vessie & dans la masse du fluide nerveux, une aussi grande force que celle que le cœur employe à pousser le sang dans le corps d'un animal vivant.

Pour assigner l'origine de la puissance du cœur, soit dans la fièvre soit dans l'état naturel, M. Sauvage à recours à l'ame elle même. Il suit en cette occasion la théorie de Stalh, ce grand ennemi des mécaniques. Il y ajoute quelques raisons qui lui sont propres, & qu'il croit capables de faire recevoir son explication, qui paroît si étrange à la plus grande partie des Médecins mécaniciens.

Comment peut-on concevoir que l'ame anime une infinité de vaisseaux ; qu'elle distribue à tous les fluides une vitesse proportionnée ; qu'elle calcule les forces différentes de cent muscles , nécessaires pour faire par exemple un saut , & que cependant cette même ame aussi occupée , aussi chargée d'une multitude immense d'affaires , ignore entierement ce qui se fait dans son corps , & se croye dans une parfaite oisiveté ?

Nous prenons ici la liberté de repliquer à M. Sauvage , que sans recourir à l'ame , les fibres & les vaisseaux des animaux vivants , possèdent une force bien supérieure à leur poids & plus grande que celle qu'on peut attendre de leur masse. Nous ajoutons que ces forces n'appartiennent pas tellement à la fibre animée , qu'elles ne se conservent encore quelque temps après la mort ; d'où il s'ensuit qu'elles n'appartiennent pas à l'ame.

M. Sauvage prétend que les arteres ne doivent pas se resserrer à proportion qu'elles se dilatent & que leur systole ne devroient (suivant les seules loix du ressort ,) que se rapetisser quand les vaisseaux ont été beaucoup distendus par le sang , à moins qu'une cause étrangere , (par laquelle il entend l'ame) ne leur ordonne de se retrécir.

Je respecte autant que qui que ce soit ; la Géométrie , la Méchanique & l'Hydraulique : mais ces severes Muses veulent des faits entiers pour pouvoit décider , & n'appliquent jamais leurs règles qu'à des cas parfaitement semblables. Si un Géomètre néglige la plus petite circonstance , s'il entreprend de décider d'une matiere un peu différente de celle dont il connoît les propriétés , il pourra aisément tomber dans l'erreur considérable , quoiqu'il soit guidé par les divines lumieres de la sçience,

Quel est le mouvement de la Roue électrique ? Quel est son effet ? Ce ne sera tout au plus qu'un frémissement dans le tuyau , frémissement qui peut-être engourdira légèrement la main. On ne feroit pourtant pas bien de se fier ici à la Géométrie , puisqu'un cylindre creux de verre , qui ne devoit rien communiquer à une baguette éloignée d'un pouce , lui imprime une force si grande , qu'elle est capable d'allumer de l'esprit de vin , & de causer une douleur insupportable à quiconque oseroit approcher les dents ou la tête de cette baguette de fer , qui devoit à peine se faire sentir.

L'aiman examiné de mille manieres par M. Muschenbroeck , n'a jamais voulu se soumettre aux règles de la Méchanique. Il est vrai que plus le fer est approché , plus les forces de l'aiman augmentent ; de mē-

me qu'elles diminuent à mesure qu'il s'en éloigne. Mais ces accroissements & ces décroissements de vertu magnétique, suivent une proportion capricieuse & inconstante, différente de toute proportion arithmétique ou géométrique qu'on puisse assigner.

L'huile de girofle est sans mouvement ; l'huile de thérebentine est dans le même cas. Si sur la première on verse très-doucement une once ou une dragme de la seconde, cette dragme tombant de la hauteur d'un pouce, excite une si forte effervescence qu'elle brise les vaisseaux, renverse le laboratoire & fait sauter des masses de cent livres avec une vitesse incroyable.

C'est de cette même façon, que les fibres des animaux & celles de quelques plantes, font des efforts supérieurs aux causes qui les irritent. Comment cela se fait-il ? J'avoue qu'on ne le sçait pas, puisqu'on ne peut pas dire que l'ame en soit la cause.

Un chien, une grenouille sont véritablement sans vie, du moins cela est probable quand on leur enlève le cœur & la tête ; & cependant si avant que la graisse soit refroidie dans le cadavre du chien, (précaution qui n'est pas nécessaire pour la grenouille,) on irrite avec la pointe d'un scalpel le nerf de la huitième paire ou le diaphragmatique, on verra tout à coup tremblotter les visceres du bas-ventre, avec une force infini-

ment supérieure à celle avec laquelle le scalpel a été mis en mouvement.

De plus si dans le même cadavre, on souffle dans quelle veine que ce soit, on verra que le cœur, après avoir resté immobile pendant des heures entières, commencera de nouveau à se mouvoir & à faire ses battemens accoutumés. Il poussera en avant des ondes de sang, dont le poids excède de beaucoup celui du souffle qu'on a poussé dans le cœur. Le grand nombre d'expériences qu'on a faites sur les tuyaux des animaux entierement morts, sur ces mêmes tuyaux tirés hors du bas-ventre, sur les cœurs des poissons tirés de leur pericarde, sur les tendons des grenouilles séparés du corps, confirment toutes qu'indépendamment de l'ame, la fibre animale irritée, se contracte avec une force bien supérieure à celle qui est produite par la cause irritante, reduite en poids & en vitesse : de-là vient aux nerfs cette activité prodigieuse, par laquelle ils font mouvoir les muscles avec une vitesse semblable à celle de la lumière, & leur font élever des poids plus grands que le leur. Cette activité, comme j'ai dit, subsiste encore après que l'animal a cessé de vivre. Elle subsiste même dans les parties séparées du tout, & entierement privées de la présence de l'ame.

Voilà donc, autant que je le crois, la

force de l'irritabilité rétablie & la théorie de la fièvre & de l'inflammation , réduite à de nouveaux efforts que fait la machine , à l'occasion des douleurs & des incommodités qu'elle ressent : efforts dont nous ignorons l'origine , mais qui certainement ne proviennent pas de l'ame , puisque nous ne pouvons par la volonté les augmenter , les diminuer , les produire , ou les supprimer. L'ame d'un homme qui a la fièvre , désire sincèrement d'en être délivrée , ou souhaite que son pouls soit plus lent de moitié. Comment donc le cœur ne lui obéit-il pas , si c'est de la volonté qu'il tire ses forces ?

Accordons cependant à l'Auteur que l'ame travaille à dissiper les obstructions en ajoutant une nouvelle vélocité à celle que le cœur a naturellement. Il est certain que la respiration est le seul moyen par lequel elle peut l'augmenter. Cette fonction dépend de la volonté , & nous pouvons la rendre plus fréquente , plus rare , plus grande , plus foible. Le mouvement du cœur ne peut que participer à tous ces changements ; la force de la respiration accélère ce mouvement , parce qu'elle pousse une plus grande quantité de sang du poumon au cœur , qui en conséquence doit nécessairement se contracter. Cette respiration fréquente est véritablement volontaire : nous en avons une funeste expérience dans les fièvres malignes ,

lorsque nous sentons un certain poids qui nous opprime & qui vient du sang. Celui-ci résiste au cœur, lorsqu'il trouve lui-même de nouveaux obstacles à l'endroit des artères. Alors pour nous soulager, nous employons une respiration plus fréquente & plus considérable. Nous obligeons les muscles releveurs des côtes à agir & à fortir du repos où ils sont dans la respiration ordinaire. Ainsi nous excitons le cœur à redoubler ses forces. Comme selon ce que nous avons dit plus haut, le cœur d'un animal, même après la mort, quand on y injecte quelque liquide, se referme immédiatement après avoir été dilaté. De même la volonté peut contribuer à l'accélération du sang. Ce n'est pas une puissance occulte qui augmente les forces du cœur sans qu'elle s'en apperçoive, mais c'est une puissance connue que nous sentons, & qui est soumise à la volonté. Terminons cet article en rendant encore une fois justice à l'Auteur, qui a rempli ses dissertations de calculs exacts, d'expériences difficiles, de raisonnements justes & bien fondés, & qui par leur solidité même, semblent ne devoir pas être l'objet de notre Journal *.

*. On donnera le mois suivant, la réponse que M. Sauvage fait aux Auteurs de la *Biblio héque raisonnée*.

L E T T R E

De M. Morand, Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, & Aggrégé honoraire au Collège Royal des Médecins de Nancy ; à l'Editeur du Journal de Médecine.

M O N S I E U R ;

VI. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous communiquer les notes que vous avez fait insérer dans votre Journal d'Avril dernier, sur Edouard Bright, j'avois quelque notion sur un pareil exemple de corpulence dans le même Comté d'Essex. Mais outre que je n'avois rien de certain & de positif, la similitude de poids, de temps, de pays & d'âge, me faisoit soupçonner que c'étoit absolument le Négociant de Malden, sur lequel différentes relations pouvoient avoir varié dans les circonstances. Ce qui rendoit ma conjecture plus vraisemblable, c'est que le mot Anglois *Stone*, par lequel la pesanteur d'Edouard Bright, Négociant de Malden est exprimée, est un poids de différente valeur en Angleterre, & qui vaut 14 liv. à Londres ; d'où il pouvoit résulter quelque variété sur le poids de ce premier, lequel étoit de 43 *Stones*.

Depuis peu, il m'est parvenu une gravure en maniere noire, du Compatriote d'Edouard Bright dont on m'avoit parlé; son nom est Jacob ou Jacques Ponwel, natif de Stebbing, dans le Comté d'Essex, il mourut le six Octobre, âgé de 37 ans, pesant 40 *Stones*.

Nous connoissons bien quelques exemples de ces embonpoints maladifs; on en trouve plusieurs dans Schenchir Sennert. Il fait mention d'une femme qui pesoit 450 liv. & d'un homme qui en pesoit 600. Mais il est singulier que dans le même pays & dans le même-temps, il se soit rencontré deux hommes presque du même poids, & du même âge.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Paris, ce 10 Avril 1755.



O B S E R V A T I O N

Sur une Monstrosité.

Par M. Brofillon Chirurgien Juré à Tours.

Le 30 May 1755.

VII. Le 7 Août 1754. il naquit à Tours, sur la Paroisse de S. Simphorien un enfant mâle, qui mourut le 16 de Décembre de la même année. On en fit l'ouverture chez M. Gayan Curé de cette Paroisse, en présence de M. Dupichard Médecin, & de plusieurs Chirurgiens de cette Ville.

1°. On trouva à la région épigastrique, une portion du corps d'un autre enfant, & elle comprenoit tout le bassin & les extrémités inférieures.

2°. Cette portion étoit attachée à la région épigastrique : 1°. Par une base de la grosseur de la partie moyenne du bras de l'enfant. Cette base étoit formée par quelques ligaments très-foibles qui naissoient au cartilage xiphoïde : 2°. Par la peau qui se continuoît sans changement & sans interruption sur ce demi-corps.

3°. Lorsqu'on eut ouvert cette base, on aperçut les muscles droits séparés en cet endroit, mais le péritoine étoit dans son état ordinaire.

4°. En disséquant les parties de ce bassin on trouva un rein, un uretere, une vessie dans laquelle l'uretere venoit se rendre, l'urethre avec les corps caverneux qui forment la verge. Il faut remarquer que l'enfant urinoit également par celle-ci comme par l'autre.

5°. On ne trouva point les testicules dans le scrotum.

6°. Au dessous du rein on découvrit un petit corps glanduleux d'où partoît un petit ligament, qui après avoir fait six lignes de chemin, grossissoit & alloit se perdre dans un autre corps glanduleux, situé à l'endroit ordinaire des vésicules séminaires, auxquelles il avoit beaucoup de rapport par sa figure.

7°. Il partoît du fond de la vessie un ligament rond qui alloit se terminer au bout d'un intestin, & il appartenoit à cette portion du bassin. Il avoit environ un pied & demi de longueur, & son extrémité se terminoit en doigt de gant.

8°. On remarqua que cette extrémité d'intestin passoit dans le ventre de l'enfant, formé par l'ouverture qui étoit entre les muscles droits, comme on l'a déjà dit dans l'article 3°. Elle flottoit ensuite entre les parties supérieures des muscles du bas-ventre, & le péritoine. Elle rentroit en partie dans ce bassin ajouté, où elle étoit attachée par une portion du mésentere.

9°. En ouvrant cet intestin, on vit qu'il étoit plein d'une matiere semblable pour la nature au méconium, mais un peu différent en couleur ; car elle approchoit plus de la nature des matieres qui se trouvent dans les intestins grêles, & la capacité de l'estomac de l'enfant. Ne pourroit-on pas dire au sujet de cette matiere ainsi trouvée dans cet intestin, qui n'avoit aucune communication avec l'estomac, que le méconium n'est point l'extrait des digestions des eaux dont l'enfant s'est nourri pendant la grossesse ? C'est une question assez intéressante, mais je laisse aux physiologistes le soin de l'examiner.

10°. Les extrémités inférieures, quoique plus foibles que celles d'un enfant formé, étoient assez bien figurées, mais elles n'étoient composées que des os, de quelques vaisseaux qui tiroient leur origine d'un vaisseau qu'on voyoit à la partie postérieure de la vessie, & enfin des parties de graisse.

On nous apprit que cet enfant vomissoit de trois semaines en trois semaines ou environ. Cela ne viendrait-il pas de la pression que ce bassin qui étoit ajouté, faisoit sur son estomac ? Il paroît que ce bassin tiroit sa nourriture des arteres mammaires & épigastriques, car c'étoit-là le point de réunion de ce bassin & de l'enfant formé. D'ailleurs quelques vaisseaux coupés & qu'il n'a pas été possible de suivre, le font présumer.

Dira-t'on que l'extirpation de ce bassin ajouté eût été possible ; la jeunesse de l'enfant n'y eût-elle point été un obstacle ? J'oserois cependant croire que par la suite elle eût pu se faire .

Après avoir ainsi examiné cette partie du corps , on passa à la dissection de la tête , & elle fournit les observations suivantes.

1°. L'orbite droit n'étoit point dans sa place ordinaire , mais il étoit reculé de deux travers de doigt vers la temple. Il étoit formé par une partie du parietal , de l'os maxillaire & du temporal.

2°. Cet orbite étoit de la grandeur ordinaire , mais il étoit recouvert en entier de la peau , au milieu de laquelle étoit une ouverture garnie de quelques poils , & si étroite qu'elle ne put admettre l'extrémité d'un stylet bien fin.

3°. Cette ouverture se continuoit jusqu'à un petit globe renfermé dans cette cavité , & elle étoit entourée de graisse.

4°. A l'ouverture de ce petit globe on trouva deux sortes d'humeurs , savoir l'humeur aqueuse , & la vitrée. On y remarqua de plus deux membranes , la cornée opaque & la choroïde. On ne reconnut point la rétine , quoique le nerf optique se rendît à ce petit globe.

5°. Ce globe étoit d'un volume plus petit qu'à l'ordinaire , & s'il eût été mieux

d'Observations. Juillet 1755. 39
formé, il n'eût pas fait plus de faille étant
considérablement enfoncé dans l'orbite. En
ouvrant la peau qui couvroit ce globe, au-
roit-on trouvé moyen de donner entrée
aux rayons lumineux ?

6°. Au dessus de cette fosse sur l'os pa-
rietal, on remarquoit une petite apophyse à
laquelle étoit attachée une excroissance qui
ressembloit à une gourde, & qui étoit de la
figure d'un pois chiche.

7°. Cette excroissance contenoit dans sa
cavité, une sérosité qui sortoit par son fond
lorsque l'enfant pleuroit.

O B S E R V A T I O N S

*Sur différents effets de l'Agaric, employé inté-
rieurement & extérieurement.*

Par M. Rochard, Chirurgien Major de l'Hôpital
Militaire de Belle-Isle en Mer.

De Belle-Isle, ce 29 May 1755.

VIII. Personne n'étoit moins disposé que
moi à reconnoître dans le *fungus ignarii* les
grandes vertus qu'il a dans les hémorrhagies
& sur-tout dans l'amputation des bras, des
jambes, &c. Mais les expériences que j'ai
vû faire, & celles que j'ai faites, m'ont
convaincu que l'agaric étoit un souverain
styptique, & qu'il pouvoit également être

employé avec succès intérieurement & extérieurement. J'ai déjà même envoyé à l'Académie Royale de Chirurgie, quelques observations à ce sujet. En voici deux qui serviront à prouver ce que j'avance.

I^{re}. OBSERVATION.

Le sieur Gabriel Loreal, Bourgeois de Belle-Isle, fut attaqué d'un tremblement universel ou spasme dans toutes les parties du corps. Il se faisoit même sentir aux artères dont les mouvements étoient confondus. Le corps en perdoit sa ligne de gravité; le globe de l'œil étoit dans une mobilité extrême; les paupières clignotoient sans cesse; la prunelle ne pouvoit rien fixer, & le malade étoit encore incommodé d'un larmoyement continu. Il avoit outre cela de la difficulté à parler, jouissoit rarement des douceurs du sommeil, étoit toujours prêt à tomber en défaillance, avoit un dégoût pour toutes sortes de nourritures, & cette fâcheuse situation l'avoit fait tomber dans un marasme affreux. Ces dangereux accidents étoient accompagnés d'une hémorrhagie considérable. Le sang sortoit pur par la voye des selles, & on ne pouvoit soupçonner qu'il provînt d'un flux hémorrhoidal, puisqu'il n'y en avoit aucune apparence à l'anus. Le malade ressentoit outre

cela de grandes douleurs aux reins avec des chaleurs brulantes. Il prétendoit que cette incommodité lui étoit survenue pour avoir remué un baril de poudre trop pesant dans l'Arsenal de cette place. Dans l'effort qu'il fit il sentit craquer ses reins, & depuis six ou sept ans que cet accident lui étoit arrivé, il avoit fait usage de différents remèdes sans en recevoir aucun soulagement.

Quand le malade passoit quelques jours sans perdre de sang, les douleurs qu'il avoit coutume de ressentir, devenoient alors plus violentes, & la chaleur des reins augmentoit considérablement. L'hémorrhagie (a) seule rendoit un peu de calme au malade. L'évacuation commençoit par des caillots de sang solides & noirs ; ensuite le sang devenoit très-liquide , paroïssoit fort beau & extrêmement sec. En un mot il ressembloit à celui qu'on tire de la veine par les saignées ordinaires. On n'appercevoit dans ce sang aucunes parties de matieres stercorales. Une preuve que ce flux ne venoit pas des hémorrhoides , c'est que les excréments n'étoient point sanguinolents. La quantité de sang que le malade rendoit à chaque fois, étoit très-considérable.

(a) Cette espèce d'hémorrhagie périodique, n'étoit-elle pas une crise occasionnée par la surabondance d'une humeur scorbutique ?

J'indiquai alors les remèdes & le régime convenables. J'employai les délayans, & je fis plusieurs saignées afin de connoître la nature du sang. Le premier que je tirai étoit très-aqueux. Il sortit avec une grande véhémence quoique le poulx fut petit & dur. Le tremblement parut un peu ralenti après la première saignée ; j'en fis cependant une seconde, & je m'apperçus que le sang qui étoit sorti avec moins de vivacité, avoit plus de consistance que le premier. J'attribuai ce changement à l'usage des sédatifs, des liqueurs farineuses balsamiques, des styptiques, &c. que j'avois conseillés au malade.

Cependant le sang couloit toujours, & je crus devoir alors employer les narcotiques pour tâcher de calmer les douleurs des reins qui ne discontinuoient pas. Je ne permis au malade que les viandes blanches, & je lui fis prendre les bouillons farineux & nourrissans. On lui donna des lavemens faits avec de l'eau de tripes ou de tête de moutons avec sa laine. Ces remèdes firent cesser le tremblement, & j'espérois que l'hémorrhagie s'arrêteroit en même-temps.

Mais comme je m'apperçus qu'il continuoît toujours, je me servis de différens styptiques en boisson & en opiates, & dans ces dernières je fis entrer les narcotiques.

Tout ce que j'employai n'ayant eu aucun succès, j'eus recours à la décoction de l'Agaric coupé par morceaux, que je fis bouillir pour en avoir la teinture & la vertu. Ce dernier remède eut son effet, & le malade qui étoit affligé depuis 7 ans des incommodités dont je viens de faire mention, se trouva parfaitement guéri, & il y a plus de six mois qu'il jouit d'une parfaite santé. Il a entièrement repris son embonpoint, l'appétit lui est revenu, & aucune nourriture ne l'incommode. Cet homme a environ 50 ans.

II^e. OBSERVATION.

J'ai vû à l'Hôpital militaire de cette Ville; un soldat du Régiment de Boulonnois, de la Compagnie Commandante, qui étoit attaqué du scorbut, & d'une hémorrhagie nazale si considérable, que le malade étoit prêt à périr. Rien jusqu'alors n'avoit été capable de l'arrêter, & lorsque je le vis il y avoit deux jours que le sang couloit sans relâche. Je m'avifai de lui souffler avec un chalumeau dans les narines, de la poudre de l'Agaric. Cette impulsion fit plus d'effet, qu'une simple aspiration de cette poudre, que j'aurois pû lui faire prendre comme du tabac. L'hémorrhagie cessa aussitôt, & cet homme dont le pouls ne se fai-

soit plus sentir depuis onze heures , reprit entièrement ses forces & fut délivré de cette incommodité sans aucune récidive.

On peut donc conclure de ces deux observations , que l'Agaric est un remède plus efficace que les autres styptiques ou astringents. Par ce moyen nous possédons un remède qui s'applique sur les arteres , qui se pulvérise dans le besoin , qui se prend intérieurement dans les hémorrhagies internes. Ce remède est peut-être unique de cette nature , car il n'y a aucun inconvénient à craindre en l'administrant , bien différent en cela de beaucoup d'autres qu'on employe en pareil cas.

On a de la peine à comprendre , qu'un remède si commode & si efficace soit tombé dans l'oubli , & cette léthargie de nos Modernes à cet égard est surprenante , puisqu'il n'y a pas si long-temps que l'usage de ce remède étoit recommandé. On lit dans une reflexion qui est à la suite d'une Histoire rapportée dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences année 1702. par M. Duvernai le jeune , à l'occasion d'une hémorrhagie, (a) les paroles suivantes. » On

(a) Voyez le Dict. Univ. Méd. T. II. Col. 796. Ce Dictionnaire , ainsi que le travail de M. Duvernai , est antérieur à la dernière resurreccion prétendue de ce remède , occasionnée par M. Brossart.

» peut éviter ce désordre en liant ce vais-
»seau quand il est possible, en se servant
» du bandage aneurysmal, qui est une espé-
»ce de brayer, ou bien en portant à l'orifi-
»ce du vaisseau de la mèche (a) d'Alle-
»magne ou de la vessie de loup, préparée
» & non préparée qui est une espèce de
» champignon.

Il y a trois ans que je donnai à l'Académie Royale de Chirurgie un Mémoire, dans lequel je rapporte les grands succès de ce remède, & où j'indique les endroits où on le trouve & ses différentes espèces.

Les bois charpentés, comme les poteaux, les barrières, &c. ont coutume de se déjetter, de se gercer & de se fendre, parce qu'ils ont été employés trop verts, ou coupés dans le temps de sève, des nouvelles ou pleines lunes. Cette sève mise en mouvement par l'humidité de la terre, sort par succession de temps, par les fentes de ces bois en maniere de fungus, & se dessèche enfin. On le détache quand il est assez gros, on le frappe & on le rend presque aussi souple que l'autre. Il a les mêmes vertus comme je

& l'Histoire insérée dans ce livre, est encore plus antérieure, puisqu'elle est de 1702.

(a) Cette mèche d'Allemagne n'est autre chose, comme tout le monde sçait, que l'amadou qui est une espèce de fungus ou Agaric.

J'ai éprouvé, & comme je l'ai démontré dans un Mémoire que j'ai lû à ce sujet, à l'Académie Royale de Chirurgie, il y a environ deux ans. Je donnerai cependant toujours la préférence à l'Agaric qui est indiqué par l'Académie, suivant la préparation du fleur Broffart.

J'ai fait voir dans ces mêmes Mémoires, que ce remède n'entraînoit après lui aucunes mauvaises suites, telles que les convulsions, la fièvre, le délire, &c. accidents presque inévitables dans la ligature, à cause du voisinage des nerfs avec les arteres qui sont presque toujours compris.

J'explique dans l'Observation que j'en ai donnée, l'indécision ou je me trouvai, lorsque je voulus faire usage pour la première fois de ce remède dans une grande amputation. La vûe du sang qui suintoit encore après l'application du fungus, me détermina à enlever promptement la charpie pour me servir des aiguilles que j'avois eu la précaution d'apréter; mais ayant aperçu que l'Agaric étoit extrêmement attaché, & pour ainsi dire agraffé au vaisseau, je remis un autre morceau par dessus, & j'appliquai de nouveau de la charpie brute. Dès ce moment l'hémorrhagie fut soumise, & n'est pas revenue depuis. Il est de conséquence d'observer, qu'après que le remède

de & la charpie sont appliqués par dessus, on voit encore le sang qui suinte, jusqu'à ce qu'on ait mis les compresses; & l'on a bien-tôt la satisfaction de voir le sang s'arrêter de lui-même. C'est ce qui m'est arrivé presque à chaque amputation que j'ai faite, lorsque j'ai mis en usage ce remède.

Le blessé dont il est ici question, fut parfaitement guéri en très-peu de temps, & presque sans fièvre, que celle qui précède nécessairement la suppuration. Le troisième jour de l'opération, je levai mon appareil, & les morceaux du fungus tombèrent, sans laisser aucuns vestiges de sang. Il y-a plus de trois ans que je me sers de ce remède, & par conséquent bien antérieurement à ce que M. Schloffer Médecin Hollandois présentement à Londres, mande à M. Miffa D. M. P. Ce célèbre Médecin s'est trompé dans sa réponse, insérée dans le Recueil périodique d'Observations de Médecine, &c. Mars 1755. comme on peut le voir par mes Observations qui sont déposées dans les registres de l'Académie Royale de Chirurgie, & qui sont en abrégé dans le second Volume de ses Mémoires, pag. 231. Cependant M. Miffa s'exprime ainsi. » Vous » m'avez fait un sensible plaisir de me com- » muniquez l'observation de M. Warner » votre ami, au sujet de l'application de

» l'Agaric dans l'amputation de la jambe
» faite au dessus du genou. On ne peut
» s'empêcher de convenir, qu'elle ne soit
» fort singuliere, & qu'elle n'ait toute l'apparence de la nouveauté. Nos Chirurgiens n'ont pas encore osé porter aussi loin l'usage de ce remède, & par les informations que j'ai faites, je me suis assuré qu'aucuns des chefs de nos Hôpitaux, ne se sont point encore servis de l'Agaric en pareilles circonstances. » Ce que j'avance avec le sceau de la vérité prouve le contraire, par les actes que j'en ai donnés & que j'ai été lire moi-même à l'Académie. J'ajouterai encore, animé de zèle pour le bien de la nature humaine, que de tous les styptiques de cette nature, celui-ci mérite selon moi la préférence, les ayant éprouvés tous.



OBSERVATION;

Sur l'usage du Kina dans les fièvres d'accès.

Par M. Moubllet M. P.

Ce 15 Juin 1755.

IX. Il n'est point de fièvre d'accès qu'on ne vienne à bout de déraciner par l'usage du kina prescrit par un Praticien habile. Il ne s'agit que d'en modérer, ou d'en aiguïser les vertus, & de les approprier au génie particulier du levain febrile, & à la construction de nos humeurs & de notre tempérament. Son action porte également sur les solides & sur les fluides : il ranime le ton des fibres, attaque les viscosités, rectifie les sécrétions, & donne de l'impulsion au sang.

On ne peut guères rapporter la cause de la fièvre intermittente, qu'au ralentissement de la circulation causée par l'engorgement des capillaires. L'économie animale ne souffre aucune altération, tant que le sang coule uniformément dans tout le corps, mais s'il ne peut aller librement du centre à la circonférence, il reflue, son mouvement s'accélère dans l'intérieur, & en s'y accumulant, il presse, surcharge les

vaisseaux dont les parois trop distendues , redoublent leur élasticité , & leurs oscillations , & répondent par des contractions plus fortes & plus fréquentes.

Il faut considérer le centre ou le corps des viscères , la circonférence ou le système des capillaires comme deux ressorts bandés , deux puissances égales qui se contrebalancent , dont le mécanisme dépendant & réciproque , doit entretenir une espèce d'équilibre. Dès qu'il cesse , la marche du sang est inégale & précipitée ; ainsi les viscères affoiblis , la résistance des capillaires l'emporte , & la fièvre arrive. On ne peut donc guérir la fièvre , ou ce qui est le même , réintégrer la circulation dans les capillaires , qu'en diminuant leur engorgement , ou qu'en augmentant la force des viscères.

Le levain febrile qui décide dans les extrémités des petits tuyaux cet engorgement qui se dissipe , & se reproduit dans des temps marqués , ne vient donc que de la débilité & du relâchement des organes qui rendent la circulation languissante , les sécrétions imparfaites & les sucs mal élaborés. Cet amas d'impuretés que fournissent les premières voies , & les excréments qui s'engendrent continuellement dans le sang , ne sont que les effets & les suites de l'inertie des vaisseaux , de la mauvaise constitution des liqueurs , & de l'impuissance où sont

les couloirs de se dépurer des matieres hétérogenes dont la masse du sang est infestée, & les émétiques, les cathartiques même, n'en produisent-ils pas sans en tarir la source, & sans fixer les fièvres ? Ils les suspendent, mais ne les guérissent pas, parce qu'ils ne font que déterger les vaisseaux des crudités qui oppriment leur jeu, & arrêtent le passage du sang sans leur donner du ton, ni déboucher les capillaires.

Quelques nécessaires que soient les purgatifs, ils ne doivent être regardés que comme des remèdes auxiliaires ; ceux qui sont toniques & sudorifiques en même-temps comme le kina, sont les seuls décisifs. On peut par conséquent faire un kina artificiel aussi efficace que le naturel en mariant ensemble les astringents, les amers & les diaphorétiques dont il réunit les vertus, qui corroborent les viscères par leur astringtion, rapprochent leur tissu, réchauffent par leur action le mouvement progressif du sang, éveillent le système général des solides, secouent le genre nerveux, & déterminent les humeurs vers l'habitude du corps.

C'est-là le principal effet du kina : & la grande vûe qu'on doit avoir dans le traitement des fièvres intermittentes, est de favoriser la transpiration, & de retablir le dérangement de cette évacuation qui juge la plupart des fièvres d'accès, & dont la suppression

sion est presque la cause de toutes. Aussi Hoffman remarque, que les tierces & les quarts du printems & d'été, se guérissent plutôt que celles d'automne & d'hiver, & que souvent un violent exercice, une débauche, une boisson abondante emportent des fièvres très-opiniâtres.

Pour procéder avec succès, & pour saisir les moyens les plus favorables de déboucher les capillaires, & de ranimer les forces impulsives, il faut avoir égard à l'état particulier des solides & des fluides, & au caractère de la fièvre. Le grand art consiste, après avoir procuré la fonte & l'évacuation des humeurs putrides qui inondent la masse, à conjuguer les vertus du kina avec celles d'autres remèdes qui amortissent les qualités contraires, relevent celles qui sont propres, qui développent son efficacité, & qui le mettent dans le rapport qui doit être entre les effets de son action, & les désordres de la fièvre.

Car quelque spécifique, quelque opposé qu'il soit à la nature du levain febrile, s'il est des vices conjoints, qu'il ne puisse vaincre, qui l'alterent & le pervertissent, si le corps n'est pas disposé à souffrir pour ainsi dire son explosion, il irrite, produit des accidents fâcheux; en resserrant par son attraction; il s'oppose à la séparation de la matière febrile; les solides se contraignent,

se roidissent , les humeurs s'exaltent , ou se concentrent , & loin de terminer la fièvre , il la change en continue , & fait naître des obstructions & des enflures.

Si le sang au contraire est brisé & épuré , si les tuyaux excrétoires sont ouverts , & que ses vertus soyent analogues à l'atonie des fibres , & à la consistance du sang , tout se prête à son action , les viscères se raffermissent , & recouvrent leur énergie & leur contractilité ; le mouvement se propage jusqu'aux plus petits tuyaux , les sécrétions se retablissent , les vaisseaux se dégagent , & mettent en fusion les suc compacts & visqueux qui adhèrent à leurs parois , & les chassent hors le cercle de la circulation.

De ce manque de préparations , dérivent tous les mauvais effets qu'on en éprouve quelquefois , & quel succès peut-on en attendre quand la pratique porte à faux ? Si on n'avoit que des indications générales à remplir , & si les dérangements qu'on a à combattre regnoient au même degré que ses vertus existent en lui , il suffiroit sans doute seul , & les fièvres ne tiendroient pas long-temps contre son action. Mais comme il est quelquefois contrindiqué par des symptômes étrangers , & que des expériences malheureuses nous ont appris d'être circonspects dans son usage , on évite souvent de s'en servir , & on a recours à des remé-

des foibles , d'un succès incertain qui n'opèrent qu'à la longue : & c'est précisément dans ces circonstances critiques où il demande le plus de ménagement , que sa réussite est plus complète , quand on le fait administrer comme il faut.

N'est-ce pas assez qu'il remplisse si avantageusement l'objet principal du traitement ? n'est-on pas maître de le décomposer à son gré , d'émousser , d'augmenter , de régler sa force & de varier ses vertus par toutes les modifications dont il est susceptible , en l'associant avec d'autres remèdes afin qu'à leur faveur il agisse pleinement & sans fougue , tandis qu'ils satisfont aux indications éloignées qui auroient pu troubler son action , & la rendre nuisible ?

Celles qui se présentent dans la cure des fièvres , sont l'indication de la maladie , & l'indication des symptômes. L'indication de la maladie ou de la fièvre est remplie par le kina qui en attaque directement le principe ; on satisfait à celle des symptômes par des remèdes préparatoires , & des remèdes accessoires qui doivent être relatifs au temperament du malade , à la cause , à la durée , au génie de la fièvre qui est propre à chaque espèce , & à la saison dans laquelle elle arrive.

On débute toujours par les remèdes

préparatoires qui constituent la première partie du traitement, & décident de son succès. Ils enlèvent la saburre des premières voyes & les impuretés du sang ; le détrempe, le rendent plus fluide, fondent les glaires, déchargent les vaisseaux dont ils facilitent le ressort. Ce sont les évacuans du sang & des humeurs secondaires, les saignées, les délayans, les humectans, les apéritifs, les purgatifs, les remèdes généraux sur lesquelles on insiste plus ou moins selon le degré de Pléthore, de sabure ou de cacochymie, la quantité & la nature du levain fébrile.

Les embarras de la circulation enlevés ; pour soutenir le cours du sang du centre à la circonférence, fortifier les organes & rendre les capillaires méables, il faut s'attacher à l'indication la plus marquée, & reconnoître si la gêne de la circulation ou le défaut d'équilibre dépend de l'engorgement des capillaires, ou de la foiblesse des viscères simplement.

Or cette indication se manifeste par le tempérament, & la constitution du sang. Les solides sont foibles & lâches ; le sang crû, épais, gluant, sans consistance, nage dans une surabondance de sérosité ; les vices des digestions l'appauvrissent & l'épaississent, & les sécrétoires engorgés sans mouvement & sans force, retiennent les

mauvais fucs qui l'inficient davantage. Le kina secondé par les digestifs, les toniques & les amers resserre le tissu des viscères qui deviennent supérieurs à la résistance des capillaires; il les dessèche, ébranle les fibres nerveuses, absorbe l'humidité qui les abreuve. Les vaisseaux qui jouissent de leur élasticité exercent des contractions plus fortes, élaborent le sang, le rendent plus ferré, plus actif, plus mobile, plus vigoureux, corrigent les mauvais levains, les poussent à la circonférence, & provoquent leur évacuation.

Cette méthode de rappeler la transpiration suffit dans les fièvres récentes; elle est la plus salutaire lorsque la nature en facilite la voye, & que la résistance des capillaires vient de sa suppression; sur-tout quand on a affaire à des tempéraments humides & séreux où les liqueurs sont dissoutes & mal travaillées, la peau sèche & la transpiration languissante. On mêle alors le kina avec les diaphorétiques qui augmentent la chaleur, la marche du sang, les oscillations des vaisseaux, discutent les humeurs infiltrées qui les énervent, les atténuent, les résoudent, les déterminent vers l'habitude, forcent les couloirs, & le torrent de la circulation, & par-là emportent l'obstacle qui s'opposoit à son passage.

On ne ſçauroit ſe ſervir des mêmes moyens dans des corps ſecs, jeunes, & vigoureux qui pêchent par trop de bile, les ſolides par trop de tenſion & de vibrilité, & le ſang par trop de chaleur & de fougue. La moindre impuſſion vive cauſeroit des irritations, des engorgemens, des inflammations. On doit cependant rétablir la circulation ralentie, non pas en ſtimulant les ſolides, en agitant le ſang; mais en le délayant, en éteignant ſon ardeur, calmant ſa rarefaction, en l'obligeant de prendre ſa pente vers les pores de la peau, par le relâchement que l'opium produit à ſes couloirs en diminuant la roideur & la ſenſibilité des fibres, & les rendant plus flexibles.

Lorſque la viſcoſité des humeurs prédomine ſur la débilité des viſceres, la principale vûe eſt d'enlever les obſtructions qui bouchent les capillaires, de rompre la ténacité du ſang avant que de travailler à ſa dépuracion, & il ſuffit que les fièvres ayent duré quelques-temps pour que les liqueurs contractent un caractère d'épaiſſement, & forment dans les petits vaiſſeaux des concrétions, & des embarras qui ſont toujours la cauſe ou le produit des fièvres d'accès.

C'eſt ce qui ſe paſſe dans les quotidiennes qui dégénèrent ſouvent en cachexie. Rien

n'entretient davantage l'état de foiblesse ; & l'inégalité de la circulation que ces engorgemens qui pressent , & compriment les vaisseaux sanguins , & qui se renouvellent & augmentent à chaque nouvel accès. Pendant le froid la chaleur s'éteint , les sucs rallentis s'épaississent & restent cantonnés dans les extrémités capillaires d'où le mouvement fébrile ne peut les retirer. Pour diviser ces molécules grossières qui interceptent la circulation , on choisit les atténuaux propres au genre d'obstructions qu'on a à combattre . v. G. ceux du sang , ou de la lymphe si elles sont sanguines , ou lymphatiques & les fondants des humeurs secondaires avec le kina si quelque viscere se trouve affecté.

Mais dans quelque espece de fièvres que ce soit , il faut avoir attention à la temperie de l'air & aux saisons qui influent beaucoup sur l'état actuel du corps , & sur la maniere dont la fièvre se juge. Le feu & la sécheresse de l'air déterminent des dispositions phlogistiques , des fièvres bilieuses contribuent au dessèchement & à l'éretisme des fibres , à l'acreté & à la fougue du sang. Lorsqu'on craint d'échauffer comme dans les tierces , d'exalter les principes du sang , de le faire tomber dans une dissolution acre & putride , on modere le kina en le détrempant par les délayans , en le

donnant en lavage avec les acidules & les nitreux ; on le joint au contraire avec les toniques , & les échauffans dans une saison humide & froide , où les solides ont besoin d'être secoués & le sang animé.

On voit par-là que le kina convient dans toutes les fièvres , qu'on en retire des grands avantages en comparant les indications pour réunir tous les objets du traitement , & qu'on ne peut que s'en trouver mal quand on néglige ces précautions. La justesse du jugement consiste moins à prescrire les remèdes propres qu'à préparer les voyes pour les rendre efficaces. Quoique tout se réduise dans les fièvres à augmenter le mouvement du sang dans les viscères , & la transpiration , & que les autres remèdes n'aient d'utilité qu'autant qu'ils aident ou favorisent l'action du kina , leur combinaison varie à l'infini & mérite beaucoup de ménagement. Aussi il n'est personne qui ne possède un secret, un remède particulier pour ces maladies ; & il n'est pas surprenant que des remèdes même empiriques produisent quelquesfois des effets merveilleux , puisqu'il n'en est aucuns qui n'entrent dans quelques-unes des vues que nous avons proposées & qui ne puisse être administré dans quelque cas où il est approprié.

ARTICLE II.

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Chirurgie.

L'Académie Royale de Chirurgie tint le 10 Avril son assemblée publique. A l'ouverture de la Séance, M. Morand, Secrétaire perpétuel, annonça que l'Académie avoit adjugé le prix ; *sur la question du feu ou cantere actuel comme remède de Chirurgie*, au Mémoire n°. 20 portant à la premiere pag. l'emblème de la Salamandre, avec la devise, *nimum extinguit, desideratum renovat* ; & à la derniere pag. l'emblème du Phenix, avec la devise, *Crematus ipse resurgit*. M. Pipelet lut ensuite une Observation, *sur la cure d'une Hernie d'intestins gangrenée, accompagnée de quelques circonstances singulieres*. Cette lecture fut suivie de celle d'un Mémoire de M. Houstet, *sur une espèce particuliere d'Exostose*. Le troisieme Mémoire qui fut lu, est de M. Ruffel, & contient des Observations, *sur les bons effets des cauterres multipliés dans le cas de l'Epilepsie*. M.

Louis lut un Mémoire , *sur les pierres urinaires , formées hors des voies urinaires.* La Séance fut terminée par la lecture de l'*Histoire d'une plaie au foye & au diaphragme , guérie par les soins de M. du Bertrand.*

O B S E R V A T I O N ,

Sur le pernicieux usage des Caustiques.

Par M. C*** D. M. P.

De Paris , ce 15 May 1755.

II. On a lieu d'être surpris que les Empiriques ou Charlatans puissent encore trouver des personnes qui aient confiance en eux , après les funestes accidents qui sont toujours survenus à la suite des remèdes qu'ils employent. Des hazards ont pu quelquefois favoriser ces sortes de gens , & cela a suffi pour leur donner un crédit qu'ils n'ont pas mérité. On n'a voulu les regarder que du côté d'un prétendu merveilleux , & on a entierement fermé les yeux sur les malheurs qui ont accompagné leurs entreprises. Quel ridicule , d'imaginer que des gens sans étude , sans aucune connoissance de la Médecine ou de la Chirurgie , puissent en sçavoir plus que des personnes qui ont fait une étude particulière des infirmités auxquelles le corps humain est sujet , & des

remèdes qu'on doit employer pour les combattre ! On ne disconvient pas qu'on ne puisse faire de nouvelles découvertes dans la Médecine ou dans la Chirurgie ; mais ces découvertes ne peuvent venir que de la part des gens de l'art , continuellement occupés à suivre la nature jusques dans ses moindres mouvements , & seuls capables de profiter sagement des moyens qu'elle présente. C'est donc sans aucun fondement & par un aveuglement déplorable , qu'on ose mettre sa confiance dans les Charlatans en général , & sur-tout dans ceux dont les remèdes sont de nature caustique.

L'usage de ces remèdes , a toujours exigé autant de science que de dextérité de la part de ceux qui ont osé s'en servir. Qui ne sçait pas que la haine des Romains contre les Médecins indistinctement pris , fut occasionnée par le fréquent usage qu'Archagatus & ses adhérents faisoient des caustiques ? On a cependant eu recours dans différents temps à ces remèdes dangereux , mais la plus grande partie de nos plus habiles Chirurgiens les ont abandonnés , & il n'y a que quelques particuliers qui s'en servent encore. L'observation qu'on va lire devrait porter ces personnes à être plus difficiles sur l'emploi des caustiques , empêcher les malades de se confier à des ignorants , & d'ajouter tant de foi aux séductions des Empiriques.

Une Communauté connue par son zèle pour les pauvres qu'elle reçoit tous les jours & dont elle panse les plaies avec une charité édifiante, vient de perdre sa Supérieure âgée de 59 ans. Cette Dame est morte dans les douleurs les plus cruelles, survenues à la suite de l'application d'un caustique employé par un Charlatan, contre l'avis des plus grands maîtres.

Cette Religieuse portoit depuis 42 ans, une loupe ou tumeur enkistée, qui occupoit toute la partie moyenne & postérieure de la cuisse, & descendoit jusqu'au dessous du gras de jambe, quand la malade étoit assise. Cette tumeur avec 32 pouces de circonférence en mesurant la cuisse, & avoit 20 pouces d'épaisseur.

La malade extrêmement gênée par cette incommodité, qui l'empêchoit de se mettre à genoux & de vaquer aux différents emplois auxquels son mérite l'appelloit, consulta plusieurs fois les plus habiles Médecins & Chirurgiens ; mais tous furent d'avis qu'il falloit que la malade prît patience, & qu'elle ne songeât pas à chercher les moyens de se délivrer de cette tumeur. M. Helvetius, actuellement premier Médecin de la Reine, M. M. Chomel & le Moine deux célèbres Médecins, & tous morts avec une grande réputation, avoient pareillement conseillé à la malade d'éviter

toute espèce d'opération. Un des plus grands Chirurgien de S. Côme, qu'il suffit de nommer pour faire son éloge, fit tout ce qu'il put pour dissuader cette Dame du dessein qu'elle avoit de se faire traiter.

Tant d'avis si sages, si salutaires, ne furent pas capables d'empêcher la malade, de se laisser séduire par les discours artificieux d'un Charlatan, qui avec une effronterie naturelle à ces gens-là, osa assurer cette Dame qu'elle seroit quitte de son incommodité en moins de quinze jours. Il protesta qu'il lui étoit aussi facile d'emporter cette loupe que de mettre la main sur sa tête. Ce sont ses propres expressions. Le Médecin ordinaire de la maison & M. de la Faye connu par ses grands talents, assurèrent la malade que l'opération qu'on se proposoit de lui faire, lui couteroit la vie.

Rien ne pouvant arrêter cette Dame, un homme peu connu, qui n'est ni Médecin ni Chirurgien, ni verse dans la connoissance de la Chimie, commença l'opération le mardi 8 d'Avril dernier, par l'application d'un caustique en liqueur, dont il mit une couche sur la plus grande partie de la surface de la tumeur, par le moyen d'un pinceau. Il faut remarquer, que le Charlatan n'avoit point songé à préparer sa malade par des remèdes internes. Un demi-quart d'heure après l'application de cette espèce d'eau forte,

forte, la malade se plaignit d'une violente douleur qui se portoit au cœur & à la tête, & qui dura trois heures entieres.

Cette funeste expérience ne fut pas capable de diminuer la confiance que la malade avoit pour son prétendu Esculape, & elle consentit à une seconde application du caustique qui fut faite l'après midi, & toujours sans régime, sans saignée & sans la moindre précaution. Cette manœuvre fut ainsi réitérée pendant trois jours, malgré les plaintes de la malade qui s'écrioit, mais envain, qu'elle ne pouvoit plus supporter de si violentes douleurs, & que si on ne la laissoit tranquille elle sentoit bien qu'elle en mourroit.

Le troisième jour qui étoit le jeudi, la fièvre parut avec violence & avec des accidens considérables. Elle étoit accompagnée d'un grand mal de gorge, d'envie de vomir, d'augmentation de mal de tête, &c. & la malade se plaignoit d'une ardeur insupportable qu'elle ressentoit intérieurement. On modera alors la dose du caustique, & l'opération ne se fit plus que de deux jours l'un.

On annonçoit une suppuration, cependant il parut se former sur la tumeur une croute couleur de bois fort épaisse, & la tumeur augmenta de trois pouces en élévation. Le Dimanche les accidens augmen-

terent , & plusieurs personnes qui environnoient la malade s'appercevant que son état devenoit dangereux , jugerent à propos d'appeller le Médecin de la maison. Le Médecin ayant trouvé tous les symptômes d'une fièvre inflammatoire conseilla la saignée , & ordonna un régime convenable. Il prescrivit en même-temps l'usage des émulsions , & fut d'avis qu'on employât les fomentations émolientes sur la tumeur , pour déterminer une suppuration moins orageuse. L'Empirique qu'on informa de ce que le Médecin avoit ordonné , eut la témérité & l'effronterie de s'y opposer , ce qui obligea le Médecin de se retirer.

Cependant le mal augmentoit de jour en jour , & l'on ne cessoit d'appliquer le caustique avec le pinceau. Enfin on voulut se persuader qu'il y avoit un abcès. En conséquence on fit un trou dans le centre de la tumeur , & on y enfonça une sonde d'un demi-pied , par le moyen de laquelle on introduisit forcément le caustique , car c'étoit toujours le même remède. La malade perdit alors patience , & se plaignoit qu'elle étoit brûlée toute vive.

Le 9 ou 10 de la maladie , il s'établit une espèce d'écoulement auquel on donna le nom de suppuration. La plaie ou plutôt la tumeur , exhaloit une odeur si fétide , qu'il étoit impossible de la soutenir. On ne

pouvoit la comparer qu'à celle que répand un suif bouillant & corrompu , qu'on feroit dans une chaudiere rempli de verd de gris. Malgré la fraîcheur des nuits , il fallut se déterminer à laisser les fenêtres ouvertes , & cependant l'odeur incommodoit encore les personnes qui approchoient de la malade.

On prit enfin le parti de renvoyer , mais trop tard , l'homme au caustique , & on pria le Médecin de vouloir bien revenir. Il trouva la malade dans un état si funeste , qu'il assûra dès-lors que rien ne seroit capable de la tirer d'affaire. Elle avoit alors une fièvre des plus ardentes accompagnée d'un dévoyement , d'un hocquet , d'une extinction de voix , d'une douleur violente à la tête , d'un abattement considérable ; elle vomissoit généralement tout ce qu'elle prenoit , soit remèdes , soit bouillons. Elle avoit outre cela les yeux extrêmement altérés. Tous ces symptômes indiquoient une mort prochaine ; cependant le Médecin ordonna quelques petites saignées & l'usage des calmants. La malade vécut encore dix jours dans des souffrances incroyables , & conserva toute sa connoissance. Enfin elle mourut le 21 d'Avril , & sa mort ne fut causée que par le caustique , qui occasionna tous les ravages dont on a fait mention.

Cette observation devoit mettre le Pu-

blic en garde contre les Charlatans , & lui faire perdre la confiance mal fondée , qu'il n'a que trop souvent à ses propres dépens en ces sortes de gens.

L E T T R E ,

*A M. Galabert , Chirurgien à Montpellier ;
au sujet de l'Agaric.*

Par M. Chabrol Chirurgien.

De Paris , ce 26 May 1755.

M O N S I E U R ,

III. L'intérêt que vous prenez au succès de l'Agaric , m'engage à vous faire part de quelques reflexions que j'ai faites sur deux lettres qui ont paru , l'une dans le Journal de Médecine du mois d'Avril , & l'autre dans celui de May. Il semble que dans ces deux lettres on ait voulu refuser à ce styptique , toutes les propriétés avantageuses qu'on lui a reconnues par des expériences suivies & continuées.

M. le Cat (pag. 269.) s'exprime ainsi : » j'ai
» éprouvé que l'Agaric n'est capable d'arrê-
» réter les hémorrhagies des gros vaisseaux
» qu'à l'aide d'une compression extrême ,
» laquelle fait des douleurs inouïes en com-
» paraïson de celles que cause la ligature. »

Sans doute qu'une compression extrême telle que M. le Cat la suppose ou l'a employée, n'est pas le moyen indiqué par l'art & par la nature pour arrêter une hémorrhagie. Cette forte compression cause des irritations & d'autres accidens dans les parties comprimées; d'où il n'est pas étonnant qu'il en résulte des incommodités telles que nous les annonce M. le Cat; sçavoir les douleurs, les cris du malade même après le relâchement des parties. Il faut du temps pour remettre tout dans son ressort & son état naturel, & les choses ne se rétablissent pas sur le champ. Ne soyez donc pas surpris M. qu'après une telle compression M. le Cat ait été obligé de lever l'appareil & d'en appliquer un nouveau avec de la vessie de loup. Quoiqu'il eût évité la même compression, il se vit encore dans la nécessité d'abandonner ce styptique, & d'employer la ligature qui rendit le calme comme il le prétend.

Ne pourroit-on pas dire que l'Agaric n'étoit nullement cause de tous ces désordres, & que la forte compression les avoit seuls occasionnés. Le calme qui survint ne peut-il pas être aussi attribué à l'espace de temps écoulé depuis la levée du premier appareil jusqu'au moment de la ligature. D'ailleurs mille autres choses peuvent avoir produit tous ces accidens sans que l'Agaric

y ait eu aucune part, puisque c'est peut-être le seul exemple qu'on pourroit rapporter de pareils désordres arrivés après l'application de l'Agaric.

Ce mauvais succès a sans doute porté M. le Cat à condamner l'usage de l'Agaric dans les grandes opérations; mais on lui objectera les bons effets de ce styptique dans ces mêmes amputations, & ces faits serviront en même temps de réponse à M. Destremau qui désire, dit-il, qu'on lui fasse voir de nombreuses expériences bien constatées pour être convaincu des puissants effets de ce styptique.

M. Destremau convient lui-même que M. Moreau Chirurgien de l'Hôtel-Dieu a employé vingt-fois l'Agaric avec succès (a) dans l'amputation du bras ou de l'avant bras, dans l'aneurysme, dans les playes d'arteres & aux environs du poignet &c. Ces expériences constatées par celles qui ont été faites avec le même succès & dans les mêmes cas par Messieurs Morand, Andouillé, Resclauze & Despuech doivent donc satisfaire M. Destremau. J'ajouterai que Messieurs Morand, Faget, Andouillé, Warner en ont fait usage dans l'amputation de la cuisse, & que ce remède a eu la même réussite que dans les amputations du bras. Ils ne se sont pas aperçus que la grandeur

(a) Journal de Mai pag. 362. & 365.

de l'amputation fût une playe trop forte où la vertu de l'Agaric ait paru avoir moins de force. Ainsi voila donc ses bons effets prouvés par des expériences que les grands maîtres de l'art ont faites.

M. Destremau objecte que l'*Agaric ne peut réussir que dans un malade affoibli*. Quand même ses conjectures seroient fondées, que s'ensuivroit-il contre l'Agaric ? Dans le cas où cet affoiblissement seroit nécessaire, l'art ne fournit-il pas des moyens pour détendre les solides, soit avant, soit après l'opération ? Mais je suis bien éloigné d'accorder que l'Agaric n'agisse qu'en conséquence de l'affoiblissement du malade.

M. Destremau en parlant de la compression qu'on fait sur l'axe d'un vaisseau, prétend que le calibre d'un vaisseau pourroit augmenter ; ce qui lui fait appréhender que l'Agaric ne vienne à tomber, & que sa chute n'occasionne l'hémorrhagie. La ligature, selon lui, n'a pas le même inconvénient parce que l'espace de dix à douze jours qu'elle reste à tomber empêche que l'escare ne soit aussi dangereux.

Je remarque d'abord que la cicatrice qui vient à la suite de la ligature, & non pas l'escare qui cause une déperdition de substance & retarde la guérison, n'est pas plus forte que celle de l'Agaric. Je dis d'ail-

vous n'ignorez pas M. L'Agaric produit une cicatrice aussi forte que celle de la ligature, & la nature sçait la mettre à profit pour conduire à une parfaite guérison. Tout ce que j'avance est fondé sur des faits les plus incontestables.

M. Destremau suppose » qu'il faudroit » que l'Agaric produisît le même effet en » deux ou trois jours, mais au deuxième ou » troisième pansement il se détache, il n'y a » plus de barrière. Quelle sûreté met alors » un malade à l'abri d'un effort violent » ?

M. Destremau se dissimule sans doute que l'Agaric ne se détache qu'avec suppuration, lorsqu'il n'est plus utile à retenir le sang. La cicatrice qui est formée avant sa chute est suffisante pour servir de barrière. L'art fournit les moyens pour mettre un malade à l'abri des efforts violents, & la ligature au contraire ne doit pas rassurer contre toute surprise du côté du malade, comme M. Destremau voudroit le faire entendre.

Il dit (pag. 365.) *qu'il y auroit de la témérité à suivre une route qui mène rarement au but qu'on se propose d'atteindre, & que les Majors de nos Hôpitaux n'ont osé nous frayer.* Je réponds à cela que les Majors de nos Hôpitaux de la Charité & des Invalides l'ont employé avec succès quoique M. Miffa avance le contraire dans sa lettre,

sans doute parce qu'il n'avoit pas fait des perquisitions assez exactes ; ainsi ils ont donc osé nous frayer le chemin afin que nous le suivions. J'espere donner dans quelque temps le détail de plusieurs expériences faites avec succès sur des animaux extrêmement sanguins , & elles feront connoître & assureront en même - tems l'étendue des vertus de l'Agaric jusques dans les plus grandes opérations.

J'ai l'honneur d'être &c.



ARTICLE III.

Contenant quelques Observations de Pharmacie.

OBSERVATIONS

*Sur l'Examen Chimique de l'eau Minérale de
M. Calsabigi par M. M. Venel & Bayen.*

Par M. H. . . . D. M. P.

I. **C**ette touche sçavante , sous laquelle les Auteurs de l'Analyse présentent leur examen des eaux de M. Calsabigi , cette précision si semblable en tout à celle de *Beker* , ne laissent point douter que les Auteurs attendent moins du Public que des Chimistes eux-mêmes , le jugement que l'on doit porter de la nouvelle découverte dont ils veulent enrichir la Médecine.

Des eaux singulières & véritablement uniques , parce qu'elles sont exactement acides & vitrioliques , méritent à bien des titres l'attention des Médecins. Mais comme les expériences qui tendent à constater la singularité d'un remède , ne peuvent être reçues sans un examen bien réfléchi , chacun est ici en droit d'attendre des Auteurs des éclaircissements dans les endroits qui en paroissent susceptibles encore.

On ne sçauroit trop louer les Analystes de n'avoir point affecté de hasarder de nouveaux essais. Bien instruits des *processus* employés par *Lifter* , par *Hofman* , on les voit presque en tout marcher sur les pas de ce dernier ; aussi a-t-on peu de défiance sur le résultat des expériences.

Ils ont examiné les eaux avant l'évaporation : ils les ont concentrées de différentes manières : ils ont ensuite essayé d'en connoître les principes par la plupart des moyens approuvés ; & l'on conclut facilement avec eux que les eaux nouvellement analysées ont un caractère vitriolique.

On remarque partout dans leur travail ces attentions exactes, scrupuleuses, qui caractérisent les gens habiles & expérimentés dans leur art. C'est ainsi qu'ils remarquent avec bien de la sagacité que les épreuves sur les eaux par le sirop de violette ou la teinture de tournesol, sont des moyens infidèles. Le célèbre *Pot*, avoit déjà observé que les substances absorbantes ont l'effet de verdier la teinture de tournesol, & que souvent même les sels neutres semblent jouir aussi de ce privilège. L'expérience fait d'ailleurs connoître qu'une eau qui aura verdi le sirop de violette à raison de son alkali, rougira par son acide concentré la teinture de tournesol.

Mais les Analystes en nous apprenant que l'air entre en assez grande quantité dans ces mêmes eaux, nous laissent désirer de sçavoir aussi jusqu'à quel degré s'y enfonce l'instrument statique de verre.

On auroit aussi souhaité que dans la recherche de la matière séléniteuse, afin d'en mieux constater l'existence, l'on se fût servi de trois parties d'esprit de vin sur une partie d'eau minérale. Cette expérience si concluante par elle-même n'aura sans doute été omise que pour avoir paru trop coûteuse.

Enfin pour reconnoître la quantité plus ou moins considérable de l'acide que les Analystes prétendent exister si indubitablement dans ces eaux, on auroit été satisfait d'apprendre l'effet de la solution du sublimé corrosif. On sçait que cette solution versée sur une liqueur, passe très-lentement au rouge lorsque dans celle-ci il se rencontre un acide, tandis que les alkalis purs l'y font passer très-vite.

Et en un mot pour ôter tout doute sur la présence de cet acide dans les eaux nouvellement analysées, il semble qu'on auroit dû employer une solution de colophon par le sel de tartre bien dégraissé. C'est en effet le moyen le moins équivoque pour développer un acide, quelque caché qu'il soit dans une eau minérale, par le précipité subit qui se fait alors.

Quoiqu'il en soit de ce surplus d'expérience que l'on étoit en droit d'exiger pour une certitude plus entière, cependant le résultat de celles qui ont été employées dans l'Analyse, font assez entrevoir un acide vraiment vitriolique dans les eaux nouvellement découvertes; mais que cela devienne une raison pour ôter cette qualité aux eaux ordinaires de Passy, tous les Chimistes n'accorderont pas la supposition.

Quoique *Hofman* ainsi que *Schal* n'aient pu parvenir à tirer des eaux minérales froides de l'Allemagne un acide vitriolique concentré, personne n'ignore aujourd'hui que M. Grosse par un feu violent, a réussi à tirer du résidu des eaux ordinaires de Passy des nuages blanchâtres, signes ordinaires de l'esprit de vitriol, ce résidu laissant en même-temps échapper des stries grasses, qui ont présenté en tout point les qualités distinctives & caractéristiques de l'acide vitriolique.

D'ailleurs, refuser aux eaux ordinaires de Passy un acide vitriolique, ce seroit affecter d'ignorer que par l'épreuve de la noix de Galle, ces eaux donnent un précipité noirâtre. Cette substance ferrugineuse ne pouvant être ainsi précipitée, sans que l'acide qui la tenoit en dissolution, ne vienne à l'abandonner pour prendre la base terreuse ou absorbante de la noix de Galle.

Si l'eau nouvellement analysée est différente des eaux ordinaires de Passy, ce ne peut donc être qu'en degré d'intensité, mais toujours avec identité de principes comme d'origine.

Cette origine commune doit paroître ici d'autant plus naturelle entre deux eaux froides, qu'on sçait qu'elle existe même entre les eaux froides & les eaux chaudes ; car on sçait que le fer dominant dans les eaux froides, jusqu'à leur faire porter le nom de ferrugineuses, fait aussi partie des eaux chaudes : qu'il est dans ces dernières en si grande quantité, qu'on le voit se déposer sur les bords des sources, sous la forme d'un ocre, dont la plus grande partie des molécules s'attache à la pierre d'aiman. Tandis que d'ailleurs la présence du fer en même-temps que de l'acide vitriolique, qui tient l'autre en dissolution, s'annonce encore dans les eaux chaudes par la couleur pourprée que la noix de Galle leur fait prendre. On y observe enfin que comme la terre absorbante & séléniteuse est plus ou moins dominante dans les eaux chaudes & les eaux froides, le sel alkali se trouve aussi dans toutes deux, quoique plus abondant dans les eaux chaudes.

D'un autre côté cette conformité entre les eaux chaudes & les eaux froides, que l'on a ainsi recherchée par la voie de l'Analyse, se laisse voir d'elle-même *a priori*, si l'on fait attention que toutes les eaux minérales tirent leurs principes & leurs vertus des marcaffites ou pyrites, & que ces marcaffites sont les mêmes pour les unes & les autres eaux, chaudes ou froides.

Pour mettre à découvert le secret de cette opération, il suffit de ce phénomène si connu arrivé dans une plaine près de Smidelbourg. Des pyrites vitrioliques exposées au grand air, échauffées par l'ardeur du Soleil, ayant été ensuite abreuvées de pluie, prirent feu tout à coup, & portèrent l'incendie dans leur voisinage, jusqu'à brûler & consumer des arbres sur pied.

Que d'un autre côté ces mêmes pyrites vitrioliques, matrices ordinaires des principes communi-

qués aux eaux minérales, puissent s'échauffer dans le sein même de la terre, l'expérience si fameuse de M. Lémery ne permet plus d'en douter : un mélange de fer & de soufre s'y échauffa si bien en peu d'heures, qu'il s'en fit une explosion violente.

L'action de la chaleur est donc tout ce qui donne naissance au sel alkali dans les eaux. De même que le Chimiste à l'aide du feu, sçait se faire un alkali d'une terre absorbante combinée avec un acide, la nature par ce même moyen plus longuement employée, fait passer l'acide des eaux froides en l'alkali des eaux chaudes ; c'est-à-dire, que par le mouvement même des eaux soutenu d'une chaleur souterraine, l'acide vitriolique uni à une terre séléniteuse se change en alkali, en perdant conséquemment de sa première qualité ; & l'agent même qui opère cette métamorphose, développant alors une partie phlogistique des pyrites, donne aux eaux la qualité chaude qui s'y fait si sensiblement remarquer.

De-là, s'il a été si naturel d'établir la conformité des eaux chaudes & des eaux froides, cette conformité seroit-elle moins dans l'ordre de la nature entre deux eaux froides ?

Il paroît donc que les eaux nouvellement analysées conservent encore dans leur intégrité, les principes qu'elles ont extraits des pyrites vitrioliques ; & que prises ainsi dans le premier Laboratoire de la nature, elles présentent un acide vitriolique plus fortement inhérent à sa base ferrugineuse : tandis que les eaux ordinaires de Passy dans l'action d'un plus long trajet, volatilisent davantage la meilleure partie de ce même acide, qui devenu moins attaché à sa base, s'échappe à la plus légère chaleur, en laissant par son départ un précipité ferrugineux, la base séléniteuse conservant d'ailleurs une portion d'acide concentré, qui ne s'échappe qu'au feu le plus violent.



T A B L E

DES

M A T I E R E S

Contenues dans le Recueil de Juillet 1755.

ARTICLE PREMIER.

- I. **O**bservations sur les pierres de la Vessicle du fiel, par M. Varnier D. M. page 1
- II. Sur une vessie qui se portoit jusque dans l'épigastre, par M. le Clerc D. M. p. 11
- III. Sur une pustule périodique au doigt, par M. Hoin. Chirurgien. p. 15
- IV. Suite de l'Observation sur un Ptyalisme scorbutique. p. 17
- V. Réflexion sur la fièvre & l'inflammation. p. 20
- VI. Lettre de M. Morand D. M. P. sur un homme monstrueusement gros. p. 33
- VII. Observation sur une monstrosité, par M. Brossillon, Chirurgien. p. 35
- VIII. Sur différens effets de l'Agaric, par M. Rochard, Chirurgien. p. 39

T A B L E , &c.

- IX. *Sur l'usage du Kina dans les fièvres d'accès, par M. Moublet M. P.* p. 49

A R T I C L E I I.

- I. *Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie.* p. 60
 II. *Observation sur le pernicieux usage des Caustiques, par M. C. D. M. P.* p. 61
 III. *Lettre au sujet de l'Agaric, par M. Chabrol Chirurgien.* p. 68

A R T I C L E. I I I.

- I. *Observation sur l'examen Chimique de l'eau Minérale de M. Calsabigi, par Messieurs Venel & Bayen, par M. H. D. M. P.* p. 74

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier,
 le Journal de Médecine du présent mois. A Paris,
 le premier Juillet 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie.

A O U S T. 1755.

Tome III.



A PARIS;
Chez JOSEPH BARBOU, rue S. Jacques,
aux Cigognes.

M D C C L V.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

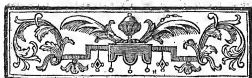
A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles seront insérées *gratis* ; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze sols* broché. Les six mois formeront un Volume.

Nota. Ce Recueil a commencé au mois de Juillet 1754.

Noms des Villes où le présent Journal se distribue.

- A AMIENS, chez GODAR.
- A ANGERS, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{BARRIERES.} \\ \text{JAHYER.} \end{array} \right.$
- A ARRAS, chez LAUREAU.
- A BLOIS, chez MASSON.
- A BORDEAUX, chez JACQUES LA BOTTIERE.
- A CLERMONT FERRAND, chez DESAUMADE.
- A S. BRIEUX, chez PRUDHOMME.
- A LA HAYE, chez VANDAALEN.
- A LILLE, chez JACQUET.
- A LYON, chez J. DEVILLE.
- A S. MALO, chez HOVIUS.
- A MARSEILLE, chez MOSSY.
- A METZ, chez BOUCHARD, le jeune.
- A MOULINS, chez FAURE.
- A MONTPELLIER, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{RIGAUD.} \\ \text{Ve. GONTIER \& FAURE;} \end{array} \right.$
- A NANCY, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{BABIN.} \\ \text{NICOLAS.} \end{array} \right.$
- A NANTES, chez JACQUES VATAR.
- A L'ORIENT, chez LE JEUNE.
- A ORLEANS, chez CHEVILLON.
- A RENNES, chez JACQUES VATAR, jeune.
- A ROUEN, chez LUCAS.
- A SEDAN, chez Mademoiselle THESIN.
- A S. OMER, chez HUGUET.
- A TOURS, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{LAMBERT.} \\ \text{BILLAULT.} \end{array} \right.$
- A VALENCIENNE chez QUÉSNEI.
- A VERSAILLES, chez le FÉVRE.



RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.


A O U S T 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecins:

R É P O N S E

*A Messieurs les Journalistes de la Bibliothèque
raisonnée, par M. Sauvage D. M.
Montpell. & Profess. &c.*

I.  E ne puis qu'être extrêmement flatté du jugement favorable que le sçavant Auteur de la Bibliothèque raisonnée, porte sur mes dissertations que l'illustre Mademoiselle Ardinghelli a bien

F ij

voulu faire connoître en Italie par la traduction qu'elle vient d'en donner. Je sens bien que c'est à cette aimable personne que je dois l'accueil honorable qu'on a fait à mon Ouvrage. Quand une Demoiselle de condition, qui peut gagner tous les cœurs par ses graces, & qui est en état d'éclairer tous les esprits par ses Ouvrages Physico-mathématiques, fait tant que de traduire & de commenter un livre, elle est sûre de trouver dans ses Lecteurs des juges qui seroient volontiers ses clients, & qui ne peuvent manquer d'applaudir à tout ce qui passe par ses mains.

Je sens bien cependant que Messieurs les Journalistes auroient pû, sans choquer l'Auteur de la traduction, rendre une justice severe à l'Auteur des dissertations : ainsi je serois un ingrat si je ne leur rendois de très-sincères actions de graces, & de leur indulgence, & des éloges magnifiques qu'ils ont bien voulu me donner, dans la vûe sans doute de m'encourager à mieux faire. Leur politesse & leur savoir me donnent une grande envie de les connoître, & je ne négligerai rien pour me procurer cet honneur. Je ne leur ai pas moins d'obligation pour les remarques ou objections des plus judicieuses & des mieux choisies qu'ils ont bien voulu faire au sujet de mon opinion sur le principe vital. Je n'en ai pas

encore vû de si fortes ni qui fussent mises dans un si beau jour, & je croirois manquer à ce que je leur dois, si je ne leur témoignoïs que j'y fais toute l'attention dont je suis capable. Je ne cherche qu'à découvrir la vérité. Si ces Sçavants veulent bien me donner le moyen de la connoître, je serai le premier à retracter tout ce que j'ai écrit sur ce sujet dans ma dissertation (touchant l'empire de l'ame sur le corps,) que M. de Haller a insérée dans le IV^e. tom. de son Recueil, n. XXIII. & que Messieurs les Journalistes n'ont pas vû sans doute; sans quoi ils auroient mieux connu mon opinion & ne m'auroient pas attribué des sentimens que je n'ai jamais eus.

Je n'ai j'amaïs pensé, par exemple, que la volonté eût un empire direct & immédiat sur le cœur, comme elle l'a sur la poitrine, les bras & les jambes, quoique ce soit un sentiment que M. Potterfield * a appuyé de raisons plus solides que toutes celles de Stalh. On me fait tort aussi de me croire Sectateur de cet illustre Professeur, qui ne s'est distingué parmi les *Animistes* que par des opinions outrées, peu vraisemblables, & dont le grand mérite est d'avoir excellé en Chymie & d'avoir enrichi la Médecine d'une infinité d'observations neuves & utiles à la pratique.

* Potterfield dans les Mém. d'Edinb.

Je vois bien que Messieurs les Journalistes m'ont attribué cette opinion de l'empire de la volonté sur le cœur, parce que je ne m'étois pas assez expliqué à ce sujet dans mes Commentaires sur l'Hemastatique, & qu'en cette matiere, il m'est échappé peut-être quelque expression confuse qui a mal rendu ma pensée. Il sont trop éloignés de la maniere de penser de quelques Scholastiques, qui sçachant bien certainement que je ne pensois rien de semblable, ont voulu me le faire dire pour tourner mon opinion en ridicule, comme s'ils n'avoient pas eu d'autres moyen de l'attaquer.

Qu'il me soit donc permis, puisqu'ils attribuent tout à la machine sans entendre les Mécaniques, de les désigner sous le nom de *Machinistes*.

Parlant à des hommes éclairés, je prendrai pour principe avec eux, que l'homme est composé d'une ame & d'un corps. L'ame est un être simple, actif, qui est le principe de nos perceptions & de nos mouvements au moins volontaires. Je ne pense pas en dire trop, quand j'avance après tous les Anciens, qu'elle est le principe de la vie; & si on m'accordoit cette proposition, que la Religion de concert avec la saine Physique nous enseignent, je n'aurois pas de peine à faire voir qu'elle l'est des mouvements vitaux, qui ne sont eux-même que la vie.

L'ame ne nous est connue, que par ce que nous en sentons, ou par ses facultés. Nous éprouvons en nous-mêmes, deux puissances différentes que les Théologiens distinguent eux-mêmes, ainsi que les plus grands Philosophes tels que Wolfs; l'une est la faculté commune à l'ame des bêtes, & l'autre est appelée supérieure, qui est propre à l'homme & aux Anges. Chacune de ces puissances se divise en trois; savoir, en faculté de percevoir, celle d'appeter, & celle de mouvoir ou d'agir. On peut nommer instinct, la puissance inférieure; & intelligence, la supérieure. *L'instinct* est la faculté de se former des idées confuses; *l'intelligence* celle d'en former des distinctes. Toutes les perceptions de l'instinct sont confuses, les inclinations qui en résultent ne nous portent qu'aux biens sensibles ou que les sens nous font appercevoir, & la faculté d'agir, que cet appetit sensitif ou la cupidité déterminent; est aussi différente de la liberté, que la volonté l'est de la cupidité, & que l'intelligence de l'homme l'est de l'instinct des brutes, & que les biens intellectuels le sont des biens sensibles.

J'appelle avec tous les Anciens, excepté Asclepiade, la nature humaine, un principe de mouvement, qui porte les hommes ainsi que les animaux à agir con-

formément à leurs appétits sensitifs ; & qui exécute sans réflexion & par habitude les mouvements nécessaires à la conservation de la vie. La liberté est l'appanage de l'homme & le distingue de la bête , elle est la faculté d'agir conformément à la volonté ou au désir raisonné de ce qui nous paroît bien , & Dieu nous a donné la raison pour nous apprendre à former des idées distinctes de ce bien , & par-là à ne pas le confondre avec ce qui ne paroît tel qu'à la cupidité & à l'instinct.

Voilà donc en peu de mots ce que je pense. L'âme a un empire sur le corps dont personne ne doute , quoique personne ne comprenne comment elle agit sur lui. C'est un principe d'expérience que les mouvements du corps sont déterminés par les divers appétits & les diverses facultés mouvantes de l'âme. La volonté & la cupidité déterminent ces mouvements , la nature & la liberté les exécutent , le comment est également inconnu aux Aristoteliciens , aux Cartesiens & aux Leibnitziens , & ce n'est pas le lieu de prendre parti entre ces trois systèmes.

C'est une erreur bien générale d'attribuer à la volonté l'exécution des mouvements , qui n'est l'effet que d'une faculté mouvante , telle que la liberté ou la nature. La volonté ne fait que les détermi-

ner ou les indiquer, & elle n'est pas la seule qui les indique, la cupidité le fait aussi. On ne se tromperoit pas moins à confondre ces puissances quoiqu'appartenantes à la même ame, que de confondre la mémoire avec l'ouïe, ou la faim avec le jugement, ou la vertu polaire d'un aimant avec sa vertu attractive ; & celle-ci avec sa gravité ou son inertie.

En effet l'expérience & la foi m'enseignent que ma volonté est si différente de ma cupidité, que l'une dit souvent oui quand l'autre dit non sur le même objet. Avoir l'appétit sensitif des aliments emporte avec soi la faim, mais non pas la volonté de prendre des aliments ; avoir horreur de se faire couper un bras grangrené, n'est pas contradictoire avec la volonté fixe de le faire couper. C'est la nature qui me porte à manger quand j'ai faim, à retirer mon bras quand on le pique ; c'est la liberté conduite par la raison & la volonté, ou l'inclination au bien distinctement apperçu, qui me fait refuser un aliment que j'appète ; qui me fait tendre le bras au Chirurgien qui doit l'amputer : plus l'homme est raisonnable & intelligent. Plus il trouve de différence entre la nature & la liberté ; les actions naturelles & les actions libres, la cupidité & la volonté, enfin entre les fonctions de

l'homme & celles de la brute. La Morale, le Droit, la Théologie portent sur ce fondement ; elles ne nous imputent pas les actions naturelles, mais seulement les actions libres.

J'avoue qu'il y a des paradoxes bien étranges dans cette Doctrine, mais quelle plus grande énigme que l'homme : en voici une sur la faculté de connoître, nous en verrons sur celle d'appeter & sur celle d'agir. En ouvrant les yeux, les objets du dehors renvoyent dans le fond de ma rétine des rayons colorés qui y peignent en mignature ces objets, comme on le voit dans l'œil placé au trou d'une chambre obscure. C'est par cette mignature colorée qu'il voit les objets du dehors ; cette mignature est en lui auprès du siège de l'ame, & l'ame ignore quelle la voit. Elle est émerveillée quand elle l'observe pour la première fois dans un œil de bœuf appliqué au trou de la fenêtre d'une chambre obscure. Donc elle perçoit un objet qu'elle n'apperçoit point ; donc toute sensation n'est pas réfléchie, comme le prétendent quelques Scholastiques.

Autre paradoxe sur l'inclination. La connoissance ne nous ayant été donnée que pour distinguer ce qui nous est bon d'avec ce qui nous est nuisible & non pour savoir l'essence des choses, nous nous sen-

tons un attrait pour le bien & une aversion pour le mal , mais la sottise humaine consiste à prendre pour bien ce qui est agréable aux sens , comme des champignons vénémeux , des bayes du coriaria ; & pour mal ce qui leur est désagréable , comme le kina dans la fièvre , l'absinthe dans le dégoût , & quoique l'essence de l'homme consiste à être animal raisonnable , & que la raison nous dicte que ce qui est agréable n'est pas pour cela toujours bon , ni que ce qui est désagréable soit toujours mauvais ; quoique nous en ayons fait mille fois l'expérience nous tombons mille fois dans la même faute , le voulant & le sachant , *video meliora proboque , deteriora sequor*. Peut-on voir une plus grande contradiction ?

Autre paradoxe sur la faculté d'agir. Qu'un homme sujet au vertige passe sur un pont sans parapet , il n'a rien à craindre s'il ne regarde pas l'eau couler ; s'il la regarde , la tête lui tournera , & il ne manque pas de la regarder , première sottise. Ce n'est pas tout , il ne risque que de tomber sur le pont , il fait tout de suite la réflexion , que quoique le pont lui paroisse se renverser à droite , il est immobile & qu'il n'a rien à craindre de sa chute pourvu qu'il ne se jette pas à gauche , & nonobstant cette réflexion , il ne manque pas

de s'élancer à gauche & de se précipiter dans la rivière, seconde sottise ; pour un animal qui est distingué par la raison de tous les autres , lesquels ne font pas des fautes à beaucoup près si lourdes. On ne me croira pas à moins que de l'avoir éprouvé soi-même, je ne l'aurois pas cru , avant que d'en avoir fait l'expérience moi-même , non sur un pont mais sur un fauteuil. On fait ce qu'on ne veut pas & on sent qu'on le fait soi-même , ce n'est pas un autre qui le fait en nous. Un Musicien sçait bien qu'il joue du violon. Que son ame dirige , exécute les mouvements rapides & artificieux de ses doigts , il semble que plus elle y fera attention mieux elle les dirigera , point du tout ; s'il y fait attention , s'il choisit le muscle qu'il faut mouvoir , ce Musicien ne fera rien qui vaille. Pour réussir , il faut qu'il oublie qu'il a des doigts & que son ame soit toute dans l'oreille. Comment , dira un Machiniste , la volonté exécute un mouvement choisi entre mille autres également possibles peut faire précisément un *Ut Dièze* : elle ne s'y trompe pas , elle distingue cet *Ut* qui ne diffère du naturel , qu'en ce qu'il est fait par 25 vibrations , dans le temps que l'autre en feroit 24. L'ame compte donc ces vibrations , car un ton ne diffère d'un autre que par le nom

bre de vibrations , & l'ame d'un Farinelli , en sent bien la différence ; cependant elle ignore que ses doigts ayent des muscles , des tendons , des nerfs , elle ne sçait peut-être pas les éléments de l'arithmétique , & n'entend pas plus ce que c'est que vibration , que M. d'Alembert entendroit à faire une cadence , qui est un amusement pour Farinelli. On se perd à tous ces paradoxes , & qui est l'homme un peu expérimenté qui osat nier tous ces faits ?

Ces principes établis , M. W..... à bonne grace de nier l'empire de l'ame sur le cœur , & d'apporter pour raisons les railleries indignes d'un Philosophe & qui ne conviennent qu'à un farceur. La nature, dit-il, fait souvent dans le corps des efforts bien préjudiciables , tandis que l'intelligence du malade connoît très-sagement ce qu'il faudroit faire : si elle & la nature étoient la même chose , cela n'arriveroit pas. (Elles sont aussi différentes que la mémoire & la vue , ou l'esprit. On peut avoir beaucoup de l'un & point de l'autre , quoique ce soit la même substance qui se souvient & qui juge.) Un Médecin , ajoute-t'il , ou même un malade versé dans la Physique , qui devroit connoître les erreurs de la nature , devroit lui faire cette prière :

» *Animula , vagula , blandula*

» *hospes comesque corporis*

» *agnoscis errores tuos , corrige queso quod*

» *loci motuum mutatione potes , neque teipsam*

» *adeo insipienter excrucias.*

C'est bien pensé , en supposant que la nature est toujours la même faculté que l'intelligence , c'est-à-dire , si le mouvement du cœur étoit directement soumis à l'empire de la volonté , & si le cœur , comme on dit , entendoit raison ; mais il ne l'entend ni dans les maladies du corps ni dans celles de l'ame , comme la colere , la tristesse. Dans celle-là le cœur s'agite le plus violemment du monde , dans celle-ci il ne fait pas la moitié du mouvement ou des efforts qu'il devroit faire ; tout cela est fort mal fait à lui , il est dans son tort. Mais la langue , les mains , les yeux sur lesquels l'ame a un empire très-évident & bien conforme à la volonté , font-elles mieux leur devoir dans ces passions ? Que de sottises ne dit pas un homme pénétré de douleur , faisi de frayeur ; à quoi bon trembler , pour quoi balbutier , pourquoi dire ce qu'on devroit cacher tous les jours. Des Malfaiteurs peu accoutumés au crime , se décèlent eux-mêmes quand ils ont le plus d'envie de se cacher. On se met en colere contre une plume qui ne va pas bien & on l'écrase de rage : on se tape rudement le visage pour

chasser une mouche importune, que de sottises ne fait-on pas. M. W.... qui sçait qu'il est essentiel à l'ame d'être raisonnable, ne pouvant accorder ces actions avec la raison c'est-à-dire avec la droite raison, n'a pas d'autre parti à prendre suivant ces principes, qu'à nier que l'ame produise ces actions, & à prétendre qu'elles sont purement mécaniques dans leur principe. La grande liberté qu'on a de penser dans le Nord sur tout ce qui peut intéresser la Religion, lui rendra cette décision aisée, car autrement on lui retorqueroit son

Animula, vagula, blandula.

Eh pourquoi vous courroucez-vous aux dépens de votre corps. Où est la raison, de vous cogner la tête contre un mur, pour la perte d'un procès qui ne sera pas moins perdu; les cris & le tintamarre que vous faites, ne font pas revenir cet ami de l'autre monde. *Animula* vous n'y entendez rien, & à dire vrai, j'ai tort de m'en prendre à vous; c'est ici une machine qui pleure, c'est la tête factice du P. Marsenne qui s'effraye à la vûe d'un Arracheur de dents; c'est le Fluteur Automate de M. Vaucanson, il fait bien d'autres choses sans ame, & les monades de M. Leibnitz n'étant point des ames, ne laissent pas d'avoir des perceptions, pourquoi la machine n'en auroit-elle point?

Etrange discours à mon avis, & c'est ce pendant à quoi doivent un jour aboutir les principes des Machinistes, qui veulent dépouiller l'ame de toute force active pour en enrichir la machine. Si les actions passionnées ne sont pas imputées physiquement à l'ame comme à leur principe, les plus volontaires desquelles seront déraisonnables, seront des actions de la matiere seule. Car enfin il n'y a pas de limite qui distingue une action déraisonnable, injuste, d'une action passionnée, & vraisemblablement l'homme n'est jamais exempt de désir ou d'aversion, c'est-à-dire, de passion grande ou petite, ainsi toutes ses actions sont automatiques.

Mais n'écoutons que Messieurs les Journalistes, qui ne proposent que des objections sérieuses, les voici. » Comment disent-ils, concevoir que l'ame anime » une infinité de vaisseaux, qu'elle distribue à chaque liqueur une vitesse proportionnée, qu'elle calcule la force de cent » muscles nécessaires pour faire un saut ; » comment occupée de tant d'affaires, » ignore-t'elle qu'elle agit & se croit-elle » parfaitement oisive !

Je demande à ces Messieurs, comment un Peintre qui dirige son pinceau avec tant de justesse, qui contracte avec tant de précision les muscles thénar, Antithénar, qui dirige

dirigent le pinceau, qui imite avec plus d'exactitude qu'un compas le contour circulaire d'une joue, qui nuance ses couleurs avec plus d'harmonie que n'eût fait Newton. S'amuse-t'il pendant ce temps à chanter, c'est-à-dire, à contracter avec mesure & cadence des muscles du larynx qui sont si nombreux, dont un millieme de plus ou de moins dans sa contraction, dans le temps de son action, feroit un ton faux & produiroit un mot au lieu d'un autre : comment, dis-je, ce Peintre ignore-t'il même alors qu'il chante & quel air il chante, quels muscles il contracte & s'il a des muscles ? Comment ce bourgeois Gentil-homme fait-il depuis trente ans de la prose sans le sçavoir, & exécute-t'il la prononciation des lettres sans avoir jamais appris à le faire ; comment est-il plus habile qu'il ne pense ? Voilà l'ame bien occupée & qui croit n'avoir rien qu'à s'amuser.

Mais écoutons Messieurs les Journalistes qui n'ont que de bonnes objections à faire avec une politesse des plus grandes.

- » Voilà, disent-ils, la force du *stimulus* qui
- » peut exciter des efforts dans des parties
- » privées de vie, & certainement les efforts
- » que nous faisons par le moyen du cœur,
- » ne viennent point de l'ame : car nous ne
- » pouvons par la volonté les augmenter,
- » les diminuer, les exciter, ou les arrêter. »

Dé ce qu'une action est volontaire ; on peut bien inférer que l'ame en est le principe ; mais de ce qu'elle n'est pas volontaire, il ne s'ensuit nullement que l'ame n'en soit pas le principe ; car autrement il faudroit prouver que l'ame ne peut agir que par sa volonté, & c'est ce me semble ce qui est contraire à mille observations journalieres, & au *quod nolo facio* d'un Auteur bien respectable. Ce n'est pas volontairement qu'on gémit dans la douleur, car on voudroit souvent ne pas le faire & on ne peut s'en empêcher. On jure étant en colere, & on voudroit ne le pas faire ; ce n'est pas moins une action qu'il faut imputer à l'ame, car le corps ne jure pas tout seul, ni par un principe corporel.

Je crois que ce qu'il y a de plus certain dans la mécanique, est que toute machine a une force directe, par laquelle étant en repos, elle ne se mettra jamais d'elle-même en mouvement, & elle résistera d'autant plus à tout mouvement qu'on voudra lui imprimer, qu'elle sera plus étendue & plus pesante, c'est-à-dire, qu'elle sera plus matiere ; & si une fois par une force étrangere elle a été mise en mouvement vers l'Orient, elle résistera à toute force qui tendra à la mouvoir vers l'Occident. Si elle est passée par la gravité vers le centre de la terre, ou par l'action du feu vers

le ciel , plus on voudra l'accélérer en l'une de ces directions , plus il faudra de force par dessus celle qui l'a mise déjà en mouvement. Donc il est aussi certain qu'il puisse l'être , que la matiere résiste essentiellement à tout changement d'état , & cela d'autant plus qu'elle est plus matiere , & que l'on tend à lui imprimer plus de vitesse. C'est sur ce principe que porte toute la mécanique ; c'est ce que toutes les expériences nous rendent sensibles , & jamais on n'a vu une tour se porter d'elle-même d'un endroit de ville à l'autre , parce qu'elle résiste à son changement d'état.

Il est contradictoire que ce qui résiste à tout changement d'état , se meuve de lui-même ou change lui-même d'état. Donc il est absurde que la matiere se meuve d'elle-même ou par sa propre force.

Donc toutes les fois qu'on supposera qu'une machine qui n'est qu'une matiere se meut d'elle-même , ou qu'elle augmente son mouvement sans une cause étrangere capable de produire cet effet , c'est-à-dire , de force égale à cet effet , on supposera une absurdité.

Voilà l'argument qui terrassera toujours Messieurs les Matérialistes. Il faut qu'ils contredisent les premiers principes de la science la plus claire & la plus certaine qu'il y ait , ou qu'ils avouent que la ma-

tiere ne se meut jamais d'elle-même, où ce qui revient au même n'est douée que d'inertie ou d'inactivité. Faites la machine la plus artificielle & la plus compliquée qu'il vous plaira, elle détruira plutôt la force mouvante qu'elle ne l'augmentera. La machine de Marly ne rend qu'un 57 de la force que l'eau de la Seine lui imprime, le reste se perd par l'inertie & le frottement.

Dans l'homme il se trouve des forces animées, des forces mécaniques comme on les appelle aujourd'hui, & des forces physiques. J'en conviens. L'ame que tous les Anciens appelloient le principe du sentiment, de l'intelligence, du mouvement & de la vie des hommes, a été réduite par Descartes, à n'être que le principe de la pensée; comme la Divinité d'Epicure étoit réduite à être la spectatrice oisive de ce qui se passe dans l'Univers.

Scilicet ille deos non ausus pellere Athenis

Ridiculos fecit; regionis inanis inanes

Indigenas. Illic æterna per otia lætos

Vivere permisit.

Mais jusqu'à ce qu'on ait prouvé contre Berelli & contre tout le monde, que l'ame n'est pas douée de force active, & contre la Religion, * qu'elle n'est pas le principe

* L'ame raisonnable est le principe de la vie

de la vie , je m'obstinerai à croire qu'elle l'est. Descartes, avoit peut-être besoin de ce principe pour établir son homme machine. Jeu d'esprit auquel il n'ajoutoit pas foi lui-même. Assemblage absurde de principes , démentis par toutes les mécaniques & hydrauliques , c'est-à-dire , par l'expérience & la raison. Je respecte ce grand homme , mais je ne le crois pas en cela. *Magni sape viri mendacia magna loquuntur.*

Je sçai à n'en pas douter , que je meus mon bras , ma langue , souvent selon ma volonté & quelquefois sans volonté , ni réflexion , ni connoissance. Vous m'accordez que quand c'est selon ma volonté , mon ame en est le principe ; donc l'ame est une puissance mouvante , ce qui est ce que je voulois qu'on m'accordât.

Si de ce que je ne comprends pas , comment un esprit peut agir sur un corps , on en concluoit qu'il n'agit pas , ce seroit un misérable raisonnement ; ce n'est pas de notre conception que dépend l'existence des choses. Comprenons-nous mieux comment Dieu qui est un esprit , a mis en mouvement ces vastes globes qui roulent autour du soleil , & le soleil lui-même qui lance un océan de rayons depuis six mille ans , sans diminuer sensiblement. Qu'est-ce que du corps humain. Pouget, Catéchisme de Montpéil, Part. I. Sect. 1. chap. II. § 3.

la liberté, si ce n'est la puissance d'agir & de faire ce qui parmi plusieurs choses possibles, nous paroît le mieux ; sûrement ce n'est pas une faculté de la machine humaine, ni des forces mécaniques ou physiques. Une balance qui n'auroit que la faculté de penser & non celle de mouvoir, n'auroit le pouvoir de se baisser ou s'élever, quand même il y auroit égalité de pression sur les bassins, c'est-à-dire, ne seroit pas libre, & je sens que jé le suis. Ce n'est pas vanité à moi de le dire comme le prétend la Mettrie, ce seroit mentir que de le nier.

Nous avons vû jusqu'ici, qu'il n'y a point de contradiction à soutenir que l'ame est le principe mouvant des parties qui ne sont pas soumises à la volonté, parce que la volonté n'est pas plus nécessaire pour la force motrice, que la mémoire l'est pour l'ouïe ; & que dans les passions, quoique la volonté & la liberté ne soient pas toujours de la partie, nous sentons que c'est nous qui agissons, & qu'on nous impute à bon droit ces actions en tant qu'il dépend de nous de corriger l'habitude vicieuse qui nous y porte ; & si on nous pardonne le premier mouvement, c'est parce que nous n'avons pas eu le temps de la réflexion. Voyons maintenant, s'il y a plus de raison d'attribuer les mouvements non

réfléchis & naturels , aux principes mécaniques & aux physiques , qu'au principe animé.

Toute impulsion faite à une machine par une autre corps , ou par une puissance qui n'y est pas continuellement appliquée , produit un mouvement appelé mécanique. Toute action d'un fluide inconnu & qui est inconnue elle-même , quant à la manière d'agir ; telle que l'action du fluide magnétique , de la matiere subtile , de l'éther , qui ne sont soupçonnées que par les effets ; comme l'attraction , le magnétisme , l'effervescence , la dissolution , la gravitation , &c. s'appelle action physique , pour la distinguer de celles dont le principe est mécanique , palpable , évident.

J'avoue que la machine humaine est exposée à l'action de causes mécaniques & des physiques. Je sçai que la sécrétion , la digestion , la nutrition , la génération , la chaleur , &c. ne peuvent s'expliquer que par des principes physiques ; qu'ils excitent même des changements considérables dans les cadavres. Le ressort , la gravité , la putrefaction , sont les effets des tourbillons de moliere , de l'Ether de Newton & de la matiere subtile de Descartes. On n'a qu'à choisir ; j'y consens. Je sçai que la pompe à feu de Newcastle a des battements réglés , des circulations de fluï-

de, des mouvements de levier réguliers ; & qu'elle tire toute sa force de l'action physique du feu , & de la pression mécanique de l'atmosphère ; qu'il n'y a qu'à lui fournir du charbon & qu'elle va sans ame , comme une montre va avec son seul ressort, & qu'il n'y a qu'à la monter. Ce n'est pas de quoi il est question entre nous ; mais voici ce dont il s'agit.

Un bâtiment est sur mer , il avance. Il est question de connoître si c'est par la force du vent , si c'est par la force du courant de l'eau , ou si c'est par la force animée appliquée aux rames. Je dis que si je ne vois point de courant , si on ne sent aucun vent & qu'on soit sûr qu'il y a des rameurs qui agissent dedans , il ne reste qu'à s'assurer , pour les regarder comme le principe de ce mouvement , que toutes les circonstances de ces mouvements répondent , à la circonstance tirée de la volonté , du caprice , de l'intérêt , de la passion des rameurs ; & que si cela est ainsi , j'ai plus de raison qu'un autre , d'attribuer le mouvement du vaisseau , à un principe dont l'existence est certaine & la force connue ; de même que la convenance & proportion des effets , avec la cause ; que de supposer un mouvement insensible dans le vent ou dans l'eau , qui est douteux , qui est même insuffisant , & qui ne

répond pas aux phénomènes, qui sont de la partie. Voilà d'où je pars.

Je respecte les tourbillons , l'éther , la matiere subtile ; rien n'est mieux imaginé pour transporter la difficulté ou pour nous faire accroire que nous connoissons le principe du ressort de la gravité du magnétisme , quand nous n'y entendons rien. S'il est certain que la matiere a essentiellement la force d'inertie , c'est-à-dire , est dans l'impuissance d'augmenter ou même de continuer le mouvement uniforme , excepté dans le vuide , & encore plus de le commencer , on a beau diviser cette matiere en tourbillons , elle n'aura pas moins d'inertie , & le grand Maître de l'Univers qui lui a imprimé ou aux planettes leur mouvement , peut bien , sans leur entremise , causer tous les effets qu'on attribue aux forces centrales. On peut donc reduire tous les effets physiques à la loi de l'attraction , c'est-à-dire , à la volonté du Créateur , aussi-bien qu'aux fluides subtils qui tiennent leur force de la même source , supposé pourtant qu'ils existent tels qu'on les dit.

Je sçai que la force des ciseaux qui coupent une corde à laquelle est suspendu un poids , est infiniment moindre que l'effet que produit ce poids en tombant du haut d'un clocher ; aussi la force des ciseaux n'en

est pas la cause. Je sçai que la force d'une étincelle qui allume la Sainte barbe d'un vaisseau , n'est pas la millieme partie de celle de ce magasin de poudre ; aussi n'est-elle que l'occasion de cette déflagration. J'accorde tout ce qu'on dit au sujet des effervescences chymiques , de l'électricité , du magnétisme , & souvent de la fermentation du sang , de la copule explosive , ou poudre à canon des esprits animaux. Je sçai toutes ces expériences , elles ne renversent que les laboratoires , & non les règles de mécanique & d'hydraulique. Ceux qui croient les vraies règles des mécaniques sujettes aux changements arbitraires ; une pure invention des hommes qui changent comme les systèmes , n'ont jamais compris ce qu'elles sont. Elles sont aussi nécessaires que les vérités géométriques , puisqu'elles sont démontrées , ou que leur contradictoire est impossible ; & Dieu ne peut pas faire , parce qu'il est parfait , que les contradictoires soient possibles. Ce n'est pas ici le lieu de prouver ces faits , Messieurs les Journalistes étant trop éclairés pour les nier.

Je me borne à dire , que si on montre à un homme qui a commis un crime , un écrit où soit contenue sa sentence de mort ; quoique les rayons lumineux qui partent des caractères noirs , n'aient pas plus de

force , quand ces caractères marquent la condamnation , que quand ils marquent la grace. Quoique le baromètre , thermomètre , hydromètre , électromètre , la salure du sang , l'aspect des planètes , &c. soient les mêmes , il se fera dans le cœur , dans les entrailles , le larynx , le pharynx les muscles , l'estomac &c. de ce misérable , des changements subits , ridicules si on veut , très-involontaires qu'on ne peut attribuer qu'au même principe qui est en lui. Ce qui sent , ce qui se souvient , ce qui pense , ce qui se repent , ce qui aime la vie & l'honneur , & si ce même principe méprise la vie , l'honneur , les tourments , que ce soit l'ame d'un scélérat , ou celle d'un Saint Martyr , il se fera des mouvements bien différents de ceux-là , c'est-à-dire , qui seront analogues , & correspondants à l'état actuel où se trouve ce principe spirituel. Si c'est une scène tragique qu'on représente , il se pourra faire , pourvu que l'Acteur soit bon , qu'il ait au dehors les mêmes phénomènes ; la pâleur , les larmes , la consternation , pourvu qu'il ait excité en lui le même affoiblissement du cœur , la même palpitation , les mêmes sentiments , que s'il n'y avoit point de simulation. Aussi voit-on des Actrices qui en représentant , entrent si fort dans la passion , que leur cou s'enfle , leur visage

change , les larmes leurs coulent des yeux ; elles sanglottent , & je ne doute pas que le battement de leur cœur ne souffre un des changements analogues. Ne tient-il pas à nous d'exciter la toux , de simuler le hoquet , la nausée , jusqu'à produire le vomissement. Croira-t'on que c'est par l'entremise de la respiration seule , qu'une femme pleure au gré de son caprice. *Ut flerent oculos erudiere suos.* (Est-ce par ce moyen qu'un voluptueux roulant simplement sa pensée sur des objets lascifs , excite en lui des mouvements que la volonté ne peut produire , mais qu'une passion quelconque différente de la libidineuse supprime d'abord.) Ne connoît-on pas dans le corps des organes , que la volonté seule ne met jamais en action , mais qui n'agissent que conséquemment à des désirs naturels , & que toute autre passion de l'ame arrête ou empêche.

L'empire de la volonté s'étend sur les organes qui tombent le plus sous nos sens ; comme les mains , la poitrine , les jambes , la langue , &c. beaucoup moins sur ceux qui nous sont toujours cachés & inconnus : car qui de nous sçait s'il remue volontairement le muscle poplité , le petit muscle du diaphragme , les sternocostaux. Un homme qui placé dans un tambour de moulin à soie , met toute la machine en mouve-

ment, sent bien qu'il imprime le mouvement à toutes les pièces qu'il voit se mouvoir proportionnellement aux efforts qu'il fait. Mais s'il y a des pièces qui ne tombent jamais sous ses sens, il ne sera pas persuadé que c'est lui qui les meut, quoiqu'il le fasse toute sa vie : & s'il est accoutumé dès l'enfance à cet exercice, il n'en sentira pas la fatigue, non plus que nous ne sentons pas que l'air nous presse avec plus de 30 mille liv. de force, & qu'en sautant nous élevons 150 liv. pèsant, & qu'en capriolant, nous contractions quelque centaines de muscles à nous inconnus. L'habitude nous fait faire sans réflexion une infinité d'actions que nous ne sçavons pas, & que nous ne croyons pas vouloir faire. Le danseur de corde qui se soutenoit en embrassant la corde avec les omoplates, avoit acquis par de longs efforts étudiés, un empire sur ces muscles, qu'on ne sçavoit pas auparavant appartenir à l'homme. Le Colonel Townschend étoit dans ce cas, il avoit acquis un empire volontaire sur son cœur, que nous n'avons pas. Notre empire n'est que par l'entremise des passions & de la respiration, ou des besoins naturels, tel que nous l'avons sur l'estomac pour vomir, sur les boyaux dans le teneisme & sur la vessie dans la dysurie. Mais cet empire est limité & dirigé par

les besoins naturels ; il ne nous est pas possible de nous vouloir faire du mal , ni par conséquent de ne pas faire des efforts pour chasser par le vomissement un poison qui irrite l'estomac , une matiere acre qui irrite le boyau rectum. Nous reculons la tête & nous fermons les yeux naturellement , quand on nous porte brusquement le doigt vers l'œil ; nous resserrons la pupille sans le sçavoir , quand le grand jour pourroit nous blesser la rétine. Un Musicien ne goûte si bien le plaisir des accords , que parce qu'il monte par les muscles du marteau & de l'étrier ; les organes acoustiques de la caisse sur le ton principal , ou dominant de l'air qu'il entend. Le payfan qui écoute le même concert n'entend qu'un bruit confus , parce qu'il n'a pas l'habitude de monter ainsi ses organes à l'unisson du ton principal. Mais ni l'un ni l'autre ne sçait comment cela se fait.

Il résulte de ce que nous avons dit ; que 1°. De-là que nous n'avons pas la connoissance distincte de ce que nous faisons , il ne s'ensuit point que nous ne le fassions pas : 2°. De-là que nous ne voulons pas faire une chose , il ne s'ensuit pas toujours que nous ne la fassions pas , quand nous y sommes portés par la cupidité , & que nous n'avons pas pris l'habitude de soumettre la cupidité à la raison : 3°. Que quand

une action est d'une nécessité urgente pour la vie ou le bien être , l'ame l'exécute sans attendre la réflexion , le jugement & la volonté , il lui suffit de l'habitude qui se détermine toujours par des motifs dont nous n'avons point d'idées claires ; mais c'est trop s'arrêter sur ce sujet , en ayant traité dans la dissertation imprimée en 1740. Venons aux dernières objections.

Si on coupe la tête & qu'on arrache le cœur à une grenouille, ce corps, dit-on, est privé de vie , cependant cet animal sans tête & sans cœur saute , nage ; s'il vient à rencontrer un obstacle , il se détourne & prend une autre route. Une tête de vipère laissée sur la table, mordit M. Lémery qui faillit à en mourir. Le cœur palpite longtemps , & il sent les irritations d'une épingle. La queue d'un lézard se démeue longtemps. Toutes ces expériences sont vraies , & j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres , que M. Whit a pris la peine de rassembler & dont la Mettrie se sert pour appuyer le matérialisme. A tout cela je n'ai à répondre si ce n'est que personne n'a prouvé jusqu'ici , que ces animaux à qui il manque une ou deux parties soient morts réellement , non plus que le polype que l'on a mis en quatre , puisque ces animaux donnent des marques de sentiment & font des mouvements que nulle machine ranimée ne feroit

pas. Que ces animaux aient encore du sentiment, c'est ce dont on convient quand on dit qu'ils sont irrités par ces piquures. Je ne crois pas qu'un Philosophe quand il est question de dispute à ce sujet, entende par ce mot autre chose qu'un sentiment. Quant au mouvement, j'avoue que le ressort, la gravité, la pression de l'air sur des parties déplacées, tout à coup refroidies, qui se retirent, peuvent faire cet effet, comme on le voit dans les hygromètres, thermomètres, dans les cordes d'instruments exposées à un air chaud, humide, &c. Mais qu'un coq à qui on a coupé la tête marche, & que rencontrant un mur il se retourne & marche en sens contraire, voilà, si je ne me trompe, un mouvement animal, & si ce coq n'est pas en vie, il faudra nier que le bœuf dont le cerveau étoit pétrifié ou ossifié le fut quand il courroit de toutes ses forces; ou qu'un ver coupé en deux, dont chaque partie reprend tête ou queue & continue à se bien porter, soit vivant. Sur la réponse, je réglerai ma réplique, & j'aurai pour moi un Auteur bien respectable & grand connoisseur en fait de psychologie, (S. Augustin,) qui croit que dans le lézard ainsi tronqué en deux, le même principe immatériel (qui ne peut être ni divisé ni rassemblé n'ayant point de parties,) anime les deux parties séparées, comme

Comme il animoit le tout auparavant, & cela jusqu'à ce que cette machine soit hors d'état de répondre aux forces qu'il lui imprime. On pourra bien répliquer par une raillerie à ce sentiment ; mais peut-être seroit-on bien embarrassé à le réfuter par de bonnes raisons. Les railleries marquent seulement qu'on a de grands préjugés contre un sentiment, mais elles n'ont jamais tenu lieu de raisonnement chez des Philosophes ; & c'est un schisme pour ceux qui ayant honte de n'avoir rien de solide à répondre, ne veulent pas demeurer court.

Tant qu'on n'opposera aux Matérialistes que des raisons Théologiques & Métaphysiques, ils auront des subterfuges, des réduits obscurs, dans lesquels on ne pourra les relancer, à moins qu'ils ne disputent de bonne foi. Mais les principes de la mécanique ont droit de les convaincre, puisqu'ils se disent eux-mêmes Mécaniciens, & par ces principes on leur peut prouver : 1°. Qu'il y a dans l'homme un principe de mouvement qui n'est point le corps humain, puisque toute matiere résiste essentiellement au mouvement, & que c'est par cette résistance seule qu'on distingue la matiere de l'espace vuide. 2°. On leur fera voir que quand un homme qui est tombé dans une foiblesse extrême, en revient & reprend ses forces, à l'occasion

d'une nouvelle consolante qui dissipe la tristesse. La quantité nouvelle de mouvement qui naît en lui, ne vient pas des fluides subtils qui le pénètrent & qui l'environnent : car on ne peut concevoir la liaison de cette bonne nouvelle, avec l'action nouvelle de ces fluides subtils ; & l'harmonie préétablie ni aucun autre système, ne peut tirer un Machiniste de ce défilé.

3°. Un être infiniment sage, présidant à tout ce qui se fait dans le monde, & n'y ayant de hazard que relativement à notre ignorance, il est contraire à la sagesse de cet être, de penser que ce qu'on appelle mouvements sympathiques de nos organes se fassent au hazard, sans dessein & sans motif.

4°. Les Machinistes qui supposent le mouvement perpétuel dans une machine, sans un moteur continuellement appliqué qui consume ses forces en les employant, supposent une absurdité ou pour le moins un principe aussi décrié dans toutes les Académies des Sçavants, que la pierre philosophale l'est chez les bons Chymistes. N'y eût-il que le frottement & l'inertie dans les machines ; c'en est assez pour détruire une grande partie de la force qui leur a été imprimée, & pour démontrer physiquement l'impossibilité du mouvement perpétuel.

5°. Au surplus, de ce qu'on ne com-

prend pas la maniere d'agir d'une cause ; comme de la gravité , des magnétismes , de la liberté , on ne peut rien conclure contre son existence.

6°. Enfin supposer que le corps humain n'est exposé qu'à la seule élasticité , la seule gravité , la seule impulsion ; aux seules forces animées , aux seules forces physiques ; c'est donner dans un travers qui n'est pas excusable ; & c'est le travers dans lequel ont donné les fermentants , qui donnent tout aux causes physiques ; les Stalhiens qui attribuent tout à l'ame ; & les Mécaniciens qui ne veulent reconnoître que l'impulsion & le mouvement perpétuel.

7°. L'ame est unie au corps par les liens de l'amour propre , qui est le mobile de tout ce que nous faisons , qui se glisse dans toutes nos actions , qui échappe aux recherches mêmes de notre raison. C'est-là le printipe de toutes nos passions , de tous nos soins , de tous nos efforts. Ainsi tout mouvement qui correspond à cet amour de nous-mêmes , qui est proportionné à nos besoins , à nos passions ; qui cesse par la mort , qui augmente à mesure que l'ame est plus active , plus vigoureuse , & diminue à mesure qu'elle languit , qui augmente malgré les résistances mécaniques ; qu'il soit conforme ou contraire à la droite raison , ce mouvement doit être attribué

à l'ame , toutes les fois qu'il n'y a pas de cause suffisante dans le corps qui puisse le produire.

Inanimatum est enim omne , quod pulsu agitur externo. Quod autem est animal , id motu cietur interiore & suo. Nam hac est propria natura animi atque vis..... Quæ sit illa vis , & unde , intelligendum puto. Non est certe nec cordis , nec sanguinis , nec cerebri , nec atomorum.

Cicer. Tuscul. Lib. I.

Ergo animi proprium , ac veluti dos ipse profectò est,
Unus ut invalidæ tradat primordia motûs
Materiæ ; non hæc aliunde recepta propagans ,
Mens igitur prima est motûs atque unica causa.
Ac velut humanum corpus finita regit Mens ,
Mentem infinitam sic magno in corpore Mundi ;
Numine cuncta suo quæ dirigat , esse fatendum est.

Anti-Lucr. L. V. v. 230.



O B S E R V A T I O N

*Sur la Maladie Epidémique qui a regné à
Douay, Arras, Béthune & plus particu-
lièrement dans les environs de la Ville de
Lens en Artois, où elle continue encore.*

Par M. A. D.

De Lille, ce 4 Juin 1755.

II. Curieux de connoître cette maladie par moi-même, pour la décrire avec plus d'exactitude, je pensai qu'il étoit nécessaire que j'allasse sur les lieux. Je m'y suis transporté en conséquence le 30 du mois de May dernier, & il m'a paru que c'étoit une fièvre ardente accompagnée d'une péripneumonie mortelle.

Elle a pour symptômes patognomoniques une chaleur brûlante de tout le corps, & une soif qui ne peut s'éteindre. Ceux qui les accompagnent, sont des douleurs de tête très-violentes, & l'abattement des yeux, la tension & la sensibilité de la région de l'estomac, la respiration fréquente & difficile, des points de côté perçans, qui s'étendent dans les uns à une partie & dans les autres à toutes l'étendue de la poitrine, une toux fréquente & des vomissemens de matiere tantôt ærugineuse, tantôt

bilieuse. Les crachats dans les commencemens sont de même nature, ensuite c'est un sang pur que les malades expectorent : les urines sont crues.

La plupart de ceux qui sont morts de cette maladie n'ont point passé le quatrième jour, & peu sont parvenus au septième ou au huitième. Des vieillards & des infirmes qui en ont été attaqués, presque aucun n'en a échappé ; ce qui confirme la vérité du pronostic de Riviere & de Boerhaave. *Sic febris ardens in senes adveniens, lethalis est ut plurimum. Riv. prax. Med : lib. xvij. Cap. 1°. Tertio & quarto die sæpè lethalis, septimum rarò transit si perfecta ; solvitur sæpè hæmorrhagiâ, &c. Boerb. aphoris. de febre ardente pag. 154.*

Au septième jour cette maladie parvient à son état, les accidens deviennent alors plus graves ; les selles sont fétides, fereuses, remplies de vers & le ventre se ballonne, il survient des sueurs abondantes & des délires furieux.

Les saignées ne donnent qu'un sang coëneux & inflammatoire, la partie fibreuse formant un tissu très-ferme & difficile à séparer.

Pour déduire avec plus de lumière la cause antécédente de cette maladie, je crois qu'il est nécessaire de se rappeler l'intempérie des saisons de l'année dernière & de

d'Observations. Août 1755. 119
celle-ci. L'été & l'automne derniers ont
été fort chauds, l'hiver qui les a suivi très-
froid, première observation.

La fin de Mars & presque tout le mois
d'Avril, ont été aussi d'une chaleur ex-
cessive, à laquelle a succédé subitement un
froid glaçant, seconde observation.

C'est dans ce contraste que nous de-
vons trouver la cause de cette maladie si
fâcheuse. *Inter causas externas efficaciores,*
ponitur aer frigidus & aquilonius, austrino
& tepido subito succedens; à tepidiusculo si-
quidem aëre pori laxantur, &c. Riv. prax:
Med. lib. vij. cap. iij.

Mais pourquoi, m'objectera-t'on, cette
maladie a-t'elle été si cruelle dans les en-
viron de Lens, tandis qu'elle n'a causé
aucune cruauté & n'a enlevé presque per-
sonne à 6 à 4 & à 2 lieues de-là, quoique
la même intempérie, la même variété des
saisons & de l'air s'y soient fait sentir aussi
fortement?

Hippocrate me fournira une réponse à
cette objection. Ne sçait-on pas que les
lieux où régné la maladie que je décris,
étant tous marécageux, les habitants ne
peuvent se servir que des eaux qui crou-
pissent dans leurs marais ou de celles qui
coulent dans les ruisseaux voisins & qui
participent de la même nature des pre-
mières? Eaux qui ne sont propres qu'à

surcharger la poitrine & à occasionner des péripneumonies. *Usus aquarum lacustrium & stagnantium peripneumonia generanda idoneus est. Hipp. lib. de aëre, locis & aquis.*

Jé puis donc conclure que lorsqu'il y aura une épidémie dans nos cantons qui tendra à attaquer la poitrine, elle sera toujours plus à craindre pour les personnes voisines des marais, que pour celles qui habiteront un terrain sec & élevé, dont les eaux partiront d'un bon fond & ne risqueront pas d'être mélangées dans leur cours.

La maladie établie ; voici mon sentiment sur sa cure, pour laquelle deux indications se présentent à remplir ; l'une de calmer l'ardeur de la fièvre & d'appaier l'inflammation, l'autre de prévenir les stases dans la poitrine & empêcher les surcharges qui pourroient s'y former.

La première sera remplie si l'on saigne fréquemment & amplement dans le commencement de la maladie, ayant cependant toujours égard aux forces des malades, & si l'on donne des juleps rafraîchissants, des émulsions, des ptisanes de chicorée nitrées & des lavements délayans, anodins & laxatifs.

La seconde pourra s'accomplir en évacuant les premières & secondes voies, premièrement par des minoratifs tels que

le tamarin, la casse, la manne, &c. Secondement par des purgatifs un peu plus puissans, ayant soin de se mettre en garde contre les stimulans, sur-tout contre ceux qui seroient tirés de l'antimoine, lesquels ne pourroient que fomentier l'inflammation déjà trop grande, & avancer l'éruption des vaisseaux sanguins trop engorgés & toujours prêts à se rompre à la moindre secousse ou au moindre effort. On se borneroit donc les premiers jours aux saignées, lavemens, juleps & aux eaux de casse & de tamarin nitrées comme je l'ai fait entendre cy-dessus; ensuite, supposé que l'inflammation soit apaisée & que les liqueurs soient fluides (c'est ici le cas d'écouter & de suivre scrupuleusement ce que nous dit Hippocrate dans ses aphorismes. *Corpora ubi purgare volueris ea fluida reddere oportet*) supposé dis-je, que les liqueurs soient fluides, on seroit délayer dans une demi-bouteille de décoction de tamarin, quelques doux électuaires purgatifs que l'on seroit prendre en plusieurs doses; on donneroit aussi quelquefois un parégorique suivant la méthode de Sydenham; ce qui conviendrait particulièrement dans cette maladie, après l'usage des laxatifs; puisque rien ne calme & n'arrête l'effervescence du sang comme les remèdes tirés du pavôt, quand ils sont placés avec connoissance de cause & à propos.

Les jours qu'on ne purgeroit pas le malade , on pourroit mettre en usage les poudres tempérantes & antivermineuses données dans un véhicule convenable.

Ce régime feroit humectant & délayant , les bouillons feroient faits de poule ou de poulet avec l'avoine ou son gruau , & quelques herbes rafraichissantes , &c.

O B S E R V A T I O N

Sur la maladie qui a regné à Bourbon-Lancy, & aux environs , depuis le commencement de Decembre 1754. par M. Pinot , Docteur de l'Université de Montpellier , Médecin Juré du Roy, en la Ville & Bailliage de Bourbon-Lancy , Intendant des Eaux en survivance , & Correspondant de l'Académie des Sciences de Dijon.

De Bourbon Lancy ce 6 Avril 1755.

III. Depuis les derniers jours de Novembre 1754. jusques vers la fin de Janvier 1755. il a fait un froid des plus rigoureux , & depuis bien des années je n'avois pas vu la liqueur du Thermomettre de M. de Reaumur , se précipiter si bas , que je la remarquai le 6 de Janvier. Plusieurs personnes qui ont ressenti le froid de 1709. m'ont rapporté qu'il n'avoit pas été plus vif , ni

plus long que celui de cette année. Il y a près de vingt ans que j'exerce la Médecine à Bourbon-Lancy, & il ne m'étoit point encore arrivé de voir un aussi grand nombre de malades que nous en avons eu cette année.

La maladie commune pourroit s'appeler une fièvre *Pleuroperipneumonique*. * Elle se faisoit sentir également à la Ville comme à la Campagne. Tous les vieillards en mourroient, & ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que les jeunes gens en rechappoient. Les malades passoient rarement le septième jour.

Le mal commençoit par un frisson violent, de la durée de dix à douze heures. Il étoit suivi d'une chaleur brûlante, d'un grand desséchement dans la peau, d'une insomnie perpétuelle; & au deuxième ou troisième jour il survenoit un point de côté, avec crachement de sang, respiration courte: les urines étoient rouges, sans sédiment, peu abondantes, le poulx dur, fréquent; & dès la seconde ou troisième saignée, il devenoit petit, flottant, inégal.

Je n'ai vû qu'un ou deux malades se plaindre de violente douleur de tête; mais tous l'avoient pésante, embarrassée & le visage d'un rouge rembruni.

» Cette maladie est précisément ce qu'on appelle une fièvre catharrale maligne.

Plusieurs , dès le troisième ou quatrième jour , tomboient dans un délire obscur ; ils répondoient cependant juste aux questions qu'on leur faisoit. Deux malades de ma connoissance sont morts phrénétiques ; & j'en ai vu qui sont morts sans la moindre aliénation d'esprit.

Le sang qu'on tiroit n'étoit jamais deux fois le même. Il étoit brillant d'abord , sans sérosité , & d'une consistance moyenne ; mais toujours d'une couleur rembrunie dans le fond du vaisseau. La saignée suivante en donnoit du coëneux : celui d'après ne l'étoit plus , & ressembloit par-dessus à de la gelée , & par-dessous il avoit une couleur de suie délayée.

Après la deuxième ou troisième saignée , il survenoit à plusieurs malades des dévoiemens bilieux , séreux ; tandis que d'autres n'alloient à la selle que par artifice.

Dès le premier jour les malades avoient la langue chargée d'un limon fétide , qui se desséchoit & noircissoit bien-tôt après. Aucun d'eux n'étoit sensiblement altéré ; & quoiqu'on donnât beaucoup à boire , les urines ne couloient jamais dans une quantité relative à celle des boissons.

Deux de mes malades se plaignirent au quatrième jour d'une amertume de bouche insupportable ; de manière que tout ce qu'on leur faisoit prendre leur affectoit le

gout de cette désagréable faveur. Ils sont morts avec un dévoiement involontaire , qu'il ne m'a jamais été possible de moderer.

Très-rarement la peau s'amolissoit ; & si cela arrivoit quelquefois , ce n'étoit qu'au visage , à la poitrine & au bras ; la moiteur étoit gluante , duroit peu , & ne s'étendoit jamais aux extrémités inférieures.

Malgré le grand abbattement où les malades se trouvoient , & quoique le poulx fut petit & fréquent , la toux néanmoins , & une expectoration muscueuse , abondante , bilieuse & sanguinolente , subsistoient jusqu'au moment de l'agonie , avec des angoisses inexprimables. J'en ai vû un qui mourut au septième de sa maladie , & qui avoit eu les nuits beaucoup plus tranquilles que les jours. On observoit encore dans ces malades trois ou quatre redoublements dans la journée. Enfin , aussi-tôt que la douleur de côté cessoit , le râlement s'emparoit de la poitrine , le visage s'affaïsoit , le poulx s'éclipsoit , les extrémités devenoient froides & gluantes , & les malades périssoient après avoir éprouvé quelques foiblesses pendant les dernières vingt-quatre heures de leur vie.

Il m'a été rapporté que quelques-uns après la mort avoient paru couverts de taches pourprées , ce que je n'ai point observé.

Tout le monde sçait les grands avantages qui résultent de l'ouverture des cadavres , pour la recherche des causes des maladies ; mais ici nous sommes privés de cette heureuse ressource. Un frivole préjugé est toujours un obstacle invincible , au désir que nous aurions de nous éclairer par cette voye.

Ceux qui ont échappé à la violence de la maladie , ont tous eu des sueurs copieuses & d'une fétidité insupportable ; dès que cette évacuation devenoit universelle , on pouvoit moralement décider de la guérison.

En ne considérant d'abord cette maladie que comme une inflammation ordinaire dépendante de la *repulsion* des humeurs qui se faisoit de la circonférence au centre , & de la retenue d'une transpiration épaisse , opérée par la rigueur du froid , nous ne nous occupâmes que de saignées , de délayants légèrement savonneux , de potions rafraichissantes , béchiques , diapnotiques , sédatives ; enfin toute notre conduite se rapprochoit fort de celle que nous avons appris à garder dans les pleuresies & peripneumonies simples. De malheureux succès continués nous obligèrent bien-tôt à changer de méthode.

Je me persuadai alors que ces fluxions de poitrine regnantes , étoient des inflam-

mations putrides , & je compris que les liqueurs gastriques, bilieuses & lymphatiques, étoient viciées , & concouroient avec les fâcheuses impressions de l'air à la production de ces funestes maladies.

Cette réflexion me fit croire que je réussirois mieux , si après quelques saignées du bras , & quelquefois du pied , moins copieuses & plus rares , je donnois quelques doses de tartre stibié étendu dans plusieurs verres d'eau , ou bien de l'Ipecacuanha ; j'employai aussi les antiputrides mêlés avec les diaphorétiques doux , & j'excitois par les vésicatoires appliqués , même sur le côté malade , une fonte & une résolution qui produisoient une évacuation bien soutenue. Après deux ou trois saignées ordonnées en conséquence de l'état du pouls & de la quantité du sang , je conseillois l'usage d'une ptisanne faite avec la racine de scorfonairé , une petite dose de false pareille , à laquelle j'ajoutois les fleurs de coquilicot , le nitre purifié , & le miel de Narbonne bouilli légèrement.

Dans les jours même où j'avois donné l'émétique , ou quelques doux purgatifs , je faisois prendre de quatre heures en quatre heures une cuillerée à bouche d'une potion faite avec l'antimoine diaphorétique , les yeux d'écrevisses , quelques grains de serpentaire de virginie , de cam-

phre , de thériaque récente , & le jus ou le syrop de citron. J'ordonnois des lavemens communs à ceux qui avoient le ventre paresseux , & je donnois d'un autre côté quelques purgations douces de rhubarbe & de manne préparées ensemble , à ceux qui avoient le dévoiement , & à qui j'avois fait prendre la racine du brésil.

Toujours occupé de l'action du fluide aérien , tant sur les solides , que sur le sang , pour crisper les uns , & épaissir les autres ; en diminuant notablement la transpiration , j'ajoutois aux remèdes indiqués ci-dessus , l'usage d'une sorte de bains de vapeurs. Je faisois remplir le lit du malade de quatre ou cinq bouteilles de grez pleines d'eau chaude pour déterminer un amolissement général à la peau , transmettre immédiatement dans le sang les molécules délayantes de l'eau , & rappeler à la circonférence la détermination des liqueurs qui inondoient le centre , & particulièrement les viscères de la poitrine.

Comme j'avois remarqué que les boissons copieuses & les bouillons fréquents ne passaient plus librement , & que les malades se plaignoient de gonflement & d'une plus grande anxiété dans la poitrine , je fus obligé de diminuer la dose de ces boissons , & de les faire prendre plus rarement.

Presque tous les malades que j'ai traités de

de cette maniere sont guéris. Au troisiéme ou quatriéme jour la peau devenoit universellement moite ; & chaque fois que je faisois placer mes bouteilles d'eau , j'étois sûr d'obtenir une sueur , mais d'une odeur insupportable. Les sueurs n'empêchoient point une expectoration copieuse de matiere sanguinolante , jaune & écumeuse , elles n'affoiblissoient point les malades. Il s'en est trouvé au contraire qui ne pouvant se lever à cause du grand accablement , le faisoient avec facilité après une ou deux sueurs. Les vésicatoires n'empêcherent point la sortie des urines , qui coulerent au contraire plus aisément & avec abondance.

Un des derniers malades que j'ai vus , avoit aux jambes de vieux ulceres , qui se sécherent dès les premieres attaques de la maladie. L'attention que j'eus d'y renouveler la suppuration , opera avec les autres secours dont j'ai parlé , une guérison contre toute espérance.

Un de mes Collégués qui en fut témoin , avoit remarqué , avant qu'on m'appellât , que plus on saignoit le malade , plus les symptômes de sa maladie devenoient graves , & se multiplioient ; & dès qu'on eût vuïdé les premieres voyes , amoli la peau , fait couler les sueurs , tout se changea en mieux , puisqu'en deux jours ce malade , que j'avois regardé comme désespéré , se

trouva dans un état presque certain de la guérison qu'il a obtenue depuis.

Je n'ai jamais mieux vérifié la pensée du sage *Sydenham* que cette année. Il confesse que c'est un grand malheur à ceux qui sont les premiers attequés d'une maladie épidémique, & il avoue qu'ils ont presque toujours péri, ou qu'ils n'ont dû leur rétablissement qu'à la force de leur constitution. La raison que ce grand Praticien apporte, est que n'ayant encore pû développer le caractère de l'épidémie, on n'a pû appliquer le remède convenable. Ce qui revient à la pensée de *Celse*, qui avertit que le vrai moyen de bien guérir, est d'avoir une exacte connoissance de la cause de la maladie : *ille bene curationem operatur, quem non fefellit mali origo.*

A cette occasion je ne crois pas inutile d'avertir MM. les Chirurgiens de la Campagne, de ne point se livrer aux fréquentes & trop copieuses saignées dans les maladies qu'ils auront à traiter; quoiqu'ils apperçoivent presque tous les signes caractéristiques d'une inflammation. Une forte de feu & d'ardeur peut prendre à la sérosité du sang; les liqueurs gastriques, bilieuses & lymphatiques, les sucs même de la transpiration s'épaissir, devenir pouris, acrimoneux, au point de susciter une fièvre qui se montre avec tous les symptômes d'une

inflammation de poitrine ; la saignée devient sans doute nécessaire dans ces circonstances ; mais c'est avec une grande circonspection qu'il faut en faire usage , & ne point perdre de vûe la cause primitive qui donne lieu à une dangereuse ressemblance d'inflammation idiopathique.

La règle la moins équivoque qui doit conduire dans l'administration de la saignée, est la dureté & la plénitude du poulx , & la consistance épaisse & coriace du sang. Dès que l'une ou l'autre de ces choses ne se trouve pas (j'en ai l'expérience) la saignée devient très-dangereuse. On m'a fait voir dans deux occasions différentes du sang tiré dont la surface ressembloit parfaitement à de la gélée de bouillon verdâtre , & le dessous à celle de groseille mal faite. J'ai été obligé moi-même par des raisons particulières d'en faire tirer un verre ou environ , quinze ou dix-huit heures avant la mort d'un malade , & il étoit de la qualité de celui dont je viens de parler , mais seulement un peu plus molet.

Cette qualité du sang désigne toujours une dissolution putride des fluides. Car il faut bien prendre garde de ne point confondre dans l'examen du sang une coëne dure , coriace , de couleur orangée , ou de coralline , avec cette surface de sang ressemblante à une gélée molasse , qui couvre un

crassamentum dissous & de couleur de suie.

Autant la saignée devient nécessaire & avantageuse dans le premier cas , autant elle est périlleuse & même mortelle dans le second. Il en est de même lorsque le sang est d'une couleur brillante & peu consistante , sur-tout si la petitesse & la fréquence du pouls y est jointe. J'en ai vu de pareil dans plusieurs occasions où les Chirurgiens m'avoient prévenu que le sang qu'on avoit tiré étoit des plus beaux , & que malgré cela les accidents de la maladie subsistoient & ne se terminoient que d'une manière fatale. Cette forte de sang est toujours d'un mauvais augure , sur-tout s'il ne change point après les premières saignées. Il annonce qu'il ne se transmet par les vaisseaux pulmonaires que la partie la plus coulante , tandis que la partie fibreuse forme de toutes parts des obstacles à la circulation.

C'est une pratique trop usitée , quoique défectueuse , & que j'ai moi-même suivie long-temps , de ne s'occuper que de la saignée , tant que le point de côté , la toux & le crachement de sang subsistent. Mais l'expérience m'a convaincu qu'il ne falloit pas toujours diriger sa conduite sur cet appareil d'inflammation ; & j'ai heureusement appris qu'en mariant la saignée avec les vomitifs , les évacuans ménagés , les antiseptiques , les diaphorétiques & les cordiaux ,

les succès se multiplioient davantage. De-là j'ai eu occasion de me convaincre que le terme *d'inflammation* pourroit bien coûter au genre humain autant de perte que lui en a occasionné , suivant la remarque du Praticien Anglois , celui de *malignité*.

Je crois effectivement que tous les jours on prend pour inflammations des maladies qui n'en ont que les apparences , d'où il s'ensuit les plus fâcheux dénouemens ; parce qu'en s'occupant uniquement d'un symptôme de maladie , on ne donne pas la moindre attention à la cause qui le produit. Si on vouloit ne pas se faire illusion dans ces maladies si communes , qu'on appelle fluxions de poitrine , on reconnoîtroit qu'il en est peu d'idiopathiques, & au contraire beaucoup de sympatiques. Telles étoient particulièrement celles qui ont régné cet hyver ; & qui devoient leur naissance à une sorte de fièvre putride , puisque souvent ce n'a été qu'après deux ou trois jours de fièvre , que la poitrine a paru être affectée.

J'ai vû plusieurs malades qui ont guéri par mon changement de méthode , chez qui le point de côté , la toux & le crachement de sang ne s'étoient déclarés qu'au quatrième jour , & après plusieurs saignées. Celui qui avoit des ulcères aux jambes , & dont j'ai parlé , étoit du nombre.

Je ne prétends point ici donner l'exclu-

sion à la saignée ; je la crois même extrêmement nécessaire , mais elle doit être variée. Je ne puis m'empêcher de publier qu'on en abuse souvent , & que c'est un préjugé fatal à l'humanité de lui trop déferer dans les maladies qui affectent la poitrine. L'expérience m'en a suffisamment convaincu cette année.

En voulant réduire le volume du sang à une quantité si médiocre , que l'action des vaisseaux puisse le régir mieux & operer plus librement , & plus universellement sa distribution ; loin d'obtenir cet effet , & de rétablir les sécrétions & les excrétions , même de procurer la résolution des suc épais ou déjà fixés , on jette au contraire dans l'affoiblissement & l'atonie générale tous les vaisseaux. D'où il s'ensuit bien-tôt une décadence dans le mouvement progressif des liqueurs : décadence à laquelle il est difficile d'apporter du remède.

J'ai encore remarqué plusieurs fois que l'idée où l'on est que tout est en feu & en dessèchement dans ces maladies , est souvent très-préjudiciable ; parce que de-là on se croit autorisé à inonder les malades de boissons rafraichissantes , relâchantes , &c. On leur en donne à chaque instant de grandes verrées , sans faire attention si ces boissons passent en proportion qu'on les fait prendre. Par ce moyen , non seulement on répand

dans le sang des liqueurs crues, septiques, & incapables de s'affimiler avec lui. En augmentant le relâchement des vaisseaux, elles jettent l'estomac même dans une sorte d'atonie, qu'il transmet ensuite à tout le système des nerfs. Ce qui produit les épuisements, les angoisses, les foiblesses syncopiques dans lesquelles les malades tombent très-souvent.

J'en ai vu plusieurs à qui l'on avoit fait boire plus de trois pintes de ptisanne, sans comprendre les bouillons donnés de trois en trois heures dans l'espace de vingt-quatre heures, & qui n'avoient pas rendu pendant tout ce temps la quantité de trois verres d'urine. Toute l'habitude étant desséchée & brûlante, les transpirations dissipoient par conséquent très-peu de ces boissons. Je remarquois que la région de l'estomac & du bas-ventre étoit très-distendue, que les hypocondres étoient sensibles, & que les anxietés devenoient beaucoup plus pressantes.

Il est donc évident que cette grande quantité de boisson qu'on donne aux malades dans ces sortes d'affections de la poitrine, où l'on est bien fondé de reconnoître la putridité pour cause, est très-préjudiciable, sur-tout quand ces boissons ne coulent point, & que les sujets sont gras, ou d'une foible constitution, & qu'il n'y a déjà que

trop de relâchement dans les solides.

Je crois donc qu'on ne peut mieux faire que de s'en tenir au sage conseil de M. Huxam, qui veut bien qu'on boive souvent, mais peu & lentement; & pour me servir de son expression, qu'on *buvoite*, afin que la boisson chaude descendant lentement par l'œsophage, il s'en fasse une sorte de transmission dans la trachée artère, & de là dans les poulmons, par le moyen des vaisseaux absorbans. Cette manière facilite l'expectoration par une sorte d'application locale, & la liberté de circulation dans les poulmons. Il faut observer qu'il est d'une grande conséquence de ne pas toujours donner des boissons douces, puisque c'est souvent avec succès qu'on les aiguise, qu'on les rend apéritives & diaphorétiques dans ces maladies. Je n'ai pas même craint de donner à la Campagne une eau vineuse, mielée & nitrée.

J'ai cru devoir publier ce Mémoire pour que les Chirurgiens de la Campagne, entre les mains de qui il tombe beaucoup de malades qui n'ont pas la facilité de consulter un Medecin, puissent y puiser quelques instructions, & afin qu'ils apprennent que dans les maladies il faut toujours apporter un esprit réfléchi & circonspect, pour ne pas se laisser surprendre par des apparences souvent trompeuses. Souvent les mêmes

effets peuvent être produits par des causes différentes, & demandent par conséquent de la variété dans la conduite qu'on doit tenir, sur-tout dans les maladies épidémiques.

On m'a rapporté qu'à Toulon, petite Ville distante de celle-ci de six lieues, il y meurt chaque jour beaucoup de monde. J'y fus appelé il y a environ un mois, pour un malade qui ne survêcut que vingt-quatre heures à mon arrivée. La maladie étoit la même que celles qui ont régné ici. J'augure de-là que tous ceux qui sont morts ont succombé à la violence du même mal, qui a dû être d'autant plus rapide & véhément dans cette Ville, que l'exposition en est bien moins avantageuse, que celle de Bourbon-Lancy.



ARTICLE II.

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

L E T T R E

*Adressée à M. le Cat , &c. par M. Destre-
meau , Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris.*

Au sujet de l'Agaric.

M O N S I E U R ,

I. **O**N m'a fait l'honneur de vous com-
promettre avec moi à l'occasion de
l'Agaric , * dont vous condamnez l'usage
dans une observation ** aussi bien détail-
lée que vous le sçavez faire. J'ai adopté
ce sentiment , je l'ai appuyé de toutes les
observations que j'ai pû faire à ce sujet
dans notre Hôpital , j'ai marché sur vos
traces & je m'en trouve très-flatté. Un
Particulier , dont le nom se perd dans la
foule des Etudiants en Chirurgie , n'a pas
daigné distinguer le maître d'avec le dis-
ciple ; il nous attaque tous deux dans le

* V. Journal de Juillet 1755. pag. 68.

** V. Journal d'Avril 1755. pag. 269.

Journal de Juillet. Vos grandes occupations , votre mérite supérieur & reconnu , joint au peu de solidité de l'attaque , vous font souvent négliger de pareils coups & leur Auteur. Il n'en est pas ainsi de moi. L'accusation n'est cependant pas plus forte ; mais aussi je ne suis pas si fameux. Ne pourroit-on pas me regarder comme un ignorant ou du moins un présomptueux sur le rapport indiscret de M. Chabrol ? Je trouve donc beaucoup à perdre , où vous ne risquez rien ; & c'est ce qui m'engage à prendre la plume pour réfuter notre adversaire. Je ressens , en le faisant , la double satisfaction , & de venger votre opinion , qui est devenue la mienne , & de défendre une cause qui nous est commune. *Voici donc comme je reponds à M. Chabrol.*

Puisque par *des expériences suivies & continuées* , on a reconnu dans l'Agaric *une vertu styptique absolue* : il n'est donc plus permis de choisir , (parmi les différents moyens qui se présentent ,) la ligature pour arrêter l'hémorrhagie des gros vaisseaux ? Mais si l'étendue des vertus de ce *fungus* est déjà portée à son dernier période , à quoi bon *les épreuves intéressantes sur des animaux extrêmement sanguins* , dont M. Chabrol nous promet le détail ?

Il est selon lui d'une notoriété incontestable , *qu'on a fait sur les hommes tous les essais*

qu'on peut souhaiter, que l'Agaric en un mot a eu des succès réitérés dans l'amputation de la cuisse. quel nouveau mérite auront à cet égard les tentatives les plus ingénieuses qu'il est sans doute très-capable de faire sur des animaux extrêmement sanguins ? J'aimerois beaucoup mieux que M. Chabrol apprit à M. le Cat, par quel degré de compression méthodique il auroit pû se dispenser de recourir à la ligature dans l'amputation de cette jambe, où deux fois il appliquât l'Agaric : * peut être que ce célèbre Praticien auroit épargné à son malade cette crise orageuse qui le reduisit aux abois, si M. Chabrol eût été présent, pour l'aider de ses conseils, pour diriger sa main, pour éclairer sa manœuvre. Je ne connois que lui qui ait le talent de saisir avec une précision géométrique, à quel degré on doit s'arrêter dans la compression subsidiaire à l'application de l'Agaric. Seroit-il cependant possible que M. le Cat n'eût pas prévu, qu'une compression extrême occasionneroit de grands accidents aux parties comprimées ? Lui qui sçait qu'une telle compression est diamétralement contraire aux indications de l'art & aux intentions de la

* V. Journal d'Avril 1755. pag. 269. l'Auteur témoigne dans le même endroit, combien de fois il s'est repenti de l'avoir appliqué infructueusement.

nature. Les bons effets de l'Agaric que peut objecter M. Chabrol, ne sont dûs * en bonne partie qu'à la compression comme principale force auxiliaire. Si donc *M. le Cat* avoit eu un maître aussi grand Géomètre que le sieur Chabrol lorsqu'il a comprimé l'Agaric ; après son opération , la compression eût été méthodique , il n'en seroit arrivé aucun accident , & ce grand homme n'auroit pas imprudemment condamné l'usage de l'Agaric. Voilà ce que c'est que d'avoir affaire à un homme expérimenté.

J'ai désiré , & je le désire encore pour être convaincu des puissants effets de l'Agaric , que dans les grandes amputations , l'expérience répétée avec un succès toujours égal , me prouvât que ce moyen présente constamment , au moins la même sûreté que la ligature , & que celle-ci comme plus douloureuse dût être absolument bannie de la pratique. Mais si la compression devient funeste au malade parce qu'elle est *extrême* ; si le Chirurgien toujours attentif aux suites qu'il doit craindre d'une telle compression , en prévient à chaque instant les dangers , au point que s'il relâche encore un peu l'appareil , l'hémorrhagie est physiquement inévitable ; pour n'avoir pas eu le bonheur d'être instruit par M. Cha-

* V. le Journal de Mars 1755. pag. . . .

brol , il fera malheureusement obligé de recourir à la ligature.

Les expériences faites par *M. Moreau* doivent me satisfaire dit *M. Chabrol* , puisqu'elles sont constatées par d'autres , faites dans les mêmes cas par Messieurs *Morand* , *Andouillé* , *Resclausé* & *Despuech*.

Je réponds à *M. Chabrol* que les expériences ne sont pas aussi constatées qu'il ose le prétendre ; puisqu'elles sont indépendantes l'une de l'autre , faites en *différents* lieux & rapportés par *différentes* personnes , qui ont employé *différemment* l'*Agaric* & en différentes circonstances.

D'ailleurs qu'est-ce que *M. Chabrol* prétend constater ? Ce que j'avoue moi-même ; c'est donc un soin superflu ; s'il veut tirer de - là une induction contre moi , elle sera tout-à-fait vicieuse. Par Ex. me fera-t'il ce raisonnement ? l'*Agaric* réussit journellement sur des rameaux d'artère , sur quelques troncs mêmes : donc il doit également réussir sur les troncs principaux. L'enthymème est des plus ridicules.

Messieurs *Morand* , *Faget* , *Andouillé* , *Warner* en ont fait usage pour la cuisse avec le même succès que pour le bras. » Voici » des faits importans qui fournissent à *M. Chabrol* son plus fort argument ; il s'agissoit de les déduire en deux mots : mais » pour n'être pas prolix il se borne à dire, »

que ces Messieurs ne se sont pas aperçus que la grandeur de l'amputation auroit dû les retenir d'employer l'Agaric, comme moins efficace dans une playe si grave. Toute la preuve paroît résider dans son témoignage : son autorité est assurément respectable ; mais pour m'avoir fait grace du détail, sa conclusion n'est pas foudroyante.

M. Chabrol révoque en doute, que l'affoiblissement du malade influe beaucoup sur le succès de l'Agaric dans les grandes amputations. Il dit qu'en cas que cet affoiblissement soit nécessaire, l'art fournit les moyens de détendre les solides, soit avant, soit après l'opération. Rien de plus vrai. Je ne croirois pas que lui-même fût assez imprudent pour ne pas employer ces sortes de moyens avant que d'opérer sur un sujet plétorique, turbulent, vigoureux. Car ou l'Agaric doit résister de lui-même à la fougue des liqueurs ; ou cette fougue doit être ralentie pour que l'Agaric ait son effet. Si on ralentit la fougue des liqueurs on affoiblit le malade, donc l'affoiblissement du malade est quelquefois nécessaire. D'ailleurs est-on maître de remplir les indications à l'instant où on le désire ? Qui ne sçait qu'entre les moyens qu'on emploie pour détendre les solides, la saignée, par Ex. se trouve quelquefois suivie de l'accélération des liqueurs ? Cette accélération n'est-elle pas directement contraire à l'in-

tention du Chirurgien ? Quels désordres cette accélération ne produira-t-elle pas dans l'économie animale ? De-là le gonflement, les douleurs, l'hémorrhagie même. Notez que l'Agaric se trouvera repoussé faute de cette juste compression, qui ne peut être déterminée que par l'exact M. Chabrol.

La crainte de l'hémorrhagie me porte à préférer quelquefois la ligature à l'Agaric. En conséquence M. Chabrol remarque d'abord que la cicatrice est aussi forte dans un cas que dans l'autre : mais je lui demande. Dans la Phlébotomie telle veine qui 6 jours après ne se r'ouvrira pas, pourroit-elle se r'ouvrir au 2 ou 3^e jour ? Ce dernier cas n'est pas rare ; donc la cicatrice est moins forte dans un tems que dans l'autre ; donc à plus fortes raison dans les artères, la consolidation de trois jours n'aura pas la même force que celle de douze. Je remarque à mon tour que la chute de l'escarre étant ici le pur ouvrage de la nature, plus sa chute est différée, plus la cicatrice est consolidée. 2°. Que ce même escarre ne retarde point la guérison, à moins que M. Chabrol ne veuille insinuer que la cicatrice doit commencer par le centre : 3°. Qu'on ne peut pas appeller déperdition de substance, ce qui non seulement devient heterogène à la substance, mais encore ne laisse aucun vuide

de à remplir ; or si on n'a pas compris trop de chair dans l'anse de la ligature , s'il ne s'est pas formé de sinus aux environs de l'artere , si cette artere n'est point isolée , si elle acquiert tout l'appui dont elle a besoin , lorsque la partie est dégorgée , & que les chairs se rafermissent , la chute spontanée de l'escarre fera-t'elle courir les risques d'une hémorrhagie ?

La ligature ajoute des accidents qui sont connus à M. Galabert. Des accidents encore plus terribles on fait abandonner l'Agaric deux fois appliqué par *M. le Cat* pour lui substituer la ligature qui fit des merveilles. Il est vrai que sans la compression *extrême* , *M. le Cat* n'auroit pas été dans le cas de rejeter l'Agaric.

M. Chabrol prétend que *je me suis dissimulé* , que l'Agaric ne se détachoit qu'avec *suppuration* , lorsqu'il n'est plus utile à retenir le sang.

Je sçais que l'Agaric tombe lorsqu'il est humecté par cette sérosité sanguinolente qui détache aussi le premier appareil. *M. Chabrol* dit qu'il faut du temps pour remettre les parties en état , mais je trouve qu'il n'en demande pas assez pour former dans un gros tronc d'artere une cicatrice qui puisse servir de barriere après la chute de l'Agaric. Si par hazard le sang artériel est plutôt retenu par

un caillot , que par le recollement des parois du vaisseau , M. Chabrol peut-il *se dissimuler* que la fièvre de suppuration , où des efforts violents auxquels les secours de l'art n'obvient pas toujours à propos , peuvent chasser le caillot & renverser la digue en laquelle on avoit tant de confiance ; au lieu que par la ligature on feroit rassuré contre une pareille surprise.

M. Chabrol auroit obligé le public & son serviteur , en lui donnant l'Histoire exactement circonstanciée des faits qu'il nous a si laconiquement rapportés. Il eût mis en défaut *M. Missa* au sujet de ses perquisitions ; & nous ne serions pas obligés d'attendre les expériences qu'il nous promet *sur des animaux extrêmement sanguins*.

Ces expériences entre les mains d'un homme assez éclairé pour contredire *M. le Cat* , doivent être intéressantes ; l'idée que je m'en forme me les fait attendre avec impatience. Je serois pourtant fâché que M. Chabrol précipitât rien pour la satisfaire ; des expériences viennent toujours assez-tôt quand elles sont décisives.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Votre très-humble serviteur ,

DESTREMEAU.

A Paris , ce 20 Juillet 1755.

E X T R A I T

*D'une Lettre de M. Schlosser , Médecin
Hollandois à M. Miſſa D. M. P.
au ſujet de l'Agaric.*

De Londres ce 31 Mars 1755

M O N S I E U R ,

Ne pouvant cette fois vous entrete-
nir ici de tout ce qu'il y a de nouveau
tant en Médecine qu'en Chirurgie , Phar-
macie & Histoire naturelle , je me borne
ſeulement à vous communiquer l'extrait
ſuivant d'une lettre que j'ai reçue de M.
Roſe de Dublin en Irlande.

» M. Cleghorn professeur d'Anatomie à
» Dublin m'a fait le récit d'une Observa-
» tion très-ſingulière ſur l'effet ſtyptique
» de l'Agaric , dans l'amputation du bras
» d'un homme faite au deſſus du coude.
» M. Butthler Chirurgien de *Stevens hôpital*
» qui avoit fait l'opération , ayant entendu
» parler des vertus de l'Agaric , voulut en
» faire l'épreuve dans cette circonſtance. Il
» appliqua un morceau d'Agaric ſur la bou-
» che du tronc de l'artere humerale. Pen-
» dant que le Chirurgien étoit occupé à

» poser quelques autres morceaux d'Agaric
 » sur les moindres branches de cette arte-
 » re , le premier qui avoit été appliqué ,
 » tomba par quelqu'accident. On fut alors
 » très-surpris de voir que l'artere qui jettoit
 » auparavant une très-large parabole de
 » sang , n'en donnoit plus qu'un petit filet
 » de la grosseur d'un fil de soie. Le Chirur-
 » gien & ceux qui l'assistoient examinerent
 » avec soin l'orifice de l'artere , & trou-
 » verent qu'il ne s'étoit formé nulle part au-
 » cun *coagulum* mais que l'orifice étoit con-
 » tracté comme celui d'une bourse qu'on
 » ferme. En appliquant l'Agaric une secon-
 » de fois , l'hémorrhagie s'est arrêtée par-
 » faitement , & n'est point survenue pen-
 » dant le cours de la cure. Le morceau d'A-
 » garic tombé n'avoit été sur la plaie qu'en-
 » viron une demie-minutte. »

M. Cleghorn qui m'a fait part de cette
 expérience , en avoit été lui même témoin.
 Depuis ma dernière lettre j'ai vû M. War-
 ner appliquer l'Agaric après l'amputation
 du bras au dessus du coude , & de la jam-
 be au dessous & au dessus du genou , &
 toujours avec le même succès.

J'ai l'honneur d'être , &c.

• Nota. On communiquera le mois prochain

ce que M. Schlosser rapporte dans cette même Lettre des bons effets de l'æther Fhrenbenii. La longueur des pièces qui sont dans ce Recueil ; m'oblige d'en différer la publication. Je prie en même-temps les personnes qui ont bien voulu m'envoyer des pièces , d'excuser si elles ne paroissent pas ce mois-ci. Je ferai en sorte de les satisfaire le mois prochain , & je crois qu'on les verra avec plaisir.



ARTICLE III.

Contenant quelques Observations de Pharmacie;

O B S E R V A T I O N

D'Histoire Naturelle & de Pharmacie,

Lue à la Société Royale de Lyon
en 1751.

*Par M. Morand; Docteur, Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre
de la Société Botanique de Florence,
&c.*

I.

Les Naturalistes nous apprennent que les productions de la Nature sont de deux sortes, régulières ou monstrueuses. Or un Médecin habile & profondément versé dans la connoissance de l'Histoire Naturelle, sçait tirer également parti des unes & des autres pour le soulagement de ses malades & le rétablissement parfait de leurs santés.

De tout temps les Auteurs qui ont écrit sur la matière médicale, ont eu soin de faire précéder l'Histoire Naturelle des Drogues qu'ils annonçoient, ayant que d'en rapporter les vertus, la

préparation, la dose, la manière de les employer, & les différentes circonstances des maladies dans lesquelles on pourroit les prescrire & en tirer de grands avantages. En effet, pour se servir utilement & à propos de quelque remède que ce soit, il est indispensable d'en connoître auparavant à fond la nature. C'est donc pour me conformer à un plan de conduite si sage & si nécessaire, & pour ne me point écarter d'un usage reçu dans tous les temps, que je vais donner d'abord l'Histoire Naturelle du fruit monstrueux du Prunier sauvage *, & que j'indiquerai ensuite ses vertus, & l'usage qu'on en peut faire, tant en Pharmacie, que dans le traitement de certaines maladies.

Dans l'année 1749. vers la Pentecôte, je remarquai une monstruosité singulière sur tous les Pruniers sauvages qui bordoient le chemin dans toute l'étendue de Charly à Lyon; la plupart des fruits, au lieu d'être ronds & de la grosseur d'un pois (comme ils doivent être alors) avoient une forme ovale, une fois & demie plus longue que celle des fruits naturels & ordinaires; on les eût pris pour de jeunes amandes, d'un verd moins foncé cependant, & tirant sur le jaune.

Il est fait mention dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences ** d'un semblable phénomène; c'étoit M. de Reaumur qui l'avoit observé dans une étendue de quatre à cinq lieues, aux environs de Tours, en allant de Saumur à Thouars.

* Ce que M. Morand rapporte du Prunier sauvage, a été observé par quelques Naturalistes dans les fruits de l'Aube-épine, du Neflier, du Pommier, du Poirier, du Prunier domestique, de l'Alisier, &c. On fera en sorte de faire connoître dans la suite leurs vertus pour certaines maladies.

** An. 1713. Obs. Botaniq. p. 43.

Ce Sçavant Naturaliste attribue cet accroissement extraordinaire à quelque pluie d'orage, qui étoit chargée de sels particuliers, lesquels avoient introduits dans les Pruniers du Canton, où cette pluie étoit tombée, des suc's plus abondants & plus nourrissans que ceux des pluies ordinaires. Il pense qu'une partie de leurs fruits s'étoient trouvés en état d'en profiter, de maniere à acquérir un volume qui leur étoit absolument étranger, & qui leur avoit presque fait changer de nature. *

Lorsque je fis cette rencontre, depuis Charly jusqu'à Lyon, les prunelles dégénérées que j'ouvris sur le champ, ne me présentèrent aux yeux rien qui pût me faire raisonner autrement que M. Réaumur; j'en cueillis une poignée, dont je me proposois de faire l'examen à loisir; mais il n'eut pas lieu, ma récolte s'étant trouvée égarée.

Il y a quelques jours, que dans les environs de Valence, entre Maure & Tournon, j'ai trouvé des Pruniers sauvages, attaqués de la même maladie, mais avec des circonstances qui ne laissent plus de doute sur sa cause.

Quelques-unes de ces prunelles monstrueuses avoient un surcroît de singularité, qui ne s'étoit pas trouvé sur celles que je rencontraï auprès de Lyon il y a deux ans. Les plus grosses étoient creusées jusqu'au centre & dépourvues de noyau; cette ouverture qui auroit pû loger un petit noyau de cerise, me fit d'abord soupçonner que la maladie provenoit de quelque piquure d'insecte. A l'occasion de cette playe, il est naturel de croire que les suc's nourriciers se seront portés en plus grande abondance dans les vaisseaux qui ont été

* Lettres de M. de Réaumur du 29 Juin, & 27 Juillet 1751.

ouverts, & qui par la même cause s'étant dilatés de plus en plus, & ayant donné plus de liberté au mouvement des suc, auront produit un plus grand accroissement en tout sens.

C'est de cette maniere que se forment ces especes de tubérosités appellées *Galles*, que nous trouvons tous les jours sur différentes parties de plantes, d'arbres, ou d'arbustes, & qui offrent tant de variétés dans leur grandeur, dans leur figure, dans leur tissu, dans leur disposition interne & externe; ces excroissances bisarres, dont les unes sont velues, spongieuses, d'autres ressemblent quelquefois à des fruits, pourvus même d'un pedicule, croissent en grappes ou en artichauts, & sont toutes l'ouvrage de quelques pucerons qui s'y sont introduits par un trou imperceptible, lequel s'est refermé exactement, ou par le ressort naturel des parties, ou parce qu'après la piquure, elles s'étendent en croissant, de la maniere que je viens de le dire.

Est-il si difficile que la même chose arrive à un fruit encore tendre? Ne rencontrons-nous pas souvent des fruits, dont l'intérieur sert de pâture à des vers ou à d'autres insectes, sans qu'on puisse reconnoître l'endroit par lequel ils y ont pénétré? *

Au surplus parmi le grand nombre de ces prunelles, dont j'ai fait cette fois-là ample provision, j'ai trouvé dans quelques-unes plusieurs choses qui démontrent les traces & les restes d'ouvrage d'in-

* Il est vraisemblable que les Prunes que les Jardiniers appellent des Prunes venues en Calebasses, sont affectées de la même maladie que les Prunelles monstrueuses dont je parle. Ces Prunes en Calebasses, au lieu de grossir & de conserver leur verd au mois de May, deviennent larges & blanchâtres, & tombent avant que d'avoir pris leur accroissement entier, ayant alors la figure d'une Calebasse.

sectes ; ce qui m'autorisoit à me persuader que cet accroissement surnaturel ne pouvoit être attribué à d'autre cause.

Premièrement, l'ouverture & la cavité considérables que j'ai remarqués dans les plus grosses ; secondement, l'absence d'un noyau : toutes ces choses ne doivent-elles pas être regardées comme des débris faits par des insectes, qui se seront nourris, & du noyau encore délicat, & de toute la substance du fruit qui l'environnoit ? Cela me paroît d'autant plus probable, que dans cette cavité j'ai observé quelques filaments pareils à ceux que l'on trouve sur toutes les plantes, auxquelles des insectes se sont attachés, ou dans lesquelles ils se sont fait un logement. Je ne doute point que si le hasard m'eût fait passer quelques jours plutôt dans le chemin où j'ai observé ces prunelles monstrueuses, j'aurois trouvé les insectes qui y ont sûrement fait leur retraite, comme M. de Reaumur les aura vraisemblablement rencontrés, lorsque les œufs ne venoient que d'y être déposés, & qu'ils étoient trop petits, pour pouvoir être aperçus. Aussi cet illustre Naturaliste, à qui j'ai eu l'honneur d'écrire à ce sujet, n'est-il pas éloigné de mon sentiment. Il présume seulement que les fils déliés que j'ai remarqués, pourroient n'être que l'ouvrage de petites araignées à peine perceptibles, qui se seroient introduites dans cette ouverture, ne se rappelant point aucun exemple d'insecte des Galles, qui file tant qu'il y est renfermé. Mais depuis sa lettre, ayant passé en revue toutes les prunelles que j'avois apportées, & aucune n'ayant été exempte de section, j'ai été agréablement surpris, en trouvant sur quelques-unes, dont l'intérieur n'étoit pas entamé, la cavité destinée à loger le noyau, remplie d'un duvet très-délié, semé de chialles d'insec-

tés; ce qui m'a convaincu que cet accroissement monstrueux des prunelles sauvages, est le produit de quelqu'insecte-galle particulier à cet arbruste & à ses fruits. Il reste à en déterminer l'espece, quand l'occasion de l'observer & d'en faire la recherche se présentera à quelque Naturaliste.

Je finirai par remarquer que l'effet de ces insectes-galles sur les prunelles sauvages, qu'ils ont en quelque maniere rendus précoces, se rapporte assez bien avec un article d'une Dissertation du célèbre M. de Tournefort *; dans l'Isle de Milo, on ne peut faire meurir les figues domestiques que par la piquure de certains moucheron qui sont formés dans les figues sauvages. On porte exprès ces insectes sur les arbres qui produisent les premières, afin que ces insectes en piquent le fruit qu'on veut faire meurir.

Les Amateurs du Jardinage, & ceux qui, dans un séjour suivi à la Campagne, sont à portée de rencontrer cette maladie sur les prunelles, ne pourroient-ils pas tenter la même expérience? L'analogie nous sert souvent de guide & de modèle; nos plus belles inventions ne sont-elles point toutes copiées dans les ouvrages de la nature?

Après avoir rapporté en abrégé tout ce qui concerne l'Histoire Naturelle de ces Galles insectes, voyons maintenant quelles sont leurs vertus médicales, & l'usage qu'on en pourroit faire, tant en Pharmacie qu'en Médecine.

Pour bien découvrir les vertus de ce fruit monstrueux, ou de cette excroissance contre nature; dont il est question, il faut, comme dans toutes les autres parties qui concernent l'Histoire Naturelle, prendre l'Analogie pour guide. Par le moyen de

* Dissertation sur l'Isle de Milo, dans l'Archipel.

cette Analogie , on s'assurera sans peine que les vertus de cette excroissance préparée , suivant les règles de la Pharmacie , ont beaucoup de rapport avec ce que l'on appelle dans les Boutiques *Acacia de notre Pays* , *Acacia Nostras* , & *Acacia Germanica*.

Personne n'ignore que ce médicament tiré du Prunier sauvage , n'est autre chose qu'un suc épaissi , sec , dur , pèsant , noirâtre , brillant en dedans , quand on le casse , & mis en masse enveloppé dans des vessies. Quoiqu'on fasse ici plus de cas de l'*Acacia* qu'on nous apporte d'Allemagne , que de celui qui se prépare dans nos Boutiques , il est très-certain que les vertus & l'efficacité de l'un & de l'autre sont absolument les mêmes , quand ils sont tous les deux préparés également , & avec le même soin.

Ce remède est connu en Médecine , pour être d'un goût acide & âpre. C'est-dela qu'on lui attribue dans un degré éminent la qualité rafraichissante , dessicative & astringente. C'est pour cette raison encore que l'on en fait usage tous les jours avec tout le succès imaginable dans les hémorrhagies , les flux de ventre , les dysenteries , les vomissemens , les pertes de sang & les fleurs blanches. On s'en sert aussi & fort efficacement en gargarisme dans les maux de gorge récents & inflammatoires , comme dans les commencemens de la squinancie.

Quoique l'*Acacia* dont nous parlons ici soit un peu différent pour les vertus du véritable *Acacia* , autrement dit l'*Acacia d'Egypte* , on a coutume de substituer souvent avec avantage le premier au dernier. Pour cela on le prescrit depuis un demi gros jusqu'à un gros & demi , soit en bol ou en opiat. La différence du vrai *Acacia* à l'*Acacia de notre Pays* , consiste en ce que ce dernier est plus acide & plus

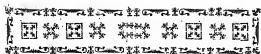
austère, & par conséquent moins adoucissant & moins propre que le premier à temperer l'acrimonie des humeurs, qui causent ou entretiennent les maladies dans lesquelles on pourroit l'employer. Si d'un côté il contient beaucoup moins d'huile & de parties mucilagineuses & adoucissantes, d'un autre il est très-sûr qu'il est infiniment plus rafraichissant, plus astringent & plus repercutif.

Si l'on veut qu'il possède ces mêmes propriétés dans un degré plus temperé, & lui concilier de plus des vertus qui soient précisément les mêmes que celles du vrai *Acacia*, on peut le préparer avec les fruits monstrueux du *Prunier sauvage* dont nous avons parlé plus haut. Il est essentiel sur-tout, en employant ces fruits à cette sorte de préparation, d'avoir l'attention de s'en servir quelques temps avant qu'ils aient atteint leur parfaite maturité. Alors l'intensité de l'acide ayant été domptée & mitigée par la piquure de l'insecte qui se trouve & se nourrit dans leur intérieur, les sucres en sont plus affinés, mieux élaborés, plus adoucis, & deviennent par-là plus huileux, plus balsamiques, & par conséquent d'une nature & d'une efficacité plus analogue, ou plutôt plus semblable à la nature & au caractère du vrai *Acacia*.

C'est ainsi qu'une profonde connoissance de l'Histoire Naturelle nous procure les moyens de donner, par des remèdes peu coûteux, du soulagement aux malades indigents; au lieu que l'ignorance de cette même Histoire les prive quelquefois d'une parfaite guérison, par l'impossibilité où ils se trouvent d'acheter à grands frais les secours dont ils ont besoin. D'ailleurs ces remèdes venus des Pays éloignés sont souvent fort altérés par leur transport sur mer, par leur vétusté, & peut-être sont-ils moins salutaires pour nous que pour les

Habitants du Pays d'où ils viennent. Qu'il me soit permis à ce sujet d'appuyer sur l'importance de l'Histoire Naturelle , sur-tout de la Botanique , qui passe à juste titre pour la base de la matière médicale , & qui est sans doute comme une des pierres fondamentales de la Médecine Pratique , ou de l'Art de guérir. C'est une Science dont toute l'Antiquité a parfaitement senti le mérite & la nécessité.

F I N.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans le Recueil d'Août 1755.

A R T I C L E P R E M I E R.

- I. **R** *Eponse à Messieurs les Journalistes de la Bibliothèque raisonnée , par M. Sauvage D. M. Montpell. & Profess. &c.*
Pag. 83
- II. *Observation sur la maladie épidémique qui a regné à Douay , Arras , Béthune & plus particulièrement dans les environs de la Ville de Lens en Artois, où elle continue encore.*
P. 117
- III. *Observation sur la maladie qui a regné à Bourbon-Lancy , & aux environs , depuis le commencement de Decembre 1754. par M. Pinot , Docteur de l'Université de Montpellier , Medecin Juré du Roy, en la Ville & Bailliage de Bourbon-Lancy, In-*

T A B L E , &c.

tendant des Eaux en survivance , & Correspondant de l'Académie des Sciences de Dijon.

A R T I C L E I I.

- I. *Lettre adressée à M. le Cat , &c. par M. Destremeau , Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris , au sujet de l'Agaric.* p. 138
- II. *Extrait d'une Lettre de M. Schlosser Médecin Hollandois , à M. Miffa D. M. P. au sujet de l'Agaric.* p. 147.

A R T I C L E . I I I.

- I. *Observation d'Histoire Naturelle & de Pharmacie , lûe à la Société Royale de Lyon en 1751. par M. Morand , Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris , Membre de la Société Botanique de Florence , &c.* p. 150

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

**J' lû par ordre de Monseigneur le Chancelier ;
le *Journal de Médecine* du présent mois. A Paris,
ce premier Août 1755.**

L A V I R O T T E.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie;

SEPTEMBRE. 1755;

Tome III.



A PARIS;

Chez JOSEPH BARBOU, rue S. Jacques,
aux Cigognes.

M D C C L V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles seront insérées *gratis*; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze sols* broché. Les six mois formeront un Volume.

Nota. Ce Recueil a commencé au mois de Juillet 1754.

Noms des Villes où le présent Journal se distribue.

- A AMIENS, chez GODAR.
- A ANGERS, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{BARRIERES.} \\ \text{JAHYER.} \end{array} \right.$
- A ARRAS, chez LAUREAU.
- A BLOIS, chez MASSON.
- A BORDEAUX, chez JACQUES LA BOTTIERE.
- A CLERMONT FERRAND, chez DESAUMADE.
- A S. BRIEUX, chez PRUDHOMME.
- A LA HAYE, chez VANDAALEN.
- A LILLE, chez JACQUET.
- A LYON, chez J. DEVILLE.
- A S. MALO, chez HOVIUS.
- A MARSEILLE, chez MOSSY.
- A METZ, chez BOUCHARD, le jeune.
- A MOULINS, chez FAURE.
- A MONTPELLIER, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{RIGAUD.} \\ \text{Vc. GONTIER \& FAURE.} \end{array} \right.$
- A NANCY, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{EABIN.} \\ \text{NICOLAS.} \end{array} \right.$
- A NANTES, chez JACQUES VATAR.
- A L'ORIENT, chez LE JEUNE.
- A ORLEANS, chez CHEVILLON.
- A RENNES, chez JACQUES VATAR, jeune.
- A ROUEN, chez LUCAS.
- A SEDAN, chez Mademoiselle THESIN.
- A S. OMER, chez HUGUET.
- A TOURS, chez $\left\{ \begin{array}{l} \text{LAMBERT.} \\ \text{BILLAULT.} \end{array} \right.$
- A VALENCIENNE chez QUÉSNEI.
- A VERSAILLES, chez la FEUVRE.



RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie

SEPTEMBRE. 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.



POUR remplir les engagements que nous avons pris avec le Public , lorsque nous avons promis de lui communiquer par la voye de notre Journal les Théses les plus intéressantes qui se soutiendroient dans la Faculté de Médecine de Paris , & même dans les autres Facultés de l'Europe d'où nous en attendons , nous commençons par celle qui s'est soutenue sous la présidence de M. Hazon D. M. P. qui en est Auteur. Elle roule sur un point assez intéressant , surtout pour les étrangers qui viennent s'établir à Paris & qui veulent y conserver leur santé. La Thèse telle que nous la présentons est augmentée de près de deux pages que l'Auteur y a ajoutées.

Il y a fait plusieurs changemens & corrections. Ainsi elle se trouve plus exacte que celle qui avoit d'abord été publiée. Nous avons crû devoir la donner d'abord en latin afin que les Etrangers à qui notre Langue n'est pas familiere, mais qui possèdent la Langue Latine, puissent en tirer l'utilité qu'on s'est proposée dans cette Thèse. On la donnera en françois dans le Journal suivant. On a crû devoir en même-temps employer un petit caractère, de crainte que la longueur de cette pièce n'empêchât la publication de celles qu'on a destinées pour le Journal de ce mois.

On avertit de nouveau les personnes qui ont la bonté d'envoyer des pièces, de ne se point impatienter si elles ne les voyent pas paroître aussi-tôt qu'elles le désireroient. On les prie de faire attention que ce Journal étant borné à un certain nombre de pages, on ne peut y insérer qu'une certaine quantité de pièces; que les sujets qui sont traités dans ces pièces engagent souvent à préférer telle pièce à un autre ou même différentes circonstances. Lorsqu'aucune de ces raisons ne subsiste, on a égard à leur rang de réception.



[*d'Observations.* Septembre 1755. 165

DEO OPTIMO MAX.

QUÆSTIO MEDICA,

CARDINALITIIS DISPUTATIONIBUS

*manè discutienda, in Scholis Medicorum, die
Martis vigesima-Septima mensis Maii, anno
Domini M. DCC. LV.*

M. JACOBO-ALBERTO HAZON;
Doctore Medico, Præside, Theses Auctore.

*An Diæta omnibus necessaria, magis verò Lutetiæ
Pariflorum Incolis?*

I.

AD vigesimum longitudinis gradum, latitudinis verò quadragesimum octavum cum quinquaginta minutis & decem secundis, sita est urbs magna, Lutetia, dicta Pariflorum, regni Francorum caput. Illius encomia celebrare supervacaneum, quippe cujus fama percerebuit per totum orbem longè latèque: primâ origine exiguiſſima, ex quo Franci Gallias invasere, continuâ aceretione pomeria sua ampliavit ampliaretque in dies, nisi Præfectus urbis & Aediles sapientibus ducti rationum momentis, illam definitis tandem circumſcripiſſent limitibus, quos transilire nefas; ne scilicet urbs primaria mole suâ jam gravis, proprio tandem pondere laboraret.

Planâ in regione seu humili in loco residet urbs nostra, quam trajicit ab oriente ad occidentem fluvius magni nominis, Sequanam dicunt: sic enim magnæ civitates sæpe populis, fluviis majoribus confociari amant, illorumque vicinitatem affectare, propter liberio rem commercii facilitatem. Licet urbs nostra montium continuâ serie ex omni parte cingi atque veluti concatenari dici non possit, vicinis tamen montibus subiecta serè undique despicitur: spatium emetitur latissimè patens, temporisque lapsu eò crevit, ut montibus suis, seu carceri contineri impotens, vicus vicinos oppidulaque proxima ig-

vaserit, sinuque suo in vasto incluserit : domus plurimis extructæ tabulatis, excelsæ admodum sunt : illius viarum quædam latissimæ, cæteræ verò angustæ undique decussantur : tanta est, urbs mater, civium tuorum tam indigenarum quàm alienigenarum continenda multitudo ! Viæ tum peditum quàm equitum copiâ, vecturisque omnis speciei frequentes, pluviis stillantibus, rivisque fluentibus semper irrigatæ, omni serè tempestate madidæ sunt, lutoque perfusæ : his omnibus addas fumos è caminis numero infinitis, quasi totidem spiraculis ascendentes ; jam non erit cur mireris, urbem ingrediendo longè prospiciens, aut de montibus vicinis despiciens, si illam densis quasi nebulis obrutam atque conspultam videas. Versus austrum terra est sicca & arenosa, vinetis olim luxuriabat, cætera circum uda & paludosa.

Ex hac brevi & adumbratâ sitûs urbis descriptione, sequitur ; Sequanam, mediam in urbem humidos vapores continuò exhalare, halitus è montibus efflatos in urbem descendere atque refluere ; ventos in viis undique decussatis interceptos coarctari, ac proinde aërem inclusum ac incarceratum circuitu liberò non permeare.

Ast, inquiet aliquis, illud repugnat, majores nostros, locum situ suo ità iniquum elegisse, quò urbem regni caput collocarent, aut quomodo urbs tot incommodis obnoxia facta est cæterarum domina civitatum ? Tandiu dum urbs nostra in suâ insulâ, quæ propriè nunc civitas dicitur, parvo in circuitu coercita fuit, Lutetia omnibus aridebat situ, quo nil erat commodius, quo nil jucundius, quò nil salubrius erat : continuè urbis accretiones, spatium quod sensim sine sensu immensum occupavit, civiumque multitudo, sola ejus salubritati nocuere.

De his omnibus incommodis (grandium semper affectis civitatum) quidquid sit, nusquam alibi reperire est disciplinam politicam, quæ perfectiùs calleat artes, quæ collimant tam ad viarum nitorem atque claritatem, quàm ad civium securitatem.

I I.

LUTETIÆ incolarum mores, ingenium temperamentum affectusque morbofi regioni quam habitant, constitutionique aëris quem spirant prorsus consentanea sunt : minùs Septentrionales quàm qui ad Aquilonem magis vergunt, neque tardi neque hebetes sunt ; minus vera australes quàm qui radiis solaribus propiùs accedunt, ingenii salubus, scintillis, dicacitatibus non ità emicant ; ingenio tamen

pollent non mediocriter, accincti ad laborem, in agendo prompti, perpoliti, extraneos humaniter excipere semper parati.

Parisiensium corpora minus robusta quam rusticorum; aëre enim utuntur neque ita puro neque ita elastico, propter rationes superius allatas; prole non beantur, Optimates praesertim, tam laudabili tamque multiplici. Mulierum graviditates molestae, abortus frequentes, partus difficiles, plerique periculis: infantes in aëre procreati tam insalubri, nec crassi nec generosi apparent; primam hanc aetatem excruciant atque propè devastant dentitio, rachitis, scrophulae, morbi, qui si non endemici, communes sunt heu nimium! Puellae vix egressae ex ephebis formam atque venustatem proferre incipiunt, at ecce pallidi colores virgineos vultus sedant atque debonant, quasi pulcherrimo sexui & nativos lepores & honestam venerem inviderent.

Lutetiae, morbi tum acuti, tum chronici, cruentas exercent tragædias; inter chronicos, praecipuos annumerabis, obstructions, hydropes, phthises, scorbutum, qui popularis est morbus, si cum continuo intentiorique frigore, annona ingravescat, apud nobiles & divites nec infrequens, temperamenti ratione; affectus hystericos qui feminas nobiles praesertim & delicatulas malè torquent: in morborum acutorum funereâ classe recensetis Apoplexiam, omnes morbos inflammatorios, Parisiis quàm alibi vulgatiore, arthritidem, variolas mali moris, morbillos, infantum ferinas tussis atque clangosas, catharros in pulmonem, peripneumonias, febres omnis speciei, putridas praesertim, quæ ab illis quæ ruri deserviunt, in eò differunt, quòd sine exanthematibus serè omnes invadant, propter aërem nostrum humidum & gravem; humidus enim aër sanguinis dissolutioni obstitit, illius fermentationem irretit atque sufflaminat, gravis verò poros cutis comprimendo occludit,

I I I.

MIRABITUR forsitan aliquis tot exitiosam morborum luem Lutetiae Parisiorum incubuisse: illorum causas attentè consideret, illorum genium atque characterem accuratè perpendat; ab eadem causâ primariâ oriri, ab eodem fonte derivare, omnes detegat: memoriâ revocet urbis regionem, sitam, civium multitudinem propè innumeram, cæteraque incommoda inde sequentia quæ jam recensuimus concludetque inde aërem Parisiensem humidum esse & gravem, perspirationibus seu atomis corporum

numero infinitorum hâc in urbe degentium esse imbutum ; proindeque Atmospheram omnem nostram densitatem spissitudinemve contrahere sanitati prorsus noxiam : quid eum ? Fibre corporis nostri nativam amittunt mollietudinem primumve tonum diminutum sentiunt ; præpeditur sanguinis circuitus , fluidis mora necitur , humores inspissantur : perspiratio imprimis , præcipuum hoc sanitatis præsidium , varias patitur mutationes , detrimentumque accipit non mediocre : morborum tot inde tum acutorum , tum chronicorum cohortes , quæ veluti obsidione miseram tenent Lute-
tiam , quæque principium idem causamve eandem agnoscunt , quod sigillatim probare facillè esset , si per diætericas liceret positiones.

In omnibus frè morbis tum acutis tum chronicis vel levibus missus sanguis , inspissationem impressam atque veluti in fluidis obstrictam denotat.

Verum enim verò , si aer suâ qualitate vitiosus , unum eundemque tenorem servaret , tempestatum seriem efficeret æquabilem sibi invicem succedentium & in suâ varietate constantium , minor esset de aëris qualitate aut urbis situ querela : verum perpetua est cæli conversio , nec sibi constat vespere vel mane : ibi venti nec sunt periodici , neque etiam in viis liberè permeant ; ubique intercepti viarum angustia , domuum excelsum lustrantur , debæchantur , aërique insinuant quasi totidem qualitates & contrarias & oppositas quarum corpora nostra sunt victimæ & ludibrium : corporis enim nostri fibræ fidibus molliores intenduntur remittanturve ad ventorum arbitrium ; perspiratioque nostra tot mutationibus quot aer subicitur : ita ut corpora Lute-
tiæ degentia , fidibus , barometris , thermometrisve simillima ventis obtemperare cogantur : & erit unde alicui mirum videatur , tot serpere morborum pestes , tot grassati-
epidemicas constitutiones , quarum causæ abditæ medicos expertissimos , observatores fidissimos fugiunt.

Neque ex morborum discrimine duntaxat aëris Parisiensis densitatem spissitudinemve experimur : ex aëris mutatione illius mirabiles effectus multò evidentius comprobantur : solâ aëris mutatio contra quorundam morborum vim , sit pharmacum eximie virtutis maximæque potentie : recreatur quis à morbo gravi ? Languens tamen , viribusque minor aëris mutatione fit ad sanitatem tutior breviorque reditus ; benevalet aliquis ? Mutati tamen cæli quanta distinctio ! Rus migratur , nova subito rerum facies ; ciborum major appetentia , somnus reficiens , nova allacritas , tristitiarum obli-
vio ; in agendo promptiores atque vegetiores , novi homi-
nes efficiuntur.

Aër est instrumentum seu medium sine quo vivere non possumus, illius qualitates ad sanitatem plurimum conducunt; id jam in promptu est; aërem Parisiensem examini subjecimus atque in particulas, ut ita dicam, secuimus, ut inde deduceretur diæta Parisiensibus ritè observanda; nunc ad res alias non naturales transeundum, paucisque inquirendum quænam ratio de illis Lutetiæ habeatur aut quænam haberi oporteat.

Alimenta ad vitam & sanitatem plurimum quoque conferunt: grates testantur maximæ summæ Dei providentiæ, optimæque arti politicæ inde emananti, quæ urbis primariæ regimini præfunt: de his omnibus quæ ab hominibus expectantur vel ad vitam necessaria, vel ad saporis dulcedinem, ex his nil omnino desideratur Lutetiæ Parisiorum: exhauriuntur camporum immensitates; sui ipsius cæteræ urbes atque provinciæ obliviscuntur, se sequæ quodantenus defraudant, dummodò urbi principi abundantius rem omnem suppeditent: ex remotissimis provinciarum finibus afferuntur cibaria Lutetiam: itinèrum longinquitates de illius annonâ nihil subripiunt; quidquid Lutetiæ destinatur hûc confluit, undique ad urbem asportatur; diu noctuque invigilatur, ut nihil aut necessitati aut voluptati desit; intercà sola Lutetia dormit: pane vestimur optimo, & vili, ut plurimum, pretio: vina sat generosa: carnes tum bovinæ tum vervecinæ tum vitulinæ recentes, teneræ, maceratæ, succosæ, nec majori pretio venditantur; pecoris volatilis nec venatici ulla penuria. Olerum cerealium ve quanta messis quanta copia grandem civitatem nostram nutriendo par erit? Insula Franciæ quæ urbem principem proxime circumdas secundo opulenta cornu, lætissimas fundis segetes, quam opportune quam bene lutetiam recreas.

Quæ igitur ad civium sanitatem conducere rerum omnium ubertas atque copia, solâ nocet intemperantiâ aërisque vitio qui urbis situ spissus & humidus sine elasticitate atque prope sine spiritu languet: plebs pro penu egregiè potitat, optimates lautè vivunt, cives mediæ fortis abundè victitant: qui multis negotiis intrlicantur sudant, vigiliant, defatigantur plus æquò: qui verò sunt negotiis vacui, mulieres præsertim vitam trahunt otiosam ludoque deditam.

Excreta & retenta cæterarum rerum non naturalium vitia-tum ordinem sequuntur, in virginibus præsertim atque in mulieribus quatum vita & valetudo ab iis omnibus causis secundariis multò magis ritu physico pendent: nil mirum igitur si propter inspissatum aërem, exercitationem diminutam,

alimenterum boni succi copiam majorem ingestam, perspiratio retineatur cæteraque solita excreta tum quotidiana, tum periodica difficile se habeant.

De re ultimâ non naturalium aliquid ne subjungam animi pathematibus scilicet Lutetia incolis quasi innatis? Singula namque animi pathemata qui vellet recensere atque depingere, vix uno volumine contineat.

Ubicumque est hominum collecta multitudo, ibi adunatæ cupiditates vires suas exerunt: hujus propositionis specimen esto Lutetia nostra.

Ibi sub specie atque larvâ pulcherrimi regiminis politici, pacis tranquillitatisve diuturnioris, ordinis optimè compositi nec violandi, urbanitatis comitatisve amabilioris, ibi, inquam, regnant cupiditatum impetus concitatissimi, animorum æstus fervidissimi, negotiorum tumultus, rerumque privatarum causâ dissensiones atque discordiæ: ibi, unumquodque vitæ institutum, unaquæque conditio suis deturpatur vitiis, quæ contrario communicavit, exemplum roboravit: ibi artes analogæ, illæ scilicet quæ habent aliquid affinitatis officiique communionem, quamquam sua jura definitosque limites habuerint, inter se bella movent & aperta & occulta; atque in messem alienam falcem injicere audent; ibi mala fides velata multitudine, virtutis probitatisque honestam frontem præ se ferens, cautè decipit, impunè nocet.

At ibi quoque Parisiis, supremum urbis moderamen, fortiora opposuit vitiis repagula, arctissima injectit fræna cupiditatibus, leges fixit sapientissimas, disciplinam politicam subtiliorem, justitiamque severiorem adhibuit; ibi scientiæ lumen adornavit; ibi Religio piissima nuncupavit argumenta; ibi denique ordo viget saluberrimus, qui salutis humanæ invigilans, diætetices regulas atque therapeutices præscribit certissimas.

I V.

HACTENUS, de aëre Lutetiam Parisiorum ambientè, urbis situ, magnitudine, incolarum moribus temperamentis, morbosisque affectibus, animi pathematibus; victûs ratione, fusè sermonem habuimus; idque effecimus, ut pateret evidentiùs, quàm sit operæ prætorum diætam Lutetiæ instituere, quæ sit diætetices adstricta legibus, pravamque ac veterem cotrigat omninò vivendi normam, mutetve in meliùs: vestra ergo res agitur, civè

Parisienses, harumque rerum indagacionem vestrà plurimè interesse non dubitatis.

Apud omnes sanæ mentis confessa res est & manifesta, ad bonè valendum, sive in urbe sive ruri sedem elegeris, in omnibus modum esse adhibendum, alimentorum delectum esse faciendum, parcè cœnandum, exercitationi dandum operam, sua somno, sua vigillis tempora esse concedenda, arcendos refrœnandosque vehementiores animi motus: verùm quod ubique, quod omnibus, multò magis Lutetiæ necessarium contingit: ruri enim atque campis in apertis vividus est aër, siccus, elatere suo gaudens, circuituque liberrimo; illius ope atque energiâ, coctiones, secretiones functionesque omnes ritè peraguntur; Lutetiæ è contrario, atque in civitatibus grandioribus, ut est aër humidus, spissus, elatre minor, minorem impertitur fibris tonum, succorumque gastricorum vim minuit; ibi igitur paucioribus utendum cibis, ut quod ventriculi fermentis, digestionisque organis, vitio aëris, detrahatur, illud omne suppleat in visu temperantia: aliundè verò alimenta sunt boni succi, minori igitur quantitate ingerenda: perspiratio prætercà Lutetiæ nec ità abundè, nec ità æquabiliter à cutis poris exhalat quàm ruri, plenoque in aëre, propter atmospheram magis humidam frigidam & gravem: sanguinis vasa hâc suppressâ atque redundante perspirabili materiâ fœta atque turgida sunt; pertimescendum igitur, si plenior victus accedat, ne ultrà suum tonum adducta, novo sub pondere gemant: huic perspirationis defectui, obiter dicam, tribuenda Parisiensium Plethora, seu temperamentum sanguineum, quæ venæ sectionem, tam morbis curandis, quam præveniendis sæpe necessariam indicant.

Verum, si ad mensam quocumque tempore, non nisi comite temperantiâ accumbere debemus, cœna præsertim brevis esse debet: post cœnam enim non opportuna deambulatio, solis absentia, diminuta perspiratio ventriculi vasa onerant, digestionique minùs aptum relinquunt; tot indè difficiles & operose digestiones, somni graves, sudores nocturni, qui corpus fatigant, nedum resciant. Disputabatur olim, utrum prandio cœna brevior deberet esse; jam nullus ambigendi locus superest, ex quo rerum magistra docuit experientiâ, theoriæque ratiocinia comprobavit: quot homines hâc in urbe principe, suæ sanitatis studiosi, suâ se cœnâ defraudant aut illam leviter attingunt, valentiorique fruuntur valetudine; uno verbo cœna lautior plurimis nocet, illius abstinentia nemini noxia; nèque cœnæ privatio

culpanda est, si Medicus quandoque plurimâ trepidatione à multoque gemitu, è gravi somno mediâ nocte importunè suscitetur.

Alimenta debent esse simplicia, facilèque parabilia; aquâ cocta vel igne tosta, quæ enim arte nimis exquisitâ multoque apparatu sunt condita, illa toridem irritamenta gulæ, fermenta ventriculi viciant & corrumpunt, faciuntque ventriculo negotium. Cremores, pultes, pistoria, novæ artis culinæ, prope dicam sicariæ, inventa angue pejora evitanda sunt; sub suam epularum apposita, & suæ & præcedentium ferculorum obstant digestioni. Fructus autem, cortices & semina quibus mensæ ultimæ solent exornari, salubrius cruda aut cocta comeduntur, quàm saccharo obducta, vel aquâ vitæ condita atque conservata: heu feliciter patribus nostris incognita nostræ ætatis ars coquinaria, nostram in perniciem subtilius excogitata & elaborata; carnes clixæ vel assæ in uno scorsim ferculo coacervare atque cumulatæ, in omne cedebant alimentum: æque ac nos edaces, robustiores erant; simplicius visitabant: motu exercitatione corpus suum firmabant: vinum meracius bibebant, liquoribus ardentibus minùs delectabantur, tincturas nostras croci & aromatum vel delibare dedignabantur.

Potus Parisiis usitati, sunt aqua Sequanæ, vinum, cerevisia, succique ex pomis expressi atque fermentati: Sequana magnificè volvens aquas in alveo arenoso, limo salibusque reſerto, benè clarificata limoque suo defæcata salubris est admodum, levis, dissolvens, aperiens, molliſter subducens alvum, salubritatisque laude nulli inferior; in illius latice bibendo vix modum excedas.

Vina salubriorem venirent in usum si à mercatoribus simul non commiscerentur; aquâ plurimâ sunt temperanda atque diluenda; ne quæ sunt tartareis secta particulis, illas in vassâ nostrâ deponant, atque calculum efforment, calculive materiem aggerent. Cerevisia, pomorumque succi mediâ potissimum ætate atque ardente sole; sitis extinguendæ causâ potantur apud Parisienses: inter edendum mediisque epulis debent arceri, succo enim nutritio donatæ, fermentationique proximæ alimentorum coctioni inservire non possunt; potus enim non ad nutriendum, sed ad alimentorum dissolutionem promovendam sunt a naturâ dicati.

Ea est commercii maxima utilitas, quòd homines remotissimis licet disjuncti regionibus amico fœdere sociati, mutuas sibi invicem conferant opes, divitiasque communi

ſunt : felices divitiæ quibus homines non abuterentur ! Illius ſpecies ſunt folia thé , ſemina caffè , amigdalæque è cacao , quæ orientales occidentalesque plagæ nobis ultrò aſportavère ; ſed inter medicamina potiùs recenſenda , quàm inter potùs vel cibi ſpecies : nempè pro panis tantillo manè devorando aquâ limpidiſſimâ diluto , quò meridionarum epularum facilior ſit expectatio , ſternitur menſa , accumbitur , apponunturque thé , caffè & chocolata lactè inſpiſſata , craſſiuſculiſque oneratur cibus ventriculus , priùs quàm veſpertinae cœnæ digeſtio perfectè abſolvatur ; hæcque menſa matutina præcedenti officiit atque ſubſequenti , & ſic cruditates cruditatibus congeruntur , futurarum germina ægitudinum : ecquis porrò tali menſæ potiſſimum delectatur ? Fœminæ nobiles & divites , quæ cibus minùs indigent , ut pote quæ longiori ſomno deditæ , deſidiâ & otio diſſuunt. Conventibus Deo ſacris , virginibuſque religioſis concedantur hæc deliciæ , per nos licet ; his porrò ſolæ non abutuntur : vicariam enim ſupplent opem menſis nimîâ fortè , aut ſimplicitate aut mediocritate paratis : his levibus epulis ſinito innocuè aut otia fallere , aut tædia ſolari.

Aſt inquires , illa quæ inter medicamenta , quaſi factâ deciſione , aſlegas , thé , caffè & chocolata , cum lacte epota , nonne vera ſunt alimenta , aut ſine lacte potùs ſpecies ? Sicque nonne meritò audiunt aut alimenta medicamentofa , aut medicamenta alimentofa ? Sed rem indicatam occupa , vimque nominis ; cumque ſint alimenta boni ſucci non rara , medicamentorum verò ſpecificorum præſertim , rara ſuppellex , non medicamenti ne alimentofiſ quidem aſſueſcendum , ne aut noceant , aut propter conſuetudinem jam nihil proficiant ; medicamentum igitur in alimento quaſieris , ſed non alimentum in medicamento : hominum gulam ! Medicamina vel ſalubriora , ſi palato paululum injucunda non arrideant , pertinaciter reſpuunt ; medicamina eadem , ſi palatum titillent ſuaviùs , uſurpant in alimentum.

Innuï caffè , thé & chocolata , & alia ejus modi in medicamentorum numerum eſſe revocanda , materiæque medicinali eſſe reſtituenda : folia thé , levi quâ pollent aſtrictione , partibuſque ſuis leviter acribus ac volatilibus diureticum ſunt eximium ; illorum virtus nitro vel arcâno duplicato , melleque ſcillitico adjuncta , aſthma levat , aſſectibusque medetur œdematoſis à levibus obſtructionibus , lymphæ inſpiſſatione , atoniâve partium oriundis : verùm quidem illud eſt , in aquâ ſolâ inſuſum thé , matutiniſque

ebibitum horis, jejuno ventriculo, plurimis mirum in modum succedere compertum est; ast inde manifestum est indicium, infusum istud lege tantum medicaminis esse, forbendum: si enim homines sibi temperarent, si gula imperarent, atque in cœnando potissimum sobrietatem adhiberent, non ita benè succederet hujus infusi potus dissolventis; cum enim in nihil indigestum, nihilve incoctum incurreret, in quod vires suas exeret, jam consuetudine nimis diureticum evaderet, atque propè exsiccat.

Potus caffè Apoplexiæ prophylacticum audit, hemictaniis causâ frigidâ productis opitulatur; verum sulphure acri, oleoso & volatili, quo pollet, igne atque unctione magis evoluto, sanguinem vehementissimè exagitat, dulcesque somnos arceat; istud est in ore omnium, vulgoque indubitatum, potum caffè digestionem apprimè conducere; ast primùm, digestionem rarò auxiliandum illi qui sobriè vivit: sed coctioni alimentorum non favet, ut plurimum potus caffè, illam è contrario agit præcipitem: particulis enim salinis, sulphureis, nimiumque evolutis, ventriculi fibras vellicat, exsiccat, deurit, succosque gastricos vitiat, ipsis scillicet insinuando stimulos acres, vim deurentem, atque prope corrosivam: aliquis ne caffè potui usu diuturno finit assuefactus? Remoto hujusce potionis auxilio languebit concoctio, malèque se habebit egrotantis instar; atqui tamen vis concoctrix alimentorum non in caffè potu, sed in ventriculi viribus sita debet esse, illiusque fermentorum potentiâ inherere: ex ventriculo autem in mesenterium, in hepar suos ignes latè ferens potus caffè, infarctus & obstructions exsiccando inducere visus est non rarò. Novi ego feminam nobilissimam in florenti ætate adhuc constitutam, quæ per totum graviditatis tempus, depravato appetitu seu malaciâ, laborans, cum magnam caffè ulti atque pulverati quantitatem devoravisset, febre hæticâ, diarrhæâ colliquativâ, tabe confecta interiit: aperto cadavere, tota intestinorum interna superficies abcessibus ulceribusque gangrenoidis passim inusta videbatur. Alteram novi quæ cum temperamento admodum obesa & opima esset; cum erga caffè, cæco amore capta, illius magnam degustasset quantitatem per totum graviditatis tempus, maciem contraxerat propè deformem. Fateor equidem, potus caffè temperamentis quibusdam obesis, pituitosis, plethoricisque conducere potest; tumque neque alimenti, neque potus nomine, sed medicaminis viribus, commendandus venit. Ast, inquiet aliquis, potus caffè tum lacte aut etiam cremore

d'Observations. Septembre 1755. 175

lactis mixtus, sæpè sæpiùs venit in usum, tumque lac, seminis caffè vincit aculeos, vimque sulphuream retundit: sic edulcatum caffè cedit in alimentum saporis suavissimi, nutritionique aptissimum; à pastu, sic assumi non potest caffè, quin digestioni noceat, propter lactis cremorisve spissitudinem; manè verò, jejuno ventriculo assumptum, nimium nutrit, cæteris mensis nocet, appetitumque aut importunè provocat, aut hebetat; usu quoque diuturno in consuetudinem abit; consuetudinis autem, usu diuturno roboratæ tyrannidem norunt omnes: præterea ex lactis usu malè se habent Parisiensium plerique, quocumque modò misceatur atque temperetur: ibi enim bilis est spissa resinosa, sæpèque redundat, cum bili lac nimis analogum, illam inspissat, auget; tum porro si fermentescere bilis incipiat, febris accenditur; aut si fermentationis expers est obstructions parit, fastidium, morborumque semina chronicorum.

Chocolata simplex, sanitatis istud dicunt, illud scilicet, quod ex amygdalâ solâ cacao, igne tostâ, saccharoque commixtâ conficitur; duplici conflatur parte, alterâ subacri volatili, alterâ verò merè oleosâ & pingui, quæ oleum è cacao dicitur: ambæ hæ partes simul à naturâ inaritate, arte verò facillè separabiles, componunt alimentum simul & medicamentum; illud stomacho pectorique maximè amicum laudamus; bechicum & vulnerarium merito audit; optimèque præscribitur quibusdam in morbis ventriculi & pectoris maximè, in quibus diætâ lactea denegatur, aut temperamentum refragatur: chocolata idem cum vanillâ cæterisque ad arbitrium aromatibus conditum, analepticâ & roborante commendatur virtute: ventriculo languenti, frigidâve intemperie laboranti, hominibus ætate provecsta atque caducis mitè opitulatur: vires dejectas erigit, labantes fulcit: ast benèvalentibus neutrum conducit chocolata in alimentum; ut potè nimium nutriendum & incalescens, Lutetiæ præsertim, ubi est aer humidus spissus & gravis.

Exercitationis non minor ratio habenda est, quàm alimentorum: Lutetiæ corpus exercere necessarium magis ducimus quam ruri: Parisus enim, propter aeris spissitudinem, gravitatem, minorem elaterem; propter alimenta boni succi, motu & exercitatione digestionum operi stimulus, secretionum tarditati calcar admovenda, perspiratio promovenda: omnibus hisce grandium civitatum incommodis, temperantia & exercitatio moderi plusquàm cætera omnia possent: verùm frigore, cæli intemperie, viis luto madentibus, segnes parisiini pedem ab ædibus

effereudo deterrentur; ut pedem foris promoveant, aut negotiorum necessitate cogi, atque extrudi debent; aut serenum invitet cœlum ad deambulationem necesse est: tempestas autem serena, diesve splendescentes ad tempus æstivum procrastinantur: intercœta languent homines mulieresque longo torpentes otio, ludove inertii tempus conterentes; quid mirum posthac, si plurimi homines subitâ, quasi fulminis ictu, perculsi apoplexiâ; ad annum circiter quadragesimum-quintum. diē non suo corruant: si femine non infimæ notæ, cessantibus catamenis tam malè se habeant; si tot irruant morborum tum acutorum; tum chronicorum agmina, fluidorum stasis, inspissationis solidorumve inertie confectaria: quâ ratione illud forsitan esset exoptandum, ut Rhœdaru quibus homines hæc in urbe circum quaque vehuntur, minor occurreret frequentia, homines numero plurimi, alienis semper non ambulant pedibus. Quoniam abiēre saluberrimi illi globulorum pilarumve ludi, nec indecori, toties patribus nostris celebrati? Scilicet corporis nostri manuumque nostrarum vires jam sunt imbecilliores, quàm ut globulis pilisve tranctandis sint habiles: mensa lusoria, sella; charta versicolor, nobis sufficiunt, Moribus nostris viribusque magis accommodata: chartam! ludum oblectamentumve seriò dixeris? An potiùs lucrì cupidinem, laborem, studium plurium horarum, ex quibus mens defatigata, corpus verò inexercitatum recedit.

Nullibi gentium, somni vigiliarumque tempora ità inordinatè dividuntur quam Parisiis; qui multis sunt differentii occupationibus cum aurorâ surgunt, neque sat longiori indulgent somno; qui verò sunt vacui negotiis, curarumque immunes, in multam diem somnum protrahunt: diei verò noctisque mutare vices, atque functiones à naturâ dicatas invertete, id ad Optimates, peculiari quodam jure, videtur pertinere: id autem habet consuetudo, altera natura, ut ex inverso ordine, hæc in re non naturali, non tam malè afficiantur homines, quàm ab errore in rebus aliis non naturalibus.

Quantum animi Pathemata faciant ad sanitatem convēnit inter omnes: maximi igitur interest, vel animi pathemata hygieines legibus submittere, illisque regimen præscribere, Lutetiæ præsertim incolis: ibi enim aggregatæ atque veluti concentratæ cupiditates omnes, deserviunt atque dominantur.

Igitur, Optimates, si sanitati suæ consultum velint; id agant; ut ad altiōra semper animum non intendant, vehementioribus

vehementioribus animi motibus parcant, ambitionem coerceant; cum rebus domesticis rationem ponant, connubio fidem desponsatam servent scrupulosius, non ita splendide, non ita lautè mensas instruant. Plebecula sanitati suæ consulat, si in rebus omnibus modum adhibeat, temperet à vino atque liquoribus, futura cautè provideat. Qui inter magnates & plebeculam medium tenent ordinem, sanitati suæ prospicient, si lucro minùs avidè inhient, Divinæ Providentiæ magis confidant, nec tam irrequietè negotiis implicari se atque agitari sinant: cum omnibus & ubique benè erit, si mœror atque tristitia ab omnibus exulet.

Ea enim est corporis & animi necessitudo arctaque connexio, ut animi motus ad corpus transeant, ut animi perturbationes; œconomix animali tumultus inferant, bella discordiasque parent: perturbatis animi motibus, secretionibus turbantur, vitiuntur cōtiones, spiritus animales languent, aut efferuntur: pacatis verò animi motibus, sedatis illius perturbationibus, omnia in statum rerum non naturalium reducuntur, aëre excepto; qui nobis extraneus, nostri non est juris; digestiones fiunt laudabiles, secretiones ritè peraguntur, circuitus spirituum sanguinis & humorum passu incedunt æquabili; corporis nostri fibræ, cum sint neque nimis rigidæ, neque remissæ nimis, solidæ & fluidæ reciprocantur: uno verbo, frenatis vehementioribus animi motibus, domitisque cupiditatibus, corporis & animi fruimur valetudine, quantum fieri potest, integrâ; jam enim luctandum nobis duntaxat superest cum rebus extraneis, cœli intemperie, aërisve vitis; aut cum labentibus annis, nobis invitis, fluxis atque caducis.

Sanitatis eadem habitâ ratione, salubritatisque respectu haberem multa quæ reprehenderem de vestitû mulierum, quæ ramen dignitatis causâ, duceque necessità breviter attingam; mores antiquos interrogare atque representare mihi tantum liceat: olim fœminæ vel nobiles, vel aulicæ, vel reginæ solio sedentes, vestalium ritu vestitæ apparebant amictu unius texti, unusque tenoris humeros desuper collocutus coopertæ: vestis erat ad talos demissa, ad imum, non in carpanæ formam deducta, nunc ut fert usus, ne ventis pateret aditus: neque ex hac severioris modestiæ disciplinâ aliquid venustati aut gratiæ detractum existimes; non inde minus accuratè, iusta &

concinna corporis statura descripta videbatur: *Regnante autem carolo nominis septimo, aulicæ mulieres maternis degeneres virtutibus, mores pristinos tum primum immutarunt, collumque & humeros nudare inceperunt, brachiaque & digitos gemmis & monilibus muliebriter adornare: idque factum est non sine magno thotacis pulmonumque discrimine; frigori enim ærisve intemperiei, magis obnoxia feminarum cutis delicatula catharos in pulmonem, tusses, peripneumonias, phthises accersivit.

Sic pariter caput contegendi modus, comasque instruendi ratio, hygieine non probante, immutata sunt: priscis enim temporibus involucta quædam simplicia, velum, sola fuere capitis feminarum & integumenta & ornamenta; postea eadem integumenta in plurimos ordines ædificata fuere atque in apicem producta: ineunte vero præsentī sæculo, scæminæ, quasi, aut pristinos usus & antiquos mores aspernarentur; aut quasi catharos, cephalalgias, cephalæasve non reformidarent, capillitium, datum à naturâ velamen, rescindere, breves capillos intorquere, summoque vertici imponere reticulum quoddam, auribus patentibus, æris ludibrium, totidemque contrâ aquilones levioris atmaturæ præsidia.

Fucatos colores, quibus mulieres aulicæ præsertim pulchritudinem mensiri satagunt, non prætermittam, ne inveniendâ sanitatē aliquid omisisse videatur nostra conclusio. Pomati igitur cujuscumque arcendus usus ab ore exteriorē, si necessitas non postulaverit; vultus enim cutis lævior est, tenuior, delicatior, poros habet rariores: illius perspiratio majoris est momenti quam ullius totius corporis partis, quæ si præpediatur, glandulis vicinis majotibus, dentium radicibus, illorumque albore noxam inserere timendum est: fatis igitur coloribus si non indigere mulieres voluerint, genuinos & nativos à fitmâ valetudinē mutuentur: distā sedulâ modò enatrātā, labore exercitationē afflabitur membris vigor, addetur ori decus, multa labris gratia, genis purpureus color.

Sic hygieine non tantum diætetica, sed etiam prophylactica merito audit.

* Histoire de France, par M. l'Abbé Velli.



SEVERIORIBUS diætæ legibus non Parisinos tantum indigenas, vel à longo tempore incolas, astringere convenit: diætæ sic latè sumpta magis necessaria competit Exteris, quæ ex omni mundi plagâ hùc confluent visuri Lutetiam, vel negotiorum necessitate compulsi, vel propter urbis celebritatem curiositate allecti; qui enim cælo, regioni, vivendi normæ, moribusque civium sunt assueti, atque veluti coaluerunt, his omnibus non æquè afficiuntur, ac ii qui primùm hanc in urbem adventant: his igitur summopere præteritum est perpendere, quoniam sit cæli regionis & patriæ soli natura ex quibus profecti sunt; illa deindè omnia conferre cum novo cælo, novæque quam ingrediuntur tellure, ut ex institutâ, ritèque pensatâ comparatione, accepto consilio, diætam, vivendique modum ac rationem dirigant.

Exteri vix urbis, regni capitis salutarunt limen, stupent percussis suburbiorum urbisque magnitudine, pulchritudine; domuum excelitate: mirantur civium multitudinem propè infinitam, motumque continuum hùc & illuc euntium atque redeuntium, quibus viæ videntur quasi jugiter æstare atque trepidare: ast multò magis hærent attoniti, fremitu strepituque vehicularum omnis speciei, quarum aliæ pedetentim, lento gravique passu trahuntur & incedunt; aliæ verò fervidis agitatæ rotis, cæu in circo, rapidissimè abripiuntur, tonitruque clangorem æmulantur, has levissimas phaëtonti que simillimas, ponderosiorum moleque graviorum occurrentes dices non pavere: quibusdam viis, nocte, eodem strepitu personantibus, conqueruntur, Lutetiæ, ne nocte quidem, licere somno indulgere: illorum nares odore quodam ex rivis lutoque exhalantibus feriuntur, quem cives propter consuetudinem, ne suspicantur quidem: tum suam respirationem paululum contractam & difficilem sentiunt: appetitus languet, corpus minùs vegetum ingravescit: uno verbo insolitum quid experiuntur, quo nec benè valeant, nec malè admodum: felices heu nimium! Primis hisce mutati cæli temporibus, si novis incolis parcat febris inimica, suis stipata symptomatis, membrorum dolore, lumborumve gravitate: accidit autem sæpè sæpiùs, ut negotiorum tumultus, spectaculorum incantamenta, voluptatum illecebræ quotidie renascentes, motus & exercitatio, itinerum comites necessarii & individui, mutat

cæli ærisque vitiati incommoda abundè compensent, Parisiorumque urbanitate atque comitate delinuti, Parisios adventasse sibi gratulentur: his præmissis, illorum tamen ventriculus debilitatur, alvusque dejicitur; Sequanicas illicò incusant aquas, apud Exteros enim Sequanæ fluvius malè audit; idque magno damno sibi verti autumant, sed perperam; Extranei Parisiis semper lautè excipiuntur, illorum ventriculus malè concoquit alimenta insueta majorique copiâ ingesta: biliosa serôsive colluvies congeritur: quid tum? Si Sequana fluvius amicè catharticas vires non exerat, humoresve non deturbentur, in morbos incidant gravissimos necesse est, idque vestigal apud Parisios persolvere nuncupatur.

Alienigenæ omnes, aëre Parisiensi, æquè, nec parimodo tentantur: qui enim è Septentrionalibus appellantur oris, minorem percipiunt differentiam ex cælo Parisiensi, quod est suo seu patrio analogum; èo duntaxat excepto, quod sit minùs siccum, minùs elasticum, ventisque minùs perspirabile: Orientales contra & Austrini aërem nostrum suo frigidiorè & humidiorè & graviorem experiuntur; hi, præter vicium, plethoræ, diminutæque perspirationi convenientem atque accommodatum, vestitu uti debent, qui sit contra aquilones sæpè inexpectatos muniendo par. Exteri omnes carnibus junioribus præsertimque inter cœnandum abstinere debent; vinum antepondere Burgundiæ æduatum; aquâ temperatum ferro candente extincto medicatâ.

Ubi, de dietâ, quæ à Parisiensibus tum indigenis, tum alienigenis, teneri observarique oporteat, ad differendum me accinxi pro viribus, ea mens fuit, (ambitiosa) ut Hippocratem, medicorum facilè principem, licet non assequendo, imitarer; qui in suis dieteticis codicibus, præcipuè verò in libro de aëre, locis & aquis, omnia quæ ad hygienem pertinent, accuratè describit; cohortaturque medicos, ut quocumque in locò, quâcumque in regione artem exercere sint parati, circumspiciant undique, scrupulosèque investigent urbis situm atque positionem, solis aspectum, astrorum cursus, ventorum flamina, tempestatum mutationes, aëris vim, aquarum naturam, soli qualitates, civium mores; indè enim sumit indicationes quibus morbi tum endemici, tum epidemici præsentès curentur, absentes prævertantur; eoque rem adducit, ut Medicum in rebus Astronomicis peritum exoptet. *, Quod si cui ista ad rerum sublimium speculatio

* *De aëre, locis & aquis sect. 3. ad initium.*

d'Observations. Septembre 1755. 181

5, nem pertinere videantur, is facillè intelliget, ad artem
,, medicam, astronomiam ipsam, non minimùm sed pluri-
,, mùm potius conferre; quippè cum unà, cum anni tem-
,, poribus, hominum ventriculi mutationem accipiant. ,,

Tanto edocti oraculo, nostroque quantulocumque in-
citati exemplo, idem enitantur Medici omnes qui in
quâcumque hujus regni parte medicinam facitiant, ut quan-
tùm prodesse civibus & exteris habuimus in animo, tan-
tùm & ipsi reipsâ profint.

*Ergo dicta omnibus necessaria, magis verò Lutetiæ Pari-
siorum Incolis.*

Proponebat Parisiis PETRUS-JOSEPHUS MORISOT
DES LANDES, Catalaunensis, Saluberrimæ Facultatis
Medicinæ Parisiensis Baccalaureus, A. R. S. H. 1755 ;

A SEXTA AD MERIDIEM.



L E T T R E

De M. Darlue Docteur en Médecine.

*A Monsieur Molinard, Docteur Régent de
la Faculté de Médecine en l'Université
d'Aix.*

Sur la Rage & sur la manière de la guérir.

De Callian le 25 Mars 1755.

M O N S I E U R ,

» Je vous promis dans ma dernière let-
» tre de vous communiquer au plutôt les
» Observations que j'ai faites sur la nou-
» velle méthode de guérir la Rage avec le
» Mercure ; je m'acquies de ma parole. Il
» est important que le Public soit instruit
» des bons & des mauvais effets qu'il en
» est résulté ; & que la Médecine connoisse
» le degré de confiance qu'elle doit accor-
» der à ce remède employé comme cura-
» tif ou préservatif de cette maladie ; la
» multitude des faits qu'il me reste à vous
» décrire seront plus que suffisants pour
» fixer nos doutes sur cet objet , d'autant
» plus intéressant que la Rage régné assez
» fréquemment dans ces cantons ; & qu'il ne
» faut la plupart du temps qu'un loup en-

d'Observations. Septembre 1755. 183
» ragé pour causer des défordres affreux
» dans tout un pays ; comme vous allez
» voir. »

PREMIERE OBSERVATION

Une louve enragée sortant du bois de la Mole , terre appartenante à M. le Marquis de Suffren , parcourut rapidement dans une nuit du mois de Juillet de l'année 1747. tout le terroir de Cogolin , dans l'espace de quelques heures & mordit un grand nombre de personnes , & d'animaux domestiques tels que chevaux & chiens, sans épargner les troupeaux. On étoit alors dans le temps de la moisson , & par conséquent la campagne se trouvoit remplie de plusieurs personnes & de chevaux.

La plupart de ceux qui furent blessés eurent recours aux dévotions qu'on est en usage de pratiquer dans ces occasions sans faire autre chose , quelques-uns allerent se baigner à la mer , mangerent l'omelette à l'huitre calcinée , panserent leurs playes simplement , & moyennant ces précautions ils se crurent fort en sureté. Il n'y eut que Joseph Senequier & son Berger de la garde fuinet qui eurent recours à moi.

Senequier avoit reçu plusieurs coups de

dents à travers la joue, & son Berger avoit la levre supérieure percée de la largeur de deux grands travers de doigts, avec déchirement de la gencive. J'eus bien de la peine à rassurer leur esprit allarmé par la crainte d'une mort prochaine. Senequier sur-tout paroissoit troublé à l'excès; il avoit déjà fait ses dernières dispositions & attendoit la mort avec un effroi inexprimable. Je n'eus garde de réunir par la future la levre déchirée de son Berger : je me servis seulement d'un bandage contentif pour rapprocher les parties divisées ; afin que la pomade mercurielle dont je chargeai les playes eût le temps d'y séjourner davantage, & que la suppuration fût plus longue. L'expérience montroit que je pensois juste ; cette manœuvre amena une cicatrice plus retardée, & un crachotement continu dans l'un & l'autre ; qu'on auroit pu caractériser dans certains jours de petit flux de bouche, & que j'entretins tout le temps convenable par des legeres frictions le long des bras & des épaules ; le tout accompagné des remèdes & du régime nécessaires à l'administration du Mercure. Insensiblement les playes se fermerent, & j'eus le plaisir de les voir tous les deux vingt jours après exempts de crainte & parfaitement guéris.

Je ne me contentai pas d'avoir tiré d'af-

d'Observations. Septembre 1755. 185.
faire ces deux malades. Des sentimens naturels d'humanité & de religion m'engagerent à tendre une main secourable à tous ceux qui avoient besoin de moi. Je fis avertir la plûpart des personnes qui avoient été mordues que je les traiterois charitablement & qu'ils n'avoient qu'à se rendre au plutôt chez moi. J'étois bien aise de vérifier par moi-même si le Mercure étoit le spécifique que la Médecine cherche depuis long-tems contre la Rage ; & je voyois à regret qu'une occasion si favorable à ses progrès m'échappât. Mais je ne fus pas assez heureux pour persuader ces payfans, dont la plûpart entièrement guéris de leurs playes croyoient n'avoir plus rien à craindre : la prévention publique augmentoit doublement leur sécurité. On avoit répandu de part & d'autre que la louve n'étoit pas enragée ; que la faim seule l'avoit fait sortir du bois : on l'avoit vûe dévorer avidement des chiens & des brebis ; traverser une riviere à la nâge sans craindre l'eau , ce qui n'est pas ordinaire , disoit-on, aux animaux atteints de Rage. Quelques Médecins publioient encore qu'on ne connoissoit aucun remède assuré contre cette maladie ; qu'il y avoit du mal à expérimenter un secours douteux. Il n'en fallut pas davantage pour détourner ceux qui auroient eu envie de profiter de mes offres charitables.

DEUXIEME OBSERVATION.

Le hazard me procura seulement la vûe d'une jeune fille que je trouvai un soir sur mon chemin en allant à la campagne. Elle étoit dans un pitoyable état ; la louve lui avoit déchiré tous les musclez frontaux , percé le cuir chevelu en plusieurs endroits jusqu'au péricrane & avec perte de substance. Ses playes multipliées , sur lesquelles elle n'avoit appliqué depuis plus de vingt jours qu'un simple digestif , étoient encore toutes ouvertes.

A la vue de cette fille je craignis d'autant plus pour elle , qu'elle avoit laissé écouler un temps favorable à sa guérison. Comme elle restoit à la campagne & que je ne pus la retenir auprès de moi , je lui fis donner tout l'onguent Mercuriel que je lui crus nécessaire , avec ordre d'en charger ses playes soir & matin , de s'en frotter légèrement les bras & les épaules , lui recommandant de me venir voir au plutôt pour juger du progrès du remède & prendre des mesures sur ce qu'il faudroit faire.

Huit jours après elle vint me trouver , j'examinai ses playes que je trouvai à peu près dans le même état. Sa démarche étoit tardive & chancelante , on lui voyoit un air de tristesse profonde , & des yeux égarés.

d'Observations. Septembre 1755. 187

Elle avoit négligé les frictions mercurielles , s'étant contentée de panser ses playes seulement avec la pommade. Interrogée si depuis ma dernière entrevûe elle n'avoit point été attaquée de quelque symptôme insolite , elle me répondit naïvement qu'ayant voulu boire un peu d'eau le jour d'auparavant elle avoit reculé d'horreur à l'aspect du liquide sans savoir à quoi en attribuer la cause ; que pressée par la soif elle étoit venue plusieurs fois à la charge , mais que ses tentatives avoient toujours été inutiles. Ce qui lui faisoit soupçonner, disoit-elle , qu'elle avoit peut-être avalé quelque araignée qui lui causoit cette répugnance.

Cet aveu sincère me découvrit la triste origine de son mal. Cependant comme elle ne se plaignoit que d'une légère douleur au gozier ; qu'à ce terrible symptôme près de l'horreur de l'eau , elle paroissoit aussi tranquille que si elle n'eût point eu du mal , je résolus d'entreprendre sa guérison. D'ailleurs je savois qu'on avoit coutume dans le pays de prendre des résolutions violentes contre les hydrophobes , de les enfermer , de les attacher cruellement ; qu'on en avoit étouffé sous des matelats , & noyé dans la mer il n'y avoit pas bien long-temps ; je crus que l'humanité m'obligeoit à prévenir de pareils désordres ; que le public rassuré à la vûe

de mon intrépidité à les visiter , à les secourir , deviendrait plus compatissant en leur faveur , & que si je ne pouvois les sauver , du moins épargnerois-je ces funestes horreurs à ceux que j'augurois devoir être bientôt les tristes victimes de la Rage.

Comme il étoit déjà tard , je renvoyai cette fille avec promesse de me rendre chez elle au matin. Je la trouvai dans un plus grand abattement qu'auparavant. Une sombre tristesse répandue sur son visage annonçoit le progrès du mal. Son poulx étoit tendu & convulsif, ses yeux paroissoient brillants & enflammés ; son gozier devenu beaucoup plus douloureux ne lui permettoit plus d'avaler la salive qu'avec des peines inexprimables ; c'étoient autant de pointes de feu qui la déchiroient en passant. Je voulus lui faire prendre une prise de turbith minéral que je délayai dans un sirop convenable , mais je ne pus jamais l'y résoudre : vainement porta-t-elle plusieurs fois la cuillère à la bouche , elle recula toujours sa main avec horreur. Ses douleurs ayant augmenté , elle se coucha quelque temps après sur son lit , où sa mere la frotta sur plusieurs parties du corps de la pomade Mercurielle. Je m'apperçus que pendant cette opération elle étoit agitée de mouvemens convulsifs dans plusieurs parties du corps , & qu'elle commençoit à délirer ; ce qui

d'Observations. Septembre 1755. 189
augmenta si fort que dans peu que son délire
& ses convulsions devinrent continuelles.
Son visage s'enflamma par gradation ; ses
yeux parurent étincelans , on les auroit cru
électrisés. Elle vomit plusieurs fois une
grande quantité de glaires épaisses & ver-
dâtres. Elle avala une prune qu'on lui pré-
senta en grinçant les dents & d'un air fu-
rieux ; & mourut le soir sans autre effort
que cette agitation convulsive de tout le
corps dont j'ai parlé, & qui cessa tout-à-
coup sans agonie.

La nuit venue ayant heureusement pour
aide un Chirurgien que j'envoyai cher-
cher , nous ouvrimus son cadavre qui ex-
haloit déjà une odeur fétide & puante ,
quoiqu'il y eût à peine trois heures qu'elle
étoit expirée. Nous trouvâmes l'estomac
inondé de glaires verdâtres , les membra-
nes de ce viscere marquées de taches li-
vides & gangréneuses ; & qui s'en alloient
en lambeaux lorsque nous les pressions
tant soit peu , laissant échapper de leurs
vaisseaux engorgés & considérablement dis-
tendus en quelques endroits , un sang dis-
sous & sans consistance. L'intérieur de l'œ-
sophage nous parut également tapissé des
mêmes glaires , toutes les glandes muqueu-
ses étoient fort tuméfiées , & son orifice
supérieur si resserré vers l'arrière bouche
qu'à peine pouvoit-on y introduire un sti-

let. Les poulmons étoient engorgés d'un sang dissous avec des marques de gangrene, ainsi que le foye & la rate que nous trouvâmes plus desséchés ; la vesicule du fiel entièrement vuide ; les intestins n'étoient pas exempts de cette inflammation générale ; le cerveau nous auroit également paru dans le même état si nous eussions été munis des instrumens propres pour en faire l'ouverture.

Je crus que cette mort précipitée détruiroit les préjugés du Public, & que l'on appréhenderoit avec raison les funestes suites de la Rage. Mais que les hommes peu éclairés aiment étrangement à se faire illusion ! on avoit vû le jour précédent cette fille traverser d'un air tranquille le village de Grimaud où elle étoit venue me trouver ; étoit-ce-là disoit-on une hydrophobe, une enragée, qu'on s'imaginait devoir pousser des cris affreux ; & souffrir des attaques horribles ? on crut donc que séduit par les apparences d'un mal que je ne connoissois pas ; j'avois voulu lui en abrégér la durée, en la précipitant au tombeau par quelque remède approprié ; ainsi qu'une fausse pitié le faisoit pratiquer autrefois sur les hydrophobes qu'on saignoit des quatre membres ou qu'on abeuvoit d'opium.

TROISIEME OBSERVATION.

L'événement dissipa bientôt cette calomnie. Nombre des chiens mordus par la louve quitterent leurs troupeaux , & disparurent. On vit mourir de la Rage quantité de bestiaux , & les hommes tarderent peu à les fuivre. Daullioules & Courchet tous les deux mordus cruellement au visage & déjà parfaitement guéris , payerent successivement la peine de leur sécurité. Ce qu'il y a de particulier dans ces deux personnes , c'est que Daullioules étoit si persuadé d'être hors d'atteinte de la Rage , qu'ayant senti tout-à-coup un jour qu'il dinoit à la campagne une grande difficulté d'avaler les dernières gorgées d'un verre d'eau , suivie de douleurs piquantes au gozier , il se crut attaqué d'une squinancie. De retour chez lui il ne se plaignit pas d'autre chose à son Chirurgien , qui le saigna en conséquence & lui appliqua des cataplasmes à la gorge. Un Médecin qu'on envoya chercher dans le voisinage ne le crut pas autrement malade. Il est vrai qu'ayant voulu prendre du bouillon , on fut étrangement surpris des contorsions qu'on lui vit faire ; mais on attribuoit toujours ce symptôme à l'inflammation du gozier. Daullioules en étoit si persuadé qu'il

se passa plusieurs fois une bougie dans le fond de la bouche pour enlever, disoit-il, l'obstacle qui s'opposoit à la déglutition, & l'expulser par le vomissement; mais ses douleurs dégénérent en étranglement subit avec perte de la respiration lorsqu'il vouloit boire, & cet étrange symptôme renaissant toutes les fois qu'on lui en présentoit, il comprit qu'il y avoit de l'extraordinaire dans son mal, & avoua lui-même aux assistants qui avoient perdu l'idée de son dernier accident, que c'en étoit ici les tristes suites. Il fut bien-tôt dans la grande Rage, & mourut le troisième jour après avoir souffert de terribles attaques qui l'obligoient à traverser son jardin en parlant & s'agitant continuellement de peur d'étouffer à ce qu'il disoit.

Courchet qui ne se croyoit pas moins en sureté que Daullioules connut son mal, à la première difficulté qu'il éprouva en buvant. Il soupoit alors dans une auberge où il se trouvoit à quelques lieues de chez-lui. L'exemple de Daullioules qu'il avoit vu mourir la semaine précédente, lui dépeignit encore mieux le danger qui le menaçoit. Il retourna sur le champ à Cogolin non sans beaucoup de peine & d'embarras, ayant à passer une rivière au bord de laquelle il hésita long-temps en poussant des cris & des gémissements pitoyables, jusqu'à

d'Observations. Septembre 1755. 193
qu'à ce que s'étant bandé les yeux pour ne
pas voir l'eau, il la franchit de la sorte.
Arrivé chez-lui, on le vit s'enfermer dans
une chambre obscure sans vouloir parler à
qui que ce fût, priant seulement de bou-
cher tous les endroits qui lui donnoient
du jour, & menaçant qu'il pourroit bien
mordre si on l'approchoit de trop près. Il
mourut ainsi le troisième jour.

QUATRIEME OBSERVATION

Ces accidents réitérés dans l'espace d'un
mois & demi tout au plus, ouvrirent enfin
les yeux à ceux qui restoit. Il ne fut plus
question de soutenir que la louve n'étoit
pas enragée : la sécurité fit place à la crainte
d'un semblable malheur. Tous ceux qui
avoient été mordus voyant Senequier &
son Berger plus maltraités que les autres,
jouir également d'une parfaite santé, se
rappellerent alors les offres charitables
que je leur avoit faites : il y avoit plus d'un
mois ; ils accoururent incessamment à Gri-
maud me demander du secours. La plus
part au nombre de huit étoient déjà guéris
de leurs plaies, n'ayant été mordus qu'aux
mains & aux jambes. Il n'y avoit que la
jeune fille appelée Courchet à qui la lou-
ve avoit déchiré la mamelle gauche, dont
les plaies se fermoient à peine. M'ayant

avoué qu'elle y sentoit de la douleur ; je redoublai d'attention en les faisant couvrir trois fois le jour d'une dragme de la pommade Mercurielle. On en fit autant à ses compagnons. Ils prirent quelques doses de Turbith minéral , & de la poudre de palmarius , furent assujétis à des frictions réglées , & lorsque je les vis plus tranquilles je les renvoyai chez - eux en leur prescrivant ce qu'ils avoient à observer jusqu'à une entière guérison.

Il n'y eut que le pere de la jeune Courchet qui ayant été seulement égratigné par la dent du loup sur le dos de la main , & voyant sa petite plaie fermée dès le troisième jour , crut n'avoir pas besoin des remèdes préservatifs que j'avois donnés à sa fille. Deux mois & plus s'écoulerent sans que j'entendisse parler de lui , lorsqu'enfin ayant appris qu'il étoit dans la Rage depuis 3. jours , je me rendis promptement chez lui , & je le trouvai assis sur la porte de sa chambre. Sa fille ne paroissoit nullement émue du malheur de son pere , qui avoit l'air tranquille & qui ne donnoit aucun signe apparent de Rage , quoiqu'on m'eût assuré qu'il pouffât des hurlemens affreux depuis deux jours. L'ayant interrogé par quel accident il se trouvoit dans l'état qu'on m'avoit annoncé , & pourquoi il n'avoit point voulu user des remèdes

d'Observations. Septembre 1755: 195
préervatifs auxquels sa fille plus maltraitée
que lui devoit sa guérison , il me répon-
dit que voyant sa plaie qu'il n'avoit carac-
térisée que de simple égratignure , fermée
dans l'espace de deux ou trois jours , &
n'y ayant jamais senti la moindre douleur ,
les suites lui en avoient paru de si peu de
conséquence qu'il n'avoit pas jugé à pro-
pos de prendre mes remèdes ; d'autant
mieux qu'il avoit oublié promptement son
malheur , & que sans un mouvement ex-
traordinaire qui s'étoit fait sentir depuis
peu sous la petite cicatrice de sa plaie ,
rien n'auroit pû lui en rappeler le souve-
nir. Ce mouvement , à ce qu'il m'ajouta ,
dégénéra bientôt en vapeur subtile , qui
montant distinctement le long du bras &
du cou , alla se fixer au gozier ; d'où s'en-
suivirent peu-à-peu la perte d'appétit , la
douleur , les étranglements , la suffocation ;
& l'hydrophobie.

Ce récit qui me parut mériter attention
pour la théorie de la Rage , me détermi-
na à rester plus long-temps auprès de lui.
Je trouvai son poulx un peu tendu & con-
vulsif , sans fièvre cependant ; il avoit quel-
que chose de hagard & de féroce dans l'as-
pect ; ses yeux paroissoient égarés & me-
naçans , il frémissait dès qu'on l'approchoit
tant soit peu , les tendons de ses bras souf-
froient alors des soubresauts & des trem-
-

blements involontaires , & l'on ne pouvoit le fixer fans qu'il sentit de l'émotion. J'allai ensuite me laver dans un coin de la chambre sans trop réfléchir à l'horreur que tous ces malades ont pour la vûe même des liquides ; mais à peine vit-il quelques gouttes d'eau répandues à terre , que se levant avec fureur de son siège il se précipita rudement sur le plancher , en se bouchant les yeux s'agitant comme un épileptique , & poussant des cris & des hurlements si affreux , que tous les assistans faisis d'horreur à cet étrange spectacle s'enfuirent aussi-tôt. Resté seul auprès de lui je l'encourageai par mes discours à se rendre le maître s'il pouvoit de ces mouvements ; mais il me pria avec instance de faire emporter jusqu'au plus petit vase où il y avoit de l'eau , parce que la vûe de ce liquide étoit pire pour lui que de souffrir mille morts ; après qu'on lui eut obéi il devint plus tranquille , & se remit sur son séant sans aucune apparence de trouble.

Je lui proposai alors pour surmonter son horreur de l'eau , de se laisser plonger plusieurs fois dans un bain qu'on lui prépareroit ; mais il me conjura les larmes aux yeux de ne pas lui en parler seulement , de peur que cela ne réveillât en lui des idées dont les suites lui devenoient si terribles. Je me contentai seulement de le

d'Observations. Septembre 1755. 197
presser à se couvrir une partie du corps de la pommade mercurielle que je lui fis donner pour cela , il m'obéit volontiers ; mais aux premières frictions qu'il se fit le long du bras , il fut pris de si grands tremblements & d'une suffocation si convulsive au gozier , qu'il me protesta plusieurs fois qu'il alloit se précipiter de la fenêtre pour s'en délivrer. Encouragé de nouveau à supporter patiemment cette attaque , il continua son ouvrage , mais toujours avec des mouvemens si extraordinaires , des cris si féroces , des juremens & des lamentations si touchantes qu'on ne pouvoit le regarder sans compassion. Enfin s'étant couvert de l'onguent une partie du corps , il parut aussi tranquille que la première fois.

Demie heure après, les mêmes accidents lui reprirent avec un vomissement de glaires verdâtres ; son horreur de l'eau diminua tout-à-coup : il vit manger & boire son épouse sans nulle aversion , sans nulle crainte des liquides , ordonna même qu'on lui préparât à souper , assurant qu'il boiroit à son tour & qu'il ne se sentoît plus nulle répugnance pour le liquide. Depuis ce moment les accidents convulsifs furent peu de chose , il ne se plaignit d'aucune douleur : déjà ses parens se flattoient qu'il seroit en état de souper bientôt , n'ayant pu rien manger ni boire depuis trois jours ;

mais comme il souhaitoit reposer quelques momens auparavant , il se coucha , se couvrit la tête du drap & mourut de la sorte sans qu'on s'en apperçut qu'au moment qu'on fut pour l'éveiller. Tous les autres qui craignoient le même sort furent agréablement trompés, ils jouissent encore aujourd'hui d'une parfaite santé ; & tout le golfe de Saint Tropès pourra vous attester leur guérison.

CINQUIEME OBSERVATION.

En 1748. au mois de Décembre un Chirurgien ayant été mordu par un chien enragé sur le dos de la main , partie très-dangereuse comme l'on sçait ; révoit chaque nuit à des combats avec des loups & des chiens enragés , & s'éveilloit alors saisi d'épouvante & couvert de sueur. Il me fit part vingt jours après de son trouble. L'application de la pommade Mercurielle réitérée journellement sur la plaie , & quelques doses de la poudre de palmaris le préservèrent de la Rage.

SIXIEME OBSERVATION.

En 1749. en hiver je fus mordu au dos de la jambe par un petit chien qu'une jeune Demoiselle tenoit quelques momens

d'Observations. Septembre 1755. 199
auparavant couché sous ses genoux. La
qualité de la morsure qui saigna peu, l'as-
surance positive que cette Demoiselle me
donna que son chien n'étoit pas enragé,
joint à un voyage que je fis le lendemain
d'assez long cours, me firent bientôt ou-
blier ce petit accident. Je n'y aurois même
plus pensé si je n'eusse senti de temps à au-
tre des douleurs sous la cicatrice de la
morsure qui fut promptement fermée. Je
craignis avec fondement que le chien ne
fût dans un commencement de Rage que
la Demoiselle ne connoissoit pas. De retour
un mois après aux mêmes cantons, je cou-
rus m'informer si le chien vivoit encore.
On m'apprit qu'il s'étoit égaré le lende-
main d'après la morsure qu'il m'avoit faite ;
& qu'il avoit pareillement mordu plusieurs
autres chiens. Un trouble subit me saisit ;
je devins sombre & rêveur, la cicatrice
devint plus douloureuse ; ma consternation
augmenta en même-temps ; je cherchai de
l'eau pour voir si j'étois hydrophobe, je
retournai promptement à la ville, & je fis
appliquer une ventouse sur la cicatrice de
la plaie qu'on scarifia profondément, &
que je laissai saigner tout le temps qu'il
falloit. Je la couvris de Mercure deux fois
la journée ; j'en frottai encore le long de
la jambe ; je pris deux fois le Turbith mi-
néral à la dose de trois grains qui me cau-

fa une copieuse évacuation par haut & bas ; je continuai les frictions pendant quinze jours de suite. Enfin le trouble se dissipa , l'espérance revint , la plaie se referma & je fus parfaitement guéri.

SEPTIEME OBSERVATION.

La fille de Clémens Olivier de Sainte Maxime âgée de 17 ans , fut mordue au mois d'Avril de l'année 1750. par un gros chien enragé qui la renversa par terre , lui fit plusieurs plaies considérables aux bras , à la main & aux jambes , ayant emporté les chairs dans quelques endroits. Il fallut bien du temps à toutes ces blessures pour être cicatrisées ; on ne les pansa qu'avec la pommade Mercurielle & le digestif ordinaire. Je lui fis faire plusieurs frictions sur les bras , les épaules & les jambes ; après l'avoir fait saigner auparavant pour prévenir l'inflammation , & l'avoir purgée plusieurs fois avec le Turbith minéral. Dès les premiers jours cette fille avoit un sommeil interrompu par des rêves effroyables , croyant toujours être aux prises avec le chien enragé. Dès que le Mercure commença à pénétrer dans le sang , la confiance reparut , ses allarmes s'évanouirent ; les playes ne furent cependant tout-à-fait fermées que deux mois après , elle jouit encore d'une parfaite santé.

HUITIEME OBSERVATION.

Le nommé Olivier la Rose & Pascal de Callian furent pareillement mordus par un chien enragé en 1751, l'un à la jambe, l'autre à la cuisse, les lambeaux des chairs emportés. J'employai pour les guérir la méthode dont je viens de parler. Ils laisserent leurs plaies long - temps ouvertes, prirent deux fois le Turbith minéral, n'employèrent que la pommade Mercurielle dans le pansement, & les frictions que je leur ordonnai de faire le long des parties blessées; & vivent encore aujourd'hui guéris & contents.

NEUVIEME OBSERVATION.

La fille du sieur Ferran aubergiste de Grasse, ayant été mordue à travers la main gauche, le mois de Septembre de l'année dernière (1754) par un chien vraisemblablement enragé, eut sa plaie bientôt consolidée par le secours de son Chirurgien. Son Pere à qui des personnes dignes de foi assùrerent dans la suite que le chien qu'on avoit tué sur le champ en avoit mordu plusieurs autres, me confia sa fille sur la proposition que lui en fit M. l'Abbé Laugier, Maître de Musique de cette ville,

pour la préserver du malheur dont elle étoit menacée. Je trouvai quinze jours après son accident la cicatrice de sa plaie fort douloureuse, ce qui m'obligea à l'assujettir d'abord à quelques frictions réglées sur cette partie ; elle prit cinq à six jours après de petites doses de Turbith minéral, & dès que la douleur eut disparu, je fis discontinuer les frictions de la pommade Mercurielle. Elle est encore aujourd'hui en bonne santé.

» Tel est Monsieur le précis des Obser-
» vations qui décident de la sûreté du Mer-
» cure, comme un préservatif assuré con-
» tre la Rage. Celles qu'il me reste à vous
» communiquer, pour n'avoir pas eu de
» si heureux succès, n'en prouveront pas
» moins la bonté de ce remède, & nous
» fourniront aisément des conséquences &
» des inductions nécessaires pour établir
» une théorie plus exacte, & une curation
» plus certaine de cette maladie, ce fera
» à vous à en juger.

Je suis Monsieur &c.



S U I T E

Des Observations sur la Rage.

Nous croyons à propos d'ajouter les Observations suivantes à celles de M. Darluc. Elles pourront fournir matière à raisonner & sur les effets de la Rage, & sur la manière de traiter cette maladie sur laquelle il y a encore bien des choses à dire.

Voici ce que M. Jean Starr rapporte dans une lettre qu'il écrit à M. Huxham au sujet d'un cheval mordu par un chien enragé.

Le premier de Décembre 1749. un chien très-gros & enragé mordit un cheval à l'épaule, au poitrail & aux nardines. Il sortit beaucoup de sang de ces playes. M. Starr voulant prévenir les accidens facheux qui pouvoient résulter de ces morsures, y fit appliquer de l'onguent de Mercure, * ordonna le lendemain une saignée & fit prendre pendant cinq jours à cet animal malade le *Lichen cinereus terrestris* avec du poivre noir dans du lait. ** On laissa en-

* La méthode de traiter la Rage par l'usage externe ou interne du Mercure n'est pas nouvelle. On la connoissoit bien avant que M. Sauvage D. M. M. en parlât.

** C'est le grand remède usité en Angleterre contre la Rage.

suite 14 jours d'intervalle, après lesquels on reprit pendant 4 jours l'usage du même remède.

Toutes les plaies s'étant parfaitement guéries, le cheval reprit sa première vigueur; mais le 25 du même mois il parut avoir horreur de l'eau en entrant à l'abreuvoir, & ce ne fut que vers le soir qu'il se détermina à boire. Le lendemain son horreur pour l'eau augmenta, malgré une soif violente dont il étoit tourmenté & qui lui rendoit la langue sèche, livide & brune. Il paroïssoit faire tous ses efforts pour boire, car il approchoit sa bouche de l'eau; mais il la retiroit promptement avec de violentes convulsions. Ces accidents durèrent pendant deux jours, après lesquels la Rage s'étant entièrement déclarée, on prit le parti de tuer cet animal.

M. Starr qui avoit voulu essayer si le Musc qu'on recommande si fort en Angleterre dans ces sortes de cas auroit quelque vertu, en avoit fait prendre à ce cheval un demi gros avec un gros de cinabre incorporés dans la conserve de romarin. Deux heures après le cheval ne témoigna aucune répugnance contre l'eau, & but volontiers. L'animal n'avoit pris ce remède qu'après une copieuse saignée qu'on lui avoit faite. M. Starr prétend que s'il eût mis du nitre dans l'eau que le cheval

d'Observations. Septembre 1755. 205
avoit bue , & que si cet animal eût pû continuer l'usage du bol , il l'auroit guéri entièrement.

M. Philippe-Frédéric Gmelin en prenant possession de la Chaire de Professeur extraordinaire de Médecine à Tubingue en 1750 , rapporta dans sa dissertation inaugurale , dans laquelle il fait mention d'un nouvel antidote spécifique contre les effets de la morsure d'un chien enragé , les fièvres malignes , pestilentielles , putrides , inflammatoires , accompagnées de hoquets , de manie , de mélancholie &c. les propres termes de M. Colinson de la Société Royale de Londres , qui lui en avoit fait part en s'exprimant ainsi.

Notre société vient d'être enrichie d'un nombre considérable d'objets curieux parmi lesquels une formule nouvelle & vraiment spécifique contre la morsure des chiens enragés tient le premier rang. On en a fait l'essai sur des criminels & des gens condamnés à la mort. Ce remède à très-bien réussi dans les fièvres malignes & pestilentielles. En voici la doze. *Seize grains de Musc ,* autant de Cinabre & autant de Cochenille.* Le mot Anglois , dit M. Gmelin , est *Vermillon* , que quelques-uns prennent pour l'écarlate , d'autres pour le *Minium* ,

* On ne peut rien de plus déraisonnable que l'usage abusif du Musc en Angleterre , du camphre dans le Nord , & du Mercure en France.

d'autre pour le Cinabre artificiel. Pour moi je crois, ajoute l'Auteur, qu'on peut entendre aussi par ce mot la Cochenille. Cette mixtion fait fuer le malade pendant quarante-huit heures & le guérit parfaitement. Tous les malades qui en ont fait usage, ont eu lieu d'en être satisfaits. On donne encore ce remède avec succès à 12. 10. & 8. grains dans les fièvres putrides & dans les petites véroles. Pour les maniaques & les insensés la doze est de 24. grains. Il ne réussit pas à 12. grains dans les fièvres inflammatoires accompagnées de hoquets. L'efficacité de cette poudre dépend de celle du Musc. Quelques-uns ont ajouté suivant l'indication quelques grains de camphre. Ce qui fait le principal mérite de ce remède, c'est qu'il ne fait aucun tort au malade quand par hazard il ne le soulage pas.

L'imitation de ce remède a cependant eu un succès bien différent sur un homme mort à l'Hôtel-Dieu de Paris au mois d'Avril de cette année 1755.

Le Suisse du Prince de Talmont, homme d'un bon temperamment, dans la fleur de son âge & qui n'avoit fait aucune débauche, fut mordu par un petit chien avec lequel il badinoit. On publia qu'il étoit enragé, quoiqu'on n'en eût aucune preuve, & en conséquence on le tua. Cependant

d'Observations. Septembre 1755. 207
 les blessures du malade ne furent pas long-
 temps à se guérir ; mais il ne put venir à
 bout de chasser de son esprit les noires im-
 pressions que cet accident lui avoit cau-
 fées. Quelques temps après il eut des con-
 vulsions accompagnées de délire ; mais qui
 ne se faisoient sentir que par accès. Une fié-
 vre violente survint ensuite, & le malade
 avoit la peau sèche & brulante.

On le saigna du bras & du pied, &
 après ces préliminaires il fut transporté à
 l'Hôtel-Dieu, où on le mit avec toutes
 les précautions usitées en pareil cas dans
 la salle des fols. Le délire augmenta alors
 & les accès devinrent plus fréquens. Dans
 l'intervalle de ces accès tantôt il buvoit
 sans peine, tantôt il ne le faisoit qu'avec
 répugnance. Cette répugnance augmenta
 après qu'il eut pris le prétendu remède
 Chinois, tronqué d'une recette insérée
 dans les mémoires de la Société Royale
 de Londres, par M. Colinson, & dont on
 vient de parler plus haut.

*Voici de quelle manière on administra ce
 remède.*

℞	Spiritus vini	℥ ij
	Addē opii	gr. v.
	Moschi	gr. viii.
	Cinabar artific.	gr. xxxix.
M. Fiat potio.		

Le malade ne put avaler cette potion
 qu'avec des contorsions affreuses, & il lui

sembloit que son gozier étoit tout en feu. Il se plaignit ensuite d'un étranglement qu'il ne pouvoit plus supporter. Cependant l'envie de guérir l'engagea à prendre quoiqu'avec de grande difficultés, la poudre de Palmarius préparée en aumelette. La fièvre, loin de se calmer augmenta encore, & le malade ne prenant aucune nourriture, & ayant d'ailleurs l'esprit continuellement agité, mourut sans donner d'autres preuves qu'il fût attaqué de la Rage.

L E T T R E ,

Sur l'inoculation de la petite vérole, par M. Raulin de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & Docteur en Médecine, à M. Dariole Pere, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, au Port Sainte Marie, dans la Province de Guienne.

Vous exigez donc Monsieur que je vous instruisse de ce qui se passe à Paris, au sujet de l'inoculation de la petite vérole. Vous avez sur moi un droit que votre amitié me rend bien flatteur. Je vais satisfaire en partie à votre demande, mais vous me ferez grace pour le détail de tout ce que l'on dit des bons ou des mauvais effets de cette opération.

opération ; je me contenterai de vous en donner une idée. Vous le verrez plus au long dans le premier volume des maladies occasionnées par le dérangement des saisons , je tâcherai de le publier au commencement de l'hiver prochain puisque vous le voulez absolument.

On fit à Londres en 1721 le premier essai de l'inoculation , dont l'usage étoit déjà ancien dans la Circassie , dans la Géorgie & à Constantinople. Cette opération parut d'abord avoir le succès le plus heureux. Presque tous les Anglois , des Médecins même de nom la regardoient déjà comme la découverte la plus précieuse de la Médecine. Le Roi d'Angleterre fit inoculer ses enfans ; une partie du peuple suivit cet exemple éclatant ; tout fut séduit par l'enthousiasme & la nouveauté. Londres s'empressa de faire participer ses colonies aux avantages de cette méthode. On la pratiqua d'abord dans la nouvelle Angleterre , mais elle y causa tant de ravages , * qu'elle fut proscrite par le cri Public , & peu de temps après défendue sous de rigoureuses peines , par un bill de la Chambre basse établie à Boston.

La terreur que cette méthode avoit répandue dans le nouveau monde , fit que les

* Les Mémoires Litter. de la grande Bretagne
tom II. p. 221.

Anglois la suivirent de plus près. Ils apprirent en même-temps que de treize soldats qu'on avoit inoculés à Crémone, il en étoit mort trois, & que six avoient été dans le plus grand danger. Ils ne tarderent pas à être alarmés des malheurs des habitans d'Hartford ; l'inoculation y avoit produit des petites véroles confluentes, malignes & si contagieuses, qu'on coupoit déjà les communications pour préserver les pays circonvoisins. Dès ce moment-là, on voyoit dans toutes les nouvelles Littéraires que l'inoculation produisoit des petites véroles confluentes & mortelles ; ses partisans mêmes avouoient qu'elles étoient suivies de symptômes effrayans. Les Gazettes de Hollande (sur-tout celles du 12 & du 18 de Décembre 1723.) faisoient mention de bien des personnes mortes après avoir été inoculées ; & les nouvelles Littéraires confirmèrent que les Turcs mêmes anciens dépositaires de cette méthode, en faisoient très-peu de cas, & ne la pratiquoient presque pas. A la vue de tous ces désordres, les Anglois déclarèrent l'inoculation infidèle, fautive, contagieuse & capable d'infecter des Provinces entières. En conséquence le Parlement interposa son autorité pour en arrêter le progrès & le danger.

L'inoculation quoique proscrite en An-

d'Observations. Septembre 1755: 211
gleterre & dans le nouveau monde, avoit
encore des partisans à Paris. On fit des tenta-
tives pour en introduire l'usage dans cer-
te Capitale ; mais M. de la Vigne en repré-
senta tout le faux dans une Thèse qu'il fit
soutenir dans les écoles de Médecine le
30^e. de Décembre de l'année 1723. Telle
fut la fin du premier règne de ce fameux
préservatif des petites véroles dangereu-
ses.

Malgré tous ces défavantages, l'inocu-
lation a toujours eu des partisans en An-
gleterre ; le peuple de cette nation ne se
déprévent pas aisément. On y recommen-
ça à inoculer en 1746, avec des succès
heureux en apparence, ils durent encore
(c'est le bruit Public.) Cette opération est
aussi en usage à Genève depuis 1750. Le
zèle de M. de la Condamine pour l'utilité
de sa patrie, lui a fait prendre à cœur cet-
te méthode, sur ce qu'on en dit de bon
ailleurs. Il n'y a que peu de temps qu'il en
fit un savant éloge à l'Académie Royale
des Sciences, & il lui donna de si belles
couleurs, que peut s'en faut qu'il ne l'ait
justifiée dans l'esprit du Public ; c'est un
effet ordinaire de son éloquence.

M. Hosty Médecin de la Faculté de
Paris, Irlandois de naissance, a voulu con-
noître par lui-même le vrai de ce présér-
vatif tant vanté dans sa première patrie. Il

alla à cet effet à Londres pendant le mois de Mars dernier, & il a fait le rapport dans l'année littéraire de tout ce qu'il y a vû & appris sur cette opération. Il a suivi à Londres 252. personnes inoculées depuis l'âge de trois ans jusqu'à celui de 36, avec un succès toujours heureux ; & on l'a assuré que de 851. personnes inoculées dans les Hôpitaux, il n'en étoit mort que quatre, dans le temps que selon les registres de l'Hôpital, de neuf personnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux. &c.

Il faudroit, Monsieur, qu'il se fût fait un grand changement dans la nature, pour que l'inoculation qui fut proscrite avec tant d'éclat & avec tant de raison il y à 32. ans, fût aujourd'hui dédommée par tous les avantages qu'on lui attribue. Il se peut qu'elle en a quelqu'un, mais elle tiendra toujours du problème, tant qu'on opposera aux Inoculateurs des raisons sensibles & des observations constantes & avérées, qui leur prouvent qu'ils ne regardent pas cette opération dans toutes ses faces, & qu'ils ne la considèrent qu'en ce qu'elle paroît d'abord avoir de bon.

M. Cantwell de la Société Royale de Londres, Docteur Régent & Professeur des Ecoles de Médecine de la Faculté de Paris, s'élève par un effet de son zèle pour

d'Observations. Septembre 1755. 213
le bien Public, contre tout ce qu'on avance de nouveau en faveur de l'inoculation. Il vient de publier à cet effet une savante dissertation où l'on trouve des preuves éclatantes de sa capacité & de son mérite. *

Voici, Monsieur, pour vous donner une idée de ces disputes, un petit extrait de ce que l'on soutient pour & contre l'inoculation. ** Vous verrez d'abord dans chaque article ce que les Inoculateurs avancent, ensuite ce qu'on leur répond.

1°. On a observé que de cent malades inoculés, il n'en meurt qu'un pour le plus; au lieu que d'un pareil nombre qui a la petite vérole naturelle, il en meurt vingt selon des observations suivies; ce sont sur cent malades dix-neuf de conservés, l'avantage est considérable.

2°. On a mal observé & mal calculé le nombre des gens qui meurent de la petite vérole naturelle, il n'est pas rare quand elle est discrète & benigne, sur-tout dans le pays où j'ai exercé la Médecine, qu'il n'en meure qu'un sur cent. Cette maladie étoit épidémique à Paris en 1723, il pa-

* Ces deux Ouvrages se vendent chez Laguerre, Imprimeur & Libraire, rue Saint Jacques, à l'Olivier.

** On vient aussi de donner la traduction de la Thèse soutenue en 1723,

roïssoit qu'il mouroit beaucoup de monde ; la peur grossit toujours les objets ; cependant malgré la saison contraire , & la complication des maladies , on ne perdoit à peine dans les Hôpitaux où il en meurt toujours plus qu'ailleurs , qu'un malade sur vingt. De ce côté-là la petite vérole inoculée n'a pas de grands avantages sur la naturelle , & on a déjà vû qu'elle n'est pas moins formidable quand elle est contagieuse. La petite vérole naturelle ne paroît dans le même pays que de loin en loin , au lieu que par l'inoculation , on la rend très - fréquente & toujours présente partout ; de sorte qu'elle répand une contagion presque continuelle dans les saisons où l'on a coutume d'inoculer. Tout considéré , si dans un temps donné , dans l'espace de trois mois , par exemple , il doit mourir 400 sujets de la petite vérole naturelle ; il en mourra 700 dans le même espace de temps dans le pays où l'on pratiquera l'inoculation. * Si l'on inocule la petite verole dans un temps où l'on est menacé d'épidémie , on fixe & l'on détermine la maladie & la contagion. Car les causes de maladies épidémiques répandues dans l'air , affectent plus ou moins tous ceux qui communiquent avec l'atmosphère contagieuse ; & il en résulte des maux infinis.

* Thèse de Médecine , pag. 32.

On inocule tout le monde indifféremment. N'y a-t'il pas souvent beaucoup de gens inoculés à trois ans & qui meurent de cette opération, qui peut-être n'auroient pas eu la petite vérole naturelle avant trente, & qui n'en seroient pas morts. Cela peut porter un préjudice considérable sur un grand nombre. D'ailleurs on ne voit pas qu'il soit raisonnable d'abrégér ainsi la vie des hommes ou de la risquer. C'est se faire malade exprès de propos délibéré, pour avoir la misérable consolation de préparer son corps à la maladie ou à la mort.

2°. La petite vérole inoculée est toujours du nombre des discretes, elle est douce & benigne, & elle n'est pas contagieuse comme la petite vérole naturelle.

» Cette petite vérole confluyente & pestilentielle, dont la malignité & la contagion ravageoient la nouvelle Angleterre ; celle qui porta l'épouvante & l'effroi dans la ville d'Hartford & dans son voisinage, n'étoient-elles pas venues à la suite de l'inoculation ? Etoient-elles du nombre des discretes, des douces, des benignes ? Celle qui de treize soldats inoculés à Véronne en tua trois & en mit six à deux doigts de la mort, étoit-elle d'un bon caractère ? Etoient-ce encore des petites véroles douces & benignes, que celles dont le Parlement

d'Angleterre arrêta la cause en proscri-
vant l'inoculation, à l'exemple de la Cham-
bre Basse de Boston? On a encore des
exemples des préjudices qu'a causé cette
méthode. On voulut en faire à Constanti-
nople un nouvel essai. On inocula dans cette
Capitale un nombre de personnes à la fois, il
en résulta une petite vérole maligne qui
les emporta presque toutes. *

Deux freres en Angleterre, (c'étoient
des Seigneurs, on les nomme) s'étant fait
inoculer, l'un mourut & l'autre fut réduit
à un état de cachexie. ** Le fils de Milord
Inchiquin mourut après cette opération.
Les 5 enfans de Milord Smith en périrent
tous. Un autre Seigneur a perdu par ce
moyen un des 4 enfans qu'il avoit. L'inocu-
lation ne porta pas sur un des 3 restans,
mais les deux autres ne firent qu'échap-
per à sa violence. Tous ces faits & bien
d'autres de la même nature sont constatés
dans la dissertation de M. Cantwell. Waf-
tat rapporte qu'un homme qui avoit été
inoculé donna la petite vérole à six per-
sonnes du même logis, & qu'il en mou-
rut une. Les Anglois même attribuerent
l'épidémie de Londres à un nombre de
malades qui sortirent trop tôt de l'Hôpital
des inoculés. &c.

* Dissert. de M. Cantwell, p. 79.

** Ibid. p. 41.

d'Observations. Septembre 1755. 217

3°. Les pustules qui viennent à la suite de l'inoculation , ne gâtent jamais ; ainsi l'on prévient par-là la difformité d'un grand nombre de sujets.

¶ On avoit déjà observé en 1723. que les inoculés perdoient beaucoup de leur teint naturel. Il y a actuellement en Irlande plusieurs Demoiselles de la première qualité qui en sont tellement défigurées , que les parents ont du regret de les avoir fait inoculer. * Il arriva à Paris l'année dernière quelque chose de semblable à un homme épris de sa beauté ; il voulut absolument être inoculé. Il fut trompé dans ses espérances , il en fut tellement gâté qu'il n'osa plus se montrer, il se fit moine. Un Colonel voulant conserver à ses deux filles une beauté qui les faisoit admirer , les soumit à l'inoculation ; mais le mal fit tant de ravages , & changea tellement leur physionomie qu'elles n'étoient presque plus en état de se montrer en public.

4°. Les scorbutiques, les asthmatiques ; les filles qui ont les pâles couleurs , ne se trouvent pas plus mal de l'inoculation que les autres.

¶ C'est une méthode bien heureuse ; puisqu'elle fait qu'une maladie compliquée n'est pas plus dangereuse que si elle étoit simple. Cependant Timon nous assure

‡ Dissert. de M. Cantwell, p. 12.

qu'on inocula à Constantinople des enfans de trois ans, attaqués d'écrouelles, de maladies héréditaires, d'épilepsies, dans le marasme, & avec des flux de ventre colliquatifs, & qu'ils moururent tous. * On auroit beau vouloir justifier l'inoculation de toutes ces morts, n'a t'elle pas été également funeste à des personnes saines & robustes ?

5°. Ceux qui sont inoculés sont pour la suite à l'abri de la petite vérole, quand bien même il ne paroîtroit que peu de boutons, & quand il n'en paroîtroit pas du tout, la suppuration des ulcères tient lieu de cette maladie. Cette suppuration est une preuve non équivoque que l'inoculation a opéré dans la masse du sang.

La suppuration de la petite vérole naturelle, est beaucoup plus abondante que celle des ulcères de la petite vérole inoculée, & elle l'est pour le moins autant que celle qui vient à la suite de l'inoculation. Cependant on n'est pas à l'abri de l'avoir une seconde & une troisième fois ; les exemples en sont assez fréquents pour ne pouvoir pas en douter. L'art l'emporteroit-il sur la nature dans cette opération ? Non, on se trompe, car quoiqu'on ait eu la petite vérole artificielle dans toutes les formes, on n'est pas à l'abri d'avoir ensuite la

* Timon ; p. 33. Thèse de Médecine, p. 25.

d'Observations. Septembre 1755. 219
naturelle , en voici des preuves. Un jeune
Seigneur Anglois étant à Rheims en 1736.
eut la petite vérole naturelle , quoiqu'il
l'eût déjà eue à Londres par l'inoculation; ce
fait est confirmé par une lettre d'un Profes-
seur de Médecine de Rheims qui conduisit
cette maladie. * M. Milin Médecin de la
Faculté de Paris , rapporte qu'en 1723 ,
un étudiant tomba malade d'une petite vé-
role confluente, dont il a resté fort marqué
quoiqu'il l'eût eue chez lui par inoculation.
Un Seigneur Irlandois a assuré M. Miffa
Médecin de la Faculté de Paris , qu'il y a
des familles en Irlande qui ne veulent pas
entendre parler de l'inoculation , parce
qu'on a vû reparoître la petite vérole deux
ou trois fois dans des sujets qui avoient été
inoculés, & parce que cette opération avoit
été fatale à des héritiers chéris. &c. **

6°. L'inoculation ne donne pas la peti-
te vérole à quelqu'un qui ne devoit pas
l'avoir ; ainsi on ne risque rien en leur
faisant cette opération.

Si l'on ne donne pas la petite vérole
à des gens qui ne doivent pas l'avoir, on
risque de donner par l'introduction du pus
variolique des maladies encore plus dan-
géreuses. Le fils d'un Fermier près de la

* Differt. de M. Cantwell , p. 7.

** Differt. de M. Cantwell , p. 13.

Ville de Cork en Irlande fut inoculé, il y a environ deux ans & demi. Il ne parut aucune pustule ni suppuration, mais le malade mourut le cinquième jour d'une gangrène au bras où l'incision avoit été faite. Le Docteur Hadou, un des plus zélés Inoculateurs de la grande Bretagne, avoue qu'il arrive souvent après l'inoculation des inflammations, des clous, des tumeurs & quelques fois des symptômes très-violents. Comment n'en arriveroit-il pas ? La qualité deletère de l'humeur qu'on insinue immédiatement dans le sang, durcit & rend carcinomateuses les lèvres des plaies ; on en voit sortir une humeur virulente, & semblable à celle qui découle d'un cancer ouvert. Des ulcères quelquesfois incurables, mais toujours rebelles, se font dans les glandes des issues où l'art ne peut pénétrer. * Un Médecin Anglois assure que l'inoculation devient souvent un source d'autres maladies fâcheuses. Les fièvres pétéchiâles (observe M. Cantwell) si communes en Angleterre, en Ecosse & en Irlande, les fièvres lentes & héctiques, les marâsmes, les atrophies, effets ordinaires des suppurations internes, ne pourroient-elles pas en provenir ? Quoi qu'il en soit on n'a que trop d'expériences qui prouvent que l'inoculation affoiblit beaucoup le tempérament,

* Thèse de Médecine, p. 21.

d'Observations. Septembre 1755. 221
& l'on a eu soin d'avertir dans les nouvelles Litteraires qu'il y avoit bien des inoculés qui demeuroient mal sains. On n'introduit pas impunément dans le sang un corps étranger , & moins encore des matieres réduites à l'état de putréfaction , comme le pus des pustules varioliques.

7°. L'humeur de la petite vérole est différente des autres humeurs , & on ne risque pas en l'inférant de donner d'autres maladies qui se communiquent , comme les maladies vénériennes, les écrouelles, le scorbut, la gale &c.

¶ Par quel art est-ce donc qu'on purifie le pus de la petite vérole inoculée , des vices dont la matiere qui le fournit , étoit atteinte avant l'opération ? Comment, on ne voudra ni boire ni coucher avec un galeux , un vérolé , un Phthistique &c. crainte d'absorber quelque molécule insensible de leur transpiration , & l'on recevra dans son sang les liquides les plus infectés de ces malades , sans craindre de contracter leurs vices primitifs ? On se fait illusion : ce pus est doublement infecté , & l'on doit en attendre plus d'une maladie.

Tous les hommes n'ont pas la petite vérole naturelle , il y a des familles entieres qui en sont exemptes ; cependant on inocule tout indifféremment , & l'on risque de tout gâter. Car l'enfant dont on prend

le pus peut avoir dans ses liquides des principes de corruption qu'il tient de ses parens ou de sa nourrice. Quoiqu'ils ne soient pas encore développés, ils n'en seront pas moins à craindre ni moins en état d'infecter des familles sans reproche, d'une tache d'autant plus redoutable, qu'elle ne se manifeste souvent que dans les descendants. Ne vaudroit-il pas mieux couler ses jours au gré de la nature ? N'est-ce pas un véritable moyen pour rendre tous les maux communs, & n'est-ce pas jeter les fondemens d'une infirmerie universelle, où l'on s'empresse d'affujettir tous les hommes ? On doit regarder la petite vérole naturelle comme une véritable crise, que la nature a soin de préparer de longue main pour la rendre parfaite. Elle le feroit toujours, & la petite vérole feroit aussi toujours discrète & benigne, si quelque vice contagieux ou quelque dérangement de l'atmosphère, ne précipitoit pas le développement de la matiere variolique, & ne rendoit pas par-là la crise imparfaite. Telle est la cause ordinaire des ravages que fait la petite vérole, ou des incommodités fâcheuses qui en font les suites, & qui se présentent le plus souvent sous des faces toutes différentes. N'est-ce pas là aussi le cas de l'inoculation & l'effet du virus, ou du poison variolique, inséré dans

d'Observations. Septembre 1755. 223
les vaisseaux, dans le dessein mal entendu
de seconder la nature ? Mais il ne sçau-
roit produire qu'une crise imparfaite ,
dont on a toujours lieu de craindre des
suites fâcheuses. *Est ignis suppositus cineri
doloso.*

Voilà, Monsieur, une partie des rai-
sons qu'on donne pour & contre l'ino-
culation ; j'en suis l'Historien , & non pas
le défenseur.

J'ai l'honneur d'être &c.

A. Paris le 3^e. d'Août 1755



L E T T R E

De M * * D. M. P. à M. Miffa D. M. P.
au fujet de l'inoculation de la petite vérole.*

De Paris ce 6 Août 1755.

MONSIEUR,

IV. Enfin l'inoculation de la petite vérole va triompher en France, & l'Automne prochaine nous ne verrons que des *inoculés*. Je fouhaite que les succès répondent aux idées avantageufes que les fectateurs de ce fyftême s'en font formés. Loin d'être partisan de cette méthode, j'ai plusieurs raifons pour penfer comme vous, Monsieur, & Monsieur Cantvrell notre confrere. J'efpere même dans la fuite vous faire part de mes réflexions à ce fujet. En attendant trouvez bon que je vous communique une lettre que M. Gervais Chirurgien de Leyden à écrite de cette ville en date du 21 Juin de cette année à M. Gervais fon fils maintenant à Paris, la voici en fubftance.

» M. Gaubius * après avoir préparé la
» perfonne qu'il vouloit inoculer, ordon-
» na une faignée du bras que je lui fis le

* Professeur en Chymie à Leyden, & fort connu par fes ouvrages.

matin

» matin , mais assez médiocre parce que le
» malade étoit d'un tempérament déli-
» cat. Sur le soir nous ouvrîmes sur chaque
» bras la peau à la longueur d'un pouce ,
» & nous y mîmes un fil ou une meche im-
» bibée de matiere variolique que nous
» avons eue par le moyen de M. Swen-
» che , * qui nous avoit assuré qu'elle étoit
» de bonne sorte & qu'il l'avoit tirée d'un
» corps sain. Nous mîmes sur les plaies un
» supuratif, & ce ne fut qu'au bout de 48
» heures que nous levâmes l'appareil. Nous
» nous apperçûmes alors que la suppuration
» étoit bien établie. On retourna le fil
» qu'on mit dans les plaies , & il y resta
» encore 24 heures après lequel temps on
» le retira. On continua ensuite de panser
» les plaies avec le supuratif.

» Il se passa 10 jours sans qu'on apper-
» çût la fièvre , ni aucune pustule ; mais le
» onzième jour la fièvre parut , & le dou-
» zième il parut quelques taches sur la
» peau. Le treizième le malade étoit cou-
» vert de boutons depuis la tête jusqu'aux
» pieds , & bientôt tout le corps en fut
» tellement rempli qu'on commençat à
» craindre pour le malade. Il eut un déli-
» re considérable & on fut obligé de lui
» appliquer les vésicatoires à la jambe. Cet
» accident survint le 10^e jours depuis que la

* Professeur célèbre à la Haye.

» petite vérole avoit commencé à paroître:
 « Les soins redoublés de M. Gaubius ti-
 » rerent enfin cette personne du danger
 » évident où elle avoit été. Il lui survient
 » cependant de temps en temps des pustu-
 » les qui supurent & qui l'incommodent
 » beaucoup. On pourroit nommer cette
 » petite vérole, confluente. &c.

Vous voyez, Monsieur, par cette lettre que l'inoculation de la petite vérole n'est pas aussi innocente qu'on veut la faire passer, & qu'il faudroit encore bien des expériences sur des criminels avant que de hazarder de la donner à des personnes qui sont chères à l'Etat.

J'ai l'honneur d'être &c.

N^o. Nous prions les personnes qui écriront sur ces matières de vouloir bien nous les communiquer pour les rendre publiques par la voye de ce Journal: Comme nous ne devons prendre aucun parti, nous insérerons également le pour & le contre. La nécessité d'insérer ces deux pièces, vu les circonstances, a encore retardé plusieurs choses que nous comptions publier. Ce sera pour le mois prochain.



PREMIERE OBSERVATION.

Sur une Hydrocephale ou Hydropisie de la tête ; accompagnée de la Transparence & de l'Amolissement des Os du Crâne. Par Monsieur Betbeder ; Docteur en Médecine , Aggrégé au College des Médecins de Bordeaux , Inspecteur des Eaux Minérales du Mont de Marfan.

V. La nature toujours égale dans ses productions semble quelquefois fuivre des routes , qui nous font regarder comme des choses extraordinaires tout ce qu'elle produit dans ces occasions. Elle nous offre un de ces prodiges dans la naissance de Marie Ravot , fille de Guillaume Ravot , Vigneron de la paroisse de Begle près Bordeaux , & ancien Milicien retiré par Congé du Bataillon de Libourne , & de Jeanne Chereu.

L'état singulier de cette petite Fille nous a donné occasion de faire des observations neuves , curieuses & intéressantes : nous allons les communiquer au Public dans l'idée de lui faire connoître notre attention à observer tout ce qui a quelque rapport à la science de la Médecine si nécessaire à sa conservation ; & afin de le mettre en état de vérifier par lui-même , pendant la vie de l'Enfant , ce que nous avons observé.

Marie Ravot naquit le 23 Avril 1755 : dans la paroisse de Bégle, au village de Birambits, à une lieue de Bordeaux : l'accouchement fut naturel & les douleurs ne furent point longues. La Sage-femme s'étant mise en devoir de secourir la Mere, aperçut au passage une masse ronde qu'elle prit d'abord pour la Tête de l'Enfant ; mais la moleste extraordinaire de cette partie pensa lui faire commettre une faute considérable. Car imaginant que cette masse pouvoit être l'ensembe des membranes, & que l'Enfant y étoit encore renfermé, elle fut tentée de les ouvrir, quoiqu'elle sçût que les eaux s'étoient déjà écoulées : mais dans la réflexion elle prit un parti plus doux & plus sage. Elle exhorta la Mere à la patience, & elle-même attendit que quelque autre tranchée vint lever ses doutes. Tout réussit parfaitement, une nouvelle douleur s'étant fait vivement sentir la Mere fut heureusement délivrée, en mettant au monde la Fille qui fait l'objet de nos observations.

L'état de la santé du Pere & de la Mere, l'accouchement qui venoit d'être heureux, ne firent point supçonner que cet Enfant exciteroit bientôt la curiosité des Médecins & des Chirurgiens, ainsi que le zele des Académies. Elle parut jouir d'une parfaite santé, mais pendant que la Mere se re-

d'Observations. Septembre 1755. 229
mettoit de jour en jour , la nature opéroit
bien différemment sur la Tête de sa Fille.
Le huitième jour de sa naissance on com-
mença à s'appercevoir que sa tête grossissoit
& qu'elle devenoit transparente. Cette
grosseur & cette transparence augmentant
chaque jour , nous en fumes informés le 9
Août présent mois , & nous étant trans-
portés sur les lieux le surlendemain , nous
observâmes , que , quoique la face de cet
Enfant n'eût point souffert d'altération sen-
sible dans aucune de ses dimensions , la Tê-
te cependant étoit d'une grosseur extraor-
dinaire , tous les os qui composent les par-
ties supérieures , antérieures , postérieures
& latérales nous offrirent un phénomène
aussi nouveau que surprenant. Ils étoient
tous transparens , & en plaçant une bou-
gie à l'opposite on voyoit à travers dans
l'intérieur du crâne. On distinguoit le si-
nus longitudinal depuis la partie supérieu-
re & moyenne du Coronal jusqu'à son ex-
trémité inférieure ; les sinus latéraux ne
laissent aucune trace , & toute la sub-
stance du cerveau paroissoit une liqueur
limpide , claire & rougeâtre ; le Coronal ,
les Pariétaux , les Temporaux , la Roche
elle-même paroissoient également diapha-
nes , plus ou moins ramolis. On ne sentoit
une certaine résistance que vers les parties
supérieures & latérales de l'Occipital , &

ces portions étoient un peu moins transparentes que les autres os du crâne. Ils cédoient tous à la pression du doigt , mais on appercevoit encore moins de résistance dans l'endroit des futures. Nous avons observé dans ces endroits une membrane plus ou moins étendue. Entre les os pariétaux elle a deux travers de doigt de large ; les deux pièces du coronal sont également éloignées à la faveur d'une membrane d'environ un travers de doigt ; il paroît s'éloigner de sa connexion avec les os Sphénoïde , l'Ethmoïde , les os du Nez & s'avancer antérieurement , ce qui commence à produire une difformité dans la face. On trouve encore une séparation assez remarquable entre les Pariétaux & l'Occipital.

Le volume du Crâne ne s'est accru que par degrés & par l'écartement des os les uns des autres. La tête , lorsque nous l'avons visitée , avoit les dimensions suivantes. Depuis la racine du nez jusqu'à la nuque , quinze pouces & deux lignes ; d'une oreille à l'autre un pied neuf lignes , & de circonférence en passant horizontalement du coronal sur les temporaux jusqu'à l'apophyse transversale de l'occipital , un pied neuf pouces. Huit jours avant on n'avoit trouvé , suivant la mesure qu'en avoit pris le Chirurgien des Lieux , qu'un pied quatre lignes d'une oreille à l'autre , & de cir-

d'Observations. Septembre 1755. 231
conférence un pied huit pouces : ainsi depuis le premier Août jusqu'au 10. la Tête avoit crû d'un pouce en circonférence & de cinq lignes d'une oreille à l'autre.

Nous jugeons que la cause du volume prodigieux de cette tête est une résolution de la substance du cerveau en une sérosité dont l'épanchement produit cette Hydrocephale ; elle doit exciter l'attention de tous les curieux : mais la transparence & l'amolissement des os nous paroît un phénomène à examiner & sur lequel on ne pourra que tirer des conjectures pendant la vie de l'Enfant. Nous en recueillerons , avec soin , toutes les particularités ; la distance de notre domicile à celui de l'Enfant dont il s'agit ne ralentira point notre zele. Nous espérons que ce nouveau prodige nous fournira des preuves pour étayer une idée particulière que différentes observations nous ont fait naître sur la structure de la substance médullaire du cerveau ; nous la produirons en peu de temps dans une Dissertation qui a pour titre ; *ESSAI SUR LA NATURE DES ESPRITS ANIMAUX.*

On peut voir cet Enfant à toutes les heures du jour, il est logé chez le sieur Pechon, Maître Cordonnier, rue St. James. On entre par la rue de Gourgues.

ARTICLE II.

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

R É P O N S E

*De Monsieur le Cat à Monsieur Destremeau,
Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris.*

Au sujet de l'Agaric.

Vous embrassez, Monsieur, une très-bonne cause, & vous me paroissez très en état de la soutenir sans mon appui. M. Chabrol, dont je n'ai pas encore lu les objections, a grand tort, s'il prétend que c'est la faute de la compression que j'ai faite si l'Agaric ou plutôt le champignon *vesse de loup* ne m'a point réussi ; car j'ai fait d'abord cette compression tant directe que laterale assez forte pour empêcher l'issue du sang, & quand les cris du malade & les accidents m'ont contraint de la relâcher, je ne l'ai fait que par degrés ; or le dernier de ces degrés n'ayant point calmé les douleurs, & ayant cependant laissé couler le sang, il devient démontré que dans ce sujet au moins, l'Agaric ou le champignon

ne pouvoit arrêter l'hémorragie par aucun degré de compression qui ne produisît de plus grands accidents que la ligature , puisque celle-ci a fait tomber tous ces accidents ; donc il est constant par cette expérience qu'il y a au moins des cas où la ligature est préférable à l'Agaric.

Je crois , Monsieur , que vous trouverez cette conséquence bien modeste ; car quelle vertu nous vante t'on dans l'*Agaric* ? M. Miffa à l'habileté duquel on peut bien s'en rapporter , n'y trouve aucune qualité *stiptique* , *astringente* , & si je m'en souviens bien , il réduit ses propriétés à la *moleffe* & à la *spongiosité* , si l'on peut dire de sa substance , mais la charpie fine , rapée n'a-t-elle pas toutes ces propriétés à un degré supérieur à celles de l'Agaric , & les poudres fines , absorbantes & astringentes dont nos peres saupoudroient encore cette charpie , ne sont-elles pas encore de beaucoup plus efficaces que la poudre de la vessie de loup (*Lycoperdon*) qui , selon moi , vaut mieux que l'Agaric. La compression sur ces appareils de nos peres pouvoit donc mieux arrêter le sang que celle qu'on prescrit sur cet *Agaric* qui fait tant de bruit. Cependant nous leur avons préféré la ligature & avec raison.

Croyez-moi , Monsieur , après nous être opposés de toutes nos forces au tor-

rent de l'erreur, nous sommes quittes de nos devoirs vis-à-vis du Public, & en droit de le laisser en proie à l'enthousiasme dont il est sujet à se prendre pour les nouveautés les plus frivoles. Vous êtes assez jeune pour le voir revenir de plusieurs travers de cette espèce qu'il idolâtre aujourd'hui; pour moi je me borne au plaisir de penser actuellement que vous direz un jour de moi à cet égard, *vidit, pervidit, risit*.
J'ai l'honneur d'être,

Monsieur

Votre très-humble &c.

le C A T.

A Rouen ce 24 Juillet 1755.

O B S E R V A T I O N

*Sur des Os du coude fracturés, par M. Barde,
Chirurgien à la nouvelle York.*

II. Au mois de Mai 1746. une Dame qui étoit grosse de trois mois, se fractura obliquement les deux os du coude. Le Chirurgien qui fut appelé trouva le bras déjà gonflé & les muscles fort contus. Il lui fit d'abord une saignée du bras & mit au bras malade l'appareil convenable. L'inflammation fut moins considérable que de coutu-

d'Observations. Septembre 1755. 235
me , & au bout de 12 jours la malade se trouva en état de marcher.

Après les 40 jours on leva l'appareil & le Chirurgien trouva les extrémités des os vis-à-vis les unes des autres, mais il ne paroissoit point qu'il y eût encore de calus ou dumoins il étoit si foible qu'on pouvoit plier le bras en tout sens. Il remit l'appareil , qu'il défit encore au bout de quelque temps ; mais les choses se trouverent dans le même état que la premiere fois. Le Chirurgien soupçonna alors avec raison que la grosseur de la malade étoit la cause de ce Phénomene , puisque les sucs nourrisiers & agglutinans se portoient tous vers le fœtus. Il prit le parti de faire une espece de gand de soie dans lequel étoient attachés 4 baguettes d'aciers , longues de 7 pouces & de 3 lignes de largeur. Il plaça le bras dans ce gand & l'assujettit avec un nombre suffisant de cordons. La malade le porta pendant plus de 4 mois sans que le calus changeât de nature ; de sorte qu'elle ne pouvoit faire aucun usage de son bras , auquel elle ressentoit de temps en temps de la douleur. Environ un mois après qu'elle fut délivrée de l'enfant qu'elle portoit le calus se forma parfaitement , les douleurs cessèrent , & elle se servit de de son bras.

A U T R E

*Sur l'Extirpation d'une Excroissance de chair
dans la matrice: par M. Mortimer.*

III. Une femme après des couches assez heureuses, eut pendant 7 ans un écoulement considérable d'une matiere séreuse & épaisse qu'elle prenoit pour des fleurs blanches. Il parut enfin un *fungus* qui pendoit de l'orifice de la matrice jusqu'au dehors des grandes levres. La malade ressentoit de grandes douleurs dans la matrice & dans les lombes. Elle s'affoiblissoit journellement, son poulx devenoit petit, & elle avoit des sueurs & des vomissemens fréquens. M. Burton qui fut appelé avec un Chirurgien découvrit un ulcère à l'orifice de la matrice, & qui étoit la source d'où le *fungus* prenoit sa croissance. Le Chirurgien le lia le plus haut qu'il put avec un fil; & au bout de quelques jours cette masse de chair tomba. Elle étoit solide, de couleur noire & livide.



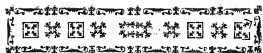
A U T R E

Sur un calcul humain de grosseur extraordinaire, par M. Heberdes.

IV. On conserve dans la Bibliothèque du College de la Trinité à Cambridge une pierre qu'on a tiré du corps d'une femme après sa mort, il y a environ 80 ans. Cette pierre est ovale, polie à sa surface & plate d'un côté. Elle pèse 33 onces, 3 gros, 36 grainds poids de Médecine, & on en a oté un morceau. Ce qui doit surprendre, c'est qu'une pierre si monstrueuse n'ait point incommodé celle qui la portoit; car cette femme ne ressentit des douleurs qu'un jour qu'elle monta à cheval. La douleur fut bientôt accompagnée d'une telle strangurie qu'elle en mourut bientôt après.

Ne pourroit-on pas inférer de cet exemple que les pierres incommodent moins par leur poids & leur figure que par leur situation, & que si l'on vient à bout de la faire changer de place, on peut donner de grands soulagemens au malade.

F I N.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

*Contenues dans le Recueil de Septembre
1755.*

A R T I C L E P R E M I E R.

- I. **T** Hese sur le Régime qu'on doit observer à Paris, par M. Hazon Docteur Régent de la Faculté de Paris. p. 165.
- II. Lettre de M. Darluc Docteur en Médecine à M. Molinard ; Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'université d'Aix. Sur la Rage & sur la maniere de la guérir. p. 182.
- III. Suite des observations sur la Rage. p. 203.
- IV. Lettre sur l'inoculation de la petite vérole, par M. Raulin de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & Docteur en Médecine, à M. Dario le Pere, Docteur en Médecine de la

T A B L E, &c.

Faculté de Montpellier, au Port Sainte Marie, dans la Province de Guienne. p.

208

V. Lettre de M * * * D. M. P. à M. Missa D. M. P. au sujet de l'inoculation de la petite vérole. p. 224

VI. Première Observation sur une Hydrocephale ou Hydropisie de la tête, accompagnée de la Transparence & de l'Amolissement des os du Crâne, par M. Beibeder, Docteur en Médecine, Aggrégé au Collège des Médecins de Bordeaux, Inspecteur des eaux Minérales du Mont-de-Marsan. p. 227

A R T I C L E I I.

I. Réponse de M. le Cat à M. Destreman Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris. p. 232

II. Observation sur des os du coude fracturés, par M. Barde Chirurgien à la nouvelle Yorck. p. 234

III. Autre sur l'Extirpation d'une Excroissance de chair, par M. Mortimer. p. 236

IV. Autre sur un calcul Humain de grosseur extraordinaire, par M. Heberdes. p. 237

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N .

J'Ai là par ordre de Monseigneur le Chancelier,
le Journal de Médecine du présent mois. A Paris,
ce premier Septembre 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie.

OCTOBRE. 1755.

Tome III.



A PARIS,
Chez JOSEPH BARBOU, rue S. Jacques,
aux Cigognes.

M DCC LV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

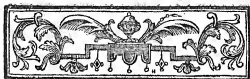
A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles seront insérées *gratis* ; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vend broché *douze sols*. Les six mois forment un Volume.

LE MEME LIBRAIRE DÉBITE

Cornelii Trioen observationum Medico Chirurgicalium fasciculus, *in-4^o. cum fig.* 10 liv.
 Nouveau Système sur la génération de l'Homme & celle de l'Oiseau, par M. de Launay, *in-12.* 2. l.
 Les Commentaires de César, latin françois, 2 *vol.* *in-12.* traduct. nouv. 5. l.
 — en latin, 2 *vol.* *in-12.* petit format, avec Cartes Géographiques & figures, pour servir de suite aux Auteurs Latins connus sous le nom de Coustelier, & dont le Sieur BARBOU a achetés les Editions comme de Virgile, 3 *vol.* Horace. Phedre. Juvenal. Lucrece. Catulle, Tibulle, Properce. Martial, 2 *vol.* César, 2 *vol.* Salluste. Cornelius Nepos. Velleius Parerulus. Eutropius. La Collection forme aujourd'hui 16 *vol.* *in-12.* qui se séparent, & Chaque volume relié en veau, doré sur tranche, & filet sur le plat, se vend 6. l.

Le même Libraire met sous presse Quinte-Curce, Ovide, & donnera successivement tous les Auteurs Latins.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

OCTOBRE. 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

QUESTION DE MÉDECINE.

*Soutenue pour la Cardinal aux Ecoles de Médecine
de Paris, le mardi vingt-sept du mois de Mai
M D CC LV.*

M. JACQUE-ALBERT HAZON Docteur, Président &
Auteur de la Thèse, traduite du latin par le même.

*La diète nécessaire à tout le monde, l'est-elle davantage aux
Habitans de la Ville de Paris.*

I.



VINGT degrés de longitude & quarante-
huit, cinquante minutes, dix secondes de
latitude, est située une grande Ville, Pa-
ris, Capitale du Royaume de France. En
faire l'éloge ce n'est point ici le lieu; elle
est connue du monde entier. Très-petite
dans son origine; depuis l'invasion des francs dans les

Q ij

Gaules, elle a eu des accroissémens continuels, & elle en recevoit encore si le gouvernement pour de sages raisons n'en avoit enfin fixé les limites; c'est qu'il étoit à craindre que cette Ville déjà trop considérable ne succombât enfin sous son propre poids. Elle est placée dans un fonds, une grande rivière (la seine) la traverse de l'Orient à l'Occident; c'est ainsi que sont situées les grandes Villes pour la facilité du commerce. Quoiqu'on ne puisse pas dire qu'elle soit enfermée par une chaîne de montagnes, elle en est cependant dominée presque de tous les côtés. Vers le midi son terrain est sec & sablonneux; c'étoit autre fois un pays vignoble, tout le reste est humide & rempli de marais. Non-seulement son étendue est telle qu'elle a enveloppé & enfermé dans son enceinte plusieurs Bourgs & Villages, ses maisons sont encore très élevées & la plupart de ses rues assez ferrées, tant est grande la multitude de ses habitans, tant naturels qu'étrangers.

De cette situation il résulte que la rivière y élève continuellement ses humidités, que les montagnes y font descendre leurs vapeurs, que les vents coupés de tous côtés par les rucs s'y engouffrent, & par conséquent que l'air enfermé & comme emprisonné par tout, n'y a pas une circulation bien libre. Les rues toujours fréquentées, toujours battues par la multitude des gens de pied, de cheval, les voitures & les charois de toute espèce, toujours arrosées par les pluies & les ruisseaux, y sont presque en tout temps mouillées & pleines de boue; si vous joignez à toutes ces causes la fumée qui exhale des cheminées sans nombre comme d'autant de soupiraux, vous ne serez plus surpris en descendant des montagnes voisines, ou entrant de loin dans cette grande Ville, de la voir comme enveloppée dans des nuages & des brouillards épais.

Comment donc, dira quelqu'un, a-t-on choisi une situation si désavantageuse pour y placer la Capitale? ou bien comment une Ville si mal située est-elle devenue la première & la maîtresse des autres?

Lorsque Paris étoit contenue dans la Cité, petite Isle, petite enceinte, rien de mieux situé; rien de plus commode, rien de plus riant que Paris. Ses accroissémens, son étendue seule, la multitude de ses habitans a nuit à sa salubrité. Quoi qu'il en soit de tous ces inconvéniens, qui accompagnent toujours les grandes villes, vous cherchiez en vain dans aucune ville du monde une Police plus habile, pour y réunir à la fois la sûreté, la propreté & la clarté.

I I.

LE caractère, les mœurs, le temperament & les maladies des habitans de la Ville de Paris, répondent au climat qu'ils habitent, & à la constitution de l'air qu'ils respirent. Moins septentrionaux que les pays plus au Nord, ils n'en ont point la pesanteur & le phlegme ; moins méridionaux que les pays du midi, ils n'ont ni tant de faillie, ni tant de vivacité d'esprit ; ils sont cependant spirituels, laborieux & vifs dans l'action, d'ailleurs ils sont humains, polis & favorables à l'étranger : leurs corps sont moins robustes que ceux des habitans de la campagne, parce que l'air de Paris n'est ni si pur ni si élastique que celui des champs pour les raisons indiquées dans le premier corollaire. La génération n'y est ni si louable ni si multipliée qu'ailleurs, sur-tout chez les grands ; les grossesses des femmes sont pénibles, les avortemens sont fréquens, les couches laborieuses & pleines de danger. Les enfans engendrés sous un ciel si peu fertile, ni sont pas, s'il est permis de parler comme le vulgaire, d'une si belle venue. Le rachitis, la dentition, les scrophules, quoiqu'on ne puisse les appeller endémiques à cette grande Ville, y tourmentent, pour ne pas dire ravagent & déciment le premier âge. Les pâles couleurs viennent encore disputer aux filles leur beauté, leur établissement & comme leur première entrée dans le monde : les maladies chroniques & aiguës y exercent un empire tyrannique. Les maladies chroniques principales sont les obstructions, les hydropisies, les phtisies, le scorbut parmi le peuple, si à une année plus glaciale qu'à l'ordinaire se joint la cherté des vivres : cette maladie n'est pas rare, même parmi les grands & les riches à raison de la délicatesse du temperament : les affections vaporeuses sont le partage & le tourment des Dames. Au nombre des maladies aiguës sont la goutte, les apoplexies, toutes les maladies inflammatoires si communes à Paris, les petites véroles de mauvais caractère, les rougeoles, les toux ferines des enfans vulgairement dites coqueluches, & sur-tout les fluxions de poitrine, les peripneumonies, les fièvres de toute espèce & principalement les fièvres malignes, qui à la différence de celles de la campagne, sont presque toutes sans exantème à raison de la fraîcheur & de l'humidité de l'air.

Quelqu'un est-il étonné du nombre des maladies qui régneront à Paris comme dans leur centre & leur domaine ? qu'il en considère la cause , qu'il examine le caractère & le génie , elles derivent toutes du même principe. L'air y est froid pendant près de six mois de l'année , & il est tel par le climat qui est plus septentrional que méridional ; il y a plus , il y est plus long-temps froid qu'à la campagne , parcequ'il y est plus conservé , moins renouvelé & plus défendu contre les vents du midi ; d'ailleurs sa fraîcheur est entretenu par la situation de la Ville qui est dans un fonds , par la hauteur des maisons , l'humidité des boues & des ruisseaux des rues , la vapeur des marchés , de la rivière , & les exhalaisons des montagnes voisines. Mais si cet air étoit seulement froid , sec , élastique & boreal , il ne seroit pas à beaucoup près si funeste ; par les mêmes raisons que je viens d'énoncer , il est encore fort humide & a peu de circulation ; de plus il est chargé de la transpiration de tous les corps animés & inanimés de cette grande Ville , transpirations qui sont comme autant d'atômes dont les pores sont remplis.

De toutes ces causes qui altèrent la constitution de l'air , de tous ces mauvais principes qui le vicient , il en résulte un commun qui est un principe d'épaississement général dans l'atmosphère très-contraire à la santé : & en effet l'air est notre première vie ? Qu'arrive t'il donc lorsqu'on est tout environné , tout pénétré d'un air si peu sec , si peu élastique , si froid , si humide , si épais , si chargé d'atômes ? L'atmosphère en est appesantie , les fibres de nos corps perdent de leur souplesse naturelle & de leur ressort primordial , la circulation du sang est ralentie , les fluides séjournent & s'épaississent , la transpiration sur-tout , ce grand mobile de santé , en souffre considérablement : de là toutes les maladies qui affligent Paris , soit chroniques soit aiguës ; elles reconnoissent les même principe , ce que l'on prouveroit en détail si des positions diététiques le permettoient.

Tire-t-on du sang par la saignée dans les maladies chroniques , même dans les plus légères & par simple précaution ? On trouve souvent le sang épais , fort rouge , globuleux & sans serosité. En tire-t-on aussi dans les maladies aiguës & inflammatoires si communes à Paris ? C'est là qu'on le trouve blanc , très-dur , coëneux , comme un

sang présumé, battu par la circulation & forcé dans les capillaires, tous signes d'épaississement dans les liqueurs.

Encore si l'air vicié dans sa qualité conservoit une même teneur, formoit une suite de saisons égales à elles mêmes, successives & constantes dans leur changement, on s'apperceroit beaucoup moins de la qualité de l'air qui ne dépendroit que de la situation de la Ville; mais le changement de temps y est continuel, il varie souvent du soir au matin: les vents n'y sont pas réguliers, ils n'y sont pas souvent permeables, coupés dans les rues & enfermés comme en autant de prisons, ils luttent, ils se combattent, ils communiquent à l'air comme autant de qualités différentes & opposées dont nos corps sont le jouet & la victime: car nos fibres plus molles que des cordes à boyau y sont tendues & détendues au gré des vents, & notre transpiration y souffre autant de variations que l'air en est lui-même susceptible; en sorte que nos corps y deviennent des instrumens à corde, des barometres & des thermometres vivans. Faut il s'étonner après cela des épidémies, dont les causes éloignées échappent aux Medecins les plus éclairés, aux observateurs les plus exacts, parce qu'elles sont soumises à trop de causes & de variations.

La qualité de l'épaississement de l'air de Paris ne se fait pas seulement remarquer par les maladies; les effets prodigieux que l'on éprouve par le changement d'air de celui de la Ville avec celui de la campagne, en est encore une preuve plus sensible: en effet le seul changement d'air devient un remede unique contre certaines maladies: il favorise, il hâte la convalescence après la guérison des autres: dans la bonne santé même quelle différence de ces deux airs? Subitement nous devenons à la campagne plus forts, plus agiles, meilleur appétit, plus d'embonpoint, sommeil plus réparant, gayeté nouvelle, bannissement de mélancholie, à la campagne nous devenons des hommes nouveaux.

L'air est un moyen sans lequel on ne peut vivre, sa qualité influe beaucoup sur la santé, nous venons de le voir; nous avons en même-temps anatomisé, pour ainsi dire l'air de Paris pour en tirer des raisons & des conséquences de la diete qu'on y doit observer: il faut maintenant dire quelque chose de la maniere dont on s'y conduit par rapport aux autres choses non naturelles.

Les alimens contribuent aussi essentiellement à la vie & à la santé; grace à la providence & à la belle Police

qui régit cette grande Ville , Paris ne manque de rien de ce qui est nécessaire à la vie ou agréable au goût. Les campagnes s'épuisent, les Provinces & les Villes s'oublient, se privent même pour fournir Paris ; la longueur des voyages ne dérobe rien à sa provision , tout va à sa destination : le jour comme la nuit on y apporte, tout y aborde de tous côtés ; par-tout on veille à ses besoins & à ses plaisirs, Paris seul est enseveli dans le sommeil : le pain y est bon & ordinairement à bon marché, le vin y a du corps, la viande y est mortifiée, succulante & point chère ; la volaille ni le gibier ne manquent point : quant aux légumes & aux grains, notre Ville est d'une grandeur immense & infiniment peuplée qui pourra les lui fournir ? L'Isle de France qui l'environne de tous côtés, heureusement pour Paris est féconde & riche en l'un & en l'autre. Ce qui contribueroit infiniment à la bonne santé des citoyens ne devient nuisible que par l'excès & relativement à la qualité de l'air qui y est épais sans ressort & pour ainsi dire sans âme. Le peuple boit tant qu'il a de quoi, les Grands font bonne chère, le Bourgeois mange assez ; le mouvement, l'exercice & la veille sont pour ceux qui ont beaucoup d'affaires ; les autres, les femmes surtout, menent une vie sédentaire & de jeu.

En conséquence de l'air épais que l'on respire à Paris, du caractère mélancholique que l'on y contracte, du peu d'exercice que l'on y prend, des alimens succulens dont on use, de la transpiration qui y est interceptée, les évacuations naturelles & périodiques se trouvent gênées, resserrées & ne s'exercent pas bien librement, sur-tout chez les femmes & les filles dont la vie & la santé sont plus dépendantes de toutes ces causes secondes & non naturelles.

Disai-je quelque chose des passions, la dernière des choses non naturelles ? Il faudroit un volume pour les peindre ; par-tout où il y a beaucoup d'hommes rassemblés, il y a toujours beaucoup de passions réunies ; Paris représente l'un & l'autre.

Là, sous l'apparence de la plus belle Police, de la paix la plus profonde, de la tranquillité la mieux affermie, de l'ordre le mieux concerté, de l'affabilité, de la politesse la plus aimable regne le trouble des passions, la fermentation des esprits, le tumulte des affaires, la division des intérêts : là, chaque état, chaque condition a ses vices particuliers communiqués par contagion, fortifiés par l'exemple : là, les professions analogues, c'est-à-

dire , celles qui ont des rapports entre elles , & qui prêtent leur ministère à un même objet , quoique fixées & limitées anticipent les unes sur les autres & joignent à une rupture ouverte , une guerre intestine : là, la mauvaise foi se cache dans la multitude , se déguise sous les dehors de la probité & le masque de la vertu , trompe avec adresse , nuit avec impunité.

Mais c'est aussi à Paris où la sagesse du gouvernement a opposé aux vices & aux passions une barrière plus forte , une Police plus raffinée , une autorité redoutable , des Loix claires , une Justice severe , la lumiere de la Science , le motif & le flambeau de la Religion : c'est enfin à Paris que réside une Faculté de Medecine celebre , dévouée à l'humanité , occupée des intérêts de la vie & de la santé des hommes & qui repand par-tout des préceptes aussi salutaires qu'ils sont certains.

I V.

S I je me suis étendu sur la qualité de l'air de Paris , sa situation , son étendue , sur les mœurs des habitans , sa maniere de vivre , ses maladies , ses passions , c'est pour mieux faire connoître le besoin qu'il y a d'y établir une diete générale , c'est-à dire une réforme générale dans le régime : les habitans de cette Capitale ont donc un intérêt personnel à cette dissertation.

Il n'y a personne de bon sens qui ne convienne que soit à Paris soit à la campagne , ou dans les autres villes , il ne faille faire un bon régime pour se bien porter , éviter les excès , choisir les alimens , souper peu , faire de l'exercice , dormir & veiller à propos , bannir les grandes passions ; mais ce qui est nécessaire par-tout l'est encore plus à Paris. A la campagne l'air est vif , sec , élastique , circulant , perméable ; les digestions , les secrétions s'y font aisément & régulièrement ; à Paris au contraire , comme nous l'avons déjà dit , l'air est épais , humide , il a peu de ressort & en communique peu aux fibres , les levains de l'estomach n'y ont pas beaucoup d'action ; il est donc de conséquence de manger peu , afin de suppléer par la sobriété à ce qui manque à l'air , aux levains de l'estomach & aux organes de la digestion : les alimens y sont succulens , nouvelle raison qui en exclut la grande quantité : il y a plus , la transpiration est beaucoup moindre à Paris , qu'à la campagne à cause de la fraîcheur , de l'humidité & de la pesanteur de l'atmosphère ; les vaisseaux

sont toujours pleins, toujours surchargés du surplus de cette transpiration, il faut donc craindre de les charger de nouveau & de les porter au-delà de leur ton par une nourriture abondante : c'est à ce défaut de transpiration, pour le dire en passant, qu'il faut attribuer le tempérament sanguin des Parisiens & le besoin de la saignée dans l'état de maladie & même par précaution.

Mais si l'on doit manger peu en tout temps, le repas du soir doit être beaucoup moindre que celui du dîner ; le défaut d'exercice impraticable après le repas, l'absence du soleil, la diminution de la transpiration surcharge les vaisseaux de l'estomach & le laisse moins en état de digérer ; de-là ces digestions laborieuses, ces sommeils pesans, ces sueurs nocturnes qui accablent plutôt la machine qu'ils ne la réparent. C'étoit autrefois une question douteuse, un problème de savoir si le souper doit être moins fort que le dîner ; ce n'en est plus un à présent que l'expérience est venu à l'appui de la raison ; combien de personnes dans cette grande Ville attentives sur leur santé, se sont retranchées tout-à-fait le souper, ou l'ont diminué beaucoup & s'en trouvent parfaitement bien : en un mot le souper nuit à beaucoup de personnes, personne ne se trouve incommodé de la temperance que l'on y apporte : ce n'est point par la faute du souper médiocre, si le Médecin est quelque fois éveillé la nuit à grands frais.

Les alimens doivent être simples & simplement apprêtés, cuits à l'eau ou rotis au feu : on doit éviter les ragouts recherchés, ils épaississent les alimens, énervent les sucs digestifs, irritent l'appétit & fatiguent l'estomach : les entremets, autre sorte de ragouts de nouvelle invention, doivent être proscrits avec encore plus de soin, de plus mauvaise qualité que les autres, ils sont servis à la fin d'un grand repas, dans le temps où ils peuvent être moins digérés & nuire davantage à la digestion de ce qui les a précédés : la pernicieuse cuisine de nos jours étoit inconnue à nos peres : le bouilli & le rôti entassés chacun, dans un seul plat étoit toute leur nourriture : ils étoient plus robustes que nous, ils ne mangeoient pas moins que nous, mais ils mangeoient plus simplement, ils faisoient aussi plus d'exercice : ils buvoient plus de vin & moins de liqueurs. Quant aux fruits que l'on sert aux tables pour les desserts, ils doivent être crus ou cuits, mais ils ne doivent point être confits.

La boisson de Paris est l'eau de la Seine, le vin, la

bierre & le cidre : l'eau de la Seine bien clarifiée est salubre , elle est legere , penetrante , dissolvante , legere-ment laxative & ne cede en qualite à aucune riviere du Royaume ; on ne peut presque point en trop boire ,

Les vins seroient de meilleure qualite s'ils n'etoient point melanges chez les Marchands : il faut les temperer de beaucoup d'eau , parce que comme tous les vins sont tartareux , il est à craindre qu'ils ne déposent leur tartre dans nos vaisseaux & ne forment le gravier , s'ils ne sont rendu fluides par beaucoup d'eau. Quant aux cidres & à la bierre , heureusement , qu'excepté dans les chaleurs de l'Été on en fait peu d'usage à Paris : ces boissons sont pourissantes , fermentantes ; il faut les exclure des repas , parce que la boisson n'est pas destinée à nourrir , mais à penetrer & dissoudre les aliments.

Les pays éloignés , de l'Orient & du nouveau monde avec lesquels par le moyen du Commerce nous avons plus de liaison qu'autrefois , nous ont communiqué leurs richesses ; heureuses richesses ! si nous n'en abusons pas. Le thé , le café & le chocolat sont des medicaments plutôt que des boissons & des nourritures ; il faut donc pour qu'ils ne nous soient point nuisibles , les renvoyer à la classe des medicamens : en effet , au lieu de pain & d'eau dont on devoit user le matin & seulement pour attendre le vrai repas du diner avec patience , on s'attable & on prend le thé , le café ou le chocolat avec du lait , tandis que le repas de la veille au soir n'est ni digeré ni passé ; & ce repas inutile nuit au précédent & au suivant , & accumule les indigestions ; & qui en use ainsi ? ce sont principalement les Dames qui en ont moins de besoin , parce qu'elles sont moins d'exercice & qu'elles se levent plus tard. Ce repas doit être abandonné aux Communautés & aux Couvents des Religieuses , elles seules n'en abusent pas ; la sobriété des autres repas permet celui-là de surplus , il ne fait que suppléer à la trop grande simplicité , à la trop grande uniformité , & peut-être à la trop grande mediocrité des autres , d'ailleurs c'est toute leur consolation en ce monde.

Mais enfin , direz-vous , vous effacez absolument le thé , le café & le chocolat du nombre des alimens , & vous decidez qu'il faut les renvoyer & les restituer à la matiere Medicinale ; mais pouvez-vous disconvenir que ces nouveaux medicamens pris avec le lait ne soient propres à nourrir , & par conséquent qu'ils ne soient de

vrais alimens , & que pris sans lait ils ne soient des espèces de boissons ; & qu'au moins on ne doive les appeler ou alimens medicamenteux ou medicamens alimenteux. Il est sans doute qu'on ne peut disconvenir de ces dénominations ; mais saisissons les indications & la force même des termes : ce terme de médicament joint au mot d'alimens , suppose toujours quelques indispositions ou quelque maladie , pour lesquelles ce médicament alimenteux est indiqué. Or les vrais alimens , c'est-à-dire ceux qui sont simples étant communs , les medicamens au contraire , les spécifiques principalement étant fort rares , il ne faut pas s'y accoutumer , dans la crainte ou qu'ils ne nuisent s'ils ne sont point indiqués ; ou que par l'habitude ils ne fassent plus d'effet lorsqu'ils seront nécessaires. Cherchez donc le médicament dans l'aliment & non pas l'aliment dans le médicament , car le médicament n'est pas indifférent ; telle est la gourmandise des hommes ; le médicament le plus salutaire a-t'il quelque dégoût ? Ils le refusent opiniâtement ; le médicament a-t'il quelque douceur , ils l'emploient pour aliment.

J'ai dit que le café , le thé & le chocolat sont des medicamens & qu'ils doivent être renvoyés à la matière Médicale. Le thé par son adstriction légère , par ses parties acres & volatiles est un diuretique admirable , joint avec le nitre , l'arcanum , & le miel scillitique il convient fort bien dans l'asthme ; & il remédie aux œdèmes qui viennent d'obstructions légères , d'épaississement de la lymphe ou d'atonie ; il est bien vrai que pris à l'eau le matin à jeun il réussit à Paris à un très-grand nombre de personnes ; mais c'est comme dissolvant & comme remède contre l'intemperance des soupers de la veille , & c'est précisément ce qui prouve que c'est un médicament. Car si les hommes étoient sobres & qu'ils ne soupassent point ou peu , le thé ne réussiroit pas si bien ; ne trouvant pas dans l'estomach des parties grossières & indigérées , sur lesquelles il pût exercer son action , il deviendrait par l'habitude trop diuretique & trop dessicatif.

Le café est un préservatif contre l'apoplexie ; il convient dans les migraines qui proviennent de causes froides : par son soufre acre , volatil encore plus développé par le feu & trop exalté , il met le sang en très-grand mouvement , jusqu'à nuire au sommeil. On prétend communément dans le monde qu'il favorise la digestion ; mais en premier lieu la digestion n'a pas besoin d'être favorisée lorsqu'on mène une vie sobre : en second-lieu , c'est qu'il

ne favorise pas la digestion, il la précipite au contraire par son soufre trop exalté, il dessèche les fibres de l'estomach & altère trop considérablement les levains digestifs auxquels il communique une qualité acre, brûlante & presque caustique. Quelqu'un est-il accoutumé au café ? il ne digérera plus sans café, & cependant ce n'est point au café à digérer, c'est à l'estomach : de l'estomach portant son impression sur le foie & les glandes du mésentère, il y produit quelquefois par une trop longue habitude le dessèchement & l'obstruction. J'ai vu une Dame de qualité qui ayant usé par un goût depravé d'une trop grande quantité de café brûlé en substance pendant sa grossesse, perit desséchée de fièvre & de devoyement ; après sa mort on lui trouva tous les intestins parsemés d'abcès & d'ulcères gangrenés. Il est vrai que le café peut-être utile à certains temperamens fort gras, très-pituiteux & plethoriques, & pour lors ce n'est ni comme boisson ni comme aliment qu'il est utile, c'est comme médicament ; ce qui prouve ce que j'ai avancé, qu'il faut le réleguer dans la classe des médicamens & le restituer à la matière Médicinale ; mais ajoute-t-on, si on le mêle avec la crème ou le lait, le lait lui fait perdre sa qualité trop acre & il devient un aliment agréable ; il ne peut-être pris ainsi après le dîner sans nuire à la digestion ; si on le prend le matin pour le déjeuner il fait un trop grand repas ; il faut pour qu'il passe aisément n'avoir pas soupé la veille ; d'ailleurs l'habitude du lait est nuisible à Paris : la bile y est épaisse & resineuse, le lait trop analogue à la bile s'allie avec elle, l'épaissit, la rend trop abondante, venant ensuite à fermenter elle ne manque pas de causer la fièvre ; ou si elle ne fermente pas, elle produit l'épaississement, le dégoût & les obstructions.

Le chocolat simple, c'est-à-dire, la pure amande de Cacao bien cuite & mêlée avec le sucre est un bon stomachique & un plus excellent pectoral. C'est un adoucissant & un vulnérinaire : il doit être employé comme médicament après certaines maladies de poitrine auxquelles le lait ne convient point, ou lorsque le temperament y est contraire. Le chocolat avec la vanille & les aromates est un bon stomachique contre les intempéries froides d'un estomach affaibli ; c'est un bon restituent dans un âge avancé & décrepité. Mais ni l'un ni l'autre chocolat ne conviennent en santé comme aliment, parce qu'il est trop nourrissant, trop épaississant & trop incras-

tant dans un air aussi épais qu'il est à Paris.

L'exercice est plus nécessaire à Paris qu'à la campagne ; parce que l'air y est plus épais, que les alimens sont succulens, les digestions lentes & toujours un peu laborieuses, & toutes les secretions moins parfaites : après la sobriété, l'exercice seul pourroit remédier plus que tout le reste à ces inconveniens, mais le froid & le mauvais temps rendent paresseux ; il faut avoir des affaires pour sortir ou que le beau temps y invite. Ce beau temps ne vient qu'en Été, en attendant, les hommes & les femmes languissent & passent leur vie à des jeux sédentaires ; faut-il s'étonner après cela des fréquentes apoplexies qui surprennent quelquefois dès l'âge de quarante ans, de la difficulté avec laquelle les femmes qui ne sont pas du commun sortent du temps critique de leurs regles ; en un mot de toutes les maladies soit chroniques, soit aiguës qui dependent de l'épaississement des liqueurs & de la stagnation de la lymphe. Il seroit peut-être même à souhaiter que les voitures ne fussent pas si communes à Paris ; un grand nombre de personnes ne marcheroient pas toujours avec les jambes d'autrui. Que sont devenus ces nobles & utiles Jeux de Boule, de Billard & de Paulme dont nos Peres faisoient tant d'usage ? Ces Jeux sont maintenant trop forts pour la délicatesse de notre complexion, pour la foiblesse de nos mains, une chaise, une table & des cartes, c'est tout ce qui nous suffit. Le Jeu de cartes peut-il être appelé un Jeu ? N'est-ce pas plutôt un travail, une étude, une passion dont le corps sort sans exercice & l'esprit fatigué.

Nulle part, le sommeil & la veille ne sont derangés comme à Paris ; ceux qui ont beaucoup d'affaires y dorment trop peu, ceux qui n'en ont pas assez dorment trop. Il semble que ce soit le privilege des Grands de faire de la nuit le jour & du jour la nuit : peut-être l'habitude, cette seconde nature, corrige t'elle en partie cet inconvenient ; on n'en voit pas arriver autant de mal comme de l'erreur dans les autres choses non naturelles.

La diete des passions seroit encore d'une grande nécessité pour la santé, à Paris sur-tout, qui est comme le centre & le regne des passions. Pour la santé des Grands, il faudroit moins de grandes passions, moins d'ambition, plus d'arrangement dans les affaires domestiques, plus de fidélité dans le mariage. Pour la santé

des Petits, moins d'excès en tout genre, & sur-tout dans le vin & les liqueurs; plus de prévoyance pour le lendemain: pour la santé du tiers état ou état Bourgeois, moins d'avidité pour le gain, moins d'inquiétude de l'avenir, plus de confiance en la providence; que le chagrin sur-tout, ce grand ennemi de notre santé, soit banni de tous & par-tout.

C'est que par l'union ineffable du corps & de l'âme, le trouble des passions jette aussi le trouble dans l'économie animale, par le mouvement extraordinaire & inordonné des passions, les digestions sont viciées, les sécrétions troublées, les esprits suspendus ou tumultueux, l'ordre des cinq choses non naturelles interverti: le calme des passions, au contraire, ramène tout dans l'ordre des choses non naturelles, à l'exception de l'air qui est hors de nous; la digestion se fait bien, les sécrétions sont louables; la circulation des esprits, du sang & des humeurs marchent d'un pas égal; les fibres de notre corps n'étant ni trop tendues ni trop lâches, les solides & les fluides se reciproquent: en un mot avec le calme, la tranquillité de l'esprit & des passions, on jouit d'une santé aussi parfaite qu'elle puisse être; car on n'a plus à combattre que l'âge & ses dépérissémens insensibles, l'air ses vices ou ses influences.

Les préceptes de santé & le régime général dans lesquels je suis entré, m'engagent à parler de l'habillement en général par rapport à la santé: la dignité de mon ministère ne me permettra que d'en parler en peu de mots & avec beaucoup de circonspection. Qu'il me soit seulement permis de rappeler les usages anciens & d'interroger les mœurs de nos ancêtres. Autrefois les femmes, même les Nobles, les Dames de la Cour, les Reines elles-mêmes assises sur le Trône paroissoient en public vêtues comme des vestales; leur habit qui couvroit les épaules étoit fermé jusqu'au col & jusqu'aux poignets, il tomboit sur les talons & n'étoit pas évasé par le bas comme la mode le veut à présent; on craignoit dans ce temps-là que l'air & le vent ne pénéraissent. Ne pensez pas au reste que cette modestie exacte, que cette severité diminuât rien de la bonne grâce; les habits étoient si bien pris qu'ils laissoient appercevoir toute la longueur & toute la finesse de la taille. Sous le Règne de Charles VII. * l'esprit de galanterie qui s'empara de la Cour, fit dégénérer les mœurs; on n'observa plus cette modestie ancienne, on

* Histoire de France, par M. l'Abbé Vell.

commença à porter des diamants, des bracelets & des colliers : les habits ne couvrirent plus ni si haut ni si exactement : ce fut aux dépens de la santé ; la peau fine & délicate des femmes fut plus susceptible de l'intempérie des saisons. La transpiration en souffrit & on fut plus sujet comme à présent aux rhumes, aux fluxions de poitrine, aux peripneumonies & à la phthisie.

Par succession de temps la coëffure souffrit aussi des changements : autrefois rien de si simple que la coëffure des femmes : quelques bonnets, un voile par dessus, ce fut toute la couverture & l'ornement de la tête. Ensuite on éleva cette coëffure en pointe & on en fit plusieurs rangs ou étages ; mais au commencement du siècle présent, comme si on n'avoit plus que du mépris pour les anciens usages & que l'on voulût braver les catharres, les migraines, les céphalalgies & les céphalées ; on coupe les cheveux, cette garniture naturelle, & on se contente de mettre sur le sommet de la tête un léger raisseau, les oreilles découvertes, & c'est souvent tout ce que l'on oppose à la fureur des aquilons.

Dans la crainte de laisser rien échapper de ce qui concerne la santé, je dirai quelque chose sur le fard & les couleurs empruntées dont les femmes prétendent réparer ou rehausser leur beauté. Il faut éloigner du visage toute sorte de pommade lorsqu'il n'y a point de nécessité. La peau du visage est d'un tissu plus fin, plus lisse & plus serré qu'en aucune partie du corps. La transpiration y est aussi d'une plus grande conséquence ; il est donc à craindre que si l'on bouche ses pores, la transpiration répécitée ne porte quelque préjudice soit aux glandes voisines qui sont considérables, soit aux dents dont une humeur acre peut carier la couronne & noircir l'émail. Si donc les femmes ne veulent point avoir besoin de ces couleurs feintes & nuisibles, quelles tâchent d'acquiescer une santé ferme : avec le travail, l'exercice & la diète, ou le régime pris dans toute son étendue, tel que nous venons de le décrire, elles redonneront à leurs membres une vigueur qu'elles n'ont jamais connue, à leur visage une beauté, des grâces & un éclat qui surpassera tout l'art du monde. C'est ainsi que l'hygiène n'est pas seulement diététique, mais qu'elle est aussi prophylactique.



LA diete prise dans sa généralité n'est pas seulement nécessaire aux Parisiens naturels, elle est encore plus nécessaire aux Etrangers qui y abordent de tous les pays du monde, attirés par la curiosité & la célébrité de cette grande Ville, ou amenés par leurs affaires. Les Parisiens nés dans l'air, dans le climat, accoutumés à la maniere de vivre, aux mœurs des habitans & comme incorporés à toute cette existence, n'en sont point affectés autant que ceux qui y viennent pour la première fois; ceux-ci doivent donc considérer quel est le climat, le ciel, le pays qu'ils quittent & le comparer avec celui dans lequel ils entrent, afin sur cette comparaison bien établie d'y former le régime.

Les Etrangers entrant pour la première fois dans cette grande Ville, sont d'abord frappés de la grandeur & de la beauté de ses Fauxbourgs, de la hauteur des maisons, de la multitude des habitans, du mouvement perpetuel qu'ils voyent dans les rues; mais ils sont sur-tout étonnés par le bruit des charois & des voitures, dont les unes marchent pesamment & à pas lents & les autres roulent avec vitesse, se précipitent comme dans un cirque & font un bruit de tonnerre. A voir la hardiesse de quelques-unes de ces voitures les plus legeres qui volent comme des phaëtons, on diroit quelles ne craignent point la rencontre des voitures les plus massives & les plus pesantes. Le bruit de certaines rues qui sont aussi bruyantes la nuit que le jour empêche de dormir les Etrangers. Ils apperçoivent ensuite ou croient appercevoir quelque odeur qui exhale des boues & des ruisseaux, odeur dont ne s'apperçoivent pas les naturels; bientôt après ils sentent leur respiration un peu gênée; l'appétit diminue, le corps est moins agile, ils se plaignent de quelque chose d'extraordinaire qui n'est ni santé ni maladie: heureux dans ces premiers temps s'ils échappent à la fièvre & à la courbature. Entraînés par la nécessité des affaires, le plaisir des spectacles & des parties qui se succedent & renaissent tous les jours, amusés & comme enchantés par l'humeur affable & enjouée des Parisiens naturels; le mouvement, l'exercice & la dissipation, compagnes nécessaires des voyages, contrebalancent quelquefois avantageusement les premières impressions de l'air. Après

tous ces préliminaires, ils ne font pas long-temps à ressentir les effets de l'eau de la Seine. Cette eau salutaire principalement pour les Etrangers, les purge quelquefois d'abord assez fort ; ce qu'ils regardent comme un grand mal est cependant un bien : c'est une purgation douce & naturelle qui dérobe les humeurs & les crudités qu'ils amassent par les nourritures trop abondantes & nouvelles qu'ils prennent d'abord, car les Etrangers sont toujours bien traités à Paris ; ce flux de ventre, ce mal apparent leur sauve des maladies réelles. Ceux qui ne sont pas purgés par l'eau de la Seine, tombent plutôt malades & c'est ce que l'on appelle payer le tribut.

Les Etrangers ne sont pas affectés également de l'air de la nouvelle Ville, les septentrionaux s'aperçoivent moins d'un air qui est analogue à celui qu'ils quittent, excepté seulement en ce qu'il est peut-être moins sec, moins élastique & moins battu des vents. Les orientaux & les méridionaux y trouvent la différence du froid, de la pesanteur & de l'humidité : indépendamment du régime qui doit consister à manger moins, à raison de la plénitude qu'occasionne le défaut sensible de transpiration, ils doivent se vêtir davantage, afin de se prémunir contre les vents de Nord & de Nord-est qui soufflent souvent très-inopinément. Les uns & les autres pour se précautionner ou pour se guérir du flux de ventre qui vient de la nature de l'eau de la Seine, doivent manger peu de viande dans les commencemens & principalement le soir : éviter les viandes jeunes, ferrer l'eau ; boire un peu de vin vieux & préférer celui de Bourgogne.

Lorsque j'ai entrepris de traiter de la dicte qui doit être observée à Paris, soit par les naturels, soit par les Etrangers, j'ai prétendu imiter, quoique de loin, Hypocrate, le Prince des Médecins, qui dans ses livres diététiques décrit si exactement tout ce qui a rapport à cette grande matière. Il exhorte les Médecins à examiner soigneusement la situation des lieux & l'exposition des Villes, le regard du soleil, le cours des astres, le souffle des vents, le changement des saisons, l'influence de l'air, la nature des eaux, la qualité du sol, les mœurs générales, les mœurs particulières & le tempérament des habitans : il en tire des inductions & des indications favorables pour traiter ou pour prévenir les maladies épidémiques & endémiques de chaque Ville,

de chaque Province. Ce grand homme va jusqu'à soutenir que le Médecin doit avoir une connoissance assez parfaite de l'astronomie, à cause de l'impression différente que les diverses saisons doivent faire sur les corps. *De aere, locis & aquis sectione 3. ad initium.*

Puissent tous les Médecins des Villes & des Contrées instruits par cet Oracle, animés par ma foible voix, entrer dans la même carrière, afin d'être autant utiles aux Etrangers & à leurs citoyens, que je désire aussi de l'être à ma ville, à ma Patrie & aux Etrangers.

Donc la diete nécessaire à tout le monde, l'est davantage aux habitans de la Ville de Paris.



OBSERVATION

Sur de nouveaux accidens arrivés par des
aliments préparés dans des vaisseaux
de Cuivre.

*Par M. Cofnier Fils, Docteur Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, & Pro-
fesseur de Chirurgie en langue Françoisse.*

De Paris ce 30. Juillet 1755.

II. L'homme trop attaché à ses usages, quelque pernicieux qu'ils soient, ne sçau-
roit se résoudre à les abandonner. Accou-
tumé à se flatter il ne peut se persuader
que tel accident qu'il voit arriver aux au-
tres sous ses yeux, le menace également.
Il s'imagine que quelques précautions,
souvent prises avec assez de négligence,
& toujours avec trop de sécurité, le met-
tront à l'abri des maux qu'il feroit cepen-
dant bien aise d'éviter. On a beau s'élever
contre l'usage dangereux des vaisseaux de
cuivre, * on continuera toujours à s'en ser-
vir. La délicatesse d'un côté y a beaucoup
de part, parce qu'on réussit mieux & plus
promptement à préparer les alimens dans

* Voyez le Journal de Mars, p. 147. 150.
161.

d'Observations. Octobre 1755. 261
un vaisseau de cuivre ; au lieu que dans
du fer on craint un certain goût que ce
métal peut donner. D'un autre , la pares-
se des domestiques qui en se servant des
vaisseaux de fer , seroient obligés à trop de
précautions pour les récurer , de peur que
les fricassées ne brûlent. Ils trouvent un
autre inconvénient dans les vaisseaux de
terre qui ne s'échauffent que lentement &
qui n'ont pas la même activité que les vais-
seaux de cuivre. D'où il s'ensuit qu'un ra-
goût n'aura pas cette finesse qu'on exige ,
ou cette couleur qu'on lui demande ; car
on veut que l'œil soit aussi satisfait que le
palais. Ainsi on sacrifie sa santé & même
sa vie pour satisfaire sa sensualité. Encore
si l'on avoit l'attention d'obliger les do-
mestiques à retirer du vaisseau de cuivre
l'aliment qu'ils y ont préparé , il y auroit
beaucoup moins à craindre ; mais souvent
on le laisse jusqu'à ce qu'on le serve sur la ta-
ble , afin d'être plus en état de le faire ré-
chauffer. C'est dans cet intervalle que le
plus grand mal se fait ; les parties arseni-
cales se détachent & s'incorporent parmi
les alimens en plus ou moins grande quan-
tité suivant l'effet du dissolvant. On a dé-
jà dit dans les Journaux que j'ai cités que
les graisses étoient un dissolvant , vû les
parties acides qu'elles contiennent. Il se-
roit encore de la charité des Curés de cam-

pagne d'engager les nourrices qui ont la dangereuse coutume de faire la bouillie aux enfans dans des poëlons de cuivre , à la survuider aussi-tôt qu'elle est faite , & à ne la point laisser séjourner comme ils font , pendant qu'elles la donnent à leur nourrisson. On est souvent étonné qu'un enfant qui paroïssoit se bien porter , meurt tout-à-coup dans des convulsions qu'on attribue à la pousse des dents. D'autres sont toujours malades, ont de fréquentes diarrhées, des tranchées , un ventre dur & douloureux &c. On ne sçait à quoi attribuer ces incommodités qui souvent ne proviennent que des parties arsenicales que l'enfant a avalées avec sa bouillie. Il en est de même des grandes personnes qui ont quelquefois des maladies inconnues , dont le Médecin le plus expérimenté ne peut trouver la cause. Je pourrois ajouter-ici , que si l'homme étoit aussi curieux de sa santé qu'il croit l'être , il ne devroit faire usage en fait de viande que de celle qui est bouillie , ou des viandes cuites à la broche ou sur le gril. Il banniroit de sa cuisine tous les ragoûts , & sur-tout ceux qui sont faits par ces fameux cuisiniers , qui pour flater le goût ou plutôt réveiller un palais usé par des mets de toutes especes , employent les choses les plus nuisibles à la santé , & font de leurs ragoûts , des caustiques qui ruinent insensiblement l'estomach.

Quelque persuadé que je sois que je ne viendrai point à bout d'engager ceux qui font usage des vaisseaux de cuivre, à les abandonner & à imiter les nations de l'Europe qui les ont bannis de leur cuisine, je ne puis me dispenser de rapporter l'histoire d'une famille entière empoisonnée par des alimens préparés dans un vaisseau de cuivre. Voici le fait.

Une Dame nommée Marechal demeurant à Paris rue de la Harpe au coin de celle de la Parcheminerie, fut empoisonnée avec ses 4 filles le 21 de May dernier, pour avoir mangé une soupe faite avec une chopine de lait & environ 3 onces de sucre ordinaire, qu'on avoit réduit en caramel. Le tout étoit préparé dans un poëlon de cuivre jaune qui avoit cinq pièces dans le fond.

Deux heures après ces cinq personnes ressentirent tout d'un coup des douleurs vives & cruelles dans la région de l'estomach, qui furent bientôt suivies de violentes convulsions. Elles se faisoient principalement remarquer dans le bas ventre & dans les membres tant supérieurs qu'inférieurs. Lorsqu'il leur prenoit une crise, elles commençoient à jeter des cris épouvantables & extrêmement aigus, qui ressembloient cependant à des hurlemens, ou qui imitoient en quelque sorte les coasse-

mens des grenouilles. Elles se soulevoient avec violence dessus leur lit , & les personnes les plus robustes ne pouvoient arrêter ces mouvemens extraordinaires. Elles avoient alors l'esprit entierement dérangé , paroissoient effrayées & cherchoient toujours à fuir. Leurs yeux étoient étincellans & sembloient sortir de la tête. Elles avoient le regard farouche.

Les accès étoient si fréquens qu'ils sembloient être continuels. Quand ils prenoient à l'une d'entr'elles , les autres aussitôt entendant les cris de leur compagne , entroient en fureur & se trouvoient bientôt attaquées du même mal. Elles se répondoient ainsi mutuellement.

Ce qu'il y avoit de plus particulier, c'est que deux d'entr'elles se répondent parfaitement dans leurs accès , même depuis que la violence du mal est considérablement diminuée , quoiqu'elles soient placées dans deux chambres différentes. Aussitôt que l'une des deux se sent attaquée , l'autre ressent en même temps les mêmes impressions. De quelque manière qu'on s'y prenne on ne peut prévenir cet accident , qui prouve une sympathie singulière entre ces deux sœurs. Ce qui n'arrive pas à la 3^e qui est aussi malade que les deux dont il est question. ,

A l'égard de la mere & de sa fille ca-

dette, elles sont presque entièrement guéries par le moyen des remèdes que j'ai mis en usage & que je me propose de communiquer au public par la voye de ce Journal, aussitôt que les trois autres se trouveront délivrées de ces fâcheux accidens. Les deux personnes que je regarde comme guéries, ont encore le bas ventre douloureux, dur, tendu, leur estomach est toujours foible, & elles ressentent toujours des douleurs entre les deux épaules, aux coudes, aux jarrets &c. avec des lassitudes dans tous les membres. Leur vue est égarée; mais elles jouissent de toute leur raison, & elles ont la parole libre & naturelle. Elles ont néanmoins encore des accès qui sont toujours imprévûs. Elles sortent cependant & vont à leurs affaires. M. Missa mon confrere à qui j'ai fait voir ces malades, a été plusieurs fois témoin des accidens dont je viens de donner le détail.



O B S E R V A T I O N.

Sur l'excès & le défaut du nombre des parties d'un Poulet & de deux Chiens , par M. Geoffroy Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

De Noirmoutier ce 13. Juin 1755.

III. Quoique nous soyons naturellement plus portés & plus intéressés à entendre parler de nos semblables , nous ne devons cependant point négliger de faire des Observations sur les animaux. Elles ont été jusqu'à présent très-profitables à la Médecine , & conduisent encore aujourd'hui les Médecins à de nouvelles connoissances de l'œconomie animale. De combien de choses ne leur sommes nous pas redevables ? L'énumération en est connue , la répétition en deviendrait inutile.

Le vice de conformation , dont j'offre le détail au public , fournira peut-être (par l'analogie de la formation du poulet & celle du fœtus , que plusieurs Médecins ont soutenue & qu'ils n'abandonnent pas) des preuves de leur sentiment , & pourra par la même raison devenir de quelque utilité au nouveau système sur la génération de l'homme & de l'oiseau. Matière qui jusqu'à ce jour a été si discutée & si peu

éclaircie, que chacun de nous s'en tient opiniâtement à l'hypothèse qu'il s'est faite & se croit bien fondé à la soutenir ; dans l'incertitude d'en trouver une meilleure.

La nature assez constante dans ses opérations se plaît quelquefois à former des corps extraordinaires, soit par jeu, soit par bizarrerie, soit pour réveiller notre attention sur ses ouvrages ; & par ces nouveautés, quoique monstrueuses aux yeux du commun des hommes, entretenir le physicien dans l'admiration & la continuation de nos recherches.

Le poulet, qui fait le sujet de cette première Observation, formoit un tout : plusieurs de ses parties étoient doubles & toutes aussi bien formées & placées, que si elles eussent été adaptées à deux corps séparés. Il perça lui-même la coque de l'œuf dans lequel il étoit renfermé & parut avec quatre pieds & quatre aîles. Ces membres étoient aussi longs & aussi gros que s'il n'y en avoit eû que le nombre ordinaire, ce qui est fort surprenant. Car comme on l'a vu en plusieurs animaux qui pêchoient par le nombre excédant de leurs membres, quelques-uns se trouvoient appauvris de sucs, restoit desséchés, pour ainsi dire, ou du moins notablement amaigris & diminués. Le cabinet du Roi, celui de M. de Réaumur, l'Observation de M. Hat-

té* sur un enfant à trois jambes fourniront assez d'exemples de ce que j'avance.**

Ce même poulet avoit deux croupions sous lesquels on voyoit les deux ouvertures destinées pour évacuer la fiente. Les canaux qu'elles terminoient partoient d'un seul gésier, le jabot étoit unique ; l'un & l'autre plus vastes que dans un poulet ordinaire. L'orifice de l'œsophage paroissoit dans le bec avec l'entrée de la trachée artère, qui étoit également seule & se bifurquoit au lieu & en tant de bronches qu'il falloit pour fournir au deux poitrines qui, garnies l'une & l'autre du nombre ordinaire de côtes, n'étoient séparées que par une légère membrane. Il n'y avoit qu'un cœur d'une grosseur naturelle, placé au milieu des poitrines & ses vaisseaux à la distance requise se trouvoient multipliés selon le besoin.

Les deux épines étoient de part & d'autre faites & se terminoient comme il convient. Du côté de la tête elles recevoient la moëlle de deux cavités où étoient logés

* Voyez Journal d'Avril, p. 227.

** M. Micheils Médecin de Louvain nous apprend par une de ses lettres qu'on vient de faire voir dans sa ville, une personne qui a deux têtes & trois bras, dont deux sont du côté gauche, très-bien formés & distingués l'un de l'autre. On espère en donner la description dans quelqu'un des Journaux suivans.

les deux cerveaux. Ces cavités bien séparées par une cloison osseuse, fournissoient au canal spinal par deux trous qui commençoient les deux cols, dont le gauche un peu contourné, formoit une espèce d'S renversée, & celui de l'autre côté étoit assez droit. Entre ces deux cols se trouvoient l'œsophage & la trachée artère sans être gênés de part & d'autre.

Quoiqu'il y eût deux cranes pour loger les cerveaux, séparés comme il est dit ci-dessus, on ne voyoit cependant qu'une tête, aux deux côtés de laquelle étoient les yeux, placés chacun dans son orbite. Un seul bec dont la conformation étoit toute naturelle, terminoit cette description. Il n'y avoit donc que la tête qui n'avoit pas l'apparence extraordinaire: je dis l'apparence seulement, puisqu'on y trouvoit encore contre nature les deux cavités pour les cerveaux.

Avant que de finir, il est bon qu'on sçache que l'union de ce presque double poulet étoit faite par le moyen d'un os en demi-cercle, plus fort & plus dur que le brechet, au-dessous duquel il étoit. Sa partie convexe étoit tournée vers la tête & ses branches revenoient vers les croupions.

Ce petit monstre étoit recouvert du duvet & des tégumens qu'on voit sur-tout les poulets nouvellement éclos. On m'a

dit qu'il avoit vécu deux jours. Le lendemain de sa mort je l'ai disséqué le mieux qu'il m'a été possible, pour assurer que tout ce que je viens d'exposer est décrit d'après l'examen le plus exact. La singularité du fait m'a frappé. Qu'on ne me soupçonne cependant point d'avoir voulu rien hasarder, par l'envie de donner quelque chose d'extraordinaire & que je crois nouveau ; mais qu'on me fasse la justice de penser que Membre zélé de la Médecine, je dois être jaloux de fournir quelques Observations, qui puissent plaire ou servir à l'occasion à ceux qui s'intéressent sincèrement aux progrès de notre profession.

La nature trop féconde quelquefois vient de prodiguer ses faveurs par le nombre excédant des parties de ce poulet, en les multipliant peut-être sans nécessité. Disons peut-être, du moins pour quelques-unes ; car les jambes ainsi que les ailes ne pouvoient se gêner & étoient placées assez bien pour augmenter & accélérer le mouvement de ce petit animal. Etant mort si promptement ; mais par accident, (je veux dire qu'on l'a tué à force de le manier & le transporter indifféremment chez ceux dont la curiosité pouvoit être piquée par un tel phénomène,) on ne peut former que de simples conjectures sur l'utilité, ou l'inutilité de cette multiplication. Le

mouvement des aîles auroit été moins libre que celui des jambes. Auroit-il pû vivre, m'a demandé quelqu'un ? Je serois assez disposé à le croire. Il étoit dans ses parties doubles, comme dans les simples également bien organisé. Le mouvement de l'une pouvoit s'exécuter sans interrompre celui de l'autre ; toutes auroient même facilement agi ensemble. Les solides avoient donc leur élasticité, les fluides leur consistance convenable. Le point de l'équilibre ne pouvoit-il pas être gardé ; puisque les proportions paroissent assez bien établies ; pour que l'action & la réaction des fluides & des solides pussent être continuées ? En effet la circulation ainsi que la respiration se faisoient sans doute avec la même aisance. Car il a vécu deux jours, il a bû & mangé comme un autre poulet. Pourquoi donc le cours de sa vie auroit-il été interrompu ? Passons au second article.

Cette même nature trop libérale il n'y a qu'un instant, va se montrer sous des couleurs entièrement opposées, en refusant les secours mêmes les plus nécessaires. Deux petits chiens sont le sujet de cette réflexion. Elle les prive, par une variété bien contradictoire, de deux jambes de devant, n'y ayant même laissé aucune trace qui pût faire augurer qu'il y en eût jamais parû. On ne voyoit à l'extérieure nulle cicatri-

ce ; on n'y a vû lors de la dissection aucune apparence d'épaule même en dedans. Ils étoient d'ailleurs constitués comme les autres chiens : à cela près toutes fois qu'un d'eux avoit apporté en naissant la lèvre supérieure coupée de deux côtés , jusqu'à la narine droite & gauche. Ils têtoient fort bien tous deux & paroissoient en assez bonne santé , pour faire prognostiquer qu'ils auroient vécu. Ces membres en effet ne sont pas essentiels pour la vie.

Pour marcher , la poitrine faisoit un mouvement qui aidait les jambes de derriere. Ils alloient très-lentement, cela ne fera pas révoqué en doute, un pareil défaut n'étoit pas moins gênant que mortifiant pour eux , qui , nés d'une levrette , étant par succession & par état destinés à la course , se trouvoient par ce coup fatal réduits à ramper , sans espoir de jamais recouvrer ce qui leur manquoit pour réformer ce vice de conformation.

Je laisse actuellement à ceux qui croient avoir deviné la maniere dont se fait la formation, le plaisir de décider 1°. comment, ou par quel mécanisme s'est opéré la nouvelle organisation des parties surnuméraires , dont nous avons parlé. 2°. D'où peut venir le défaut du nombre de celles-ci. 3°. Enfin quelle cause on peut assigner à la prodigalité de la nature en certaines circonstances ,

constances , à son oubli & à son avarice , pour ainsi dire en d'autres , & à sa bonté pour quelques animaux élus , en régénérant en leur faveur certaines parties dont ils ont été privés. Avouons de bonne foi que l'explication de pareils phénomènes est au-dessus de nos forces ; que cette même nature par des voyes secrètes qu'elle seule connoît , nous donne quand elle veut & sans craindre d'être découverte , de nouvelles matières pour exercer notre imagination , qui toujours chancelante (quoiqu'elle nous satisfasse quelquefois ,) est un guide trop peu sûr dans de telles recherches pour la croire infaillible. Disons donc en finissant que les secrets de la nature sont inexplicables , comme inépuisables , & ses détours aussi variés que dignes d'admiration.



E X T R A I T

Du rapport de M. H O S T Y , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris , pendant son séjour à Londres , au sujet de l'Inoculation.

IV. Comme l'affaire de l'Inoculation paroît occuper non-seulement les personnes de l'art , mais une partie même des Citoyens , nous avons crû devoir inserer dans notre Recueil la Pièce de M. Hosty sur ce sujet. Quoiqu'elle ait déjà été publiée ailleurs , nous pensons que ceux qui conservent ce Recueil , seront bien aises de trouver dans ce Livre tout ce qui concernera cette question. Nous nous donnerons même des mouvemens pour rassembler toutes les observations qu'on fera à ce sujet. On peut relire la Pièce qui se trouve imprimée à la tête du Journal de Février de cette année , Tome II. p. 67. Et celle du Journal de May , p. 314. Elles sont en faveur de l'Inoculation. Voici celle de M. Hosty.

MA profession de Médecin , ma qualité de sujet de la Grande-Bretagne , & la connoissance que j'ai de la Langue , m'ont procuré l'avantage d'être appelé depuis la paix par la plupart de mes Compatriotes

d'Observations. Octobre 1755. 275
qui voyagent à Paris & qui y sont tombés
malades , & de m'entretenir avec eux sur
ce qui pouvoit être relatif à la pratique
de la Médecine en Angleterre. Mais pour
me mettre encore plus au fait , j'ai formé
le dessein de me transporter à Londres ,
afin d'y juger par moi-même des variations
arrivées depuis quelques années en ce pays
dans l'art de guérir.

Les succès constans qu'a eû depuis 30
ans à Londres l'Inoculation de la petite vé-
role , & les avantages que la France pour-
roit retirer en l'introduisant chez elle ,
m'ont surtout déterminé à entreprendre ce
voyage.

J'arrivai à Londres le 12 Mars 1755.
Mon premier soin fut d'aller voir M. *Cox*
Willmod , Médecin du Roy , *Hoaldi* , *Gar-*
nier , *Ranby* , *Middleton* , *Havvkins* , *Gata-*
ker , *Truifdal* , *Adair* , *Taylord* , *Heberdin* ,
Médecin de la Cour , *Shavu* , *Kirkpatrick* ,
Auteur de l'*Analyse de l'Inoculation* , le
Docteur *Maty* , Auteur du *Journal Bri-*
tannique , M. *Pringle* , connu par son ex-
cellent ouvrage sur les maladies des Armées ,
& qui est en commerce de lettres avec M.
Senac , les Docteurs *Clephane* , *Jarnagagne* ,
Connel ; M. *Bell* , *Pingston* , *Brumfield* ,
Wal , Chirurgien de l'Hôpital de l'Inocu-
lation ; *Tompkins* , Chirurgien des Enfans-
trouvés ; M. *Morton* , qui en est le Méde-

cin. Je cite tous ces Messieurs, comme autant de garans de la vérité de ce rapport ; ce sont les Praticiens les plus employés à Londres, & les plus connus en France.

Il n'est pas possible de marquer plus de zèle pour le bien du genre humain, qu'ils en ont fait éclater à mes yeux, ni plus d'envie de répandre dans toute l'Europe une pratique qu'ils jugent si salutaire. Les facilités qu'ils m'ont procurées pour l'exécution de mon projet, en sont des preuves authentiques.

L'Evêque de Worcester, si recommandable par sa charité envers les pauvres, ce Prélat, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'Hôpital de l'Inoculation, dont il est actuellement Président, & qui sans contredit, est l'homme d'Angleterre le plus éclairé sur les faits qui concernent l'Inoculation, s'est fait un mérite de m'instruire de tout ce qui y avoit rapport. D'ailleurs la protection dont m'a honoré M. le Duc de *Mirepoix*, à la recommandation de M. *Rouillé*, Ministre des affaires Etrangères, & la connoissance que j'avois déjà faite à Paris de plusieurs Seigneurs Anglois, ne m'ont laissé rien à désirer sur ce qui faisoit le principal objet de mon voyage.

Pendant le temps que j'ai été à Londres, j'ai suivi tant aux Hôpitaux qu'en Ville

252 personnes inoculées de différens âges & de conditions différentes qui m'ont fourni les observations suivantes. *

Le sujet qu'on veut inoculer étant préparé , on lui fait une incision très-légère à un ou aux deux bras , suivant l'idée de l'Inoculateur , on y infere un fil imprégné de la matiere variolique bien choisie. On laisse ce fil dans l'incision l'espace de 36 heures , on l'ôte ensuite. Quelques - uns appliquent sur la plaie une emplâtre , mais d'autres n'y mettent rien du tout. Elle paroît ordinairement guérie au bout de 40 heures ; mais le troisième ou quatrième jour elle s'enflâme de nouveau ; les bords en deviennent rouges , signes presque certains que l'insertion a bien pris. Le cinquième ou le sixième on apperçoit une ligne blanche dans le milieu ; l'urine est de couleur de citron ; indications plus sures que les précédentes. Le septième ou le huitième le

* J'en ai vû inoculer depuis l'âge de 3 jusqu'à 28 ans , & même jusqu'à 36.

Il me paroît démontré que les adultes qu'on voit inoculer à présent , sont les enfans d'autant de gens autrefois ennemis de cette pratique , qui ne se sont rendus qu'à l'évidence du succès , & qui forment aujourd'hui des preuves éclatantes du progrès & de la bonté de cette méthode. J'ose dire que dans peu d'années il ne se trouvera personne en Angleterre à l'âge de 15 ans qui n'ait eu la petite vérole naturellement ou par insertion.

malade , qui jusqu'alors n'a point apperçu de changement dans son état , commence à sentir une douleur plus ou moins vive à une aisselle , & quelquefois aux deux. C'est pour l'ordinaire le premier symptôme ; ensuite un mal aise , une fièvre plus ou moins forte , un mal de tête , de reins , des nausées suivies de vomissemens ; le neuvième ou le dixième il paroît une sueur très-abondante , accompagnée d'une éruption miliaire par tout le corps. Ces deux symptômes précèdent communément de vingt-quatre heures , plus ou moins , l'éruption de la petite vérole , & disparaissent avec les autres à mesure que se fait cette éruption , qui arrive pour l'ordinaire vers le dixième jour de l'insertion. Dès qu'elle est parfaite , le malade ne souffre plus , il est censé hors de danger , puisqu'autant que l'expérience me l'a fait voir , l'on n'a rien à craindre de la fièvre de supuration , si dangereuse , & souvent si funeste dans cette maladie lorsqu'on l'a naturellement. Les inoculés passent presque toujours ce temps sans fièvre & sans accident ; ce que les Médecins regardent comme une preuve convaincante des avantages de l'Inoculation. La supuration finit vers le seizième , & la dessication vers le vingtième : on purge plusieurs fois le malade , on lui donne alors des alimens plus solides : pendant le cours de la mala-

d'Observations. Octobre 1755. 279
die, on ne permet que des végétaux ou
des choses légères en usage dans le pays,
telles que les navets, des asperges, &c.
mais ni viande ni poisson.

Les ulcères de l'incision se dilatent &
supurent considérablement vers le temps de
la maladie, cette supuration continue quel-
quefois après le traitement; ce qui provient
principalement de la profondeur de l'inci-
sion, & n'arrive que très-rarement. Depuis
qu'on ne fait plus qu'une incision très-su-
perficielle, ou pour mieux dire, une égra-
tignure, les symptômes sont quelquefois
si légers, & le nombre des boutons si pe-
tit, qu'à la diète près, le malade vit à son
ordinaire, s'occupe ou s'amuse suivant son
âge, & n'est pas obligé de garder le lit.
L'Envoyé de Dannemarck en Angleterre,
qui s'est fait inoculer avec la permission de
sa Cour, & du consentement de sa famille,
à laquelle cette maladie a été souvent fa-
tale, n'a presque rien changé à sa manière
de vivre accoutumée; c'est de lui-même
que j'ai eu le détail journalier de son trai-
tement. Le fils de l'Ambassadeur de Sar-
daigne s'est soumis avec le même succès à
cette pratique.

Je passe aux effets de cette méthode. Les
252 personnes que j'ai vû inoculées ont
toutes été guéries sans aucune suite fâcheu-
se. Elles m'ont paru se fortifier après le

traitement , & pas une d'elles n'a été marquée ; mais ce qui m'a bien surpris , c'est que celles-mêmes qui avoient beaucoup de boutons fort gros ne paroissent presque pas rouges après la dessication , comme elles le sont dans la petite vérole naturelle ; l'avantage de conserver la beauté n'a pas peu contribué à accréditer cette méthode , aussi est-il rare de voir à Londres quelqu'un au-dessous de 20 ans défiguré par la petite vérole , à moins que ce ne soit parmi le bas peuple qui n'a pas le moyen de se faire inoculer , ou qui conserve encore ses anciens préjugés.

Observations particulières.

1°. Des 252 personnes dont j'ai suivi l'inoculation , deux seulement m'ont paru en danger ; l'un étoit le fils du Major *Jennings* , homme de condition , fort riche , âgé de 3 ans , inoculé avec sa sœur âgée de 4 ans , & sa gouvernante âgée de 23. Cet enfant a eu six accès de convulsion dans l'espace de 18 heures immédiatement avant l'éruption ; ce qui a donné de vives alarmes à ses parens , mais non aux Médecins ni aux Chirurgiens. Il a évacué par le moyen de deux remèdes , l'éruption s'est bien faite , & aussitôt tous les accidens ont disparu ; au reste , cet enfant est sujet à des

d'Observations. Octobre 1755. 281
accès convulsifs , il en avoit eu antérieurement dans deux autres maladies.

2°. Il m'a paru que les enfans délicats & les filles avoient les symptômes moins violens , les Praticiens n'ont fait aucune observation là-dessus.

3°. Les Anglois pour sauver leurs enfans du danger de cette maladie, m'ont paru anticiper sur l'âge convenable , en les faisant inoculer à la mamelle , & au-dessous de 4 ans. J'ai observé constamment que l'âge depuis quatre ans jusqu'à 15 étoit le plus propre , & que les personnes au-dessus de 15 ans souffroient moins que les enfans au-dessous de 4 ans. Cette remarque est conforme à celle des gens de l'Art.

4°. J'ai vû des adultes des deux sexes même forts, replets & très-robustes guérir sans accidens & d'une façon surprenante.

5°. Quoiqu'on choisisse pour l'Inoculation le temps qui suit immédiatement les règles , elles surviennent cependant presque toujours dans le cours de la maladie , ont plus ou moins de durée , & finissent sans aucun accident.

6°. J'ai vû plusieurs personnes n'avoir que très-peu de boutons quelquefois seulement autour de l'incision , comme la fille du Comte de *Fitz Williams* ; un adulte en eut une douzaine. Le premier lui vint au gros doigt du pied ; remarque curieuse &

qui prouve incontestablement que le virus a circulé par toute la masse du sang , quoiqu'il n'y eût que peu de boutons ; quelquefois la seule supuration des ulcères tient lieu de tout.

7°. Les symptômes & l'éruption paroissent quelquefois fort tard ; la fille du Milord Dalkith a qui ils n'ont paru que le quatorzième jour après l'insertion , & un enfant-trouvé dont je parlerai plus bas , auquel ils n'ont paru que le 26 , en font des exemples.

8°. Cinq personnes n'ont pu prendre la petite vérole , quoiqu'on eût réitéré l'insertion ; l'un étoit en Ville , & les quatre autres aux Hôpitaux , & quoiqu'ils fussent tous cinq exposés pendant le traitement des autres à l'infection , ils ne la contractèrent pas.

Les deux Hôpitaux dans lesquels se pratique cette méthode , sont celui de *la petite vérole* , ainsi nommé , parce que l'on n'y traite que cette seule maladie , soit naturelle , soit artificielle , & celui des *Enfants-trouvés*. J'ai apporté tout ce qui regarde l'établissement & les réglemens de ces Hôpitaux , aussi bien que l'Histoire de l'Inoculation depuis le jour de leur établissement jusqu'à celui de mon départ , qui m'ont été remis par ordre du Comité. En voici le détail.

Depuis le 26 Septembre 1746, jour de l'ouverture de l'Hôpital de l'Inoculation, jusqu'au 14 May 1755, il y a eu 604 inoculés, y compris 197 de cette année. Les cinq premières années de son établissement cette méthode y étant encore dans son enfance, & l'Hôpital n'étant pas encore en état de fournir toutes les commodités aux malades, de 131 personnes il en est mort deux, l'une attaquée de vers, l'autre soupçonnée d'avoir cette maladie naturellement dans le temps de son inoculation. * Les quatre dernières années, de 473 un seul est mort, & suivant les Registres de ce même Hôpital, de 9 personnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux.

Depuis 1741 on a inoculé aux Enfans-trouvés 247 personnes, dont un seul est mort, à ce qu'on croit, par un accident étranger à l'Inoculation.

Total des inoculés dans les deux Hôpitaux. 851.

Morts. 4.

La première fois que je visitai l'Hôpital de l'Inoculation, je fus témoin d'un con-

* L'Hôpital pour l'Inoculation est encore bien pauvre; ce qui oblige de mettre les inoculés avec ceux qui sont attaqués de la petite vérole naturelle; ce qui ne peut manquer d'infecter l'air & de rendre en cet endroit la pratique de l'Inoculation plus sujette à des accidens, qu'ailleurs.

traite bien frappant ; il y avoit sur le même quarré deux salles, l'une destinée à la petite vérole naturelle , l'autre à la petite vérole qui s'y donne par infection. Dans la première de ces salles je vis des malades qui excitoient non-seulement la compassion , mais la terreur ; hideux , gémiffans , prêts à rendre l'ame. On les auroit crû frappés de la maladie la plus cruelle & la plus dégoûtante. Dans l'autre salle , on n'entendoit ni cris de douleurs , ni voix mourantes , on ne voyoit ni souffrances ni accidens , ni même aucun mal aisé. Au contraire , les malades étoient gais , & jouoient entr'eux ; il y avoit 26 filles inoculées , depuis l'âge de 10 ans jusqu'à 24 , qui n'étoient point allitées , qui couroient les unes après les autres , & se divertissoient comme on a coutume de le faire à cet âge , ou qu'on se porte bien.

J'eus occasion de faire aux Enfans-trouvés une observation très-intéressante sur le nommé *Claringdon* , âgé de 5 ans , qui se trouva pris de la rougeole sans que l'on s'en fût apperçu dans le temps qu'il fut inoculé. Le lendemain les symptômes de la rougeole se manifestèrent avec assez de violence pour faire craindre pour sa vie. Les taches parurent au temps ordinaire ; la maladie prenant son cours se termina heureusement. Le vingt-sixième jour de l'ino-

d'Observations. Octobre 1755. 285
culation , la petite vérole parut en assez
grande quantité , & eut son cours sans au-
cun accident remarquable ; le malade gué-
rit de deux maladies ; ce qui prouve le peu
de danger de cette pratique , & que l'hu-
meur de la petite vérole est différente des
autres humeurs , & ne se mêle point avec
elles , &c.

Nous donnerons dans le Journal suivant
les faits & les informations qui terminent ce
mémoire.

REFLEXIONS CRITIQUES

*Sur l'Histoire d'une Dormeuse extraordi-
naire , insérée dans le Journal de Février
dernier , par M. Gontard , Conseiller ,
Médecin du Roy.*

De Villefranche en Beaujolois , ce 8. Août 1755.

V. Je crois que les remarques qu'on
peut faire sur les Observations du Recueil
périodique , seront aussi utiles au Public
que les observations mêmes , puisque les
les unes & les autres peuvent également
servir aux progrès de la Médecine , étant
bien faites d'ailleurs. Cette raison m'en-
gage à faire part de celles que je viens de
faire à la lecture de la *Lettre de M. Miffa ,
Docteur , Régent de la Faculté de Médecine*

de Paris sur une Dormeuse extraordinaire, insérée dans le Recueil de Février dernier.

Il est sûr qu'en fait de science sur-tout, on doit conserver aux termes les idées que l'usage & les Auteurs leur ont attachées ; autrement on ne s'entendrait jamais ; & cela nuirait extrêmement au progrès de ces mêmes sciences. On doit aussi faire attention de ne pas confondre les especes, ni entr'elles, ni avec leur genre, ce sont des principes incontestables.

M. Miffa donne d'abord cette maladie pour une léthargie, & il en fait la description. Les pathologistes ne peuvent trouver dans cette description aucun des symptômes qui caractérisent la léthargie ; & ceux qui ne le font pas, s'ils s'en rapportent à cette description, ne reconnoîtront pour léthargie que la maladie où ils trouveront réunis les symptômes qui y sont rapportés.

Voyons quels sont les symptômes pathognomoniques, essentiels ou caractéristiques de la léthargie. Ce n'est pas le sommeil, puisqu'il est commun aux autres affections soporeuses, à l'appoplexie, au *carus*, au *coma somnolentum*, qui sont des maladies quoique du même genre que la léthargie, bien différentes quant à l'espece. C'est l'oubli, où les malades tombent dans l'instant,

de ce qu'ils viennent de dire ou de faire ; & l'on ne doit pas entendre par cet oubli , l'ignorance où sont les malades d'affection soporeuse , de ce qui se passe ou sur eux ou au dehors pendant leur sommeil ; l'ignorance n'est pas un oubli. Un autre signe caractéristique selon la plupart des Médecins , c'est une fièvre foible , qui ne se trouve point essentiellement dans les autres especes d'affections soporeuses. Mais comme ce signe n'est pas reconnu ni rapporté par tous comme pathognomonique , tenons nous en au premier ; il ne se trouve pas dans la maladie en question non plus que la fièvre. Donc cette maladie n'est pas une léthargie.

Les symptômes qu'on rapporte de cette maladie , ne conviennent pas non plus à la léthargie. Cette maladie venoit par accès , la léthargie n'en a jamais. Cette femme pendant l'accès avoit toutes les parties de son corps roides & inflexibles , en un mot , dans une contraction invincible , & cet état finissoit par des mouvemens convulsifs. Les léthargiques ont les membres flexibles & dans un état presque opposé aux convulsions. Donc , encore une fois , cette maladie ne peut pas s'appeller léthargie. Mais dira-t'on peut-être , c'est une léthargie extraordinaire , dans laquelle il est inutile de chercher du rapport avec les autres. Il

faudroit toujours y reconnoître les symptômes essentiels à la léthargie, & outre cela des symptômes extraordinaires d'où elle emprunteroit sa dénomination particulière d'*extraordinaire*.

Cela étant, je suis surpris que M. M. ne l'ait pas plutôt appelée une épilepsie extraordinaire. Elle avoit tous les symptômes essentiels de l'épilepsie, & le type de tous les jours pouvoit la faire appeller extraordinaire. Perte de connoissance, de sentiment, de mouvement volontaire, contraction spasmodique de toutes les parties du corps, & sur la fin de l'accès des mouvemens convulsifs, les paroxismes revenant périodiquement, sont les caractères essentiels de l'épilepsie, & celle-ci n'est extraordinaire que parce qu'elle revenoit régulièrement tous les jours à la même heure.

Au reste ce n'est pas purement un esprit de critique qui m'a porté à faire ces remarques sur l'observation de M. M. Je serois fâché, supposé qu'elles vinssent à sa connoissance, qu'il les prît en mauvaise part. Je n'ai eû d'autre vûe que le bien de l'Art & du public, & je serois charmé qu'on en usât de même à mon égard en pareille occasion. Il est à propos de s'éclairer mutuellement, & c'est le but de ce Journal.

Si après avoir bien observé, on donne
la

la maladie dont aucun symptôme n'a échappé pour une autre, il y a apparence que l'observateur, s'il la traitoit, la combattoit avec les mêmes armes qu'on a coutume d'employer contre celle pour laquelle il l'a prise.

Ceux qui ayant lû cette observation, en rencontreroient quelqu'une qui en approcheroit, la traiteroient de même, & certainement ce ne feroit pas à l'avantage du malade. Car la léthargie & l'épilepsie, quoique toutes deux maladies du cerveau, sont pour ainsi dire, d'un caractère opposé; & par conséquent elles doivent se combattre d'une manière presque opposée. Dans la léthargie les fibres du cerveau sont dans un état de relâchement, d'affaiblissement, de langueur; ce qui est prouvé par le relâchement des parties, la foiblesse du pouls fébrile, cet oubli particulier dans lequel le malade tombe dans l'instant même qu'il fait ou qu'il demande quelque chose. Dans l'épilepsie au contraire, les fibres du cerveau sont dans un état violent, tendues, poussant avec force le fluide nerveux dans ses tuyaux, soit constamment tout à la fois dans toutes les parties, ou dans quelqu'une en particulier; pour produire le spasme général ou particulier; soit successivement & alternativement dans quelqu'une ou plusieurs parties, ce qui fait les mouvemens convulsifs.

T

Selon M. M. cette léthargie n'étoit autre chose qu'une espece de vapeurs hystériques. C'est-à-dire, une léthargie dont la cause résidoit dans la matrice. Pour avancer cela, il auroit fallû porter plus loin les observations; il auroit fallû des faits & des symptômes particuliers qui eussent prouvé que la cause continente de cette maladie étoit un vice de la matrice, & que le cerveau n'étoit affecté que par sympathie. Jusque-là l'on n'a point de raison de ne pas croire que ce soit une épilepsie idiopathique, ou dont la cause continente est dans le cerveau indépendamment d'un vice de la matrice. Et l'on peut rendre raison de tous les symptômes de la même maniere, dont on expliqueroit une épilepsie périodique, faisant voir seulement de plus qu'elle est la cause particulière d'où dépend le type des accès.

Voici quelles sont mes conjectures sur la nature de cette maladie. On suppose ordinairement, pour produire l'épilepsie, une cause constante, un vice local organique dans le cerveau. Et cette supposition est conforme aux observations par lesquelles il est constant qu'on a trouvé dans les membranes & dans la substance même du cerveau de ceux qui avoient été sujets à cette maladie, des ossifications, des hydatides & autres tumeurs qui ne gênent ce-

d'Observations. Octobre 1755. 291
pendant & ne troublent le cours du fluide
nervéux & des autres liqueurs pour pro-
duire une attaque d'épilepsie, qu'autant
que par une cause externe & accidentelle ;
le sang vient à se porter trop abondam-
ment ou trop rapidement dans le cerveau.
Et si cette cause exerce son action dans
des temps déterminés, les attaques seront
périodiques, autrement elles seront errati-
ques. Il ne s'agit ici que de déterminer
quelle est cette seconde cause. On ne peut
la chercher que dans l'influence ou l'action
du soleil sur le corps de cette femme,
puisque le lever du soleil lui apportoit le
paroxisme, & que son coucher le lui enle-
voit. Il faut de plus une disposition parti-
culière de cette femme, qui la rendoit
très-susceptible des impressions de cet
astre.

Il n'est pas douteux que les rayons du
soleil, le reste de l'atmosphère étant égal,
ne rendent l'air plus chaud & plus sec ; ils
le rarefient, l'air en se dilatant doit exer-
cer son ressort sur les corps qu'il environ-
ne, & les comprimer. Les liqueurs se
porteront plus abondamment de la circon-
férence au centre, & par conséquent dans
le cerveau. Ces liqueurs se trouvant en
même-tems plus rarefiées par la chaleur,
occuperont plus d'espace & rempliront
davantage leurs vaisseaux. Voilà l'abord

du sang dans le cerveau plus accéléré & plus abondant, produit par l'action du soleil. Mais l'action du soleil n'est pas capable de produire cet effet sur les autres épileptiques. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'il ne le produise ici, puisqu'on ne peut pas reconnoître une autre cause. Il faut donc de toute nécessité qu'il y ait dans cette femme une plus grande disposition à être affectée de l'action du soleil : un sang plus facile à rarefier, un sang comme résineux, contenant plus de parties ignées &c. & en même-temps un tissu de la peau plus ferré, plus aride, & qui ne permet pas une transpiration proportionnée à l'augmentation de volume du sang que produit la rarefaction. Cette disposition n'est pas absolument supposée sans fondement dans cette femme. Dans les personnes d'un tempérament mélancholique, comme elle étoit, le sang a ordinairement la constitution que je viens de dire, & le tissu de la peau est plus sec & plus ferré. Tout cela demanderoit peut-être de plus longs détails ; mais les bornes que je me suis prescrites dans cette pièce, ne me le permettent pas.



L E T T R E

*A l'Editeur du Journal de Médecine au
sujet d'une abstinence extraordinaire ,
par M. N.... Médecin.*

De Mons en Hainault ce 9 Juillet 1755.

M O N S I E U R ,

VI. Notre Province est fertile en phénomènes. Vous donnâtes dans votre Recueil du mois de Février dernier, l'Histoire de la Dormeuse de Saint Guislain. Cette fille que vous fîtes partir de Louvain avec beaucoup de précipitation & dont vous ignorez le sort, se retrouve chez-elle, où elle continue de dormir ainsi que vous en avez parlé. Elle est revenue de la caravane qu'elle a faite dans nos Provinces voisines, où on la montroit pour argent. Telle est la cupidité des hommes d'une part & la curiosité d'une autre, qu'on employe jusqu'aux maladies pour les satisfaire toutes deux. A son retour la Dormeuse s'est fixée à son domicile ordinaire dans la Ville de Saint Guislain, à deux lieues d'ici.

Le sujet de cette lettre est un fait aussi surprenant que le premier ; il s'agit d'une Fille âgée de 15 ans, nommée *Jeanne*.

Marie Pelet, habitante de la Paroisse de le Val près de Binch, à trois lieues de Mons Capitale de la Province du Hainault. Depuis le 6 Décembre 1754, jusqu'au 20 de Juin de la presente année 1755, elle n'a pris aucun aliment ni boisson. Voici l'Histoire de sa maladie.

Cette Fille, d'un tempérament foible & délicat depuis quelques années, se trouva plus incommodée pendant l'été de l'an 1754. La nature faisoit alors de vains efforts pour produire en elle l'évacuation propre à son sexe, mais le mauvais état des viscères du bas-ventre détermina le sang à se porter tumultueusement vers le haut. Il lui survint de fréquens saignemens de nez, & la malade plus foible & languissante que jamais, se ressentit de tous les maux qui caractérisent le *chlorosis* ou pâles couleurs. Elle se plaignoit principalement de douleurs à la tête & au ventre; & peu à peu son teint se défigura comme dans la jaunisse la plus décidée.

En Octobre 1754. elle prit un vomitif, qui ne lui procura aucune évacuation; elle en fut beaucoup agitée, le ventre se gonfla, & elle commença dès-lors à être attaquée de mouvemens convulsifs. Une épouvante subite augmenta le trouble, & le fix de Décembre elle eut des agitations si épouvantables, que le corps en fut violem-

ment secoué de la tête aux pieds. Dès ce jour même, la malade cessa de prendre toute espece de boisson & de nourriture; la machoire inférieure demeura si fortement attachée à la supérieure à la suite de cet assaut, qu'on tenta vainement & à plusieurs reprises de vaincre la contraction des muscles par l'introduction du *speculum oris*. Jamais on ne put la surmonter, & les dents de la machoire supérieure qui chevauchent sur celles de l'inférieure, mirent toujours un obstacle insurmontable au passage de toute liqueur dans la bouche.

Après le 6. de Décembre, les accès épileptiques augmentèrent en violence & en fréquence jusqu'à la fin de l'année. Alors ces mouvemens convulsifs, qui d'abord avoient été universels, n'attaquèrent plus que les bras; & ces assauts se terminoient toujours par un *tetanus* ou roideur absolue des extrémités supérieures. Après quelque intervalle, ces dernières parties ne souffrirent même aucune secousse ni roideur; mais la machoire inférieure fut pendant tout ce temps, & jusqu'au commencement de Juin de la présente année 1755. inséparablement collée à la supérieure. Dès que les convulsions se furent bornées aux muscles adducteurs de la machoire, le reste du corps parut constamment dans un état de calme & de tranquillité.

Depuis le jour que la malade cessa de prendre de la nourriture, toutes les évacuations tarirent chez elle. On ne s'aperçut d'aucune décharge qui auroit été faite ou par les intestins ou par la vessie, la transpiration même parut cesser absolument. La *Pelet* demeura dans cet état jusqu'au commencement du mois de Juin dernier. Elle entendoit parfaitement & répondoit par signes, & malgré une abstinence aussi longue, elle avoit le poulx réglé, les couleurs belles & moins de maigreur qu'avant sa maladie.

L'abstinence avoit duré six mois, lorsque les premiers jours de Juin on s'aperçut du changement suivant. La peau qui depuis long-temps n'avoit pas même fourni la matière d'une transpiration tant soit peu sensible, s'ouvrit alors & donna des sueurs gluantes & fétides; la difficulté de respirer devint considérable, elle fut même poussée par moment jusqu'à faire craindre une interception prochaine. Sa façon ordinaire de respirer depuis cette révolution, s'exécute encore par une action violente de tous les muscles qui concourent à cette fonction. Elle n'inspire & n'expire que par de fortes élévations de la poitrine & du bas-ventre, qui se font alternativement.

Vers le 20 Juin la malade fuça un peu

d'Observations. Octobre 1755. 297
de vin & puis du lait coupé ; mais la déglutition étoit si difficile qu'elle ne pouvoit prendre une cuillerée ordinaire de ce lait , sans en épancher la moitié & en pousser une autre portion par les narines. Dès qu'elle eut enfin avalé un peu de cette boisson , elle fit beaucoup de rots ; la transpiration parut se rétablir de jour en jour , & se fit même à peu près comme dans l'état naturel. Le 27. elle quitta une petite quantité d'urine laiteuse ; ensuite elle eut une hémorrhagie par le nez , à la suite des fréquentes nausées que lui procurerent les petites doses de lait coupé qu'elle s'étoit efforcée d'avalier. La malade est à présent réduite à l'eau pure qu'elle prend à petites gorgées , mais souvent ; elle continue d'uriner. Le 3 de Juillet elle vomit des matieres vertes & gluantes , & depuis cette évacuation elle avale avec plus d'aisance. Aujourd'hui il n'y a plus aucun obstacle de la part de la contraction des muscles de la machoire inférieure , le seul qui reste est du côté de l'œsophage.

Voilà l'histoire d'une maladie qui a assez de rapport avec celle qui est détaillée dans la premiere observation du volume VI. des *Essais de Médecine de la Société d'Edimbourg* , édition de Paris 1747. Il y est parlé d'une abstinence qui a duré 34. jours la premiere fois & 50. jours la seconde ;

mais celle dont je vous envoie l'Histoire, paroît d'autant plus extraordinaire, qu'elle a duré six mois entiers. Je fufpendrois ma croyance fur ce fait, s'il n'étoit attesté par plusieurs obfervateurs de cette maladie, gens dignes de foi & du métier.

J'ai l'honneur d'être &c.

L'Auteur de cette lettre nous a communiqué le certificat de M. Charlier Médecin de la ville de Binch qui a fûivi cette maladie. Il y a joint l'attestation de M. Theys, Curé de le Val. Nous croyons inutile de les rapporter ici, étant d'ailleurs affûrés de la vérité d'un événement fi extraordinaire. La plupart des perfonnes inftruites ne feront aucune difficulté d'ajouter foi à ce récit; mais en faveur de ceux qui pourroient en douter, nous efperons rapporter plusieurs exemples d'abftinences femblables, tirés des meilleurs Auteurs. En attendant nous les renvoyons à la Thèse de M. Combalufier, foutenne dans les Ecoles de Médecine le 16. d'Avril 1750. La queftion étoit : An diù poffit homo, fine cibo potu que, vivere & valere? La conclufion eft : Diù ergò poteft homo, fine cibo potu que, vivere quidem, non verò valere. Cette Thèse eft remplie d'exemples d'abftinence extraordinaire. On peut encore lire Citefius dans lequel on en trouvera un grand nombre.

OBSERVATION.

*Sur un empoisonnement par le Champignon
vénéneux, & sur l'antidote de ce poison ,
par M. Hatté Docteur Régent de la Fa-
culté de Médecine de Paris.*

De Paris ce 15 Septembre 1755.

VII. La maxime, *principiis obsta*, si ac-
créditée dans la morale, ne sçauroit être
dans l'ordre physique, trop scrupuleuse-
ment observée par ceux qui ont le malheur
d'éprouver les dangereuses atteintes du
poison. Si l'on reconnoît alors l'impuissance
de la nature ; si l'on ne doute plus de la
nécessité de l'art de guérir, c'est alors aussi
qu'il faut que le Médecin au nom seul du
poison, sçache en indiquer sur le champ
l'antidote. Un remède inutile dans une
circonstance aussi critique, ne sçauroit être
innocent. Il permet au poison de faire ses
progrès, & ces instans perdus décident
inévitablement de la vie d'un infortuné.
Fâcheuse vérité, établie déjà par tant de
funestes exemples, & trop malheureuse-
ment confirmée ici par le triste accident
dont M. de Lauremberg, Docteur Régent
de la Faculté nous a rendu toutes les cir-

constances dans l'assemblée du *primâ mensis* * de Septembre.

L'on extrait de ce récit que le 25 d'Août dernier, des femmes dans une promenade au bois de Boulogne, y ramassèrent les champignons qui leur parurent les plus appétissans, quoique personne d'elles ne sçût distinguer les bons d'avec les mauvais. Le soir même, ces champignons mis en ragoût furent servis à trois femmes & un homme; mais les unes & les autres ne tarderent gueres à sentir plutôt ou plus tard à proportion de leur avidité, les effets du mets trop friand. Dans l'heure se plaignent toutes d'une malaise dont personne ne soupçonne la cause. Le mal insensiblement devient plus inquiétant, sur-tout dans une femme qui avoit elle-même prêté la main pour accommoder les champignons, & qui pour cette raison en avoit goûté un peu plutôt que les autres. Un sentiment de pesanteur dans l'estomach laisse croire d'abord que ce n'est qu'une indigestion, & dans cette idée les unes ont recours à l'eau tiède, d'autres boivent quelques coups de vin. Mais loin d'y trou-

* On donne le nom de *primâ mensis* à l'assemblée que tiennent les Médecins de la Faculté, chaque premier jour du mois pour se communiquer leurs Observations & conférer entr'eux sur les maladies régnantes.

d'Observations. Octobre 1755. 301
ver du soulagement , le mal ne faisant que
croître, il vint dans la pensée de soupçon-
ner du poison dans cet accident & tou-
tes furent décidées à le croire, quand elles
virent qu'un chien, à qui on avoit abandon-
né le plat aux champignons , venoit d'ex-
pirer. Les voisins, les amis pour lors ap-
pellés au secours, firent, en conséquence de
cette idée de poison, avaler de l'huile en
quantité ; on en revint ensuite à l'eau tié-
de : on essaya de quelques prises de théria-
que, mais avec aussi peu de succès que
tout ce qu'on avoit fait d'abord. Ainsi
toute la nuit & le lendemain se passèrent
en gémissemens & en remèdes inutiles ; &
le Médecin ne fut enfin appelé que 36.
heures ensuite de ce funeste repas, c'est-
à-dire, pour voir dans deux de ces femmes
tous les affreux symptômes d'une mort
prochaine. Sans espérance de pouvoir alors
employer l'antidote avec succès ou de met-
tre en œuvre les vomitifs : les signes de
gangrene & une défaillance considérable
fixèrent toute son attention. Il employa
les antiseptiques , donna les potions cor-
diales, afin de prolonger du moins de
quelques momens la vie des malades. Et
en effet peu d'heures après on les voit ex-
pirer l'une ensuite de l'autre , à très-peu
d'intervalle.

Une femme fort âgée & un jeune hom-

me qui n'avoient goûté que très-petit du ragoût aux champignons , après des tranchées très-vives & très-long-temps prolongées , eurent néanmoins la vie sauvée à la faveur d'un flux de ventre , dont on secondat l'effet par quelques purgatifs. Par l'ouverture des cadavres on trouva les traces de la gangrene répandues dans l'estomach & dans toute la longueur de l'œsophage , une liqueur brunâtre qui enduisoit les membranes de ces parties , qui fut ramassée & mise dans un vaisseau afin d'être examinée & soumise à différens essais , ayant été bue par un chat , cet animal en mourut en moins d'une heure.

Pour entrer maintenant dans les vues de quelques Physiciens , on ne sçauroit se refuser d'assigner l'espece de champignons qui a ici occasionné la mort ; & afin de donner à ce que nous allons avancer l'empreinte du sceau de la vérité , nous l'appuierons du témoignage de M. Bernard de Jussieu.

On sçait que cet illustre Botaniste nous a donné avec M. Tournefort , les environs de Paris dans la plus entière exactitude. Nous en avons appris que dans le bois de Boulogne il ne se trouve gueres que cinq especes de champignons , dont trois sont alimentaires & deux vénéneux.

Celui des alimentaires qui ressemble le

d'Observations. Octobre 1755. 303
plus au champignon d'usage que nous ti-
rons des couches , est le *fungus vulgarissi-*
mus ; *esculentus. Lobel.* ou *fungus* , *pileolo*
latò , & *rotundo livido. c. b.*

Un autre qui n'y est pas moins commun
est le *fungus angulosus* & *veluti in lacinias*
sectus. c. b. ou *fungus pallidus* , se contor-
quens , chanterelle dictus. *j. b. Caperolini.*
Tabern.

Le dernier des alimentaires est le *fungus*
porosus magnus , *crassus. j. b.* ou *fungus Au-*
gusti mensis. c. b.

Les champignons vénéneux se reconnoi-
tront d'avec les alimentaires par leur pro-
pre dénomination. On distingue ainsi assez
facilement celui dont la phrase est *fungi*
multi ex uno pede. j. b. & plus aisément en-
core un autre connu sous le nom de *fungus*
piperatus albus , *lacteo succo turgens. j. b.* ou
fungus pileolo latò , *orbiculari candicante.*
c. b.

On voit assez par la nomenclature de
ce dernier combien il tient des apparences
du premier des alimentaires ; il n'y a entre
eux qu'une nuance de différence , la blan-
cheur ; on conçoit , dis-je , comment il a
dû arriver que les empoisonnés que nous
venons de citer , aient pû prendre le change
& devenir les malheureuses victimes de leur
imprudence.

Ce détail au reste n'est ici que pour ôter

tout soupçon d'inexactitude ; car les Médecins sçavent que toutes les espèces de champignons vénéneux , comme les champignons alimentaires devenus poison par vétusté , produisent les mêmes accidens.

Dans l'un & dans l'autre cas c'est d'abord un sentiment de pesanteur * & d'extension à la fois à la région de l'estomach. Le malade , dont la respiration se trouve alors extrêmement gênée , se plaint non-seulement d'étouffement , mais encore d'un étranglement singulier , ce que Dioscoride rend par ces termes : *omnes tamen fungi strangulatus suspendio similes concitant.* ** Le hoquet quelquefois se fait remarquer , quelquefois le vomissement ; les urines souvent sont suspendues ; ou si le malade en rend , elles sont infiniment troubles & épaisses.

Ces symptômes , qu'on observe dans le premier degré de la maladie , sont bientôt après suivis d'autres plus effrayans. La respiration dans le second période , devenue de plus en plus anhéleuse , un pouls petit , des syncopes par intervalles , des frissons & des sueurs froides par tout le corps , an-

* De-là semble être venu le Proverbe Latin *Tanquam fungus suffocat.* V. Junius.

** Dioscorid. Lib. VI. Cap. XXIII. interpr. Ruellio. Vid. Aetius , Paul. Æginetia , Bertruvius , Ephemer. German.

d'Observations. Octobre 1755. 305
noncent enfin que la gangrene s'est établie , & que la mort est inévitable.

Il seroit difficile de ne reconnoître pour causes de ces accidens que la qualité spongieuse des champignons , ou leur *porosité* *. Plusieurs phénomènes déterminent à soupçonner , pour principaux agens de leurs mauvais effets , des corpuscules actifs & pénétrants. Nous avons des exemples de champignons vénéneux qui , pour avoir été gardés quelque temps dans la main , ont produit des convulsions & d'autres semblables accidens **. On sçait qu'il survient des démangeaisons très-cuivantes aux paupieres , si quelqu'un y porte la main après avoir manié le champignon vénéneux de nos bois. La vessie de loup produit une inflammation à l'œil , si la poussiere en est portée à cette partie ; ce qui n'est que trop souvent arrivé par un badinage imprudent. En un mot ce chat mort , pour avoir bu la liqueur contenue dans l'estomach des empoisonnés , acheve d'établir notre sentiment. Puissions-nous démontrer aussi évidemment un antidote à ce poison.

Le peu de succès de l'eau tiède & de l'huile , en quelque quantité qu'on les ait prises , prouvent sans réplique que toutes

* Voyez l'Observation de Mr. Miffa , Journal de Médecine du mois de

** *Hildanus. Cent. 4. observ.*

les vûes ne doivent point être d'étendre le poison dans une liqueur abondante , ou d'envelopper les pointes qu'on lui suppose , dans un corps gras ou huileux. On demande un spécifique qui détruise l'activité des corpuscules vénéneux du champignon , comme on voit toute la violence du plus fort Acide devenir sans effet dès l'instant qu'on lui présente une base alkaline.

Que l'on consulte l'expérience , & l'on apprendra par une longue suite d'observations que telle est l'action du vinaigre , dont le propre est non-seulement de garantir le champignon alimentaire de la qualité vénéneuse , dans laquelle il dégénere quelquefois , mais d'être aussi le contrepoison du champignon vénéneux.

Ainsi dès que le Medecin a satisfait à l'indication toujours indispensable dans tous les cas de poison , c'est-à-dire , à l'indication du vomissement , il doit faire prendre aussitôt le vinaigre étendu dans beaucoup d'eau (ce qui est la même chose que l'oxycrat ou ou le *posca* des Anciens) ; afin que cette liqueur , en agissant par sa qualité d'antidote sur les derniers atômes du poison , qui ont pû pénétrer dans les intestins & se nicher dans les replis de l'estomach , en détruise l'action , & leur ôte tout pouvoir de nuire.

On peut de même donner à la fois l'an-

d'Observations. Octobre 1755. 307
 tidote & l'émétique ; & c'est dans cette
 vûe sans doute que les Anciens adminis-
 troient si souvent l'Oximel simple (a) & le
 Scyllitique contre les mauvais effets des
 champignons. C'est aussi par ce moyen
 (l'Oximel) que Panarole traitoit si heu-
 reusement à Rome tous ceux qui avoient
 mangé de mauvais champignons. *Nullus*
enim, dit cet Auteur, *sumpto hoc remedio*
interiit, sed omnes, placente Deo, convale-
ruunt (b) ; & l'on sçait qu'à Rome les em-
 poisonnement de champignons sont très-
 fréquens. Amatus Lusitanus (c) ayant eu
 une pareille occasion , eut aussi avec le
 même remede le même succès. Avec l'Oxi-
 mel & l'Hissope Mathiolé fit vomir &
 sauva la vie à un homme qui , avec un
 étouffement considérable , avoit déjà des
 syncopes & d'autres accidens très-gra-
 ves (d). Galien (e) ajoutoit à l'oximel la
 fiente de pigeon , & il rapporte en faveur
 de ce remede plusieurs cures heureuses ;
 mais il ne paroît nullement démontré qu'il
 dûl les attribuer à l'union d'une matiere

(a) Personne n'ignore que l'Oximel se com-
 pose de trois parties de vinaigre sur une partie de
 miel.

(b) *Pentecost. 3. Observ. 45.*

(c) *Cent. 1. curat. 39.*

(d) *Comment. in Diosc. Lib. 4. Cap. 78.*

(e) *De simpl. Cap. 10.*

aussi dégoûtante : l'oximel lui seul renfermant les qualités d'antidote & de vomitif. Diphilus, ancien Médecin, cité dans Athénée, faisoit avec le Vinaigre & le *Natrum* une potion dont il donnoit aux malades jusques à ce qu'ils vomissent (a). C'est ainsi qu'Apulée rapporte l'exemple d'un certain Serotinus, vieillard centenaire, qu'il préserva des effets mortels de ce poison, en lui faisant prendre le vinaigre où avoit infusé l'Absinthe (b). Nous fatiguerions par plus d'exemples ; il suffit de ceux que nous avons rapportés, pour voir que dans toutes ces différentes compositions le vinaigre est la base & l'unique auteur de la guérison, en un mot, l'antidote.

Si présentement on nous permet de rapprocher des observations de nos ancêtres, quelques expériences modernes qui nous semblent avoir infiniment d'analogie avec les premières, nous ferons peut-être dans la voie de rencontrer la manière d'opérer du vinaigre sur les champignons vénéneux.

On connoît aujourd'hui contre la causticité de plusieurs plantes âcres & pénétrantes, comme le champignon vénéneux, des

(a) *Athen. Deipnosoph. l. 2. pag. 47. Interpr. Dalecâmpio.*

(b) *Apulejus, de virtut. herbar. Cap. 100.*

antidotes d'un effet infiniment sûr comme infiniment prompt. Mr. Miffa , Docteur , Régent de la Faculté , à qui nous devons plusieurs de ces observations , rapporte de lui-même qu'en herborisant dans les environs de Paris , il ramassa des racines d'*Arum maculatum* , ou pied de veau , qu'il en porta à la bouche , avec la précaution de n'en goûter que de l'extrémité de la langue ; mais il paya néanmoins bientôt après la peine de sa curiosité. Toute sa bouche s'enflamma ; les lèvres & le voile du palais gonflèrent , & le mal gagna même jusques dans la gorge où il ressentoit un resserrement considérable. Inutilement employa-t-il de l'eau & de l'huile * alternativement ; rien ne modérant sa souffrance , il courut de dépit dans la campagne , machant tout ce qu'il trouvoit sous la main. Il rencontra par hazard de l'ozeille , dont il eut à peine goûté ; que la bouche se défenfla , & que le sentiment de chaleur disparut en un instant.

Richè de cette expérience , le jeune Botaniste en devint plus hardi à goûter de toutes les plantes les plus âcres & les plus

* Il semble naturel de penser qu'un corps gras ne pouvant s'insinuer dans le tissu des membranes que les molécules des plantes ont déjà pénétrées , il ne sçauroit apporter ici le soulagement qu'on s'en promet.

caustiques. C'est ainsi qu'un jour il mâcha en présence de plusieurs de ses amis des feuilles de *thymelea* ou garou. Sa levre se gonfla aussi-tôt & il s'y fit dans l'instant de petits escarres, dont il fut le seul qui ne s'effraya point; car en écrasant sur la tumeur quelques feuilles d'*oxys* ou alleluya, on la vit disparaître à vue d'œil.

Nous tenons aussi de ce Docteur que s'étant quelquefois servi de *synapi* dans pareilles rencontres, il en avoit tiré même soulagement & aussi promptement qu'avec les plantes acidules. Les essais de cette dernière espèce ne confirmeront-ils point la pensée du Docteur Cartheuser qui donne aux plantes antiscorbutiques des principes acides, au contraire de l'opinion générale? Il est du moins d'observation qu'un antiscorbutique très-actif, le *cochlearia*, est d'un goût décidément acidule dans le fond du Nord, sur les côtes de la Norvege.

Nous croyons enfin pouvoir mettre au rang de ces observations celle de M. Per-rault, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, où il rapporte que deux personnes qui avoient avalé imprudemment de l'Euphorbe, furent très-heureusement guéries en employant le suc de limon pris en abondance.*

* Acad. reg. par, Duhamel, p. 247.

Par ces différentes épreuves il devient plus que probable, que les différens acides végétaux pourroient être aussi bien l'antidote des champignons vénéneux que le vinaigre lui-même. Nous n'oserions décider que les acidules n'agissent sur les plantes acres qu'en bridant leurs principes phlogistiques ; cette explication est réservée à des Physiciens pénétrants. Nous nous contentons de voir que comme l'alkali volatil agit spécifiquement sur le poison de la vipère, l'acide végétal, le vinaigre agit aussi spécifiquement sur le poison du champignon.

Nous devons enfin au public une dernière réflexion sur le choix des champignons. Car le Médecin ne croit point avoir rempli sa tâche quand il a indiqué aux hommes les remèdes à leurs maux, il doit encore, quand il le peut, les prévenir. Nous ne nous contenterons donc point de gémir sur l'imprudence de ceux qui s'exposent à en faire usage, en nous récriant avec Pline, * *que voluptas tanta cibi anc ipitis?* Et quoiqu'il soit vrai de dire qu'il seroit mieux de sacrifier au bien de sa santé & à la sûreté de ses jours un aliment qui n'est aliment qu'en apparence**, néanmoins comme

* *Hist. natur. lib. 22.*

** Comme l'a pensé le Poète dans ces deux vers
Semina nulla damus nec semine nascimur ullo

Sed qui nos mandit semen habere putat.

Marrial. Epig. l. 13.

il arrive qu'un homme à sa campagne trouve souvent plus doux & plus flateur des champignons que lui même a recueillis, que de manger ceux que son Jardinier lui présente, nous ne cesserons de recommander le précepte d'Horace. *

Pratenfibus optima fungis

Natura : est aliis malè creditur.

Il est évident que dans les prairies, les vergers fréquentés par les animaux mis en paturage, les champignons alimentaires y croissent volontiers sous la fiente dont la terre y est souvent fumée. Ils s'y renouvellent conséquemment de la manière qu'ils se reproduisent sur nos couches.

Malgré le choix du lieu où l'on prend les champignons, comme on pourroit encore faire une faute dangereuse, on peut dans le doute employer un moyen indiqué par Cardan. * Il ne consiste qu'à mettre quelques parcelles du champignon qu'on veut employer dans un peu de lait; s'il est vénéneux, les mouches qui en goûteront périront sur le champ. Il est sur-tout un champignon parmi les vénéneux dont les mouches sont fort avides & qui pour cela porte le nom de *fungus muscarius c. b.* L'illustre Clusius qui nous a laissé un traité

* Satyr. 4. l. 2.

** De subtil, lib. 13.

infiniment recherché sur toutes les espèces de champignons, rapporte que dans l'Allemagne les payfans ramassent le champignons aux mouches pour les vendre au marché; ce champignon coupé en plusieurs morceaux est distribué en plusieurs endroits de la chambre où les mouches sont incommodés: ces petits insectes s'y portent avidement & crévent presque aussitôt. *

On ne sçauroit aussi qu'applaudir à la méthode de ceux qui avant que d'employer des champignons pris au hazard, les font bouillir dans une première eau qu'ils jettent ensuite. L'on sent assez qu'en ajoutant à cette eau le vinaigre, on ajouteroit aussi une précaution infiniment sûre.

On doit ranger enfin au nombre des moyens approuvés & analogues à nos couches, celui qu'on pratique en Italie. C'est une pierre molle, spongieuse** qui

* *Clus. de fungis pern. nro. XII.*

** *Mathiol. comm. in Dioscor. lib. 4. cap. 78.* ce que Mathiole appelle ici une pierre, n'est qu'une racine vivace de champignons, dont les brins embrassent tellement & agglutinent les pierres autour desquelles ils croissent, que le tout ne semble plus faire qu'un corps pierreux. M. Bernard de Jussieu qui en a fait venir d'Italie & qui y a fait croître plusieurs fois des champignons, en y procurant de l'humidité, a reconnu que cette prétendue pierre, n'étoit qu'un champignon polipore qui est décrit

mise à la cave & arrosée d'eau tiède , produit incessamment des champignons alimentaires , parce qu'elle y offre une matrice propre aux graines de champignons.

Nous avançons hardiment le terme de semence de champignons , tant parce que le microscope en a démontré l'existence de nos jours , * que parce qu'il est en effet des champignons dont la graine est très-sensible. Telle est celle qui fut envoyée d'Italie au fameux Clusius avec cet étiquette, *semence étrangere*. On prioit en même temps le Botaniste , dont on vouloit mettre le sçavoir à l'épreuve , d'indiquer la plante qui portoit cette graine. Clusius décida sur le champ qu'elle étoit d'un champignon qui naît sur les planches qui servent de bordures aux parterres , & connu en botanique sous le nom de *fungus minimus sine petiolo* , αὐτὸν μὲν.

dans Tabernemontanus sous la nomenclature de *polyporus ex ingenti perenni & tuberosâ radice , in singulos menses plerumquâ nascens , supernè rufescens infernè cum pediculo , albus* Tabern. tab. 71. fig. 1.

* V. Micheli.



ARTICLE II.

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

OBSERVATION

Sur une fracture par écrasement avec déperdition de substance, - par M. Rochard Chirurgien Major de l'Hôpital de Belle-Isle en mer &c.

De Belle-Isle le 15 Mai 1755.

I. **L**A violence d'un vent impétueux ayant fait briser la meule d'un moulin à vent, le 16 Juillet 1754. les éclats de cette meule blessèrent considérablement deux hommes qui étoient dans ce moulin. L'un des deux étoit couvert de sang & de contusions; mais ses blessures n'étoient pas considérables en comparaison de celles de son compagnon. Ce dernier avoit les deux os de la jambe brisés, & l'écrasement s'étendoit depuis la tubérosité du *Tibia* jusqu'auprès de sa partie moyenne. La contusion s'étendoit sur presque toute la cuisse, & il y avoit une playe considérable avec hémorrhagie à la partie supérieure latérale interne, assez près du Condyle.

Il me fut impossible malgré toute l'attention que j'apportai de sentir la moindre partie d'os: la déperdition de substance étoit totale, & la jambe n'avoit plus de figure que celle d'une colonne torse. Je n'eus alors d'autre parti à prendre que celui de la mettre en direction, sans autre moyen qu'une insensible extension, suivie de la plus douce conformation, & l'appuyant le plus mollement que je pus.

Avant que de passer à une nouvelle opération je consultai M. Coghlan mon Ancien & mon confrere, & nous craignîmes tous deux d'être obligés d'en venir à l'amputation. Le lendemain je communiquai mes doutes à M. Leonard, Chirurgien ordinaire du Roi & Inspecteur des Hôpitaux, & je lui exposai l'état du malade. Loin de conseiller l'amputation vu la situation des choses, il me répondit qu'on seroit trop heureux de pouvoir être dans le cas de la tenter; mais qu'il présuinoit que l'épanchement accompagné sans doute d'un gonflement considérable, d'une contusion universelle depuis la partie moyenne & supérieure de la cuisse jusqu'aux malléoles, s'opposoit à cette entreprise.

En peu de temps les accidens devinrent monstrueux; les phlyctènes parurent, il en sortit une sérosité rouille, la tension augmenta jusqu'au dernier degré, les escarres devinrent jaunes & livides, ce qui caractérisoit la gangrene; le sphacèle suivit de près avec toutes les horreurs qui l'accompagnent; le nez du malade devint froid, les narines furent agitées, son visage se plomba, & malgré les grandes & nombreuses scarifications, suivies même de taillades, le pied perdit sa chaleur. A ces accidens externes se joignit la fièvre & un poulx concentré, dur & petit.

Le malade avoit été saigné pour ainsi dire jusqu'à l'épuisement; mais alors je fus obligé de recourir aux cordiaux mêlés avec le kinkina, &c.* J'employai aussi les fomentations d'eau-de-vie camphrée & ammoniacée, chaudement appliquées & répétées souvent sur les parties sphacelées. Je me servis encore de l'onguent Stirax que je mis sur les scarifications & sur les taillades. J'avois toujours gardé la jambe dans sa direction, & je m'étois attaché principalement, sans trouver beau-

* J'ai fait part il y a environ trois ans à l'Académie Royale de Chirurgie, d'un succès semblable avec ce remède à la suite d'une amputation.

coup de difficulté de la part de la contraction des solides, à vaincre l'atonie, ou perte totale du ton & de la vigueur des parties; car l'atonie avoit en quelque sorte contribué plus que toute autre chose à augmenter les accidens.

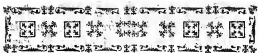
Enfin des transpirations douces, facilitées encore par la Saison, rappellerent la Chaleur dans toute l'habitude du corps; le poulx se développa, la fièvre parut plus forte; par cette nouvelle raréfaction ou effervescence, le vis chassa le mort de la jambe, & les escarres tomberent assez-vîte. Il s'est fait une fonte considérable; les fûtes ont exigé des dilatations, les os ont malgré cela acquis de la solidité, & au bout de quarante jours j'apperçus que la soude s'étoit un peu faite, & que la déperdition de substance, occasionnée par l'écrasement, n'avoit pas empêché les suc osseux & médullaires de fuinter, & d'assimiler ces parties osseuses infiniment divisées. Heureusement le malade étoit un Payfan sain, d'un bon tempérament; il étoit dur à lui-même, avoit beaucoup de patience, & étoit d'un caractère tranquille. Le blessé a été long-tems à guérir, mais il l'est entièrement depuis six mois.

Cet exemple fait voir qu'il y a bien des réflexions à faire sur le parti qu'on doit prendre, ou d'amputer la partie affligée, ou de tâcher de la conserver. On voit que dans le cas présent on ne pouvoit faire l'amputation à la cuisse. Il faut quand la contusion approche de l'aîne, l'abandonner à la nature. Je passe sous silence toutes les autres réflexions qu'on peut faire à ce sujet, & je les laisse aux personnes de l'Art, qui sont en état de les communiquer à leurs Eleves. *

* Je ne puis me dispenser de faire connoître au Public les soins que M. le Marquis de Paulmy, témoin de cet accident, a pris de ces deux malades, qu'il a fait lui-même placer dans l'Hôpital Militaire. Il les a visités, & ils se sont ressentis de ses libéralités.

Après ce que nous rapporte M. Le Cat sur les totalités d'Os emportées & recrues, on ne doit pas être surpris de la réparation offeuse qui s'est opérée à l'occasion de cette fracture si compliquée. C'est à l'imitation de ce célèbre Chirurgien que j'ai été encouragé à emporter presque tout un *Tibia* d'une fille de onze ans. Elle mourut neuf mois après d'une maladie qui n'avoit nul rapport à celle-ci. J'ouvris la jambe, & je trouvai un autre *Tibia* entier avec des vestiges sur ce nouvel os, ou aux extrémités de l'extraction de celui que j'avois ôté. Je lus à l'Académie vers la fin du mois de May de l'année dernière, mon Observation, après avoir démontré sur le Bureau les morceaux que j'avois tirés du *Tibia*, & ceux qui étoient venus neuf mois après.

N°. Dans le *Journal du mois dernier* pag. 227. nous donnâmes la description d'une *Hydrocéphale singulière*. M. Betbeder, Docteur en Médecine, &c. qui nous l'avoit communiquée, nous a envoyé une seconde observation à ce sujet; dans laquelle il nous fait part des changemens arrivés à l'enfant dont il est question. Il nous promet de continuer à nous apprendre ceux qui arriveront dans la suite. Nous aurions désiré la donner au Public ce mois-ci; mais l'impression du *Journal* étoit trop avancée lorsque nous avons reçu cette Observation. On la verra dans le mois suivant, ainsi que d'autres Pièces qui ont encore été différées. Nous avons crû devoir annoncer cette Observation, afin que ceux qui verroient l'enfant, ne fussent pas surpris d'y trouver quelque chose qui ne seroit plus conforme à la première description que M. Betbeder en a faite.



T A B L E
DES
M A T I E R E S

*Contenues dans le Recueil d'Octobre
1755.*

A R T I C L E P R E M I E R.

- I. **T**raduction de la These de M. Hazon ,
Docteur , Régent de la Faculté de
Médecine de Paris , pag. 243.
- II. Observation sur de nouveaux accidens
arrivés par des alimens préparés dans des
vaisseaux de cuivre , par M. Cosnier fils ,
Docteur Régent de la même Faculté , &c.
260.
- III. Observation sur différentes Monstruo-
sités , par M. Geoffroy , Docteur en Mé-
decine de la Faculté de Montpellier , 266.
- IV. Extrait du rapport de M. Hosty , Doc-
teur Régent de la Faculté de Médecine de
Paris , pendant son séjour à Londres , au
sujet de l'Inoculation. 274.

T A B L E, &c.

- V. *Réflexions critiques sur l'Histoire d'une Dormeuse extraordinaire, &c. par M. Gontard, Conseiller Médecin du Roy,* 285.
- VI. *Lettre au sujet d'une abstinence extraordinaire, par M. N. Médecin.* 293.
- VII. *Observation sur un empoisonnement par le Champignon vénéneux, & sur l'Antidote de ce poison, par M. Hatté, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.* 299.

A R T I C L E I I.

- I. *Observation sur une fracture par écrasement, avec déperdition de substance, par M. Rochard, Chirurgien Major de l'Hôpital de Belle-Isle en mer, &c.* 315

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du présent mois. A Paris, le premier Octobre 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

NOVEMBRE 1755.

Tome III.



A P A R I S ;

Chez V I N C E N T , Imprimeur-Libraire , rue
S. Severin , à l'Ange.

M D C C L V.

! Avec Approbation , & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT

Au sujet du Recueil périodique
d'Observations de Médecine,
Chirurgie, Pharmacie, &c.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur-
Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

D EPUIS long-tems la plûpart des nations de l'Europe se signalent par des Recueils périodiques d'Observations de Médecine, glorieuses pour les Médecins & avantageuses pour le genre humain. Les Médecins François, partagés en plusieurs Facultés aussi célèbres dans leur origine que dans leurs progrès, fameuses par les grands noms qui les ont illustrées, encore plus fameuses par les ouvrages excellens qu'elles ont produits, étoient les seuls qui ne pouvoient pas répandre facilement leurs connoissances parmi leurs Compatriotes

& chez les Etrangers. Les Membres de ces différentes Académies livrés à une pratique pénible , & entraînés par des travaux assidus, ont été forcés de laisser tomber dans l'oubli beaucoup de richesses , dont l'Art auroit profité s'ils eussent eu un Recueil toujours ouvert , toujours prêt à les consacrer à l'immortalité.

La mort a moissonné tous ces grands hommes & a enseveli avec eux un trésor inépuisable d'Observations utiles , de belles Cures , & de Réflexions judicieuses. On devoit donc désirer un Journal qui publiât sans cesse les merveilles de notre Art , qui fût comme l'écho des Cures singulieres que le silence nous auroit dérobées , ou plutôt comme le garant fidèle de la sécurité publique. Il étoit réservé à un Magistrat éclairé , actif & vigilant , de sentir toute la nécessité de cette nouvelle entreprise , & de l'autoriser. Nous nous en chargeons avec plaisir sous ses auspices , persuadés qu'il daignera toujours s'intéresser à cette nouvelle production , & lui être favorable.

Les Médecins qui , par les seuls efforts d'un zèle généreux , ont cherché à se rendre utiles au Public , ne trouvant pas de Recueil qui fût spécialement destiné à leurs travaux , ont communiqué leurs Observations dans les différens Journaux , où elles restent isolées au milieu d'une foule d'objets qui ne sont pas du ressort de la Médecine. Le Mercure de

France, le Journal Économique & celui de Verdun ont renfermé ces Observations épar-
sées, qui auroient été moins ignorées & qui
auroient reçu un nouvel éclat, si elles avoient
été rassemblées sous le même point de vue.
Voilà ce qui doit faire à présent l'objet de
ce nouvel Ouvrage périodique.

Le Journal que nous présentons au Public
n'est donc pas fondé sur la simple curiosité.
Il n'est point fait pour plaire ; son but est
d'instruire. Son plus ou moins d'éclat ne dé-
pend pas de la force & de l'élégance du
pinceau de celui qui le dessine, mais de la
bonté des sujets qu'on y traite. On n'y trou-
vera pas ce qui peut uniquement orner l'es-
prit, on y verra les moyens d'abrèger les
souffrances des hommes, ou de prolonger
leur vie. Chaque Observation devient un nou-
veau trophée pour la Médecine. En étendant
les connoissances du Médecin, on travaille
à restreindre le domaine des maladies.

L'Observation qui est un des principaux
soutiens de ce Journal, est aussi la première
base de l'Art de guérir. La Médecine dans
son berceau ne fut qu'un assemblage d'Ob-
servations vagues & incertaines. Elle cher-
choit un Maître. Hippocrate parut. Ce vaste
génie suivit à pas lents la nature, & marcha
à grands pas dans la carrière de l'immorta-
lité, en réédifiant un Art dont les fondemens
ne s'écrouleront qu'avec le monde.

Il s'en faut cependant de beaucoup que tout l'édifice soit achevé. Nous avons des matériaux immenses, & nous pouvons tous les jours en acquérir de nouveaux. Les ouvrages de la nature existent, les Observations ne tariront jamais.

Combien la Médecine ne doit-elle pas aux *Baillou* & aux *Sydenham*, ces grands génies confidens de la nature ? En suivant les traces d'Hippocrate, ils ont étendu & perfectionné les connoissances de leur Maître, & sont devenus les flambeaux de leur patrie & les modèles de la postérité.

Peut-on avoir devant les yeux de plus beaux exemples à imiter ? Si l'on ne peut pas atteindre à cette supériorité de génie, à cette justesse d'esprit qui accompagnent tous les Ecrits de ces grands hommes, on doit y suppléer par la lecture assidue de leurs Ouvrages, par une prudence infinie, & par des connoissances très-étendues. Les circonstances les plus intéressantes échappent aux personnes peu instruites ; celles qui ont l'esprit juste & beaucoup de talens voient tout bien & savent tirer parti de tout.

On ne doit pas oublier qu'une Observation doit être claire & concise. On ne sauroit désirer trop de netteté, d'ordre & de précision dans l'exposition du sujet & dans le détail des différens événemens. Plus on y laisse voir de cette élégante simplicité, &

plus on découvre de justesse d'esprit. Quand une Observation est hérissée de discours inutiles, loin de piquer la curiosité du Lecteur, on l'importune; en cherchant à l'intéresser, on l'écarte de l'objet principal; il commence par l'ennui, & finit par la défiance. *Fallax enim est, & ad errorem proclivis observatio quæ fit cum garrulitate.* Hippocr. Vander-Lind. tom. 1. pag. 61.

Le caractère le plus essentiel d'une Observation, c'est d'être vraie jusques dans les plus petits détails. La plus légère supposition en ce genre peut coûter la vie à un millier d'hommes. Outre que c'est violer les droits de l'honneur & trahir la confiance publique, c'est aussi se tromper soi-même, que de chercher à tromper les autres. Il est des circonstances qui dévoilent presque toujours le mensonge, & font percer la vérité à travers les nuages qui pouvoient la soustraire à nos yeux. Prenons plutôt pour modèle le Pere de la Médecine. Imitons cette louable ingénuité avec laquelle il reconnoît ses fautes, & suivons cette noblesse & ce désintéressement qui ont scellé tous ses Ecrits, & qui depuis tant de siècles en font sentir tout le prix.

Nous pourrions donner ici des vues générales sur les qualités d'un Observateur, sur la nature des Observations, sur la manière de les rendre utiles, & sur les conséquences que l'on peut en déduire, si les circonstances nous

le permettoient, & si nous ne parlions pas à des Maîtres de l'Art. Nous en avons assez dit, pour qu'ils se rappellent à chaque instant les principes qu'ils ont inculqués dans leur esprit & ceux qui sont gravés dans leur cœur.

Personne n'ignore combien les hypotheses ont fait de tort aux sciences, & sur-tout à la Médecine. Nous ne nous rappelons qu'avec regret les noms de ces Philosophes hardis qui ont secoué le joug de l'Observation, pour se livrer entièrement au feu de leur génie. Ils ont cherché dans leur imagination un Art qu'ils auroient trouvé dans la nature. Les Chymistes impérieux & fiers des succès de leurs travaux, ont de leur côté inondé la Médecine d'Ecrits obscurs & captieux, propres à écarter de nous la nature, & à la faire rentrer dans le chaos dont elle est déjà sortie. Le tems a renversé tous les systêmes; l'Observation seule a triomphé de tous les siècles. Un esprit vif & brillant ne doit cependant pas se laisser totalement enchaîner. Une belle théorie déduite de principes clairs & évidens, prête un nouveau lustre à l'Observation, & donne une force nouvelle à l'expérience. On doit seulement se tenir en garde contre l'impétuosité de son génie; tâcher d'allier la théorie avec l'Observation; mais le faire avec intelligence, & se souvenir que, séparée l'une de l'autre, l'une devient un systême dangereux, & l'autre un empirisme impraticable.

Nous ne manquerions pas de faire connoître les secours dont nous avons besoin pour notre Journal, si nous n'étions pas certains de trouver des ressources infinies chez tous les Sçavans occupés de l'Art de guérir. Ce qui nous engage à penser ainsi, d'un côté c'est l'émulation qui régné parmi les jeunes Médecins, & le zèle avec lequel ils travaillent pour les progrès de leur Art; de l'autre, c'est l'accueil favorable que nous ont fait les Anciens, dont les connoissances profondes seront pour nous une source de richesses toujours nouvelles. Nous attendons tout de leurs avis & de leurs Ecrits, & nous espérons que ce Recueil auquel les uns & les autres veulent bien s'intéresser, établira un commerce plus intime entr'eux; qu'il fera circuler des biens dont l'intérêt rejaillira sur la vie des hommes, & que par ce moyen la Médecine devenant plus utile au Public, sera encore plus digne de sa reconnoissance.

Nous ne comptons pas moins sur les Chirurgiens. Le Public, qui fonde ses espérances sur leur zèle, pense avec justice qu'ils ne cesseront de faire des efforts pour enrichir la Nation de découvertes utiles au genre humain: pour nous, nous regardons en notre particulier la noble émulation qui s'excite dans leur cœur, comme un présage heureux pour le Journal.

La Chymie qui peut passer pour la clef de

la nature, & qui fert à nous développer la structure intérieure des corps, tiendra un des premiers rangs dans ce Recueil : plus active dans les boutiques de nos habiles Pharmaciens, que dans une étude triste & stérile, elle devient plus variée & plus merveilleuse entre leurs mains. Nous les invitons à nous communiquer ce que le hazard, & plus encore leur sagacité leur aura fait découvrir.

Nous ne nous écarterons presque pas de la division générale qui forme le plan de ce Recueil. Dans la première partie, il s'agira des Observations qui auront directement rapport aux maladies ; ce qui embrassera la Physiologie, la Pathologie, l'Hygiène & la Sémiotique. Comme l'Anatomie est la base commune sur laquelle la Médecine & la Chirurgie sont élevées, on traitera dans la seconde partie des découvertes Anatomiques, des ouvertures des cadavres, & de tout ce qui concernera la Chirurgie Rationnelle & Instrumentale. La troisième partie renfermera l'Histoire Naturelle, la Chymie & la Pharmacie.

Nous aurons soin de faire mention des Thèses intéressantes que l'on soutiendra à Paris, à Montpellier, & dans toutes les plus célèbres Ecoles de la France. Nous donnerons aussi les Lettres, les Mémoires, & généralement toutes les Pièces fugitives qui tendent directement au progrès de la Médecine, de la

Chirurgie & de la Pharmacie. Comme nous nous faisons un devoir d'être impartiaux, nous insérerons dans notre Ouvrage toutes les Differtations pour & contre le même objet, si nous croyons y reconnoître quelque espece d'utilité, & si nous sommes persuadés que cette liberté que nous laissons aux Auteurs puisse servir à quelque éclaircissement capable de fixer les Médecins sur l'objet des contestations, & de les mettre en état de porter un meilleur jugement. Nous sommes cependant obligés d'avertir le Public, que nous n'aurons aucun égard pour les Ecrits qui partiront de la haine ou de la prévention, & que nous ne respecterons que ceux qui, destinés à être utiles, ne contiendront ni fiel, ni personnalités.

Nous espérons aussi présenter au Public tous les mois un détail des maladies qui auront été en regne dans cette Capitale. Nous profiterons des secours que nous sommes à portée de puiser dans la Faculté de Médecine de Paris, qui s'assemble le premier de chaque mois au *prima mensis*, pour conférer de la nature des maladies courantes, des remèdes les mieux indiqués pour les combattre, & des moyens les plus sûrs d'en arrêter les progrès. Nous désirerions avec empressement que l'on voulût bien suivre l'exemple de la Faculté de Paris dans chaque ville de Province, où il y a des Médecins qui ont assez

de zèle & assez de talens pour bien faire des Observations sur les maladies épidémiques. Nous nous ferions pour lors un vrai plaisir de joindre leurs travaux aux nôtres.

Cet objet nous paroît un des plus importants de ce Journal, puisque d'un côté il instruit les Médecins, & que de l'autre il rassure les Citoyens. On sçait combien les épidémies font de ravage souvent autant par leur violence, que par l'incertitude où l'on est des causes qui les ont formées. Si l'on avoit un tableau suivi de ces sortes de maladies, on pourroit peut-être y découvrir au bout de quelques années une espece de circulation périodique, conforme aux variations des saisons, de l'air, des alimens, & de toutes les autres causes capables de les produire. Si l'on ne trouvoit pas entr'elles une ressemblance parfaite, on y appercevroit au moins une espece d'analogie qui deviendrait la bouffole du Médecin, & qui lui traceroit une route moins pénible & plus certaine. Nous souhaiterions voir un jour nos conjectures se réaliser ; peut-être réussirions-nous par ce moyen à rapprocher les objets du tableau qui seroient trop séparés, à en montrer les rapports, & à en faire sortir tous les traits de ressemblance. Trop heureux, si nous pouvions, du moins en cette partie, contribuer à la santé & au bonheur du genre humain.

Comme les premières tentatives sont tou-

jours foibles , toujours languissantes , elles ont besoin d'un œil intelligent pour les conduire , & d'une main sûre & active pour les diriger. Le Public doit être très-redevable à notre Prédécesseur des soins qu'il s'est donnés pour élever cet Ouvrage au point où il est aujourd'hui. Nous ne pouvons dissimuler que nous sommes très-sensibles à l'honneur de succéder à un pareil emploi. Nous l'avons accepté, sans doute avec trop de témérité ; néanmoins nous ne négligerons rien de ce qui peut contribuer à nous assurer quelque succès. Nous choisirons toutes les Observations nouvelles ou utiles , toutes les Pièces intéressantes , & nous redoublerons nos efforts pour faire de ce Recueil un tout digne de mériter l'attention du Public. Notre premier Journal paroîtra au mois de Janvier 1756.



A V I S

DU LIBRAIRE.

COMME il y a beaucoup de personnes qui désirent souscrire pour s'assurer l'acquisition de ce Journal, on les avertit que le Libraire recevra, par forme de souscription, dans le courant des mois de Novembre, Décembre & Janvier prochains, sept livres quatre sols pour le prix des douze Recueils de l'année. Au moyen de cette somme, il s'engage à faire tenir, le premier jour de chaque mois, ce Journal à chacun des Souscripteurs, qui lui donneront leur adresse dans cette Ville.

Les personnes de Province pourront pareillement s'arranger avec les Libraires de chaque Ville. Ceux qui voudront être servis plus promptement, auront la liberté de faire venir ce Journal par la Poste ; il n'en coûtera que six sols de port pour toutes les Villes de ce Royaume : c'est un arrangement

auquel Messieurs les Fermiers généraux des Postes ont bien voulu acquiescer.

Les Particuliers qui n'auront pas souscrit, seront les maîtres de faire prendre chaque Journal séparément ; le prix en sera fixé à douze sols par mois,

Le papier, la forme & le caractère seront les mêmes que ceux de la présente Annonce. Chaque mois aura cinq feuilles ou quatre-vingt pages. L'année formera deux Volumes, pour chacun desquels on donnera un Frontispice & une Table des Matières qui y seront contenues ; ce qui fera un Ouvrage suivi & complet.

On adressera à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin à Paris, toutes les Pièces que l'on souhaitera faire mettre dans ce Recueil ; on prie seulement les Auteurs de les affranchir, autrement elles resteront au rebut.

Pour donner aux Etrangers toutes sortes de facilités, & pour leur épargner une partie des frais, ils pourront adresser leurs Observations, en Latin ou en François, port franc, aux Libraires

dont voici l'adresse & les noms.

A Amsterdam, MM. Arkstée & Mer-
kus.

Berlin, Jean Neaulme.

Dantzic, Knoch.

Dresde, Conrad Wal-
ther.

Edimbourg, Foulis.

Fribourg, Boffe.

Goting, Elias Luzac ju-
nior.

Hall, Charl. Herman
Hemmerde.

La Haye, Van Daalen.

Leipsic, Arkstée & Mer-
kus.

Londres, Nourse.

Madrid, Barthelemi.

Manheim, Fontaine.

Naples, Clement.

Parme, Faure.

Turin, Reyncons &
Guybert.

Zurich, Heidegger &
Compagnie.

RECUEIL



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

NOVEMBRE 1755.


ARTICLE PREMIER ;

Contenant quelques Observations de Médecine.

SUITE DU MÉMOIRE

*Sur l'inoculation de la petite vérole ; Faits
& Informations ;*

*Par M. HOSRY, Docteur-Regent de la
Faculté de Médecine de Paris.*

L'  En'ai pu trouver i°. dans tout
Londres un seul Médecin,
Chirurgien, ou Apothicaire
qui s'opposât à l'inoculation,
ils en sont au contraire tellement parti-
sans, qu'ils font inoculer leurs propres
enfants ; ils regardent cette pratique com-
me la plus grande découverte que l'on

ait fait en Médecine depuis Hippocrate.

J'a vu inoculer avec succès les deux filles du Docteur Ruffel, l'une âgée de 25 ans, & l'autre de 23.

2°. M. de *Rambey*, premier Chirurgien du Roi d'Angleterre, m'a assuré avoir inoculé plus de 1600 personnes sans qu'il en soit mort une seule; M. *Bell*, élève de M. *Morand*, 903, avec le même succès; enfin M. *Hadow*, Médecin à *Warwick*, & ami du Docteur *Pringle*, inocule depuis 18 ans (a) avec un succès surprenant.

3°. Il ne se trouve pas un seul exemple, qu'une personne qui ait eu la petite vérole bien caractérisée par l'inoculation, l'ait eu une seconde fois, cela est fondé sur plusieurs expériences réitérées & bien avérées. Pour décider que le malade est à l'abri de cette infection, ils ne demandent qu'une preuve non équivoque que le virus a opéré sur la masse du sang; quelques boutons sur le corps, ou la supuration, des incisions sans éruption leur suffisent.

(a) Le Docteur *Pringle*, connu de M. *Senac*, a écrit au Docteur *Hadow* pendant mon séjour à Londres, pour le prier de répondre à quelques questions que j'avois faites par écrit. J'ai reçu la réponse aux trois premières, avec une lettre du Docteur *Pringle* depuis mon arrivée à Paris. J'ajoute ici la traduction des deux lettres. Ces Messieurs me promettent de répondre aux douze autres questions.

4°. Il ne se trouve pas d'exemple d'aucune autre humeur scorbutique, &c. qui ait été introduite par l'inoculation, cela est même confirmé par quelques expériences hardies, à la vérité, aussi l'on ne s'inquiète plus à cet égard; d'ailleurs il est facile par le choix du sujet qui fournit la matière, d'en éviter le risque (a).

5°. Il ne se trouve point un Médecin à Londres, autant que je l'ai pu apprendre, qui croie que l'on a la petite vérole plusieurs fois (b).

6°. Les Catholiques s'y soumettent ainsi que les Protestans; Milord *Dillon* a fait inoculer son fils & sa fille aînée. Madame *Chelldon* sa parente Catholique, craignant beaucoup aussi cette maladie, s'est fait inoculer, ce Printems, à l'âge de 36 ans, & mère de douze enfans; auxquels elle a ainsi donné l'exemple du courage.

La fille du Duc de *Beaufort*, âgée de 15 ans, m'a fourni un second exemple de résolution; elle s'est fait inoculer le 25

(a) L'exemple de la complication de la rougeole & de la petite vérole dans l'Enfant- trouvé dont j'ai parlé dans le précédent Journal me paroît ne laisser aucun doute là dessus.

(b) Le Docteur *Maz*y qui avoit eu la petite vérole naturelle; voulant se convaincre de ce fait, s'est inoculé lui-même, sans pouvoir se la donner, ce détail se trouve dans son *Journal Britannique* des mois de Novembre & Décembre 1754.

Avril dernier de son propre mouvement, on la regarde comme la beauté de l'Angleterre ; tout le monde s'intéressoit à cet événement, & le succès a répondu aux vœux que le public formoit pour elle. J'ai retardé mon retour de quinze jours pour assister à son traitement.

Je pourrois citer plusieurs autres observations curieuses & intéressantes touchant cette pratique, que je tiens de personnes très-dignes de foi ; mais voyant que ce rapport passe les bornes convenables, & n'ayant d'autre but que de rapporter simplement ce que j'ai vû & nullement de décider la question, je finirai en assurant que les libéralités des personnes, prévenues autrefois contre cette pratique par religion, ou par quelque autre motif, sont aujourd'hui le principal revenu de l'Hôpital de l'inoculation, & que les registres sont remplis d'exemples curieux & touchans, de peres & meres, qui ayant été maltraités par la petite vérole naturelle, ont eu recours, malgré leurs préjugés, à l'inoculation, souvent pour se conserver l'unique enfant qui leur restoit.

L E T T R E

A M. Hofty.

Londres ce 5. Juin 1755.

Enfin j'ai reçu, Monsieur, la réponse du Docteur *Hadow*, à quelques-unes de vos questions ; elle me paroît judicieuse & satisfaisante, par rapport aux trois premières ; lorsqu'il aura fini, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je vous renouvelle les souhaits sinceres que je fais pour tous vos succès, & pour celui de l'inoculation en général. Je suis, &c.

Signé, Jean Pringle.

L E T T R E

Au Docteur Pringle.

Warvick ce 2. Juin 1755.

Je suis honteux, Monsieur, de répondre si tard à votre lettre, je n'étois point chez moi lorsque je l'ai reçue, & j'ai tellement été occupé depuis à achever les inoculations de cette saison, & à quelques autres affaires, que je n'ai pas eu le tems de faire une réponse convenable aux questions du Docteur Hofty ; je serai toujours prêt à lui communiquer, ou à tout autre de vos amis, tout ce que

je fais , & tout ce que j'ai observé dans la pratique de l'inoculation.

M. Hosly souhaite d'abord sçavoir ce que j'observe dans le choix d'un sujet pour l'inoculation , par rapport au tempérament , à l'âge , au sexe. Il est certain que les jeunes gens qui se portent bien , sont les sujets les plus propres pour être inoculés ; mais lorsque la petite vérole paroît à quelque endroit , la terreur qu'elle occasionne est si grande , & il se trouve tant de personnes qui demandent à être inoculées , que nous ne pouvons les renvoyer , d'autant plus que ceux qui ont été refusés par un Inoculateur , ont recours à un autre. Je n'ai jamais refusé qu'une seule personne , & depuis 18 ans que je me mêle de cette opération , j'en ai inoculé depuis l'âge de 3 mois , jusqu'à 62 ans. Je pense que le tems le plus sûr pour l'inoculation , est depuis 3 ans , ou lorsque les premières dents ont toutes percées , jusqu'à l'âge de dix ou douze ans. A cet âge on n'a aucune frayeur de cette maladie. Les enfans dont les dents percent ont des accès convulsifs , quelquefois la première nuit de la fièvre , & aucuns ensuite , mais plus fréquemment la nuit de l'éruption. Je n'ai pas remarqué que ce symptôme fût fatal. La saignée ou l'application des

sangfues le fait communément cesser. A force de voir des malades inoculés sans distinction, je suis devenu beaucoup plus hardi que je ne l'aurois jamais cru ; les scorbutiques , les asthmaticques ; ceux qui sont attaqués de rhumatismes ; les filles qui ont les pâles couleurs ne se trouvent pas plus mal de cette méthode que les autres. Un sang épais & coeneux ne produit pas autant de petite vérole qu'un sang bien vermeil qui a peu de férosité. Les personnes blondes dont la peau est fine & mince , l'ont communément moins que les noires , qui ont la peau épaisse & dure. J'ai cependant traité quelques-uns de ces derniers , qui ont eu des symptômes très-favorables. Les personnes maigres ne réussissent pas mieux que celles qui sont un peu grasses , & dans un embonpoint. J'ai inoculé quelques hommes qui pesoient 252 livres , dont l'éruption s'est faite d'une manière très-aisée , les femmes en général souffrent davantage.

A l'égard des préparations générales qui forment la seconde question de M. Hofty , elles sont les mêmes que celles de Londres. Au commencement je faisois saigner mes malades le jour qui précédoit l'inoculation , pour voir en quel état étoit leur sang. Si je n'en étois pas con-

rent, je leur faisois continuer les remèdes préparatoires un peu plus long-tems. Mais maintenant je ne suis pas si scrupuleux ; je ne saigne ni les enfans , ni les jeunes filles pâles , ni les femmes hystrériques & foibles. J'avois autrefois coutume de donner un vomitif un soir ou deux , avant que la fièvre parût , afin de nettoyer l'estomac & les intestins ; mais j'ai plusieurs fois éprouvé que la violence du vomitif occasionnoit la fièvre , qui ne disparoissoit que dans le tems de l'éruption ; à présent lorsque je juge qu'un vomitif est nécessaire , je le donne le soir qui suit l'inoculation.

Pour satisfaire à la troisième question sur l'incision , j'en fais maintenant une aux deux bras , & aussi légère qu'il est possible. Dans les commencemens je faisois une incision à un bras & à la jambe opposée , mais j'ai trouvé cette méthode sujette à quelques inconvéniens parmi le beau sexe ; des inflammations , des cloux , des tumeurs paroissent quelquefois aussi-tôt après l'exiccation de l'incision de la jambe.

J'ai vu quelquefois des symptômes très-violens , occasionnés par une incision trop profonde sur le milieu du muscle *biceps*.

J'espère la semaine prochaine répon-

d'Observations. Novemb. 1755. 345
dre à quelques autres questions de M.
Hofly, que je voudrois obliger sur ce
que vous m'en dites. Je suis, &c.

Signé Jacques Hadow, M. D.

L E T T R E

*A l'Auteur du Recueil périodique de Mé-
decine, &c. au sujet de divers accidens
arrivés en disséquant des cadavres,*

Par M. de Berge Médecin de l'Hôtel-
Dieu de Ham.

De Ham, ce 28 Juillet 1755.

M O N S I E U R ,

II. Le fait dont je crois devoir instruire
le Public par la voie de votre Journal,
me fut communiqué le mois passé par M.
du Monchaux, Médecin à Douai. Voici
ce qu'il me mandoit par sa lettre.

« Un Infirmier mourut ici il y a quel-
» que tems d'un mal assez singulier. Cet
» homme travailloit à enlever les chairs
» d'un cadavre dont on vouloit faire un
» squelette. Le cadavre avoit déjà huit
» jours. Un soir que l'Infirmier étoit oc-
» cupé à cette opération, il se coupa
» avec le scalpel. La blessure étoit si
» légère qu'il n'en sortit point de sang,
» & que cet homme n'y fit aucune atten-

» tion. Le lendemain sa main parut ex-
» trêmement enflée, & il y sentit de vio-
» lentes douleurs qui furent accompa-
» gnées de rougeur & de tension. Bien-
» tôt le mal gagna le poignet, passa à
» l'avant-bras & de-là au coude. La
» fièvre survint, fut continue & très-
» violente. Il tomba ensuite dans le dé-
» lire, & le quatrième jour on vit pa-
» roître des pustules ichoreuses sur la
» partie malade : ce qui indiquoit la gan-
» grene. On employa alors toutes sortes
» de moyens pour arrêter la violence du
» mal, mais ce fut inutilement ; car le
» malade mourut le neuvième jour.

Mon pere, qui est Médecin de Condé
en Haynault & à qui j'ai fait part de la
lettre de M. du Monchaux, m'a répondu
qu'il avoit vu quelque chose de plus sin-
gulier au Cateau Cambresis, & voici ce
qu'il m'a écrit à ce sujet.

« M. Clement, Médecin de cette petite
» ville, fit l'ouverture du corps d'une
» Religieuse nouvellement morte d'une
» fièvre putride. Il avoit avec lui deux
» assistans. Après l'ouverture de l'abdo-
» men, il introduisit la main & une partie
» de l'avant-bras pour en retirer les vis-
» ceres & les examiner ensuite. Dès le
» moment même toutes les parties qui
» avoient touché au cadavre devinrent

» enflées avec des marques de gangrene.
» On fut obligé de les scarifier & d'em-
» ployer les plus puissans anti-septiques
» pour arrêter le progrès du mal. Il fallut
» faire la même opération aux deux as-
» sistans qui avoient tenu les tégumens
» avec le bout des doigts.

Je me contente de rapporter ces faits sans raisonner sur les causes de ces événemens si singuliers. Ils doivent servir d'avertissement aux Médecins & aux Chirurgiens qui se trouveront dans le cas de disséquer un cadavre ou d'en examiner les parties. J'ai l'honneur, &c.

Les exemples que M. de Berge rapporte par sa lettre ne sont que trop confirmés par divers autres qu'il seroit facile de rapporter. Ils prouvent tous qu'on ne peut travailler avec trop de précaution sur les cadavres, & que faute de le faire avec prudence on s'expose à des accidens très-dangereux. Le moyen de conserver les cadavres & d'éviter la trop prompte putréfaction, est de les humecter d'eau-de-vie camphrée. On peut même se servir de l'eau de goudron. Elle est moins chere & par conséquent la dépense n'est pas si considérable. Il faudroit encore avoir soin de purifier l'air de l'endroit où l'on renferme ces cadavres, en y brulant des plantes aromatiques ou d'autres matieres capables d'écarter les miasmes putrides qui sortent de la

plûpart des cadavres. Il seroit aussi à souhaiter que plusieurs corps ne fussent pas renfermés dans le même endroit où un grand nombre d'Anatomistes ou d'Eleves se rassemblent, soit pour démontrer, soit pour s'instruire. Il en résulte toujours de fâcheux accidens par la corruption de l'air, surtout si ces opérations se font dans des tems un peu chauds & humides, ou dans des tems de maladies épidémiques.

Il est arrivé à plus d'un Eleve de Messieurs Winslow & Ferrein, célèbres Anatomistes, d'être attaqués de maladies putrides lorsqu'ils fréquentoient leurs Amphithéâtres, malgré la propreté que ces Messieurs ont soin de faire regner dans l'endroit où ils font leurs leçons d'Anatomie, & quoiqu'ils ayent grande attention de ne fournir, autant qu'il est possible, que des cadavres frais.



OBSERVATIONS

Sur un vice singulier de conformation ,

Par M. Ballay le jeune , Chirurgien-Juré
à Orléans.

A Orléans , ce 31 Juillet 1755.

III. Le Physicien , l'Observateur, toujours attentifs aux phénomènes de la Nature , voient avec une forte d'admiration ses différens jeux & ses variétés. La difficulté d'en découvrir les causes n'est pas capable de les rebuter. Persuadés qu'une nouvelle production monstrueuse leur indiquera la route qu'ils doivent suivre pour développer les secrets de la Nature , ils ne négligent aucune occasion de l'examiner jusques dans les moindres choses. Toutes ces considérations m'ont déterminé à faire part au public de l'observation suivante , qui a quelque rapport à celle que M. Miffa , Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris , a donnée dans le Recueil du mois de Septembre de l'année dernière.

M. Gaigneux , Chirurgien-Juré à Orléans , le 30 de Juillet dernier , accoucha la femme d'un Jardinier de son quartier.

Elle mit au monde une fille qui fait le sujet de cette observation. Le vice de conformation qu'il apperçut aussi-tôt dans cet enfant, le détermina à me faire part de ce phénomène. Curieux d'examiner cette monstruosité, je me rendis au logis de la femme qui venoit d'accoucher, & voici ce que je remarquai.

Premièrement, cet enfant avoit la tête beaucoup plus petite qu'elle ne doit être dans l'état naturel, & ressembloit à celle d'un singe.

2. La lèvre supérieure lui manquoit, & cet enfant n'avoit que deux petites portions charnues, une de chaque côté des commissures des lèvres, de la grosseur d'une petite fève; elles étoient formées par la continuation de la peau des joues, ce qui faisoit une espèce de bec de lièvre.

3. Toute la partie supérieure, antérieure & moyenne de la mâchoire supérieure, & les parties latérales manquoient presque entièrement; c'est-à-dire, qu'il ne paroissoit de ces os, que deux petites portions cartilagineuses, très-enfoncées sous les joues, & écartées l'une de l'autre. Ces portions contenoient deux dents molaires seulement, & presque sorties de leurs alvéoles. il sortoit des parties antérieures & la-

d'Observations. Novemb. 1755. 351
térales de ces mêmes endroits deux petites apophyses, qui se terminoient à la partie supérieure & latérale du nez, de chaque côté, par des pointes très-grêles. On ne voyoit pas les sinus maxillaires ni les os du palais. De façon que la partie supérieure de la cavité de la bouche qu'on appelle voûte du palais, n'étoit que membraneuse.

4. Le nez n'avoit que cinq lignes & demie de longueur sur trois de largeur, & n'étoit formé que des tégumens communs des environs. Sa partie supérieure & latérale de chaque côté étoit soutenue par les extrémités des deux apophyses que j'ai dit sortir des deux parties latérales cartilagineuses qui s'observent dans ce qui reste des os maxillaires. La partie inférieure du nez étoit soutenue par un petit cartilage semilunaire de la longueur de trois lignes en circonférence.

5. On ne trouva pas les os propres du nez ni les cornets inférieurs : les cornets supérieurs étoient confondus avec la partie inférieure & antérieure du coronal, & ne paroissoient point : il n'y avoit point d'ouvertures nazales, tant intérieurement qu'extérieurement.

6. L'enfant étoit privé de la luvette,

& ne pouvoit prendre le téton de sa mere , quoiqu'il sembloit faire tout ce qu'il pouvoit pour en venir à bout. On fut donc obligé de lui donner pour nourriture du lait & du sirop fait avec un peu de vin & de sucre , qu'on lui faisoit prendre avec une cuiller quand il ouvroit la bouche pour crier. La difficulté qu'il avoit alors d'avaler lui occasionnoit des convulsions. La déglutition se faisoit au contraire aisément , lorsque l'enfant avoit la bouche fermée , & il resloit plus tranquille. L'air qu'il recevoit étoit divisé par la partie supérieure de la lèvre inférieure qui se terminoit en pointe , & qui touchoit la base du nez. Cet air étoit encore brisé par les deux petites portions charnues qui étoient restées de la lèvre supérieure , comme je l'ai dit dans l'article second ; de sorte qu'il n'entroit & ne sortoit que par l'ouverture que donnoient les parties défectueuses de la lèvre supérieure & des os maxillaires.

7. Les fosses orbitaires étoient beaucoup plus petites qu'elles ne doivent être , mais il ne manquoit rien aux paupieres , si ce n'est que leurs ouvertures étoient extrêmement petites. Celles du côté gauche avoient leur ouverture de la longueur de deux lignes & demie : celles du
côté

d'Observations. Novemb. 1755. 353
côté droit étoient d'une ligne & demie.
Quoique ces ouvertures fussent extrê-
mement petites, elles étoient figurées à
l'ordinaire. Le globe de l'œil gauche étoit
extrêmement petit & enfoncé, & il ne
m'a pas été possible de le voir, pour sça-
voir s'il avoit la figure & la couleur ordi-
naire, & s'il n'étoit pas privé de quelque
partie : le globe de l'œil droit man-
quoit, ou du moins on ne sentoît qu'une
très-petite partie au fond de l'orbite
du même côté. Les paupieres étoient
enfoncées, fermées presque en en-
tier, & ployées dans les fosses orbi-
taires; les ouvertures étoient outre cela
si petites, qu'il y a lieu de croire que
l'enfant auroit été aveugle, s'il eut
vécu.

Cet enfant mourut au bout de quatre
jours. J'aurois désiré faire l'ouverture du
cadavre pour examiner si je n'aurois pas
découvert quelques particularités dignes
de la curiosité du Public; mais les pa-
rens s'y opposerent, & on ne nous per-
mit, à mon Confrère & à moi, que de
faire l'anatomie de la tête. Voici ce que
je remarquai de plus considérable.

1^o. Lorsque j'eus enlevé les tégumens
& le péricrâne, je trouvai les os du
crâne, tant propres que communs au
crâne & à la face, dans leur forme &

situation ordinaire ; mais le coronal avoit les particularités suivantes. Sa partie inférieure & antérieure étoit concave, lisse & polie, & beaucoup plus mince que ses autres parties, puisqu'il n'y avoit point de diploë, qu'elle n'étoit composée que d'une seule table de l'épaisseur d'une feuille de parchemin. Sa partie inférieure n'étoit point échancrée, pour loger l'os ethmoïde qui manquoit, ainsi que les sinus frontaux : les apophyses angulaires internes du coronal s'avançoient plus du côté du nez qu'elles n'ont coutume de faire, & elles alloient se terminer en pointes antérieurement, pour s'unir par future avec la partie supérieure très-grêle des deux apophyses plates, dont j'ai déjà parlé dans l'article troisième.

2°. J'enlevai ensuite les os du crâne que j'ai trouvés dans leur situation ordinaire : je coupai la dure mere circulairement autour de la tête, pour mieux examiner le cerveau & le cervelet, & les parties qui les composent, & j'apperçus que le cerveau & le cervelet étoient presque entièrement dissous, à peine ai-je pû distinguer la substance corticale ou cendrée, la blanche ou médullaire.

3°. Après avoir disséqué & examiné les parties du cerveau & du cervelet,

les unes après les autres avec beaucoup de circonspection, & les nerfs de la moëlle allongée que je suivis depuis la première paire, jusqu'à la dernière, je ne trouvais pas les nerfs olfactifs. Je passe aux autres remarques.

4°. L'os sphénoïde par la table inférieure de sa base, formoit la partie supérieure de la cavité de la bouche ou voûte du palais. A la partie antérieure de la base de cet os, à l'endroit où il se joint avec l'os ethmoïde, il y avoit une avance en forme d'apophyse mastoïde, divisée en cinq cartilages presque égaux, de la longueur de trois lignes & demie : cette avance avec ses cartilages alloit se terminer en pointe mouffe, & occuper la partie supérieure & antérieure de l'échancrure triangulaire interne du nez. Cette échancrure étoit formée par les apophyses plates des deux portions qui étoient restées des os maxillaires de chaque côté, & elle alloit se joindre par suture avec les apophyses angulaires internes du coronal pour former le nez, comme je l'ai dit dans l'article troisième. Cette avance extraordinaire, qu'on peut appeller apophyse mastoïde, étoit très-spongieuse. Les apophyses ptérigoïdes manquoient entièrement.

5°. Les os unguis étoient dans leur forme & situation naturelle ; mais le conduit nasal ou lacrymal , au lieu de se terminer dans l'intérieur du nez à l'ordinaire , finissoit à la partie postérieure latérale interne de la petite portion des os maxillaires qui étoit restée de chaque côté , en s'ouvrant dans le fond de la bouche à l'endroit de la lnette. Les points lacrymaux, le vomer & toutes ses parties manquoient entierement.

6°. Le globe de l'œil gauche étoit d'une très-petite sphère : ses parties externes étoient proportionnées au globe. Les paupieres de l'œil droit étoient formées comme celles du gauche ; mais l'œil droit n'avoit point de globe. Je découvris dans le fond de l'orbite un petit corps en forme d'une petite vessie , de la grosseur & de la figure d'une petite lentille , ayant une cavité dans son intérieur, qui contenoit une humeur aqueuse : je l'examinai avec beaucoup d'attention à la faveur de la loupe , sans pouvoir appercevoir aucune partie. Ce petit corps étoit formé des membranes qui accompagnoient & servoient d'enveloppes au nerf optique de cet endroit.

Telles sont les remarques les plus essentielles que j'ai pu faire en anatomisant exactement toutes les parties in-

d'Observations. Novemb. 1755. 357
ternes & externes de la tête de cet enfant.

La mere de cette petite fille est âgée de quarante ans ; elle est d'un bon tempérament ; s'est toujours bien portée , tant dans ses grossesses que dans ses couches : & elle a eu sept enfans tous bien formés. Elle n'a pas été plus incommodée de cette couche que des précédentes , & elle a assuré qu'elle n'avoit rien vû qui pût faire la moindre impression sur son esprit , & qui ait pû donner lieu à ce vice de conformation. Le pere est aussi d'un très-bon tempérament & bien constitué. Il est dans la quarante-sixieme année de son âge.

Je demande aux grands Maîtres de l'Art , s'il étoit décidé que cette petite fille ne pouvoit pas vivre , comme je l'avois d'abord pensé , à cause de ce vice de conformation ? Si l'art pouvoit fournir des moyens suffisans pour suppléer aux parties qui manquoient à cet enfant , & corriger les parties défectueuses , soit en lui procurant une déglutition plus facile , soit en lui rendant la respiration plus aisée ?

Une déglutition très-difficile , une respiration très-gênée , & accompagnée de suffocation & de mouvemens convulsifs , n'étoient-ils pas suffisans pour lui causer

la mort ? La petite quantité de nourriture que cette petite fille prenoit, ou la dissolution du cerveau & du cervelet que j'ai trouvée, n'étoient-elles pas des causes mortelles ?

Si cet enfant eût vécu, il n'auroit pû se moucher par le défaut des réservoirs de la morve, tels que les sinus maxillaires & frontaux, les cornets & le nez qui n'étoient point ouverts. Ces défauts n'auroient-ils pas été un obstacle à la santé ? Je demande encore si cet enfant auroit été privé de l'odorat, n'ayant pas les parties les plus essentielles à cet organe, tels que les cornets supérieurs & inférieurs ; l'os ethmoïde, la cavité du nez & toutes ses parties ; la membrane pituitaire ; les nerfs olfactifs, enfin tout ce qui est nécessaire pour la perfection de l'odorat ? Cette avance que j'ai appelée apophyse mastoïde, & que j'ai trouvée dans la partie antérieure de la base du sphénoïde, qui étoit divisée en cinq cartilages (a) d'une substance très-spongieuse, n'auroit-elle pas fait la fonction de l'organe de l'odorat ? Voici sur quoi je fonde cette conjecture.

Le rameau du nez oculaire inter-

(a) Ces parties, selon toute apparence, étoient destinées à former les différents cornets du nez.

d'Observations. Novemb. 1755. 359
ne ou nasal, que j'ai suivi avec beaucoup d'attention, par la dissection, alloit se terminer à cette avance appelée mastoïde, après avoir jetté dans son commencement des filets qui se communiquoient avec le ganglion lenticulaire de la longue branche inférieure de la troisième paire des nerfs de la moëlle - allongée, appelés moteurs communs. Il jettoit encore d'autres filets qui se distribuoient aux parties voisines, & se partageoient ensuite en deux rameaux principaux : celui qui dans l'état naturel a coutume d'entrer dans le crâne, en passant par le trou orbitaire interne à l'union de l'os plat de l'ethmoïde avec le coronal, lorsqu'il s'y trouve, & qui ressort ensuite par les trous criblés, après s'être joint avec les filets olfactifs, pour se distribuer avec eux à la membrane interne du nez ; ce rameau, dis-je, alloit au contraire se perdre immédiatement par plusieurs filets dans la substance spongieuse de cette apophyse mastoïde, & s'y partageoit en tous sens. L'autre branche s'y distribuoit aussi par plusieurs filets, après avoir gagné l'angle interne de l'orbite, pour se rendre au sac nasal ou lacrymal, & aux parties voisines.

J'ai aussi remarqué, que la plus grande

partie des deux rameaux de la branche supérieure des nerfs maxillaires , se distribuoit dans toute la substance de cette même avance ou apophyse mastoïde. Ne peut-on pas conclure de ceci , que cette avance eut fait la fonction de l'os ethmoïde ; les cartilages auroient fait celle des cornets supérieurs ; enfin les rameaux de la branche ophtalmique , avec les rameaux essentiels de la branche maxillaire supérieure , auroient remplacé les nerfs olfactifs , & par ce moyen cette petite fille auroit pû avoir le sens de l'odorat,

Mais je ne sçai si elle n'auroit pas été muette , par le défaut des parties de la bouche dont j'ai fait mention.

N'auroit-elle pas été aveugle , le globe de l'œil droit lui manquant , ou du moins borgne , le globe de l'œil gauche étant d'une si petite sphère , & l'ouverture des paupieres si étroite ? N'auroit-on pas pû faire une opération Chirurgicale sans préjudicier à cet œil , & dilater l'ouverture des paupieres par cette opération sans déranger cet organe , & par là faciliter l'entrée des rayons lumineux qui frappent le globe de l'œil pour aller se peindre sur la rétine , qui est l'organe de la vûe ; & par ce moyen cet enfant n'auroit-il pas joui de la vûe ?

d'Observations. Novemb. 1755. 361

C'est aux grands Maîtres de l'Art, à porter leurs jugemens , & à lever ces difficultés , eux qui s'appliquent continuellement aux recherches pénibles & curieuses de ce qu'il y a de plus rare dans la Nature. Je desirerois qu'ils voulussent nous communiquer , par la voie du Journal de Médecine , leurs sentimens à ce sujet. Le Public curieux , & qui desire s'instruire , les recevrait avec plaisir.

R E P L I Q U E

De M. Peffaut de la Tour , Docteur en Médecine.

A la réponse de M. Le Cat , inserée dans le Recueil du mois de Juin 1755.
sur la Herpe.

De Beaufort en Anjou , ce 29 Septembre 1755.

IV. Le silence que j'ai gardé jusqu'à présent au sujet de la lettre de M. Le Cat , inserée dans le Recueil du mois de Juin , ne vient que de ce qu'étant éloigné d'Angers , on ne m'a remis ce Recueil & les suivans qu'au commencement de ce mois. Instruit par la lecture de la lettre de M. Le Cat , des moyens que cet illustre adversaire emploie pour me combattre ,

j'entre de nouveau en lice avec lui ; pour lui disputer, au jugement de la raison, la palme que mon silence involontaire sembloit lui avoir abandonnée. Avant que de toucher au fond de la question qui fait notre dispute, il me permettra de m'inscrire en faux contre les deux chefs d'accusations qu'il veut produire contre moi.

10. C'est sans fondement que M. Le-Cat m'accuse d'avoir taxé d'imaginaires les observations qu'il dit avoir faites sur les cadavres, à l'occasion des fièvres malignes qui regnoient à Rouen à la fin de 1753, & au commencement de 1755, puisque je n'attaque que les conséquences qu'il en tire.

2^o. Il m'exclue du nombre des gens sensés, *parce que*, dit-il, *je ne suppose aucune hypothèse dans son exposé*. Ce procédé me paroît d'autant plus injuste, que loin de regarder son prétendu nouveau système comme démontré, je me récrie au contraire contre l'éloignement qui se trouve entre cette théorie lumineuse qu'il annonce, & la démonstration dont il nous flatte (a). Par conséquent ses reproches ne sont nullement fondés ; & pour lever toute équivoque, je vais répéter en peu de mots mes premières objections contre

(a) Recueil d'Octobre 1754. pag. 259.

l'opinion où il est , que la herpe doit être mise au nombre des maladies externes , & que les remèdes internes , que la Médecine prescrit contre ces sortes d'éruptions , n'ont de succès qu'autant qu'ils sont analogues aux topiques que la Chirurgie met en usage pour les guérir.

Pour lui prouver de nouveau que ce qui paroît dans toutes les maladies du genre dartreux ne peut passer que pour l'effet , & non pour la cause , ou autrement pour la crise d'un vice des humeurs , il ne faut que faire attention à certains accidens terribles dont on ignore la cause , & qui souvent disparoissent par la seule éruption d'une humeur dartreuse. On doit encore examiner les symptômes dangereux qui sont quelquefois suivis de la mort , à l'occasion de la rentrée de cette même humeur. Cette répercussion n'est souvent causée que par l'application inconsidérée des topiques que M. le Cat nous vante , & qui ne sont que des répercussifs , des caustiques , des astringens , des dessicatifs , &c. qu'on ne doit jamais employer qu'après les avoir fait précéder par les remèdes internes qui conviennent.

M. le Cat ne peut se dispenser d'avouer qu'ils ne sont nullement analogues aux tisanes composées avec les bois , aux

bouillons amers, aux petits laits, &c. que l'on donne dans ces maladies, & presque toujours avec succès. Je ne prétendois pas non plus parler de remèdes extérieurs de cette espèce, lorsque j'ai annoncé que *s'ils contribuoient en quelque chose à la guérison de la herpe, ce ne pouvoit être, tout au plus, que parce qu'ils avoient beaucoup de rapport avec les remèdes internes.* Il ne s'agissoit, selon moi, que de ceux qui peuvent adoucir, détendre & mondifier; tels que sont les bains, les fomentations faites avec la décoction de racine de parelle, les infusions vulnéraires, &c. Mais, continue M. le Cat, *Je trouve une analogie frappante entre un collire animé de tartre stibié par lequel je guéris une ophtalmie, & un émétique avec lequel je dissipe une inflammation à l'estomac : commencement d'une maladie fort sérieuse.* Sans doute qu'un émétique donné en pareil cas doit faire une maladie fort sérieuse, pour ne pas dire mortelle; l'analogie proposée ne souffre non plus aucun doute, de sorte que si tout ce qu'il a avancé, au soutien de sa nouvelle doctrine étoit, aussi bien démontré, je suis persuadé qu'il n'eût jamais été contredit.

Quoique l'analogie qu'il trouve entre les tamarins, la casse, les sels cathar-

tiques, les potions aigrettes nitrées, mêlées d'absorbans, & les fomentations où entre l'écorce de grenades, les ba-laustes, les roses rouges, l'huile de mirtille, la céruse, la tutie; quoique, dis-je, cette analogie ne soit pas frappée au coin de l'évidence comme la précédente, on peut néanmoins lui passer; mais dire que ces remèdes externes ont conduit à la connoissance des internes, dont l'usage, selon lui, n'est dû qu'au seul empirisme; que l'art de guérir a commencé par les topiques & par la Chirurgie; je ne sçais trop si l'on doit ajouter foi à cette révélation, & si M. le Cat ne prend point ses suppositions pour des axiomes. Je sçais qu'à la vérité les topiques & la Chirurgie précèdent souvent la Médecine, quelquefois pour le malheur de quelques-uns; je sçais aussi que c'est un abus qui ne prouve nullement que les hommes ont précisément commencé l'art de guérir par cette partie, à moins que ceux de cette opinion ne prétendissent s'autoriser du genre de mort d'Abel, parce qu'il fut assassiné: raison qui ne conclut pas plus que la première, puisque la mort suivit de si près le coup dont fut frappé ce fils d'Adam, qu'on n'eut pas le tems de le panser.

Concluons & difons, 1^o. que la herpe, à l'infar de toute autre efpece d'éruption, tire fon principe du dedans ; que conféquemment les remèdes externes & Chirurgicaux ne doivent être confiderés, à cet égard, que comme fecondaires. 2^o. Que par cette raifon il eft plus probable que les premiers nous ont conduits à la connoiffance des derniers : l'analogie des topiques dépend donc des remèdes internes ; la réplique fur ces faits doit donc être réputée comme non avenue.

Quand à la feconde partie , je m'aperçois que M. le Cat nie beaucoup plus hardiment qu'il ne prouve.

1^o. Il défie qu'on le convainque que le chyle puiſſe ſe dépraver & ſe corrompre.

N'eſt-il pas démontré que le chyle n'eſt autre choſe que le réfultat des diſpoſitions opérées relativement à la diſpoſition de l'eſtomac , des ſucs qui ſ'y trouvent , & à la qualité des alimens qui en font la matiere ; que ſi quelque'une de ces conditions ne ſe rencontre pas , il n'en faut pas davantage pour vicier cette humeur , qui tantôt eſt aigre , tantôt nidoreuſe & peut enfin éprouver tous les différens degrés d'altération dont on la connoît ſuſceptible.

S'il me fáchoit bien fort , réplique-t-il , j'irois jusqu'à lui soutenir que le chyle est une liqueur pure , simple & toujours la même , quelqu'alimens que nous prenions , fussent-ils des poisons tels que ceux avec lesquels s'étoit familiarisé Mithridate.

Il faut avouer que cette menace ressemble parfaitement au *quos ego* , &c. de l'Enéide , qui ne peut avoir d'autre usage que celui d'orner une fiction. Il ne falloit rien moins que la fable de Mithridate familiarisé avec les poisons , pour donner place à une telle expression.

2^o. La façon de vivre des gens de campagne qu'il compare avec celle des personnes d'une condition plus élevée , ne fait pas plus en sa faveur , puisque ce qui nourrit un payfan peut également nourrir un homme de qualité. Cela se voit fréquemment , sans qu'il en arrive aucun inconvénient qui soit constant ; de même que l'un & l'autre peuvent éprouver , & éprouvent en effet assez souvent , des dérangemens dans la digestion.

Il reste maintenant à sçavoir, si le chyle, avec les différentes perversités dont il est capable , peut pénétrer dans les embouchures lactées. M. le Cat est pour la négative , & soutient que la sensibilité des houpes nerveuses qui composent le

velouté intestinal au travers duquel cette liqueur passe, doit à l'occasion de ces matieres dont elle est infectée, rencontrer un obstacle invincible à son entrée par l'érétisme qu'elle y cause. Cela pourroit être, si les parties qui corrompent le chyle étoient toujours douées de cette acrimonie ou causticité qui seule est capable d'agir ainsi sur les nerfs, & qui donne lieu très-souvent à ces irritations ou coliques qu'on a vu plusieurs fois dégénérer en inflammation, telle que la colique des peintres de Poitou, &c. Mais comme il y a beaucoup d'autres espèces de dépravations qui n'empêchent pas cette humeur de pénétrer dans les veines lactées, & d'altérer la masse commune, la difficulté tombe d'elle-même. Il ne faut que faire attention aux différens changemens qui arrivent au chyle dans l'hématose, pour se convaincre qu'il n'est ni si pur, ni si simple que M. le Cat se le persuade, puisque le sang, qui en est le produit, fournit des humeurs si différentes les unes des autres, & que ces humeurs participent toujours du régime qu'on observe.

Les urines, par exemple, diffèrent en raison des alimens ou des remèdes qu'on a pris. Les asperges les rendent d'un verd noirâtre, la thérébentine leur
communiqué

communiqué l'odeur des violettes qui n'est qu'un diminutif de celle qu'elle a ; l'excès de la biere ; surtout celle qui est forte de houblon ; les rend brûlantes , &c. Le lait est sujet aux mêmes changemens. A l'égard de ceux qui mangent ; dit-on , impunément la viande d'animaux enragés ; je répons que cela peut être ; 1°. parce que le virus de la rage n'est dangereux qu'autant qu'il est en action, ou communiqué avec mouvement ; c'est ce qui fait que les hydrophobes ont des momens de tranquillité entre les accès 2°. Il est à présumer que ces animaux n'ont point été suffoqués dans le tems de la rage ; de plus qu'on les a égorgés & saignés ; que leur chair a passé par différens degrés de cuisson , sans quoi il ne seroit pas prudent de faire une pareille tentative. Le lait de ces animaux pourroit fort bien ne pas tirer à plus grande conséquence ; pourvu toutefois qu'on l'eût fait bouillir & écumer , attendu que les molécules du virus qui y sont contenues , se trouvent embarrassées dans les parties les plus rameuses , & sont enlevées avec l'écume.

Soutenir que les poisons n'agissent que sur les membranes de l'estomac & celles des intestins (ce qui ne doit s'entendre que de ceux qui sont corrosifs)

sans que le chyle qui s'y rencontre pour lors en soit altéré, est une erreur des plus grandes ; je ne sçaurois cependant me persuader que l'Auteur de cette nouvelle doctrine regarde ces faits comme bien avérés : en ce cas, le bon sens seul auroit dû l'arrêter sur des propositions qui souffrent autant d'exception que celles qu'il a avancées jusqu'à présent. J'ai d'autant plus lieu de lui faire cette représentation, qu'il se contredit à la page 396, qui est la cinquième de sa Réplique, ligne 27, Recueil de Juin. Voici ses propres termes : *Tous les hommes prenant les aliments qui n'en sont pas imprégnés, (en parlant des mîames de la contagion,) ils se mêlent nécessairement à leur sang, & ainsi il seroit impossible qu'ils n'en fussent pas tous empoisonnés.* Le chyle peut donc s'infecter, & s'il l'est une fois, il s'introduit nécessairement dans le sang, indépendamment de la sensibilité des houppes nerveuses du vèlouté du canal intestinal. Que peut-on penser d'un raisonnement dont les preuves se démentent si sensiblement ? C'est à la raison d'en décider.

Nous donnerons dans le Recueil suivant le reste de cette pièce, qu'on ne peut mettre en entier dans celui-ci, à cause de sa longueur.

OBSERVATION

Sur un Bezoard humain ;

Par M. * * *.

*Adressée à l'Auteur du Journal de
Médecine.*

V. Dans le mois de Janvier dernier, une Dame d'un assez bon tempérament & âgée de 50 ans, eut une douleur aiguë à la région épigastrique du côté de l'hypocondre droit. Cette douleur se communiquoit par une espece de sympathie à toutes les parties du bas-ventre, mais elle se fixoit plus particulièrement au côté droit, presque au-dessous du ventricule. Elle devint beaucoup plus supportable au bout de quelques jours, & elle se dissipa presque tout-à-fait. A l'endroit où cette douleur se faisoit sentir, on remarqua une petite tumeur indolente & oblongue, qui s'augmenta insensiblement de la longueur de quatre doigt, & qui par son caractère de dureté sembloit être squirrheuse. Elle ne grossissoit cependant que très-peu, & quelquefois elle devenoit insensible.

Les symptômes les plus considérables qu'on remarquoit dans la malade étoient

un défaut d'appétit , une difficulté à faire ses exercices ordinaires , une pâleur qui tiroit un peu sur le jaune , des borborygmes & des gonflemens dans le ventre. Tous ces accidens n'obligeoient cependant point la malade à garder le lit ni la chambre , parce qu'ils ne survenoient souvent qu'après de longs intervalles.

La manière dont le Médecin a conduit cette Dame , l'a garantie de plus grands accidens. Après les remèdes généraux , elle a fait usage de bouillons avec les plantes apéritives , incisives & fondantes. Elle a pris ensuite des eaux acidules & des pillules aloëtiques du poids d'un grain. Elle en avaloit cinq ou six le soir , en se couchant. Ces pillules lui étoient envoyées par quelqu'un qui en fait un mystère comme d'un remède extraordinaire.

Vers le commencement du mois d'Août , cette Dame , immédiatement après son souper , se trouva extrêmement agitée , & vomit à plusieurs reprises. Ces accidens se calmerent par le moyen de quelques remèdes qu'on lui donna. Le lendemain , elle prit un lavement ; aussitôt qu'elle voulut le rendre , elle sentit une résistance considérable au fondement ; c'étoit quelque matière endur-

d'Observations. Novemb. 1755. 373
cie, qui enfin tomba avec assez de
bruit.

Vers la fin du mois, elle se trouva dans le même état sur le soir. Les accidens devinrent plus considérables : elle rendit par le bas beaucoup de matieres bilieuses & beaucoup d'eau, ce qui n'étoit qu'un dégorgement, ou une expression forcée de toutes les glandes gastriques, occasionnée par la forte compression de l'estomac. Rien ne passoit par le bas, & il sembloit que le pilore étoit fermé : au bout de quelques heures, les douleurs s'appaisèrent, la malade devint plus tranquille, & elle s'endormit. Mais dès le grand matin, elle ressentit les mêmes douleurs, & alors on prit le parti de lui donner un lavement composé de petit lait & d'huile qui détermina la matiere à couler par le canal intestinal. Dès la premiere déjection la malade ressentit au fondement un embarras semblable à celui qu'elle avoit éprouvé quelques semaines auparavant. Enfin après quelques efforts elle rendit dans le bassin une masse sphéroïde grosse comme un œuf de pigeon ; elle pese environ quatre gros, elle est inégale dans sa surface, & a tout-à-fait la forme d'un œuf. Un des bouts est tronqué & plat. Sa superficie est jaunâtre & d'une

nature de suif. Son épaisseur est de deux lignes. Elle sert d'enveloppe à une espèce de noyau d'une plus grande consistance, qui est d'un brun rougeâtre : lorsqu'il est graté avec l'ongle, il devient d'un jaune pâle ; & il n'a aucune odeur. Cette Dame se déterminera peut-être à donner cette espèce de bézoard à quelqu'un qui sera en état d'en faire part au Public. Il paroît que ce que la malade avoit rendu d'abord, ressembloit à cetui. On n'a pas pû s'en assurer, parce qu'elle n'eût pas la précaution de se servir de son bassin cette fois-là.

Depuis que cette Dame est délivrée de ces deux masses, elle ne ressent plus aucun embarras, & elle paroît recouvrer une santé qui devenoit de plus en plus foible & languissante.

Ne pourroit-on pas croire que l'origine de ce bézoard viendroit de la vésicule du fiel ; & que si l'on ouvroit le noyau, on trouveroit quelques pierres vésiculaires ? On sçait qu'il se forme des concrétions pierreuses dans ce réservoir du foie, qui s'évacuent par les efforts de la nature par le canal colidoque dans le duodénum. M. Varnier, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, n'est pas le premier qui les ait observées. (a)

Les efforts de la nature, pour enlever

(a) *Vid. Bianchy, Hist. Hepat.*

à la vésicule les concrétions pierreuses dont elle pouvoit être chargée, ont sans doute occasionné les douleurs aiguës que la malade a ressenties. Ces pierres parvenues dans le duodénum sont probablement restées dans un coin de l'intestin contracté à l'orifice du canal colodoque. La bile privée d'une partie de son véhicule, est devenue plus épaisse. Ne pouvant plus couler librement dans l'intestin, elle s'y est arrêtée, condensée, & y a pris la forme de l'intestin, d'où s'en est suivi cette concrétion, d'une nature favoneuse & résineuse.

Cette masse n'a peut-être d'autre cause que la bile elle-même qui, s'étant épaissie & étant devenue concrète, a fermé le passage de la bile dans l'intestin, & a occasionné les accidens dont j'ai fait mention.

Ce qui paroîtroit confirmer ce sentiment, c'est que la personne est d'un tempérament tranquille, & avoit ordinairement une bonne santé. Ainsi il ne seroit pas étonnant que cette bile eût formé des caillots durs & résineux. La couleur pâle & un peu jaune provient du défaut de sécrétion de la bile dans le foie, qui pouvoit être obstrué, ou de l'obstacle que la bile trouviot dans son passage. On sçait que c'est de cette façon

que se forme l'ictère. Les eaux minérales, les fondans, &c. auront détaché cet amas dont la malade a été débarassée par la voie des felles (a).

O B S E R V A T I O N

Sur une Affection Moniaque ,

*Par M. ***. Médecin à Vitry-le-François,*

VI. Un jeune homme très-bien constitué, d'un très-bon tempérament, fut contraint d'entrer dans un Monastere, à l'âge de quinze ans. Ses parens, malgré son inclination, le forcerent à prononcer des vœux à seize. Son dégoût pour l'état Monastique, lui fit chercher les occasions d'en sortir. Les moyens & les expédiens qu'il imagina, lui mirent l'esprit à la torture, & l'agiterent beaucoup. Enfin il prit son parti au bout de trois ou quatre ans, & se sauva de la Communauté; il fit un voyage de 40 lieues pour se retirer chez un de ses amis. Toutes les différentes agitations de son esprit, les

(a) Ces calculs cystiques, qui sont très-communs à Vitry-le-François, n'auroient-ils pas pour cause efficiente le vin âpre & tartareux, & l'eau de puits crétacée dont les habitans de cette ville font usage pour leur boisson ordinaire? Voilà vraisemblablement la cause des obstructions, des squirrhes, des rhumatismes, & autres maladies chroniques dont ces habitans sont si souvent atteints.

inquiétudes & les chagrins que lui cau-
soit sa nouvelle prison dans laquelle il
se trouvoit , l'échaufferent considérable-
ment. Son ventre devint paresseux. La
marche que lui occasionna le voyage qu'il
fit en très-peu de jours , & qui augmenta
son appétit , l'enflamma au point qu'il fut
près d'un mois sans aller à la garde - robe ;
il ne s'abstint cependant pas de manger
à son ordinaire. Enfin il se détermina à
appeller un Apothicaire qui toucha son
bas-ventre , il le trouva bouffi, très-dur ,
& très-élevé , & lui conseilla aussi-tôt
de prendre un remède huileux & laxatif ,
qui délaya une partie des grosses ma-
tieres qu'il évacua , ce qui le mit un peu
plus à son aise , en produisant une légère
détente dans le bas-ventre. Ce jeune
homme , content de cette sorte de sou-
lagement , négligea d'y apporter d'au-
tres secours. Son ventre resta toujours
très-tendu & douloureux. Il mangeoit
ordinairement beaucoup ; il n'alloit que
de loin en loin à la garde-robe , & tou-
jours avec difficulté. Les soins , la crain-
te & les inquiétudes qui augmentoient de
plus en plus dans son esprit , & qui le jet-
toient dans une espece de mélancolie hy-
pocondriaque , ne contribuoient pas peu
à rendre son ventre paresseux , & à ra-
lentir toutes les fonctions de son corps.

Il lui survint dans le mois de Novembre 1754, des vapeurs convulsives avec suffocation, accompagnées d'un grand mal de tête. On fit venir un Chirurgien qui fit aussi-tôt une saignée au pied. Ces accidens continuant, on appella un Médecin, qui, examinant l'état du bas-ventre, le trouva très-dur, gonflé, & fort sensible. Il conseilla en conséquence une saignée du bras, qui fut réitérée le soir. Il fit donner au malade un lavement laxatif & émollient, lui ordonna une potion calmante, avec une tisane antispasmodique. Ces remèdes calmerent parfaitement les accidens. Le lendemain, on réitéra le lavement qui fit évacuer toujours de grosses matieres. Le malade se trouvant assez bien, il fut ensuite suffisamment purgé, en rendant toujours des excréments durs, qui forçoient par leur volume & leur dureté le sphincter de l'anüs au point de l'enflammer & de le rendre très-douloureux.

Le surlendemain, les mêmes accidens étant survenus, on réitéra la potion calmante ci-dessus, on continua la tisane de même, & on lui donna un lavement auparavant. Mais les intestins devinrent de plus en plus irritables, en sorte qu'on pouvoit à peine lui donner des lavemens, qu'on ne déterminât à

d'Observations. Novemb. 1755. 379
P'instant le retour des accès qui se suivoient de fort près, & qui fatiguoient infiniment le malade.

Les paroxismes qui survinrent ensuite furent plus violens, & revenoient plusieurs fois par jour avec tant de force, qu'il falloit employer plusieurs gardes pour contenir le malade; & malgré les remèdes qui paroissoient opérer, le retour des accès devint périodique. La suffocation pour lors n'avoit plus lieu. Le malade devenoit comme un épileptique, faisoit des soubresauts, ne connoissoit plus personne, & étoit si furieux, que plusieurs hommes robustes suffisoient à peine pour le contenir dans ses violentes agitations. Le tronc se contractoit avec tant de force que malgré les efforts que l'on faisoit pour lui tenir la tête, il forçoit toutes les résistances qu'on lui opposoit. Il auroit coupé avec ses dents tout ce qu'on lui auroit présenté.

Les retours des accès s'annonçoient près d'un quart d'heure avant par un mouvement spasmodique dans les parties inférieures. Les jambes se plioient, il demandoit qu'on les lui étendît, & qu'on les lui tirât; aussi-tôt il perdoit connoissance & devenoit furieux. Le spasme qui prévenoit les accès, se fit enfin sentir par une douleur dans le gros orteil du

piéd. Ces accès ont continué périodiquement près de 15 jours, toutes les 24 heures. Le malade étoit sans fièvre, & n'avoit d'autre émotion dans le poulx que celle qu'occasionnoient les vapeurs convulsives.

Le Médecin qui le voyoit, portoit toujours ses vues sur les intestins qui avoient perdu leurs escillations naturelles, & qui étoient devenus excessivement irritables; il conseilla en conséquence des délayans, des saignées du pied, des calmans, des purgatifs en lavage, des antispasmodiques appropriés à la nature & au génie de la maladie. Les excréments se sont évacués à la faveur de ces remèdes sagement administrés. La source du mal s'est totalement épuisée, & le malade a recouvré sa santé.

Enfin pour prévenir les suites, & déraciner jusqu'aux moindres atteintes qui survenoient de tems en tems, & qui faisoient craindre une rechute, le malade a fait usage pendant long-tems d'une tisane antispasmodique faite avec le gui de chêne, la racine de pivoine, les fleurs de tilleul, & le *gallium luteum*, dont de laquelle il s'est parfaitement bien trouvé; d'ailleurs les soins qu'il a apportés, & les ménagemens qu'il a pris, sui-

d'Observations. Novemb. 1755. 381
vant l'avis du très-habile Médecin qui l'a
conduit, l'ont entièrement rétabli, joint
à la joie & à la satisfaction qu'il ressent-
toit de l'espérance de jouir de la liberté.

SECONDE OBSERVATION

Sur l'Hydrocéphale de Begle (a),

*Par M. Betbeder, Docteur en Médecine,
Aggrégé au Co'llège des Médecins de
Bourdeaux, Inspecteur des Eaux Miné-
rales du Mont-de-Marsan.*

VII. L'Hydrocéphale de Begle sur la-
quelle nous avons donné une première
observation, n'offre-t-elle rien de nou-
veau? Un Physicien attentif, un Méde-
cin zélé y trouvent-ils quelque chose
d'extraordinaire qui puisse piquer leur
curiosité, animer leur zèle, & devenir un
sujet d'Observations neuves, curieuses
& intéressantes? Voilà des questions que
nous sommes obligés de nous faire &
auxquelles nous répondrons pour justi-
fier ce que nous avons déjà avancé sur
l'état de la tête de Marie Ravot, & afin
de prévenir des objections que les chan-
gemens qui sont survenus à cette tête de-

(a) Voyez la première Observation, Journal de Sep-
tembre, pag. 227.

puis notre première observation, doivent nécessairement faire naître.

Pour établir quelque ordre dans ce que j'ai à dire sur ce sujet, nous allons distribuer cette seconde Observation en trois articles : dans le premier, nous rapporterons exactement toutes les particularités que notre Hydrocéphale nous a présentées dans les examens que nous en avons faits en différens tems : dans le second, nous ferons voir que quoique l'Hydrocéphale soit une maladie fort ancienne, cependant celle dont il est ici question, doit être regardée, par les circonstances qui l'accompagnent, comme un phénomène rare & extraordinaire : dans le troisième enfin, nous déduirons de nos Observations les avantages que l'on peut retirer pour l'œconomie animale de la connoissance parfaite de ce qui se passe sur la tête de celle qui fait l'objet de ces Observations.

1^o. Le coronal, les pariétaux, les temporaux & l'occipital qui dans la première Observation nous parurent d'une consistance molle & cartilagineuse, ont insensiblement acquis de la fermeté, & sont aujourd'hui aussi durs que ceux de tout autre enfant du même âge : premier effet, qui mérite quelque attention, & qui établit une différence marquée entre

l'Hydrocéphale de Begle & celles dont parlent les Auteurs , puisqu'il est le produit d'un nouveau degré d'ossification qui s'est faite dans un tems où tout concouroit à ramollir encore davantage toutes ces pièces de la boîte osseuse , ainsi qu'il est arrivé dans les Hydrocéphales dont nous lisons les histoires : ces os ne cèdent plus à la pression du doigt , ils ont cependant conservé leur transparence ; seconde particularité que nous poursuivrons dans la suite de cette Observation.

2^o. La tête a encore grossi par degrés , & presque insensiblement ; on y trouve aujourd'hui 15 Septembre , les dimensions suivantes ; depuis la racine du nez jusqu'à la nuque , dix-sept pouces ; d'une oreille à l'autre , treize pouces , & de circonférence , un pied dix pouces & quatre lignes. Si l'on confronte ces dimensions avec celles que nous prîmes le 11 Août , on verra aisément que dans l'espace de trente-quatre jours , l'écartement des os s'est accru d'un pouce & dix lignes depuis la racine du nez jusqu'à la nuque , de trois lignes seulement d'une oreille à l'autre , & l'on trouvera un pouce quatre lignes d'augmentation en circonférence.

3^o. Nos Observations jusqu'au 29 Août ne nous offrant presque d'autre change-

ment que ceux que nous venons de rapporter, nous formâmes le dessein de faire d'autres tentatives avec plus de soin ; la lumière de la bougie ne nous paroissant pas suffisante pour découvrir ce qui se passoit dans cette tête , nous l'exposâmes le 29 Août aux rayons du soleil, dans une chambre obscure . Elle nous parut plus transparente qu'à la lumière de la bougie ; nous distinguâmes le sinus latéral droit, il étoit une continuation du sinus longitudinal, nous n'aperçûmes point le gauche ; la transparence de la tête étoit générale depuis le sommet jusqu'à la base du crâne, si l'on en excepte le point de réunion de l'aile de l'os sphénoïde avec le coronal & le temporal , qui étoit le seul endroit où il parût un peu d'opacité ; la transparence qu'on observoit dans le reste de la boîte obscure, n'étoit point cette lucidité qu'on observe dans les Hydrocéphales extérieures , mais une diaphanéité réelle des os du crâne & des parties contenues : lorsque nous portâmes les rayons du soleil sur l'occipital , nous aperçûmes la même transparence depuis l'apophyse transversale de l'occipital jusques dans les orbites ; mais ce qui nous parût le plus extraordinaire fut la transparence du nerf optique que nous reconnûmes à travers la prunelle à son im-

plantation

d'Observations. Novemb. 1755. 385
plantation dans le globe de l'œil, sans
cependant que les autres parties des glo-
bes fussent plus diaphanes que dans l'état
naturel; lorsque nous fîmes tomber les
rayons du soleil sur un des pariétaux, la
transparence se fit également appercevoir
dans l'oreille interne, ce qui nous con-
firme dans l'idée que la partie pierreuse
même de l'os temporal doit être diapha-
ne: dans les différens mouvemens que
nous fîmes exécuter à la tête, nous ap-
perçûmes dans l'intérieur du crâne une
espece d'ombre qui nous fit distinguer
la faux.

4°. Lorsqu'on frappe sur les futures
coronale ou lambdoïdale, on éprouve
de la résistance, & l'on sent une petite
ondulation.

5°. Nous devons observer qu'il ne pa-
roît point d'œdeme sur les parties exté-
rieures de la tête, l'impresion du doigt
n'y reste point, tous les os en sont durs;
& ce n'est qu'à l'endroit des futures où
l'ossification est encore imparfaite, que
l'on apperçoit de la souplesse & ces por-
tions membranueuses dont l'extension fa-
vorise l'écartement des os & l'augmen-
tation du volume de la tête.

6°. Le corps de cette fille est très-sain,
& parfaitement bien nourri; elle n'a
encore éprouvé d'autre incommodité

qu'un rhume qu'elle contracta le 11 Août, pour avoir été tenue trop longtemps découverte. Pendant tout le tems que dura cette incommodité, cet enfant touffloit & éternuoit fréquemment avec autant de force qu'eût pu faire tout autre de même âge ; elle en fut délivrée par un vomissement de matieres glaireuses & de quelque peu de lait grumelé, qu'elle éprouva la nuit du 14, à la suite d'un accès de toux des plus violentes, elle fut tranquille le lendemain, & depuis ce moment elle s'est portée de mieux en mieux.

7°. Si l'on fait respirer du vinaigre à cet enfant, ou que l'on chatouille l'intérieur de son nez avec la frange d'une plume, on excite aussi-tôt un éternuement plus ou moins répété, suivant l'impression qu'on a produite.

8°. Elle fuit avec les yeux la lumière d'une bougie, elle les tourne en haut, en bas, à droite, ou à gauche, suivant qu'on la lui présente ; si l'on expose l'enfant au grand jour, la prunelle se contracte & le globe paroît se précipiter dans la partie inférieure de l'orbite, afin d'éviter les impressions trop vives de la lumière : le globe reprend sa situation naturelle, dès qu'il cesse d'être exposé à une lumière trop vive ; lorsque nous lui avons

d'Observations. Novemb. 1755. 387
fait fermer les paupieres & que nous les
lui avons ensuite fait ouvrir précipitam-
ment, l'iris nous a paru très-dilatée &
nous avons apperçu son mouvement de
contraction & de resserrement, d'où il
est aisé de conclure que cet enfant voit,
sent & jouit entièrement de ses sens; elle
dort & tette fort régulièrement. Nous
n'avons encore apperçu aucun des symp-
tômes qui affectent les sens dans les Hy-
drocéphales, tels qu'on les voit décrits
dans les Auteurs.

Voilà ce que nous avons observé de
plus particulier & qui nous a paru mé-
riter quelque attention. Nous examine-
rons dans le second article si ce que nous
venons de dire ne doit point faire regar-
der l'Hydrocéphale dont il est question,
comme un phénomène extraordinaire,
propre à exciter la curiosité des Phy-
siens & à ranimer le zèle de tout Méde-
cin attaché par goût & par inclination
aux devoirs de son état.

Nota. Les pere. & mere de notre Hy-
drocéphale nous ayant ravi les moyens de
continuer nos observations, en nous enle-
vant l'enfant qu'ils portent de ville en
ville, nous nous pressons de donner au
Public le premier article de cette seconde
Observation, afin de le prévenir des chan-
gemens qui sont survenus sur la tête de

Marie Ravoit depuis le 11 Août. Nous lui donnerons incessamment les deux articles suivans.

OBSERVATION

Pratique de Médecine ,

*Par M***. Docteur en Médecine de
Montpellier.*

VIII. Une veuve âgée de 63 ans , d'un tempérament robuste , & qui jusqu'alors s'étoit bien portée , se trouva subitement attaquée , trois heures après son dîné , d'une cardialgie accompagnée d'un tremblement à la tête & au bras gauche ; elle perdit la voix , & tomba par terre. Il succéda un assoupissement accompagné d'un frisson très-vif & d'un engourdissement ; le pouls étoit fréquent & foible , & plus foible dans le bras attaqué ; la respiration étoit difficile , & les paupieres étoient entr'ouvertes. On la saigna sur le champ , son sang étoit inflammatoire ; on répéta la saignée plusieurs fois , on lui donna un lavement stimulant , on lui fit boire une potion résolutive , & on lui appliqua les vésicatoires à la nuque. Le frisson & le tremblement cessèrent , & elle eut une sueur abondante vers le soir. Le lende-

d'Observations. Novemb. 1755. 389
main , tous les symptômes se calmerent ;
on ne lui donna pas moins l'ipecachuanha
pour vuidér les premières voies , ce qui
réussit parfaitement. Le troisième jour
de la maladie , elle étoit mieux ; on la
saigna cependant encore à cause des ca-
ractères d'inflammation qu'on avoit re-
marqués dans le premier sang , & pour
faciliter la respiration qui sembloit en-
core gênée : ce second sang n'étoit pas
aussi enflammé que le premier : cepen-
dant à midi du même jour , tous les
symptômes recommencerent ; mais ils
furent & moins violens qu'auparavant ,
& de moindre durée : on réitéra les la-
vemens purgatifs. Le lendemain , on
lui administra le quinquina , dont on
continua l'usage pendant quelques jours
avec tant de succès, que ce paroxysme sin-
gulier n'est plus revenu , & que la ma-
lade jouit à présent d'une bonne santé &
du parfait usage de son bras gauche.



ARTICLE II.

Contenant quelques Observations de
Chirurgie.

L E T T R E

De M. Chabrol ,

*Adressée à M. Galabert , Chirurgien à
Montpellier , pour servir de Réponse aux
Objections faites par M. Destremeau , au
sujet des effets de l'Agaric dans les Hé-
morragies.*

MONSIEUR ,

JE suis entièrement partisan de l'agaric, ainsi que vous. Notre jugement n'est pas le fruit du préjugé ou du caprice ; les bons effets de ce remède sont trop authentiques, pour que l'on puisse encore douter de ses vertus dans les hémorragies ; il ne me paroît pas que tous les Chirurgiens en soient également bien convaincus. M. Destremeau s'est élevé contre moi & m'a suscité un rival, vis-à-vis de qui je me ferai toujours gloire de combattre. C'est M. le Cat. Si les raisons sur lesquelles il cherche à s'appuyer, répon-

d'Observations. Novemb. 1753. 391
doient à la célébrité de son nom, j'aurois
bientôt été confondu. Mais le Public est
en état de juger, après les expériences
faites sur cet objet par les plus grands
Maîtres, si je m'égare, & si mon senti-
ment est si fort éloigné de la vérité.
M. Destremeau me traite avec bien peu
de ménagement; il oublie sans doute
que nous courons tous les deux la mê-
me carrière, & il veut absolument que
le Public sçache mauvais gré à M. le Cat
de l'avoir chargé de sa défense. Je ne
répondrai pas aux invectives ni aux per-
sonnalités; mon but est de m'instruire &
non de guerroyer: je ne puis cependant
dissimuler que, quoique la dispute que
j'ai avec M. Destremeau me fasse beau-
coup d'honneur, j'aurois été infiniment
plus flatté de me trouver en concurrence
avec M. le Cat, qui peut fort bien n'a-
voir pas toujours raison, mais qui écrit
toujours avec intérêt & avec beaucoup
de connoissance. Je le prie d'être entiè-
rement persuadé que mon dessein n'est
pas de l'offenser, en embrassant un parti
contraire au sien, mais simplement de
chercher à m'éclaircir sur un point aussi
important: car je sçais que dans les
choses qui touchent la vie des hommes,
on ne doit s'en rapporter uniquement
qu'à l'expérience, & ne reconnoître

d'autre autorité que celle de la raison & de la vérité. J'aurois pû opposer à M. Destremeau une foule de raisonnemens pour résoudre ses objections. Je pourrois lui répéter que les douleurs que M. le Cat dit avoir observées dans le malade dont il a fait mention dans le Journal d'Avril, ne venoient pas de l'application de l'agaric, mais de la *compression* *extrême* faite par la ligature. Je pourrois me plaindre de ce que mes objections ne sont pas présentées dans toute leur force, pour les réfuter. On m'a fait dire, par exemple, *que l'on a fait sur les hommes toutes les tentatives que l'on peut désirer*; cela n'est pas exact. Je dis dans ma Lettre du mois de Juillet, qu'il *semble que l'on veut refuser à l'agaric toutes les propriétés qu'on lui a reconnues par des expériences suivies, quoique ce remède ait réussi aussi avantageusement qu'on pouvoit le désirer*. Je ne releverai pas les contradictions auxquelles M. Destremeau est sujet, le Public s'en aperçoit assez; il y en a seulement une qui est trop manifeste, pour ne pas la faire remarquer. M. Destremeau, après avoir été un des plus zélés Profélytes de M. le Cat, l'abandonne dans un moment des plus critiques, & revient à mon sentiment. Il dit, pag. 145, *qu'il est vrai que*

d'Observations. Novemb. 1755. 393
sans la compression extrême M. le Cat n'au-
roit pas été dans le cas de rejeter l'agaric.
Vous voyez , Monsieur , combien peu
on doit compter sur des raisonnemens
si peu suivis. Heureusement le Public a
pour lui le succès , & j'ai pour moi tous
les grands Maîtres , tels que Messieurs Mo-
rand , Andouillé , Faget , Warner , Des-
puech , Resclauze , &c. Mais j'abuse de
votre complaisance , on doit se taire
quand on cesse de plaire ou d'instruire. Je
finis seulement par deux Observations
qui serviront à confirmer notre sentiment,
malgré la prévention marquée de M. Des-
tremeau.

J'ai l'honneur d'être , &c.

C H A B R O L.

I. OBSERVATION

Sur les effets de l'Agaric , par M. Despuech ,
Maître en Chirurgie de Paris.

Une Demoiselle eut besoin de se faire
saigner , elle appella son Chirurgien qui
lui piqua l'artere. Le bras devint sur le
champ extrêmement enflé , on y fit une
forte compression , on y mit des com-
presses , & on déploya tout autour une
grande quantité de bandes , sans pouvoir

arrêter l'hémorragie. On manda pour lors M. Despuech , qui leva aussi-tôt l'appareil , & appliqua sur l'ouverture de l'artere un morceau d'agaric avec deux compresses qu'il assujettit avec un bandage. La plaie fut guérie au bout de huit jours , sans aucun accident.

II. OBSERVATION

De M. Resclauze , Maître en Chirurgie de Paris.

M. Resclauze fut mandé pour secourir un Boucher qui s'étoit coupé l'artere radiale avec un couperet , les tendons fléchisseurs étoient aussi totalement séparés en deux. M. Resclauze arrêta l'hémorragie par le moyen de l'agaric , de la charpie , & de quelques compresses , sans faire aucune compression au-dessus de l'artere ; il se servit d'un bandage contentif. Le lendemain , le malade impatient , voulut , malgré les représentations qu'on lui fit , voir sa plaie ; on avoit déjà préparé un nouvel appareil avec du champignon , crainte d'hémorragie ; le sang ne couloit plus , le champignon étoit attaché à l'artere & suivoit ses battemens , il ne tomba que trois jours après ; alors on donna une situation commode à la partie pour la réunion des tendons. Il faut re-

d'Observations. Novemb. 1755. 395
marquer que l'on voyoit les membranes
de l'artere se dilater à chaque panse-
ment, ce qui fit qu'on pria M. Suret,
Membre de l'Académie de Chirurgie,
de venir le voir, pour lui faire un ban-
dage, afin d'arrêter la colonne du sang,
parce qu'on craignoit une anévrisme;
le malade est parfaitement guéri sans au-
cune incommodité.

J'ai appris par M. le Brun, Chirurgien, que M. Taillard, Chirurgien de l'Hôpital de Toulouse, fut appelé pour faire l'amputation de la cuisse, il y a quelque tems. Il se servit de l'agaric; le sang s'arrêta sur le champ, sans avoir recours à aucune compression, ni à la ligature. Ce remède a eu tout le succès que l'on pouvoit en attendre. Le malade cependant mourut quelque jours après; mais il y avoit plusieurs causes de mort. On fit l'ouverture de son cadavre, on trouva dans la cuisse les parois de l'artere réunies; la réunion s'étendoit environ à cinq lignes de longueur. Ce qui prouve incontestablement que l'agaric avoit produit de très-bons effets. Après de pareilles expériences, il est surprenant qu'il y ait encore quelqu'un qui doute de l'efficacité d'un aussi bon remède.

ARTICLE III.

Contenant quelques Observations
de Pharmacie.

REFLEXIONS

Sur l'usage intérieur de l'Antimoine crud.

*Par M. * * *. Médecin Hollandois.*

Les Chymistes sçavent que l'antimoine ne est un mixte terreux , fragile , parfemé d'aiguilles brillantes de différente longueur , que l'on retire de la mine par la fusion. L'eau ni l'esprit de vin ne peuvent le mettre en dissolution , il n'est pas malléable. Les parties qui le composent , sont un vrai soufre & un demi-métal que l'on appelle régule , ce que l'on démontre par des expériences. Le soufre de l'antimoine qui est tout-à-fait semblable au commun , est si étroitement lié aux parties régulines , qu'on ne peut le retirer pur que de dessus le cinabre d'antimoine. La partie réguline est composée d'une terre vitrifiable , inflammable , mercurielle & arsenicale ; plusieurs Médecins cependant soutien-

d'Observations. Novemb. 1755. 397
nent qu'il n'y a point d'arsenic dans l'antimoine.

Les anciens Médecins employoient l'antimoine extérieurement pour les ulcères, les pertes de sang, la fistule lacrymale, & la sanie des yeux. Paracelse est le premier qui en ait conseillé l'usage intérieur. Il a été contredit par beaucoup de Médecins. Quoique le soufre bien uni avec les parties régulines & arsenicales en corrige la corrosion & le venin, j'ai pourtant observé plusieurs fois que l'antimoine a causé des dévoiemens, des vomissemens, & sur-tout des nausées considérables, d'où j'infere que l'antimoine doit être mis au nombre des médicamens stimulan. Il résout les fluides de notre corps & les rend plus propres aux excréctions. Je ne crois pas que ces effets appartiennent à l'antimoine, comme antimoine; mais sans doute à la partie réguline chassée par le feu, & qui se trouve placée à la base des pains coniques de l'antimoine, ou bien à l'acrimonie acide qui existe dans l'estomac des animaux. L'expérience m'a démontré que l'antimoine avoit réussi dans plusieurs maladies, comme la galle, les ulcères, la gonorrhée, les légers accidens de la vérole, les fièvres intermittentes & les

maladies causées par le plomb : je puis assurer que j'en ai vû de bons effets sur-tout dans la goutte. Quelques Médecins prétendent que l'on peut faire usage de ce remède dans les dyssenteries, la colique , la paralysie , & dans les maladies vermineuses. Les Médécins sçavent seulement dans quel cas & avec quelles précautions il le faut faire. On doit prendre garde sur-tout de mêler ce minéral avec les sels acides qui le changent au point d'en faire un vomitif : c'est pourquoi je conseille de faire précéder l'usage des absorbans, dans la crainte qu'il n'y ait de l'acide dans les premières voies. Je suis persuadé que l'antimoine crud , ajouté aux décoctions des végétaux , ne leur donne aucune vertu de plus , & qu'il devient inutile.





T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans le Recueil de Novembre 1755.

ARTICLE PREMIER.

- I. *S*uite du Mémoire sur l'inoculation de la petite vérole ; Faits , & Informations , par M. Hosty , Docteur - Regent de la Faculté de Médecine de Paris . Pag. 137
Lettre à M. Hosty. 341
Lettre au Docteur Pringle. *ibid.*
- II. Lettre à l'Auteur du Recueil périodique de Médecine , &c. au sujet de divers accidens arrivés en disséquant des cadavres , par M. de Berge , Médecin de l'Hôtel-Dieu de Ham. 345
- III. Observations sur un vice singulier de conformation , par M. Bellay le jeune , Chirurgien-Juré à Orléans. 349
- IV. Replique de M. Peffaut de la Tour , Docteur en Médecine , sur la Herpe , à la réponse de M. le Cat , insérée dans le Recueil du mois de Juin 1755. 361

- V. *Observation sur un Bezoard humain , par M. ***.* 371
- VI. *Observations sur une affection maniaque , par M. ***. Médecin à Vitry-le-François.* 376
- VII. *Seconde Observation sur l'Hydrocéphale de Begle , par M. Betbeder , Docteur en Médecine , Aggrégé au Collège des Médecins de Bourdeaux , Inspecteur des Eaux Minérales de Mont-de-Marsan.* 381
- VIII. *Observation pratique de Médecine.* 388

A R T I C L E I I.

- I. *Lettre de M. Chabrol , adressée à M. Galabert , Chirurgien à Montpellier , pour servir de Réponse aux Objections faites par M. Destremean , au sujet des effets de l'Agaric dans les hémorragies.* 390

A R T I C L E I I I.

- I. *Réflexions sur l'usage intérieur de l'Antimoine crud , par M. ***. Médecin Hollandois.* 396

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier ,
le Journal de Médecine du mois de Novembre.
A Paris , ce 24 Octobre 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

DECEMBRE 1755.

Tome III.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue S. Severin, à l'Ange.

M DCC LV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.


Le même Libraire de ce Journal, vient d'imprimer la *Dissertation Anatomique & Pratique sur une Maladie de la Peau d'une espece fort rare & fort singuliere*, adressée en forme de Lettre à M. l'Abbé Nollet, de l'Académie des Siences, &c. par M. Curzio, Médecin Napolitain, traduit de l'Italien par M. V*** Médecin de la Faculté de Paris. 1755. Brochure in-12. dont le prix est de 20 sols.



RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.
DECEMBRE 1755.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Observations de Médecine.

SUITE DE LA REPLIQUE
De M. Peffaut de la Tour, Docteur en Médecine.
A la Réponse de M. le Cat, inserée dans le
Recueil du mois de Juin 1755. sur la Herpe.
De Beaufort en Anjou, ce 29 Septembre 1755.

I.  E vais traiter à présent la fameuse question des maladies humorales contre lesquelles insiste toujours l'Auteur de la réforme.

1°. M. le Cat dit que si les maladies avoient leur siège dans les humeurs, il n'y en auroit aucune qui seroit locale ; le mouvement de

la circulation les infecteroit toutes, & par conséquent tous les points du tissu de nos parties seroient dans une égalité de souffrance : belle & captieuse difficulté, par laquelle il s'est seul laissé séduire, quoiqu'il dise que je suis convenu que la maladie locale de cause humorale ne peut s'opérer que par des voies qui nous sont inconnues. Il est vrai que j'ai ménagé l'expression, en ne lui déclarant pas ouvertement qu'il étoit le seul à les ignorer. Je renvoie au Recueil d'Avril, p. 236. & l'on verra ce que j'ai répondu à ce sujet.

2^o. Il soutient que les virus n'ont point leur siège dans nos humeurs, mais dans les esprits. Il apporte pour preuve, qu'une douleur seule fait dégénérer une plaie benigne en ulcère malin, virulent; un squirrhe indolent, en cancer : c'est ce que je nie absolument, en ce que la douleur n'est qu'une suite, ou pour mieux dire, un effet de l'intensité des maladies qui la causent. Il n'est que trop évident que cette erreur provient des premières qui émanent toutes d'un faux principe qui confond l'effet avec la cause. Je m'explique; M. le Cat s'imagine que parce que les nerfs sont les organes des sensations, & que les esprits sont les messagers qui avertissent l'ame de tout ce qui se passe en nous, l'on doit regarder ces derniers comme la cause nécessaire des maladies, pendant qu'ils n'en sont la plupart du tems, pour ne pas dire toujours, que les instrumens.

3°. L'animal le moins contagieux, (poursuit le même Auteur,) tel que le cheval, l'homme même, s'il est enflammé d'une grande colere, acquerra par-là seul un caractère aussi venimeux que la vipere; en sorte que ses morsures seront également dangereuses: la colere & les passions, selon lui, n'ayant pas leur siège dans les liqueurs, mais étant au contraire des modifications des esprits, le venin, la virulence & le virus doivent aussi avoir leur siège dans les esprits.

Je réponds à cela, que la colere & les passions reconnoissent toujours une cause étrangere qui agit également sur les autres fluides comme sur les esprits, que ces derniers ne sont tout au plus que les moyens dont l'ame se sert pour employer & mettre en action toutes les forces de son corps, afin de surmonter ce qui la révolte, ou d'acquérir ce qui la flatte; que si la morsure de ces animaux devient contagieuse, c'est que les parties les plus caustiques de nos humeurs se développent & se volatilisent, pour ainsi dire, au moment du trouble & de l'effervescence où elles entrent; puis se faisant jour au travers des glandes, elles vont infecter la salive qui pour lors devient venimeuse: ce qui est d'autant plus vrai, qu'on a vu certaines gens éprouver des hémorragies considérables dans la colere, d'autres vomir une bile verte, noire, &c. d'autres enfin tomber dans les

accidens les plus fâcheux , suivant l'intensité de cette passion.

4°. M. le Cat prétend que les humeurs ne pèchent, tant dans leur quantité & qualité, que relativement à l'état des solides : s'il eût ajouté aussi que l'état de ces derniers dépend pareillement de la quantité & qualité des alimens & des humeurs qui en proviennent, nous enussions été d'accord ; sans doute que c'est un oubli de sa part.

5°. Selon l'avis de M. le Cat, les caractères de dépravation qui s'observent journellement dans le sang que l'on tire des veines des malades, font illusion, si l'on considère cet état comme la cause de la maladie, pendant qu'il en est l'effet.

Quand même cette dépravation ne seroit que l'effet & non la cause de la maladie, (ce qui est presque toujours faux,) en est-elle moins réelle ? La maladie a-t-elle eu prise sur ce fluide, ou non ? En résulte-t-il pour cela tous les inconvéniens qu'il en a toujours regardés, comme inséparables, & d'où dépend tout son système ? A-t-il été jamais question d'autre chose que de sçavoir si nos fluides sont véritablement susceptibles de dépravation ? M. le Cat a-t-il pu répondre à cette objection sans l'entendre ; ou, pour parler plus judicieusement, a-t-il dû faire semblant de ne la pas entendre, pour éluder la difficulté, & pour trouver jour à exhaler sa bile sur

le ton d'un maître irrité. Si tous ceux qu'il taxe de charlatanerie, parce qu'ils ne pensent pas comme lui, traitoient les maladies dans le même goût qu'il traite l'inflammation de l'estomac, je lui pardonnerois de sévir contre eux par des reproches qui, quoiqu'offensans, seroient du moins mieux fondés.

6°. Quant à ce qui concetne la façon dont il prétend que l'air contagieux se communique, je n'entrerais pas dans d'autres détails que ceux que j'ai insérés dans mon Mémoire d'Avril, p. 239. Contre ce système, je vais seulement répondre aux nouvelles réflexions dont il a bien voulu nous enrichir sur ce sujet.

1°. M. le Cat pense qu'il suffit d'être hardi & courageux, pour se préserver de la peste, & que ce n'est qu'aux ames timides qu'elle est réservée.

2°. Que la peur & l'assurance ne résistent pas dans nos liqueurs, mais qu'elles sont les modifications de nos esprits,

Je répons à la première proposition, & je dis que lorsqu'on fait tant que de poser des faits pour preuves, il faut qu'ils soient constans & invariables, tant dans le principe, que dans les conséquences: il faut donc que M. le Cat me prouve que tous ceux qui craignent la peste la contractent indubitablement, & que ceux qui n'en ont aucune frayeur s'en préservent; c'est précisément

ce que je crois au dessus de ses forces , parce que s'il suffisoit de ne la pas craindre pour s'en préserver , comment la contracteroient les premiers qui en sont attaqués , sans quelquefois l'avoir jamais prévue , ni connue.

J'ai donc eu raison de dire , que si tous les habitans où regne la contagion n'en sont pas généralement attaqués , cette exception ne peut venir que de cette disposition heureuse & secrète qui se trouve dans certains tempéramens qui ne sont pas disposés à recevoir indistinctement les miasmes de toute espece.

A l'égard de la seconde objection par laquelle il continue de faire consister la peur , l'assurance & toutes les passions dans la seule modification des esprits , je lui repliquerai encore une fois , que cette modification n'est que l'effet des passions & non la cause ; qu'elle dérive d'une source étrangère qui influe aussi-bien sur les autres humeurs , que sur le fluide des nerfs qui , quoi qu'il en dise , n'est nullement assujetti à l'empire de l'ame , si ce n'est dans les mouvemens purement volontaires ; autrement elle ne donneroit à ces mêmes esprits , que des modifications relatives à son bien-être : elle se rendroit , pour ainsi dire , insensible à tout ce qui lui répugneroit , & n'éprouveroit conséquemment que des impressions au gré de ses desirs.

A ces raisons M. le Cat replique , que si

l'air contagieux avoit affaire à nos liqueurs , toute contagion seroit générale , nul homme n'en échapperoit , sur-tout les Médecins qui y sont les plus exposés.

Je prétens que les Médecins n'en sont pas plus exempts que tout autre , à moins qu'ils ne s'en préservent par des remèdes dont l'efficacité assure le succès , ou que leur tempérament soit de la nature de ceux qui y résistent ; mais je reviens aux deux raisons dont il se fortifie & qu'il regarde comme démonstratives.

1^o. Notre adversaire prétend que la contagion humorale est une opération mécanique , semblable à celle qu'exerce un Marchand de vin qui frelate cette liqueur ; ou un Droguiste qui mêle dans un mortier des poudres ; le mélange une fois supposé , il est impossible qu'il n'en résulte pas un vin frelaté , ou une composition qui participe des vertus des drogues mêlées.

Est-il possible que M. le Cat ne sente pas la différence qu'il y a entre un vin renfermé dans un tonneau , des poudres mêlées dans un mortier , & un liquide tel que le sang qui est dans un continuel mouvement de progression ? N'auroit-il pas dû faire attention que ce qui s'exécute dans nos humeurs , à l'égard de nos différentes sécrétions , s'opere pareillement , quand il s'agit de la séparation des parties étrangères qui s'y sont introduites

& qui peuvent en troubler l'ordre ? De même que la bile, la salive, la semence, les sucs digestifs, le suc nerveux, la lymphe, l'urine, la sueur, & enfin toutes les humeurs qui se séparent de cette masse commune sans aucune confusion, d'une façon relative à la gravité, au volume, aux différens degrés de résistance, à la figure de chaque partie qui doit entrer dans la composition de chaque espèce d'humeurs mises toutes en mouvement par les mêmes forces qui sont le cœur & les autres vaisseaux dont le diamètre leur est proportionné ; de même aussi, soit qu'il s'agisse de corriger la qualité de ces humeurs, d'en diminuer la quantité, ou enfin d'expulser les parties étrangères qui s'y sont introduites, le tout s'effectue par les mêmes puissances, & à-peu-près avec les mêmes conditions, de sorte que chaque crise que la nature opère, lorsqu'elle en a la force, observe toutes ces proportions : c'est ce qui fait que nous voyons souvent les sueurs, les abcès, les cours de ventre, les hémorragies, les vomissemens, les éruptions, &c. terminer heureusement contre tout espoir des maladies désespérées.

La seconde proposition n'est pas, ce me semble, mieux soutenue ; & pour qu'elle eût lieu, il faudroit que toutes les épidémies & les tempéramens fussent les mêmes, ce qui est insoutenable ; c'est pourquoi tel tempé-

rament sur lesquels certains miasmes n'auroient pu agir, éprouvent souvent les impressions d'une autre espece d'épidémie ; c'est aussi par cette raison, que certains hommes résistent à des climats qui en font périr d'autres.

Après que notre nouyel Auteur a soutenu dans son premier Mémoire, Recueil d'Octobre, p. 258, que l'état des liqueurs dépend absolument de celui des solides qui les charrient & qui les filtrent, & que le réciproque est fort rare, il me renvoie, pour s'excuser, à la Réponse qu'il a faite à M. d'Hermont, Recueil de Mars, p. 191, vis-à-vis lequel il s'imagine s'être défilé de cette erreur : il auroit eu plus de raison de me renvoyer à la page 182 de la même Réponse à ce Docteur, à qui il accorde du moins quelque chose, en faveur des humeurs ; mais ce n'est qu'avec moi seul qu'il refuse de traiter à l'amiable, & pour cet effet il compare la machine humaine à un état monarchique dont il donne le despotisme au suc nerveux.

La mort, continue le même Auteur, est une extinction totale du principe de la vie. (Si tous les axiomes étoient aussi vrais, il m'auroit bien tôt persuadé :) ce principe ne consistant selon lui, que dans les esprits dont la maladie fait une extinction totale, le siège des maladies gît nécessairement dans les esprits.

C'est tout ce qu'on pourroit dire , si le mouvement & le sentiment consistoient uniquement dans le fluide nerveux , ce qui est opposé à l'expérience connue de tous ceux qui méritent tant soit peu de porter le nom de Médecin ou de Chirurgien : je m'explique. Si je lie le nerf de quelque partie que ce soit , le mouvement & le sentiment se perdent aussitôt à la vérité ; mais j'éprouve la même chose par la ligature de l'artère , dont la souveraineté n'appartient pas plus aux esprits qu'au sang qui en est la source unique , & l'énigme porte à faux, *Recueil de Juin ; pag. 399.* La circulation des esprits répugne d'autant plus à M. le Cat , que c'est sur cette seule négative qu'il a élevé son édifice ; il seroit , je pense , bien surpris , si on alloit l'ébranler jusques dans ses fondemens , en lui prouvant que ces esprits qu'il prétend faire sortir en partie d'une source bien supérieure à celle des autres fluides , n'est autre chose que le suc nourricier , & que la noblesse de l'origine qu'il leur suppose , ne date que du jour qu'il l'a imaginée.

Je considère tous les solides du corps humain comme étant de même espèce ; ils ne diffèrent entre eux , que par une texture plus ou moins serrée , d'où dépend leur couleur & leur solidité , & par une figure ou modification relative à leur usage. Ces solides ne subsistent dans l'ordre où nous les

voyons, qu'au moyen d'un fluide qui les fait agir & qui les détruiroit indubitablement ; s'il ne rouloit dans son sein de quoi les nourrir & les entretenir jusqu'au terme qui doit être celui de la vie. Considérons la maigreur & l'exténuation de celui qui manque de nourriture, ou chez qui, indépendamment des alimens, la nutrition ne se fait pas comme il faut ; faisons attention à la foiblesse & l'épuisement de quiconque éprouve une évacuation trop abondante, soit hémorragie, flux de ventre, sueurs, déperdition considérable de semence, enfin un homme accablé par la maladie : d'où viennent tous ces accidens ? si ce n'est parce que la privation de nourriture, la nutrition dérangée ou interrompue, les évacuations trop abondantes, &c. diminuent considérablement le suc précieux qui soutient les forces. Jugeons maintenant des choses par comparaison ; redonnons la nourriture à celui qui en manquoit, rétablissons dans l'autre cette nutrition imparfaite, calmons les évacuations trop abondantes, réparons les pertes qui en étoient les suites, ramenons la guérison ; quelle différence ! l'embonpoint succède à la maigreur, la force à la foiblesse, le calme au trouble de la nature, l'existence au néant ; pour tout dire, l'homme tenait.

S'il est véritablement une liqueur qui reconnoisse une source différente de celle du

sang, & qu'indépendamment elle ait une souveraineté sur la vie, d'où vient que la privation d'alimens grossiers, la perte de ces humeurs impassibles sont suivies d'effets si menaçans ? L'on sera donc forcé de convenir que ce que l'on nomme esprits animaux, est le suc nourricier lui-même, qui ne reconnoît d'autre origine que celle de la masse commune dont il est la dernière subdivision, seul capable de pénétrer jusques dans ces cellules imperceptibles où s'accomplit le grand ouvrage de la nutrition, dont les résidus rentrent nécessairement dans le sang par les veines lymphatiques répandues par tout le genre membraneux, quoiqué M. le Cat en nie l'existence.

Pour dernière preuve, représentons-nous une jambe paralytique qui tombe toujours dans le dépérissement, par la privation qu'elle souffre du suc nerveux ; ce qui n'arriveroit point, si ce suc n'étoit le véritable nourricier. Après cela, pourra-t-on s'étonner si je confonds les esprits avec les humeurs, & si je suis en peine de sçavoir par quel chemin M. le Cat conduira la maladie jusqu'à ces esprits, sans la faire passer par le sang, qui est la source commune & essentielle de tous nos fluides.

Résumons le tout en peu de mots ; considérons le corps humain physiquement ; qu'y voyons-nous ? des solides & des fluides dont

d'Observations. Décembre 1755. 419
les fonctions, quoique différentes, sont dans
une mutuelle & essentielle dépendance pour
coopérer toutes ensemble à la conservation
de la vie & de la santé. Des différentes ma-
nières d'être de chacune de ces parties prises
dans l'état naturel, dépendent les différens
tempéramens, & dans l'état contre nature,
les différentes maladies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PEFFAULT DE LA TOUR.

OBSERVATIONS

Sur la suite du Ptyalisme scorbutique, dont
il est fait mention dans le Journal
de Mai dernier.

De Vitry, ce 5 Août 1755.

II. Le malade s'est conservé dans son mieux,
il a repris de l'embonpoint & des forces, il
travaille même actuellement. Cependant le
ptyalisme a continué avec la même force,
& continue toujours comme au commence-
ment : on observe dans son pouls le même
mouvement fébrile qu'auparavant ; le mal de
tête est léger en comparaison de ce qu'il étoit
auparavant. Au même moment de ce mieux,
le malade a ressenti des douleurs assez confi-
dérables dans les cuisses, qui étoient plus
graves dans les genoux. Il a essayé le demi-
bain en conséquence, qui n'a apporté aucun

adoucissement à cet accident : à peine cette douleur lui permettoit-elle de se tenir debout. Elle est devenue moins considérable depuis quelque tems. Les boutons qui étoient survenus sur les bras & qui s'étoient cicatrisés, en sorte qu'il n'y restoit plus qu'une rougeur, sont revenus & sont dégénérés en dartres scorbutiques ; celui qui étoit sur le nez, forme une petite éminence pointue qui se réduit de tems en tems en écailles, sans s'ouvrir comme auparavant.

Le malade continue toujours le suc des anti-scorbutiques dont on a fait mention, avec le petit lait ; il prend pour boisson ordinaire de l'eau d'Argentine, (*pentaphylloides Argenteum alatum, seu potentilla*). Il a fait usage pendant l'espace de dix jours des bols de vieille rhubarbe incorporée avec le syrop d'œillet ; il a ressenti de grands effets de ces remèdes ; joint au régime qu'il observe.

Le malade répare toujours, par un sommeil qui lui vient naturellement, les fatigues qu'il supporte d'ailleurs : ses urines déposent toujours avec abondance. Les signes de plethore étant revenus, les symptômes étant plus considérables qu'auparavant, il a été saigné pour les calmer, & cette saignée a procuré l'effet qu'on en espéroit. Le sang étoit toujours très-fluide, & ne laissoit qu'un très-petit *coagulum* en forme de champignon, nageant dans la liqueur séreuse.

Les

Les remèdes toniques - astringens , & les anti-scorbutiques paroissent être ceux qui ont eu le plus de succès , & auxquels le malade est conseillé de s'en tenir.

R E P O N S E

Aux Réflexions sur une Exomphale, dont on a publié l'Observation dans le Journal de Mai 1755.

Adressée à l'Auteur du Journal par M. Marignies, Chirurgien à Versailles.

M O N S I E U R ,

III. Les Réflexions que vous avez faites au sujet de l'Observation que j'ai donnée dans le Recueil du mois de Janvier dernier , sur plusieurs vices de conformation , me donnent lieu de penser que vous n'êtes pas pleinement persuadé de la vérité de ce que j'ai avancé. J'entreprends de vous convaincre cette fois-ci , malgré la singularité des faits dont je me rends le garant. Je souhaite y réussir.

La premiere difficulté que vous trouvez , c'est l'entrée des vaisseaux ombilicaux dans le ventre. Lorsque j'ai dit que le cordon ombilical paroissoit prendre racine de la partie inférieure de la poche herniaire , bien entendu que je prétendois qu'il alloit joindre

le placenta ; & comme il n'y avoit rien de remarquable dans ce cordon , je n'en ai rien dit ; mais pour ce qui est de la route des vaisseaux ombilicaux que je considérois venir du placenta , si je ne me suis pas assez expliqué , je vais tâcher de me faire mieux comprendre. Je dis que ces vaisseaux , en quittant les membranes du cordon à la partie inférieure & antérieure de la poche où ces membranes sembloient prendre racine , montoient de bas en haut , à côté les uns des autres ; ils décrivirent une ligne courbe à cause de la sphéricité de la poche : les vaisseaux se trouvoient renfermés dans le sac formé par une grande portion du péritoine sorti par l'anneau ; lorsqu'ils étoient parvenus à la partie supérieure & antérieure de cette poche , la veine dans ce lieu-là quittoit les artères & descendoit un tant soit peu de gauche à droite , passant par-dessous l'artere ombilicale droite , toujours entre la peau & le péritoine , alloit gagner la scissure du foie , qui étoit située au côté droit de la poche , & s'ouvroit dans le sinus de la veine-porte à l'ordinaire. Les artères ombilicales de la partie supérieure de la poche descendoient vers la partie postérieure de cette poche , où se trouvoit l'anneau ombilical ; elles s'écartoient l'une de l'autre , & formoient entr'elles un angle aigu , dont le sommet se trouvoit à la partie supérieure de la poche. Ces artères par-

venues à cet endroit, toujours hors du sac qui formoit la poche, pénétoient dans le bas-ventre, entre le cercle de l'anneau & la paroi latérale de cette espece de rétrécissement que j'ai dit former un pédicule à la poche. Les artetes ombilicales étant dans l'abdomen, elles étoient logées chacune dans un petit repli du péritoine qui tapissoit l'abdomen; & ces petits replis, comme deux petites faux, dont le diamètre étoit plus large vers la vessie que vers l'anneau, conduisoient ces deux arteres le long des parties latérales de la vessie à l'ordinaire.

Voilà la route que tenoient les vaisseaux ombilicaux; cette description vous a paru étrange, à cause que je considere les arteres venir du placenta; mais je l'ai fait dans le dessein de pouvoir décrire en même tems la route que parcouroit la veine avec les arteres: un peu d'attention peut suppléer aux difficultés.

Je n'ai pas dit, comme vous le prétendez, (pag. 319.) que le cordon passoit devant les intestins, puisqu'il ne pénétoit pas dans l'intérieur de la poche; mais j'ai dit que les vaisseaux passaient sur la portion antérieure de cette même poche, à moins que vous ne vouliez appeler ces vaisseaux destitués de leurs membranes, cordon ombilical: mais il me semble que ce nom ne leur appartient, que quand ils y sont ren-

fermés ; il suit de-là que la membrane qui enveloppoit ces vaisseaux , les quittoit à la partie inférieure de la poche : en effet on remarquoit que les fibres de cette membrane s'épanouissoient à cet endroit , & fortifioient les parois de cette poche ; circonstance que j'ai omise dans mon Observation. L'épiderme renfermoit le tout , comme je l'ai dit : sa présence étoit d'autant plus réelle , qu'elle s'y enlevoit par portions comme sur les autres parties (a) ; mais la densité du tissu des fibres n'empêchoit pas que l'épiderme ne fût transparent. Car quoique cette poche ne fût pas ouverte , on ne laissoit pas d'appercevoir les parties qu'elle contenoit , sçavoir , leur figure , leur couleur & leur situation.

Par cet exposé , vous voyez qu'il ne semble pas que j'aye voulu dire que ces vaisseaux prissent leur origine de la partie inférieure de la poche , puisque je marque dans l'Observation , (pag. 35 ,) qu'il n'y avoit que la veine qui s'y terminât , parce que le foie y étoit contenu ; ainsi elle ne rentroit pas dans l'abdomen , mais bien les artères , comme je l'ai insinué.

Vous demandez que je spécifie en quel endroit de la poche étoit l'ouverture qui donnoit entrée à ces vaisseaux.

Après ce que je viens de dire des artères ,

(a) Ce phénomène réuni à d'autres observations , pourroit bien servir à expliquer l'origine de l'épiderme.

il est sensible qu'elles n'eussent ni n'entraient pas dans la poche qui n'étoit nullement ouverte pour leur donner passage. La veine ombilicale, après les détours dont j'ai parlé, ayant gagné la scissure du foie contenue dans la poche, s'y enfonçoit de la même manière que je viens de l'exposer.

L'anneau ombilical représentoit un cercle d'un pouce de diamètre ; il étoit situé, comme je l'ai dit, dans la région épigastrique, & étoit formé par un petit bourrelet tendineux, plus épais que dans l'état naturel, à cause du resserrement des fibres : la peau de l'abdomen formoit aussi un anneau qui se terminoit à la circonférence de celui des muscles, lequel y étoit intimement adhérent par un tissu cellulaire très-serré ; la poche herniaire n'en étoit pas recouverte, quoiqu'elle le fût par une portion de l'épiderme, comme je l'ai dit.

Cette poche contenoit, comme on l'a vu, plusieurs viscères, ce qui caractérisoit une hernie très-composée, soit que la nature les y ait placés dès le tems de la formation, soit qu'elle ne soit arrivée qu'ensuite par des efforts, comme vous le prétendez ; le vrai est que toutes les parties que j'ai dit passer par l'anneau pour aller joindre les viscères de la poche, y étoient inscrites dans le cercle, & notamment les ligamens latéraux du foie, qui n'étoient point tendus comme vous le

supposez, & qui étoient trop foibles pour empêcher les parties contenues dans la poche, de flotter çà & là après son ouverture : phénomène que j'attribue, non seulement à la tension des parois de la poche, mais encore à la pression continuelle & uniforme du fluide de l'amnios sur tous les points de cette poche (a).

Par rapport à la question que vous me faites, Monsieur, si c'est une hernie exomphale, je répons que sous le genre d'hernie exomphale, on renferme non seulement celles dont les parties se font une issue & sont inscrites dans le cercle de l'anneau, mais encore celles qui arrivent à la circonférence de l'anneau, soit par le relâchement des aponévroses des muscles du bas-ventre qui l'environnent, & qui n'offrent pas assez de résistance à la présence des parties ou autrement. Il me semble que le terme d'Exomphale (b), devrait se restreindre à ne signifier que les hernies dont les parties sont inscrites dans l'anneau, & que celles qui arrivent à la circonférence, soit par le peu de tension des fibres des aponévroses, soit par l'écartement des fibres charnues des muscles droits, devroient se nommer ventrales, à moins qu'on

(a) On en est convaincu par les expériences d'hydrostatique.

(b) Voyez la Thèse de M. Milla sur les bandages d'ivoire, & le Journal de Médecine, &c. mois d'Avril dernier.

ne les nomme du nom des premières, à cause de la proximité qu'elles ont avec l'ombilic : car elles ont les mêmes caractères que les hernies ventrales qui viennent à d'autres points de la circonférence du ventre, lesquelles je divise encore en celles qui ont pour causes occasionnelles les divisions des parties contenant, & qui arrivent à la suite des plaies pénétrantes, & en celles qui arrivent simplement par l'écartement de quelques fibres charnues des muscles du-bas ventre, &c. (a).

Il s'en suit donc que la maladie du sujet qui me procure l'honneur de vous répondre, étoit une Exomphale, 1°. parce que les parties étoient inscrites dans l'anneau; 2°. parce que cet anneau n'avoit rien perdu de sa figure, à moins que la situation des parties ne fût changée en les maniant, alors la figure circulaire de l'anneau se changeoit en elliptique, parce qu'elles tiroient la circonférence. Ce n'en étoit donc pas une de la nature de celles que certains Chirurgiens appellent ventrales : car pour qu'elle l'eût été, il eût fallu, 1°. que la ligne blan-

(a) J'ai vu, il y a environ deux ans, l'enfant d'une pauvre femme qui avoit une hernie ventrale de la grosseur d'une noix ordinaire; les parties sortoient & rentroient facilement. Cette hernie étoit située à deux doigts au-dessous de l'ombilic; elle ne m'a paru formée que par la foiblesse de la ligne blanche à cet endroit, je l'ai maintenue en place & réduite par un petit bandage que je lui ai fait.

che se fût rompue ou notablement écartée au-dessous de l'anneau, qui étoit dans la région épigastrique, ce qu'on ne remarquoit pas; elle avoit la même densité qu'à l'ordinaire, on observoit seulement que les fibres des muscles droits étoient un peu resserrés au côté de l'anneau. 2°. Cette rupture ou cet écartement auroit changé la figure de l'anneau, en lui en donnant une autre que la circulaire. 3°. L'anneau eût été plus épais dans certains endroits de sa circonférence, que dans d'autres. 4°. Supposé que la hernie n'eût pas communiqué avec l'anneau, j'eus trouvé ce dernier dans sa place, & pour lors il y eût eu deux ouvertures au ventre; il n'y avoit donc nulle similitude entre votre sujet de la Vivandière de Marmirolo, & le mien: toutes ces choses font assez connoître que ce n'étoit pas une hernie ventrale, à moins que le volume & la multitude des parties déplacées ne vous porte à lui donner ce nom. Mauriceau (a) rapporte quelques faits à-peu-près semblables au mien, quoique moins compliqués; & il paroît que cet Auteur confondoit aussi les hernies exomphales avec les ventrales.

A l'égard de la situation de cet anneau dans la région épigastrique, elle ne vous paroît singulière, qu'autant qu'il vous semble

(a) Observations, pag. 64, 448 & 554, édit. de 1739.

que le poids des parties contenues dans cette poche auroit dû le tirer en en-bas, de même que le diaphragme, &c. Pour le penser, il faudroit croire que le fœtus fût dans une situation perpendiculaire ; mais qui vous engage à le croire ? Cette situation décrite dans bien des Auteurs, est-elle toujours uniforme ? Mauriceau, Venete, La Mothe, &c. n'ont-ils pas vu varier la situation des fœtus à l'infini (a), pour ne rien dire de ces mouvemens qu'ils font souvent sentir à leur mere dans leurs changemens ? D'un autre côté, la nature n'est-elle pas assez variable, pour avoir placé l'anneau ombilical dans un lieu différent de celui où il est ordinairement.

L'abaissement du diaphragme dépend d'une cause plus mécanique : car que la poche eût exercé sa pesanteur dans un sens quelconque, il est certain que le diaphragme devoit s'abaisser préféablement à l'anneau, puisqu'il y étoit forcé par les ligamens du foie & par l'adhérence de l'œsophage à cette cloison musculieuse : ainsi dans le sens de haut en bas, de bas en haut &c, d'un côté à l'autre

(a) Les fœtus humains ne sont pas les seuls dans lesquels on remarque des situations vicieuses, on en trouve fréquemment dans les volatils, ou vivipares. Car de douze œufs que j'ai cassés &c dans lesquels les poulets étoient morts, je n'en ai trouvé que cinq qui avoient une situation uniforme, les sept autres l'avoient différente & fort variée. J'ai fait la même observation, il y a quatre ou cinq ans, sur des œufs de serins, &c je ne doute pas qu'on ne puisse faire la même remarque sur des animaux vivipares.

par rapport au fœtus, le diaphragme entraîné devoit toujours suivre la détermination du foie & de ses ligamens.

Vous voulez ſçavoir ce qui occupoit la région rénale, rien : la nature y avoit pourvu, n'y ayant laiffé aucun eſpace intermédiaire entre les muſcles du bas-ventre & les muſcles lombaires, c'eſt-à-dire, que la paroi antérieure de l'abdomen touchoit immédiatement la poſtérieure dans ces régions.

Si j'ai dit, (pag. 38 & non pas 36,) que le cœur étoit d'un volume extraordinaire, ce n'étoit pas ſans raiſon : en effet j'ai ouvert pluſieurs fœtus à terme, où le volume de ce viſcère étoit bien moindre ; & cela, parce que les circonſtances de celui-là ne ſe rencontroient pas dans ceux-ci : cette groſſeur non naturelle, n'étoit occasionnée que par l'eſpace de la poitrine qui n'offroit aucune réſiſtance à l'augmentation du volume du cœur. 1°. Il y avoit un lobe du thimus qui étoit quatre fois moins gros que l'autre ; le cœur de ce côté trouvoit donc peu de réſiſtance à ſon augmentation. 2°. Le vuide que cauſoit le diaphragme voûté en en-bas, étoit encore une place offerte au cœur pour étendre ſon domaine qu'il rempliſſoit exactement : ces circonſtances que je viens de déſigner, étant cauſes occasionnelles de cette augmentation de volume, le cœur étoit donc extraordinaire, & avoit une autre cauſe que

celle qui se trouve à tous les fœtus qui n'ont pas respiré, comme je viens de vous le faire voir.

Le volume du foie avoit sans doute la même facilité; car il lui étoit libre de s'étendre, n'ayant à vaincre que deux pellicules très-minces, qui ne lui offroient qu'une résistance peu considérable. Vous pourriez bien ne pas m'accorder cette conséquence, parce qu'on a trouvé dans des hommes des foies extraordinaires, tant par rapport à la figure, que par rapport au volume. Huldenteit en a vu un qui pesoit quatorze livres, & Gemma en a vu un autre qui pesoit quarante livres; il y avoit sans doute des circonstances particulières qui occasionnoient ces volumes monstrueux, & qui ne se rencontroient pas dans mon sujet: par rapport à la figure, il y en a aussi de bizarres. L'Histoire de l'Académie des Sciences 1701 fait mention d'un foie tout-à-fait rond comme une boule, auquel on ne remarquoit pour toute vésicule du fiel, que quelques dilatations de canaux biliaires, lesquels conduisoient la bile au duodénum par plusieurs petits conduits.

Il n'est plus question que d'examiner en peu de mots, si tous les vices de conformation découverts dans ce petit sujet, existoient dès la première conformation. Il me paroît, Monsieur, que vous ne me contestez pas ceux que j'ai décrits sur la fin de l'Obser-

vation : la hernie est le seul point qui vous affecte : il est vrai que je l'ai dit , considérant tous ces vices dans un ensemble , mon dessein étant moins de m'attacher alors à la cause , qu'à en décrire exactement l'effet. Cependant dans l'explication que vous paroissez en donner , vous êtes obligé de remonter aux premiers tems de la formation , ce qui est fort vraisemblable ; car sans cette supposition , vous eussiez eu de la peine à rendre votre explication plausible. Supposez que le foie ait été précédemment attaché au diaphragme par cette adhérence qu'on nomme ligament coronaire (a) , n'est-il pas vrai que s'il s'en fût détaché promptement par l'effet d'un effort violent , soit de l'enfant , soit de la mere , ce fœtus eût été exposé à une hémorragie dangereuse par la rupture des vaisseaux & par le déchirement de la substance de la partie convexe du foie qui facilite cette adhérence avec le diaphragme ? Je crois que cela n'auroit pas manqué d'arriver , si ce détachement se fut fait dans un âge avancé du fœtus , à moins que vous n'aimiez mieux croire que ce détachement du foie se soit fait lentement , & que les vaisseaux qui facilitoient cette adhérence , en s'allongeant peu-à-peu par la pesanteur du foie , n'aient diminué insensiblement de diamètre, jusqu'au

(a) J'ai fait voir, *Journal de Janvier*, p. 33, que le foie n'avoit plus cette adhérence.

point de s'oblitérer & d'empêcher le sang d'y passer. Mais il faudroit démontrer que ce mécanisme peut faire l'effet d'une ligature: d'ailleurs des fibres rapprochées ne peuvent-elles pas augmenter de densité, & conséquemment rendre l'adhérence plus intime? De plus, en examinant la surface du foie en cet endroit, on y eût remarqué une cicatrice; ce qu'on ne vit pas, l'endroit de cette surface étant aussi uni qu'ailleurs: ce qui me détermine à croire que ce détachement s'est fait dans un tems bien près de la conception, pour ne pas dire que ce viscere n'ait jamais adhéré au diaphragme. D'un autre côté, j'ai fait remarquer que la mere avoit eu une grossesse des plus heureuses, qu'elle n'avoit reçu aucun coup, ni fait aucune chute, aucun effort violent qui aient pu occasionner la sortie de tous les viscères dont j'ai parlé, comme il est arrivé à la Vivandiere de Marmirolo: à l'égard des efforts que l'enfant eût pu faire, ils étoient contre-balancés par l'inertie qu'offroient l'eau de l'amnios, les parois de la matrice & les muscles du bas-ventre de la mere; ils auroient donc été insuffisans pour produire tout ce désordre, & le cas auroit dû se rencontrer plus souvent. La grande quantité de sang venu de la mere à l'enfant, n'étoit pas encore un moyen bien puissant; quand bien même il auroit gonflé ces viscères, & les eût rendus plus pesans,

il ne les auroit pas lui seul déterminé à sortir de leur place. Pourquoi encore voulez-vous que les fibres antérieures aient été plus comprimées, plus affaïssées, &c. que les fibres latérales? La pression de tous ces organes n'étoit-elle pas la même dans tous les points de la circonférence de l'abdomen? Cela est démontré par les petites hernies ventrales qui viennent à toutes sortes de points de la circonférence du ventre, & dont je viens de vous donner un exemple en note.

Il n'y auroit donc eu tout au plus que le relâchement des fibres de l'anneau & la dilatation naturelle qui eussent pu favoriser la chute de tous ces viscères hors du ventre, mais il auroit fallu que cette dilatation eût été précédente, & que la sortie de ces parties fût arrivée dans un âge tendre, afin que les muscles n'opposassent que peu de résistance à leur sortie.

Nous en sommes à l'œsophage. Je ne crois pas, Monsieur, que vous puissiez nier que ce tuyau n'occupât la fausse route où je l'ai trouvé dès la première conformation : ne croyez pas qu'il se soit dérangé de sa place pour suppléer à la longueur surnaturelle qu'il n'avoit pas ; car il faisoit pour le moins autant de chemin, que s'il eût été dans sa route ordinaire. Considérez l'angle qu'il étoit obligé de faire, en passant sous la bifurcation des bronches, comme je l'ai fait remarquer,

d'Observations. Décembre 1755. 431
(pag. 38. n°. 4.) S'il n'eût pas fait là son angle, il eût été obligé de le faire dans l'abdomen, pour venir gagner l'anneau, ce qui revient au même ; d'ailleurs je ne conçois pas comment il eût pu se déranger de sa place ordinaire.

Néanmoins il semble que le fait ne seroit pas sans exemple. On trouve dans l'Histoire de l'Académie des Sciences 1706, le détail d'une dissection d'un chien faite par M. Littré, dans la poitrine duquel il trouva l'estomac qui y avoit passé par l'ouverture du diaphragme qui donne passage à l'œsophage, laquelle s'étoit fort dilatée, ou plutôt déchirée par un de ses bords, dans une forte convulsion de l'œsophage qui avoit attiré violemment l'estomac du côté de la poitrine, comme l'Auteur l'a fort bien remarqué. Il trouva cette déchirure cicatrisée, & il fut obligé de dilater l'ouverture pour faire repasser l'estomac dans le ventre : l'œsophage n'avoit rien perdu de sa longueur, ce qui prouve que l'estomac avoit été d'abord dans sa première situation. Il y avoit moins de difficultés à l'estomac de passer dans la poitrine, en causant un déchirement au diaphragme par une forte rétraction de l'œsophage, comme M. Littré l'a pensé, qu'il y en auroit à l'œsophage de causer un déchirement oblique au centre nerveux pour venir se placer derrière le cartilage xiphoïde. En

effet l'angle inférieur de l'ouverture du diaphragme qui donne passage à ce tuyau, est formé par un entrelacement de quelques fibres charnues qui viennent de la portion droite du petit muscle de cette cloison, à la portion gauche, *vice versa*, lesquelles fibres sont moins difficiles à forcer ou à déchirer, que celles du centre nerveux qui sont plus serrées & plus multipliées : il eût donc fallu, pour rompre celles-ci, un effort très-violent de la part de l'estomac déplacé, mais il étoit incapable de le produire; & d'ailleurs on eût remarqué une cicatrice comme dans celui de M. Littré, qui n'existoit réellement pas.

Au reste, que la nature ait dérangé de leur place naturelle toutes les parties dont nous avons parlé, la chose ne seroit pas étonnante; on trouve des jeux de la nature plus extraordinaires. L'Histoire de l'enfant de Grenoble, dont il est parlé dans celle de l'Académie des Sciences 1712, en est un assez singulier. Ce fœtus vint mort au monde; on trouva qu'il portoit son cœur pendu à son col, comme une médaille, lequel alloit & venoit sur sa poitrine: il étoit sans péricarde, & attaché par ses gros vaisseaux qui lui servoient de cordon & qui passaient dans la poitrine par la partie antérieure & inférieure du col, au-dessus du sternum. Croiroit-on que ce vice de situation soit arrivé par
les

les efforts de la mere, de l'enfant, ou de la trop grande quantité de sang venu de la mere ? Je vous avoue que cela paroît peu probable. Mauriceau rapporte un accident de cette nature, qu'il ne croit pas produit par les efforts de la mere, (Obs. 448.) Il s'agit d'un nouveau-né, au nombril duquel il trouva une grosse poche qui renfermoit les intestins qu'il ne put réduire, tant par rapport à la foiblesse de l'enfant, qu'à sa naissance prématurée. « On pouvoit douter, (dit-il), si » cette énorme dilatation du cordon du nombril de cet enfant étoit un effet de la violence lente chute que la mere avoit faite deux » jours auparavant ; mais il me parut par la » disposition de cette tumeur, qu'elle avoit » une cause plus ancienne.

Au mois de Juin dernier, on m'apporta un fœtus d'environ cinq mois, qui portoit une poche à l'ombilic, qui contenoit, de même que le premier, toutes les parties du bas-ventre, c'est-à-dire, le foie, la rate, l'estomac, le pancréas, les intestins, &c. à-peu-près dans le même ordre que toutes ces parties se sont trouvées dans le sujet qui fait l'objet de ma Réponse : toute la différence que j'y ai remarquée, c'est que l'œsophage étoit dans sa route ordinaire, & n'en avoit pas changé comme dans le premier. Ce fœtus avoit outre cela des vices de conformation encore plus singuliers que le

précédent , & dont je réserve de vous apprendre le détail une autre fois , pour le peu que la chose vous fasse plaisir. En attendant , permettez - moi d'être , &c.

MARRIGUES.

A Versailles, ce 12 Juin 1755.

L E T T R E

*De M. Gontard, Conseiller, Médecin du Roi ,
à Villefranche en Beaujolois.*

A M. le Cat, sur sa nouvelle Théorie des
maladies.

A Villefranche en Beaujolois, ce 1 Octobre 1755.

IV. J'ai lu , Monsieur , avec la plus grande satisfaction toutes vos sçavantes productions qui sont répandues dans les Recueils de Médecine. Vos disputes avec MM. d'Hérmont & Pessaut ont attiré particulièrement mon attention ; j'ai été surpris de voir ces MM. attaquer une théorie aussi simple , aussi claire & aussi-bien prouvée. Mais que ne peuvent pas les préjugés ? J'admire votre fermeté héroïque , qui vous porte à combattre seul contre tous pour renverser cette idole.

Les virus ; & généralement , sans doute ; toutes les causes procathartiques des maladies n'agissent que sur les houppes nerveuses , sur les

d'Observations. Décembre 1755. 435
esprits ; apparemment aussi les maladies elles-mêmes ne font qu'une modification de ces esprits, dont les liqueurs ne sont nullement susceptibles.

Ces causes n'agissent que sur les nerfs & sur le fluide nerveux. Par l'empire qu'ont les nerfs sur toute l'économie animale, ils affectent & mettent en jeu les solides dans la composition desquels ils entrent ; & par l'érétilme qu'ils leur procurent, ils en dépravent le mouvement, & en conséquence celui des différentes liqueurs qu'ils contiennent. Ils portent en même tems dans ces liqueurs un vice qu'elles n'avoient pas auparavant, & qu'elles ne pouvoient recevoir que par le moyen des esprits.

Il me semble que j'ai saisi le vrai sens de votre théorie. Si cela est, je la trouve fort claire ; & vous prouvez ensuite ces principes d'une manière évidente, si évidente même que je ne vois pas pourquoi vous mettez une restriction à cette cause générale (les esprits), en disant qu'ils ne sont pourtant pas l'unique. Je crains que vos adversaires n'en tirent parti contre vous ; qu'ils ne disent que, malgré la grande idée que vous avez de vos esprits, vous n'osez les exposer à en faire une cause tout-à-fait générale des maladies : s'il y a des maladies qui n'en dépendent pas, pourquoi les autres en dépendroient-elles plutôt ? enfin votre système devient défectueux, dès

qu'il ne renferme pas toutes les maladies : *Bonum ex integrâ causâ, malum ex quocumque defectu*. Pour moi , je me sens fort porté à le croire universel.

Je vais à présent parcourir avec plaisir les solutions ingénieuses que vous donnez de toutes les difficultés qu'on vous propose.

Les premières objections de M. d'H. sont des minuties. Il se donne le change à lui-même , pour vous faire encore mieux triompher , en disant que *les maladies consistant dans les liqueurs n'excluent point une maladie locale*. Il ne doit pas être question de maladies , mais de la cause des maladies. Il est clair , comme vous le dites , que sa proposition implique par - là contradiction ; une maladie répandue dans les liqueurs , ne pourroit qu'être générale. Mais il implique qu'une même maladie soit en même tems générale & particulière. Il auroit dû dire que , quoique la cause morbifique fût dans les liqueurs , cela n'excleroit point une maladie locale ; & je suis persuadé que c'est ce qu'il a entendu. Mais il n'y a pas mieux à gagner pour lui : vous allez lui prouver que la cause même des maladies n'est pas dans les liqueurs ; qu'elle n'agit que sur les nerfs & les esprits. Qui est-ce en effet qui ne sçait pas que les cantharides prises intérieurement , n'agissent que sur les voies urinaires ? Que si par leur trop grande dose elles causent quelquefois des ravages

dans d'autres parties, c'est toujours en portant leurs coups fuivés sur les nerfs & sur les solides, laissant intactes les liqueurs qui sont certainement insensibles & incapables d'être affectées, comme le sont les solides des voies urinaires, quoique ces liqueurs charrient dans leur sein les cantharides. Qui est-ce qui ignore que les émétiques & les cantharides n'agissent que sur les houppes nerveuses de l'estomac & des intestins? Et quand même on voudroit soutenir que ces derniers passent dans le sang, comme on pourroit le prouver par bien des effets, ils agissent toujours sur les solides qui, par leurs oscillations ou leurs contractions réitérées, poussent les humeurs vers les voies qui leur sont ouvertes.

Pour les narcotiques que vous assurez *n'agir directement que sur les houppes nerveuses de l'estomac*, dont l'impression se communique *sympathiquement à la dure & à la pie-mère*, je ne sçai que vous dire : on est d'usage aujourd'hui en Physique, & principalement dans la saine Médecine, de n'admettre que ce qui est constaté par des faits incontestables. Permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu rigide; car quand vous auriez accordé qu'ils vont agir sur le cerveau; comme les cantharides vont agir sur les voies urinaires, votre système n'en auroit pas plus souffert; vous auriez pu les porter tout d'un coup à

la dure & à la pie-mère, sans que les humeurs y entraissent pour rien. Il est vrai que le pouls plus dilaté, plus mou, la moiteur, la transpiration, &c. dénotent une altération des humeurs; mais tout cela peut se déduire facilement de votre système.

Le mercure est un furet qui, par la finesse & la pesanteur de ses parties, s'insinue jusques dans les plus petites filieres du corps, Là il agit sur les esprits infectés seuls du virus, qu'il expulse par différens couloirs, *en produisant un éréthisme dans les solides*. Il est vrai que je n'aurois pas imaginé que ce fût *en faisant séjourner les liqueurs sur les couloirs*, puisqu' leur mouvement y est accéléré. Mais je vous avoue ingénument mon peu de pénétration.

M. d'H. a cru vous faire une objection, en disant que *la dépravation des esprits est nécessairement liée avec celle des liqueurs*. Il y a une si grande liaison entre tout ce qui constitue l'œconomie animale, que l'un ne peut gueres être dépravé, que le reste ne s'en ressente. Aussi le lui accordez-vous sans peine, mais en réservant toujours, comme de raison, la primauté aux esprits. Pour que sa proposition eût attaqué directement votre système, il auroit fallu qu'elle eût été conçue en ces termes : *La dépravation des esprits dépend nécessairement de celle des liqueurs*. Mais il auroit fallu la prouver. Il tâche cependant

de le faire ; & pour cela il suppose d'abord , selon l'opinion commune , que les esprits sont fournis par le sang qui les dépose dans l'organe sécrétoire qui est le cerveau , comme il fournit aux autres organes sécrétoires les liqueurs qui leur sont propres ; que par conséquent si les esprits sont dépravés , ce ne peut être que parce que le sang qui les a fournis , l'étoit déjà , ou parce qu'après leur formation , ils sont infectés par une cause étrangere. Vous auriez pu lui accorder la supposition , nier la première conséquence ; la seconde ne fait rien à votre opinion. Mais vous renversez impitoyablement d'un seul coup tout son projet , *en niant même que le fluide des nerfs a sa source dans l'économie animale.* C'est plutôt fait ; c'est un esprit volatil aérien. Je vous assure , M. que je suis enchanté d'avoir appris cela.

Nous pensions bien avec vous , que le principe matériel des sensations & des différens mouvemens qui s'exercent dans le corps , étoit dans les nerfs. Mais nous pensions en même tems , que la constitution des esprits participoit de celle du sang , que nous croyons en être la source ; que par conséquent , s'il y a quelque action des esprits dépendante de leur bonne ou mauvaise qualité , elle dépendoit aussi de la bonne ou mauvaise qualité du sang. Nous étions dans l'erreur , & dès qu'un Mémoire qui établit le contraire ,

a été couronné par une Académie sçavante, nous devons le respecter, le croire & nous taire.

M. d'H. n'est pas plus heureux, quand il en vient aux causes externes ; elles ne peuvent pas non plus agir immédiatement sur les humeurs, c'est toujours les esprits qu'elles attaquent primitivement. Cela est démontré comme un article de foi, je veux dire, par l'infailibilité de son Auteur. Rien n'est plus évident, sur-tout quand on voit qu'une cause morbifique mêlée aux liqueurs, n'y fait rien, & qu'elle va s'en prendre aux nerfs, aux vaisseaux, aux organes, aux esprits, avec la même évidence qu'on voit l'eau forte épargner la cire, la graisse, & ronger le cuivre. La comparaison est très-juste.

M. d'H. ne peut, ou ne veut concevoir comment la dépravation des esprits est capable de produire la fièvre, & de corrompre les humeurs. Et ce qui paroît sur-tout causer son embarras, c'est la grande quantité d'humeurs viciées qui sortent d'un corps malade, soit par le moyen de l'art, soit par les crises, &c. & il conclut par l'opinion où il est, qu'une maladie consiste dans un dérangement commun des solides & des fluides : conclusion qui n'attaque point du tout votre système, parce qu'elle n'établit point que la cause de ce dérangement commun n'est pas la dépravation primitive des esprits.

La dépravation des esprits produit dans les nerfs & dans les solides un crétisme qui accélère le mouvement du sang, c'est la fièvre. Cette fièvre, ou ce mouvement impétueux décompose les liqueurs, les corrompt, sans que le virus des esprits leur soit communiqué. Voilà comment je le conçois, je crois que c'est aussi comme vous l'entendez. Et je goûte beaucoup ce mécanisme. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous faire, sous votre bon plaisir, quelques observations qui ne serviront peut-être qu'à prouver l'erreur où m'avoient jetté mes préjugés.

Depuis quinze ans que je fais la Médecine avec toute la curiosité d'un Observateur, & ayant occasion de voir beaucoup de malades, je n'ai point vu qu'on ait tiré du sang dans les fièvres malignes avec toute sa beauté naturelle, quelque libre que fût la respiration, & quelque rafraîchissement que le poumon lui fournît; & j'ai vu plusieurs fois dans des rhumes, avec une difficulté de respirer, une oppression étouffante, tirer le plus beau sang.

Je ne croyois pas que l'office du poumon, dans l'état de santé, fût de *raccommoder le sang des dissolutions qu'il éprouve naturellement dans les capillaires artériels*. Je croyois au contraire que le sang veineux du corps qui y est porté, devenu trop épais, trop grossier, soit par le défaut de sérosité & de lymphé dont il s'est dépouillé, avant que de passer

dans les veines , soit par la lenteur & la foiblesse de ces mêmes veines ; je croyois, dis-je, qu'il éprouvoit dans le poumon une nouvelle élaboration qui le rendoit plus coulant, plus fluide & plus animé : en un mot, qu'il y étoit *raccommode* de ses épaississemens , & non pas de ses dissolutions.

Si dans les difficultés de respirer, le sang qu'on tire est *couenneux*, c'est ordinairement lorsqu'il y a inflammation au poumon , ou du moins lorsqu'il en est menacé. C'est pour cela qu'on l'appelle aussi sang inflammatoire. Mais ce sang couenneux est-il *dissous* ? c'est ce que je ne croyois pas. Il faut avouer que vous nous découvrez des erreurs d'autant plus invincibles, qu'elles nous sont fournies par nos sens , bien loin de nous en méfier, nous regardions au contraire leur témoignage comme un principe fondamental : *Medici sunt sensuales artifices*. Mais vous nous élevez au-dessus de la matière, ce n'est qu'à l'esprit de connoître parfaitement l'ouvrage des esprits.

Il y a des sujets, dites-vous, desquels on ne tire jamais que de cette espèce de sang dissous, c'est-à-dire, selon vous, *couenneux*, même dans leur santé ordinaire. Et cela vient d'un défaut habituel de la respiration, où les poumons ne communiquent pas au sang toute la condensation dont il a besoin. Si dans leur état naturel les poumons doivent condenser le sang, il est

fût que lorsqu'il y a lésion dans la respiration, le sang y sera dissous, & dans ce cas, *le mouvement excessif dans les liqueurs* pourra, comme vous dites, faire le même effet. Mais si nous en croyons nos sens & les moyens qu'on emploie pour corriger un sang couenneux, tel qu'il se trouve dans les maladies aiguës ou inflammatoires de poitrine, nous avons lieu de croire qu'il est épaissi, condensé & non dissous. Et *le mouvement excessif dans les liqueurs* fera un effet contraire. Enfin nous observons que ceux de qui l'on tire un sang couenneux, jouissent même de leur santé ordinaire, ou sont attaqués de douleurs de rhumatisme de l'espèce que nous appelons froide, où ils y sont sujets, indépendamment d'un vice habituel de la respiration, & d'un mouvement excessif dans les liqueurs.

Pourquoi les sucurs fétides ne sont-elles pas l'effet de la dilatation des canaux excrétoires de la peau, ainsi que les urines troubles & rouges sont l'effet de la dilatation des canaux excrétoires des reins forcés par le mouvement impétueux de la fièvre ? Mais ne s'ensuivroit-il pas que plus ce mouvement est impétueux, plus il devroit dilater ces canaux, & plus ces excréctions devroient être abondantes ? Cependant on ne voit jamais ces excréctions, lorsqu'elles sont critiques, que dans la rémission de la fièvre, tems auquel le mouvement devient moins impétueux.

Dans le mécanisme que mes préjugés me fournissoient ; pour rendre raison de ces excrétions critiques, je faisois concourir les mêmes puissances, le mouvement impétueux & la dilatation des canaux, mais d'une manière différente ; le mouvement impétueux, pendant un certain nombre de jours, travailloit à briser la matière morbifique qui obstruoit presque tous les canaux excrétoires, à laquelle obstruction contribuoit aussi ce même mouvement impétueux, en produisant dans ces canaux un crétisme qui les empêchoit d'agir pour se débarrasser. Mais cette matière morbifique enfin atténuée, devenue plus fluide, la circulation générale devenue plus libre, le mouvement diminueoit de sa force, les canaux se relâchoient & se prêtoient à la sortie d'une matière devenue plus fluide. Ainsi les canaux ne s'ouvroient pas par le mouvement trop impétueux, au contraire par le calme arrivé dans ce mouvement ; mais tout cela a changé depuis votre nouvelle théorie.

Il m'avoit paru jusqu'à présent que, quoique la cause morbifique fût dans les esprits, les humeurs en pouvoient être dépravées, soit par communication, soit par un effet dépendant de l'état des solides, puisque vous aviez accordé à M. d'H. la *dépravation des liqueurs*, mais comme l'effet de la *dépravation des esprits*. Ici, dans le cas de dépôt critique,

vous ne voulez nier que la communication, en disant que *si cette cause malade étoit répandue dans les liqueurs, elle seroit en quelques minutes communiquée à toutes ces liqueurs.* Mais par une suite nécessaire, vous rejetez aussi toute sorte de dépravation des liqueurs dépendante de celle des esprits, en ajoutant qu'il est impossible qu'un vice de toute cette masse se dépose sur un seul & unique endroit. Qu'importe que les liqueurs soient dépravées par communication ou autrement? elles ne le sont pas moins. Voilà un vice de toute la masse. Et s'il est impossible qu'un vice de toute la masse se dépose sur un seul & unique endroit, il est donc impossible que les humeurs soient viciées, dépravées, de quelque manière que ce soit, en conséquence de la dépravation des esprits.

Quant à la communication du vice même des esprits aux liqueurs, il n'est pas bien aisé de concevoir comment *une portion viciée des esprits placés dans une région particulière,* peut ne pas communiquer ce vice à toute la masse: car quoiqu'ils ne circulent pas & qu'ils ne puissent le porter par-tout par leur propre circulation, les parties, ou cette région particulière où ils sont placés, la glande où ils doivent le déposer, contiennent des liqueurs, auxquelles ils doivent nécessairement le communiquer; ces liqueurs circulent, & par leur circulation prompte &

réitérée doivent en quelques minutes , communiquer ce levain à toute la masse. Cependant il est impossible qu'un vice de toute la masse se dépose dans un seul & unique endroit. Reste donc à soutenir que ce vice d'une portion particulière des esprits ne se communique pas même aux liqueurs de la partie où cette portion se trouve. Cela pourroit tout au plus se supposer de ces dépôts simples , ni critiques , ni symptomatiques , qui paroissent tout d'un coup dans un corps qui paroît d'ailleurs se bien porter , & qui ne sont accompagnés d'aucun autre symptôme que de ceux qui leur sont propres. Je dis tout au plus , parce qu'on pourroit encore le contester. Mais dans le cas de dépôt critique , dans une fièvre putride ou maligne , ce vice des esprits ne peut qu'être communiqué à toute la masse des liqueurs : dans une fièvre maligne , toute la machine souffre il y a un dérangement général , les symptômes ne le prouvent que trop. Il faut , pour ne pas s'écarter de votre système , que tous les esprits soient dépravés. Il y a des parties qui souffrent plus les unes que les autres , & souvent successivement ; & celle qui a le moins souffert pendant toute la maladie , est souvent celle qui reçoit tout d'un coup un dépôt critique qui la termine. Je dis , cette partie où se fait le dépôt , contenoit elle tous les esprits viciés ? d'où vient qu'elle ne don-

noit presque point de marques de leur existence ? Y sont-ils parvenus des autres endroits où ils paroissent évidemment & où ils cessent d'exercer leur cruauté, dès qu'il paroît dans un endroit éloigné un dépôt, par une métastase des plus heuteuses ? Mais *ils ne circulent point* : il faut donc qu'ils y soient parvenus par le moyen de la circulation des humeurs.

Ainsi en mettant ce vice dans une portion des esprits, dans une région particulière des nerfs, dont le fluide ne circule point & dont le vice ne peut se communiquer aux liqueurs, il n'est pas bien aisé d'expliquer, 1°. comment ce vice local donne tous les symptômes connus des maladies malignes & autres ; 2°. comment il peut former un abcès qui les termine.

A l'égard des évacuations prodigieuses par lesquelles on guérit certaines maladies, je conviens avec vous que toutes ces liqueurs qui sortent, ne sont pas des levains morbifiques ; mais je ne puis convertir de même des suites que vous attribuez à ces évacuations. L'expérience & l'observation m'ont appris que la foiblesse & l'épuisement n'en sont pas toujours les suites. Dans les fièvres que j'appellois putrides, où je croyois la nature opprimée par une grande quantité d'humeurs viciées, & auxquelles, suivant votre système, il faut que je donne un autre nom, je faisois prendre de deux jours l'un des remèdes

évacuans pendant tout le cours de la maladie ; ou au moins jusqu'au déclin. Ayant toujours égard aux forces du malade , à la nature particulière de la maladie & aux différens symptômes pour la dose & la qualité des remèdes , suivant la méthode des plus habiles Praticiens. Je me suis aperçu très-souvent que le malade , à mesure qu'il évacuoit , n'étoit pas si accablé ; que le pouls se développoit & devenoit plus fort , & qu'à la fin de la fièvre , quelque foible qu'il fût , il l'étoit cependant moins que pendant la maladie. Cela me fait ressouvenir d'une observation que j'ai faite , il n'y a pas long-tems : je vis une femme qui avoit la fièvre , & qui me parut si foible & si épuisée , que je crus qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle étoit malade. La première chose que je fis , fut de me plaindre qu'on ne me l'eût pas fait voir plutôt. On me répondit qu'elle n'étoit malade que de la veille. Elle avoit le pouls foible , petit , ne résistant point sous mes doigts ; à peine avoit-elle la force de répondre à mes questions , sa langue étoit chargée , brune , presque noire. Je balançai pour lui faire donner le tiers d'une dose ordinaire de tartre stibié dans une infusion laxative. Je m'y déterminai cependant , pensant à ma manière ordinaire , (& ne connoissant pas encore la théorie des esprits ,) que cette femme n'étant tombée malade que de la veille ,
les

les forces n'étoient pas détruites , mais seulement enchaînées par l'abondance d'humeturs dépravées. Elle fit de cette premiere fois par la bouche plus de quinze vers , & autant par en-bas ; & l'ayant vue après l'effet de ce remède , je la trouvai moins foible qu'auparavant. Ce remède cathartique-émétique fût réitéré de deux jours l'un , pendant une douzaine de jours , trouvant toujours des indications qui le demandoient , & plus de forces pour le soutenir. Elle rendit pendant ce tems-là tous les jours beaucoup de vers & de matieres corrompues ; les jours de remèdes plus , les autres moins ; de façon que je compte qu'elle fit près de deux cens vers. A mesure qu'elle évacuoit , elle devenoit moins foible , & à la fin de la maladie , elle se trouva beaucoup plus forte qu'elle n'étoit le second jour , qui est celui auquel je la vis pour la premiere fois.

J'ai observé aussi quelquefois que les malades auxquels il se fait un dépôt critique ; sont fort foibles & épuisés. J'ai encore observé plusieurs fois , que ceux qui se trouvent si épuisés à la fin de la maladie , & qui ont beaucoup de peine à se remettre , sont ceux qu'on a négligé d'évacuer pendant le cours de la maladie. Il est vrai que j'ai aussi observé quelquefois que le malade étoit fort épuisé au sortir de la maladie où l'on avoit vuider selon la méthode ci-dessus. Mais je dis

que si les évacuations, quelques considérables qu'elles soient, mais procurées à propos, épuisoient, on ne verroit jamais un malade avoir plus de forces après les évacuations qu'auparavant. Et si les dépôts critiques *laissent toutes les forces*, on s'en appercevrait toujours. Je pensois donc que lorsque le malade se trouvoit épuisé, cela venoit plutôt de la mauvaise qualité des humeurs viciées, ou de leur trop grande abondance, que des évacuations. Bien plus, c'est que je pensois que le défaut d'évacuations suffisantes étoit une des principales causes de l'épuisement, en laissant séjourner trop long-tems la cause morbifique qui détruit les forces; persuadé toujours que les évacuans, quoique continués long-tems, doivent être proportionnés, pour la dose & la qualité, aux différentes indications que tout le monde n'est pas capable de saisir. Et c'est peut-être pour cela qu'on leur attribue les mauvais effets, qu'on ne doit attribuer qu'à l'impéritie de certains Pseudo-médecins, & que les malades en sont si rebutés.

Me voici, Monsieur, à votre Réponse à M. Pessaut.

Les maladies qui surviennent à l'habitude du corps, & que vous appelez Chirurgicales, se forment souvent intérieurement. Aucun Médecin ne l'ignore. Une inflammation érysipélateuse, ou phlegmoneuse peut

naître intérieurement comme extérieurement; les esquinancies, les pleurésies, les péripneumonies, &c. ne sont autre chose. La rougeole, la petite vérole occupent la bouche, le pharynx, l'œsophage; pourquoy ne pourroient-elles pas occuper l'estomac & les intestins? Vous avez observé que la maladie épidémique dont vous parlez, étoit *une herpe placée à l'estomac. & aux intestins grêles*. Vous avez raison, M. votre observation ne peut être une imagination. Mais vous ne vous en tenez pas à ces spéculations inutiles: vos raisonnemens sur cette observation, les conséquences que vous en tirez, & qui ne sçauroient non plus être imaginaires, sont ce qu'il y a de plus intéressant. Une herpe interne ou externe, le pourpre, les autres éruptions cutanées, dans les fièvres malignes, en étoient autrefois des symptômes; ce n'est plus cela: une herpe seule dans ce cas, constitue essentiellement la maladie maligne. De cette observation particulière, vous concluez que *presque toutes les maladies, en particulier les fièvres malignes, ne sont que des maladies externes très-connues*. Quoi de plus évident que cette conclusion? Et quoi de plus intéressant pour l'humanité, que la découverte que vous avez faite, que les remèdes internes ne réussissent jamais mieux, pour détruire les maladies internes, que lorsqu'ils sont analogues aux topiques qu'on emploie contre

ces mêmes maladies externes ? Il ne manque plus qu'à établir des signes certains , qui caractérisent l'espèce de maladies chirurgicales internes qu'on a à traiter. Et c'est une bagatelle pour un esprit aussi éclairé que le vôtre , quoique votre modestie vous y fasse trouver tant d'obstacles.

Ces signes une fois établis, l'analogie entre les remèdes internes & les topiques , est ce qu'il y a de moins difficile à découvrir. L'échantillon que vous donnez de cette analogie en est une preuve , & nous flatte de l'espérance qu'une théorie lumineuse & salutaire le suivra bien tôt. Quel avantage pour le Public ! N'y a-t-il pas en effet *une analogie frappante entre le tartre stibié qui guérit une ophthalmie , & le tartre stibié qui dissipe une inflammation à l'estomac ?*

Cette découverte fondée sur l'évidence de la cure de l'ophthalmie , nous garantit déjà , dans celle de l'inflammation de l'estomac , de ces tâtonnemens si désagréables pour nous , & si dangereux pour les malades. C'étoit une routine , un empyrisme qui nous faisoit employer intérieurement , dans l'inflammation de l'estomac , les parégoriques , les anodins , les narcotiques. C'étoit une terreur panique qui nous faisoit éviter , comme quelque chose de mortel dans ce cas , tout ce qui peut irriter les fibres , les nerfs de l'estomac , & exciter en lui des contractions violentes , tels que

sont les émétiques ; & nous n'employons les premiers qu'en tâtonnant. La lumière nous éclaire, nous connoissons le remède qui guérit l'inflammation des yeux ; & par analogie nous l'employons sans tâtonner & avec succès , contre celle de l'estomac. Que vos Eleves, qui ne sont pas encore imbus des préjugés reçus, sont heureux de n'apprendre de vous que cette théorie lumineuse & cette pratique si salutaire aux malades!

Avec quelle force , avec quelle véhémence ne combattez-vous pas cette erreur, non-seulement de M. P. mais de tout le monde : *Qu'il arrive tous les jours que le chyle se trouve vicié !* C'est un torrent de preuves qui nous entraîne & nous arrache malgré nous de nos préjugés. Il falloit *qu'il vous fâchât bien fort* , & que vous le prissiez sur ce ton, pour nous détromper ; il n'y avoit pas d'autre moyen. Car quand quelqu'un a des renvois aigres , amers , puans , qu'il sent son estomac refuser la nourriture par les soulevemens de cœur qu'elle produit , &c. personne ne doutoit que ce ne fût un amas de mauvais levains, reste des mauvaises digestions ; levains capables d'infecter le chyle, de le corrompre : & cet homme venant à prendre la fièvre dans cet état, personne ne doutoit que ce ne fût une fièvre produite par ces levains ; qui avoient passé dans le sang avec le chyle qu'ils avoient corrompu, & qu'ils n'eussent en

même tems corrompu le sang , en un mot , qu'ils n'en eussent changé la consistance & la qualité : changemens qui , par les embarras qu'ils opposoient à la circulation , occasionnoient ce mouvement dont la nature se sert pour les détruire , & que nous appelons fièvre. Dans cette théorie , les nerfs & les solides sont affectés assurément , puisqu'ils jouent le principal rôle dans cet effort de la nature ; mais ce n'est que conséquemment à la dépravation des humeurs & aux obstacles qu'elles opposent à la circulation. Dans la vôtre , au contraire , beaucoup plus lumineuse , les nerfs & les esprits sont affectés primitivement & indépendamment de la dépravation des humeurs. Dans le cas proposé , ce ne peuvent être que les houppes nerveuses de l'estomac , qui ont été affectées , & les esprits de ses nerfs dépravés , puisque le chyle a passé *pur & simple* dans le sang. Cette affection des nerfs de l'estomac , & la dépravation de leur fluide , ont excité ce mouvement impétueux & général dans toute la machine. Sur le déclin , un dépôt se forme dans les parotides , parce que les nerfs dont elles sont formées , y déposent la cause morbifique qu'ils contenoient. Voilà où je me trouve embarrassé , (& cela n'est pas bien étonnant ,) malgré tous les efforts que je fais pour saisir votre théorie , & pour en faire l'application à toutes les circonstances. Cette cause mor-

bifique n'a pû être portée aux nerfs des parotides par le chyle ni par les humeurs; elle n'a pû y être apportée par les nerfs de l'estomac, dont le fluide ne circule point. Il faut donc que les esprits aient été dépravés avant le dérangement des digestions, & que ces mauvaises digestions aient été l'effet elles-mêmes de la dépravation des esprits, & non la cause. Il faut que ces mauvais levains de l'estomac n'entrent pour rien dans la production de la fièvre, puisque le chyle a passé pur & simple dans le sang. Mais un homme qui se porte bien & qui, par un excès de manger, ou pour avoir mangé des viandes indigestes, des fruits mauvais, crus, non mûrs, &c. donne tout d'un coup des preuves de la congestion de mauvais suc dans l'estomac, & qui prend ensuite la fièvre dans cet état, avoit-il auparavant une cause morbifique dans les esprits? Je vous avouerai que je vous fais un grand sacrifice d'abandonner mes préjugés pour votre système.

Mais ne perdons pas encore de vue le chyle incapable d'être vicié. Par un *chyle pur & simple*, on ne peut entendre qu'un chyle analogue à nos humeurs, propre à former un sang bien constitué, d'où résultent des humeurs secondaires saines. Mais tout ce qui passe par les veines lactées n'a pas ces qualités. Je ne veux pour exemple, que les remèdes qu'on prend par la bouche. Ils

passent dans le sang sous forme liquide : forment-ils un chyle pur & simple ? L'estomac & les sucs dissolvans les ont-ils changé en bon chyle ? L'organe de filtration ne leur a-t-il pas donné passage ? D'où vient que les houpes nerveuses , sensibles assurément aux impressions fâcheuses de ces matieres , ne communiquent pas au canal intestinal un trépidisme qui leur ferme l'entrée dans les embouchures lactées ? D'où vient que les particules nuisibles des alimens , ou les levains corrompus qui se trouvent dans l'estomac , ne pourront pas également passer avec le chyle par les veines lactées ? Si donc rien n'empêche que les particules des remèdes , qui certainement ne forment pas un chyle pur & simple , ne passent dans le sang , il faut que les sucs nuisibles y passent aussi. Ils y passeront mêlés avec le chyle qui , par cette raison , ne sera plus un chyle pur & simple. Il ne reste donc , si cela vous fâche trop , que de nier que les remèdes passent dans le sang. Alors si vous croyez que ce ne soit qu'une imagination & un préjugé , il vous faudra expliquer comment le lait d'une nourrice qui a pris un purgatif , purge l'enfant qu'elle allaite ; comment les urines prennent la couleur & l'odeur de certains médicamens , &c.

Vous dites , Monsieur , que si les maladies avoient leur siège dans les liqueurs , il n'y en auroit aucune locale. Je ne crois pas qu'on

puisse vous disputer cela : si une érépelle, par exemple, étoit répandue dans les liqueurs, tout le corps ne seroit qu'une érépelle. Et ce seroit une *absurdité* de dire qu'une érépelle universelle fût en même tems particulière. Mais si nous distinguons la maladie de sa cause, ne pourroit-on pas dire absolument sans *absurdité*, qu'une cause générale peut produire une maladie particulière, à cause des conditions qui se trouvent pour l'une, & qui ne se trouvent pas pour l'autre ? Que cela soit obscur, comme veut bien vous l'accorder M. P. passe; mais absurde, c'est un peu trop fort.

La colere, dites-vous, *produit un venin* ; mais la colere & les passions ne sont pas dans les liqueurs, ce sont des modifications des esprits. *Donc le venin a son siège dans les esprits.* Je crains que M. P. ne vous rétorque votre argument : la colere & les passions sont des modifications de l'ame, donc le venin a son siège dans l'ame. Il arrive bien quelquefois que l'ame a du venin : *Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Auteurs !*

Je finis, Monsieur, par observer avec combien de précision vous faites voir que l'air contagieux ne peut agir que sur les esprits, en ce que les liqueurs de tous les hommes, qui y sont exposés, étant les mêmes, & n'ayant point de raison qui les dirige, elles ne sçauroient éviter dans aucun

la contagion; au lieu que les *esprits soumis & obéissans à l'ame*, la prendront ou la rejettent, suivant qu'elle le jugera à propos.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

GONTARD.

OBSERVATIONS

Sur une Maladie singulière,

Par M. Treccourt, Médecin de l'Hôpital militaire de Rocroy.

V. Dans le commencement de l'année 1746, il régna parmi les soldats qui composoient la garnison de Rocroy, une maladie inflammatoire, dont les symptômes étoient extraordinaires, & les effets des plus meurtriers. Les symptômes étoient à-peu-près les mêmes que ceux de la péripneumonie, mais beaucoup plus violens : la difficulté de respirer étoit extrême, il y avoit un long intervalle de l'expiration à l'inspiration; mais celui de l'inspiration à l'expiration étoit si court, qu'à peine l'air pouvoit-il parvenir aux premières divisions des bronches. Les malades souffroient une soif extraordinaire, & éprouvoient, lorsqu'ils vouloient boire, le symptôme le moins équivoque de l'hydrophobie (a). Les malades se plaignoient

(a) Lorsqu'on présente quelque liqueur que ce soit à un Hydrophobe, il a une telle horreur de l'eau, que de lui

d'une douleur aiguë & fixe à la région du cœur, qui répondoit postérieurement à la partie opposée, semblable à celle que pourroit causer un clou qui, traversant la poitrine, tendroit à rapprocher le sternum de l'épine du dos. Cette maladie étoit accompagnée de plusieurs autres symptômes, sçavoir, de nausées continuelles, de palpitations du cœur, le pouls petit & concentré, les yeux abbatu & larmoyans, la langue sèche, noire & aride; les urines avoient la couleur naturelle; le sang étoit couenneux & couvert d'une peau jaune, dure & épaisse. Cette maladie étoit contagieuse, car elle se communiquoit à ceux qui avoient soin de ces malades; elle exigeoit des secours prompts & beaucoup de célérité dans la cure, car la plûpart n'alloient pas au septieme jour.

C'est par l'ouverture des cadavres qu'on parvient à connoître le foyer, la nature & le principe de la plûpart des maladies; c'est un avantage que nous avons dans les Hôpitaux militaires, que personne ne peut nous empêcher de faire telles recherches que nous jugeons à propos, toujours pour notre instruction & le soulagement des malades. C'est aussi par ces moyens que je fis les observations suivantes; car d'un grand nombre

en parler seulement, tous ses membres sont dans l'instant attaqués de convulsions. J'ai cependant vu un loup enragé traverser une rivière à la nage.

de ces malheureux que j'ai traités de cette fâcheuse maladie, à l'Hôpital militaire de cette ville, dans l'espace d'environ deux mois & demi qu'elle a régné, il en est mort une vingtaine dont j'ai fait ouvrir les cadavres; tous avoient la substance du cœur ulcérée, les uns plus, les autres moins: dans quelques-uns, il s'est trouvé des polypes dans le ventricule gauche; polypes qui avoient la même consistance que s'ils eussent été formés depuis long-tems: ce qui prouve l'extrême épaisfissement de la lymphe, auquel la nourriture (a) & la rigueur de la saison n'auront pas peu contribué.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé des Rochers, Soldat au Bataillon d'Argentan, Milice de Normandie, fatigué de la route, vint à l'Hôpital pour s'y reposer; le troisième jour, il y fut attaqué de la maladie avec les symptômes mentionnés ci-dessus, & en mourut environ le septieme: ayant fait ouvrir son cadavre, le péricarde se trouva rempli d'un pus très-fétide & épais, la substance du cœur ulcérée en plusieurs endroits, mais principalement environ un pouce plus bas que l'oreillette droite, où il y avoit un ulcère à contenir

(a) Le Soldat mangeoit beaucoup de viande de porc, de pois, d'haricots, de fèves, & buvoit trop d'eau-de-vie.

d'Observations. Décembre 1755. 461
un œuf de pigeon , le cœur étoit squirrheux
vers sa pointe , le ventricule gauche rem-
pli d'un polype médiocre , le lobe gauche du
poumon gorgé & adhérent à la plèvre ; le
droit étoit fort gorgé.

I I. O B S E R V A T I O N.

Le nommé Langevin , Soldat au Régiment
de Saintonge , mourut le cinquieme jour de
la même maladie ; le péricarde se trouva
tellement adhérent à la substance du cœur ,
qu'après l'avoir détaché avec le scalpel , toute
la surface de cette substance se trouva ulcérée
superficiellement : il se trouva un polype dans
le ventricule gauche , le lobe droit du pou-
mon étoit gangrené.

I I I. O B S E R V A T I O N.

Le nommé Jaime-Dieu , Sergent au Ba-
taillon de Renaucourt , Milice d'Artois ,
mourut aussi le cinquieme jour de la même
maladie : le péricarde se trouva adhérent au
cœur d'environ deux pouces vers sa pointe , &
rempli de pus fétide ; sur le péricarde , positi-
vement à l'endroit de l'adhérence , gros
comme un œuf de dindé , d'une matière gé-
latineuse qui , ayant été exposée à l'air , se
fondit comme la neige au soleil ; ce que
n'ont point fait les polypes qui ont été plu-

sieurs jours à l'air, sans perdre que très-peu de leur grosseur. Celui-ci est le seul dont on a fait l'ouverture du crâne, où il ne se trouva rien d'extraordinaire.

Je fis des réflexions sur la nature de la maladie, & reconnus que le cœur n'étoit point exempt d'inflammation, puisqu'il en faut nécessairement pour produire des ulcères & adhérences de la nature de ceux dont je viens de donner le détail; car telles sont les trois observations ci-dessus, telles étoient toutes les autres.

Je ne doute point que la coagulation des liqueurs ne fût la cause de cette fâcheuse maladie. Sur ce principe, il falloit établir une méthode curative, propre à délayer le sang visqueux: voici celle que j'ai cru y convenir.

Je faisois saigner de deux en deux heures, (suivant la violence des symptômes; car les uns étoient plus graves, les autres moins,) jusqu'à quatre à cinq fois; deux heures après la dernière saignée je prescrivois une eau de casse aiguillée avec le tartre stibié. Le volume du sang ayant été diminué & les vaisseaux désemplis, les secousses occasionnées par le vomissement, agissoient sur les solides & sur les fluides avec tant de succès, que plusieurs étoient, pour ainsi dire, guéris, avant que le vomitif eut achevé son effet.

Dans les efforts que le malade faisoit pour

vomir , l'air entroit dans les poumons & pénétrait jusques dans les plus petites cellules ; il étoit repoussé & repris alternativement : la matiere visqueuse qui croupissoit dans les cellules & les bronches , étoit expulsée ; le sang étoit rafraîchi ; le genre nerveux & vasculaire étoit agité & secoué ; les globules rouges confondues avec la lymphe visqueuse étoient dégagées ; l'obstruction levée , les fluides reprenoient leur cours , & les solides leur élasticité naturelle : cet avantage arrivoit toujours , lorsque le malade étoit secouru dans les vingt-quatre heures ; lorsque la maladie étoit négligée , la mort étoit prochaine.

J'employois les apôlèmes atténuans & délayans avec le syrop de violette , des juleps de même genre avec l'eau de fleurs d'oranges. Ils étoient purgés de deux ou trois jours l'un. Je leur faisois prendre quelques prises de poudre tempérante , à laquelle je faisois ajouter un peu de camphre. Leur tisane étoit toujours aiguillée de nître.

J'avois soin d'entretenir le ventre libre par des lavemens simples ou composés. Lorsque cette maladie passoit le cinquieme ou le septieme jour , on étoit presque assuré de la guérison ; mais le deuxieme jour passé sans secours , il étoit rare que le malade pût en revenir , il périssoit le cinquieme , le sixieme ou le septieme jour au plus tard.

ARTICLE II.

Contenant quelques Observations de
Chirurgie.

L E T T R E

De M. Gerard , Chirurgien Major du Régiment de Berry , Infanterie ,

*Adressée à l'Auteur du Journal de Médecine,
au sujet d'une Opération de la Taille,
faite par le Lithotome caché.*

M O N S I E U R ,

I. J'Apprens avec plaisir , que la méthode du Frere Cosme est presque généralement adoptée à Paris par les plus grands Maîtres. C'est avec raison que l'on s'est décidé en sa faveur. Je ne connois pas d'instrument imaginé avec plus de génie , & perfectionné avec plus d'intelligence. Je crois qu'il doit encore beaucoup mieux réussir , quand il est conduit par des mains aussi adroites que celles du Frere Cosme. Comme c'est à lui que le Public est redevable de l'invention de cet instrument , c'est aussi à lui à qui l'on doit rapporter tous les succès que l'on fait en ce genre. J'avoueraï ingénue-
ment

ment que depuis que je me sers du Lithotome caché, je suis plus hardi dans l'opération & beaucoup moins malheureux dans le succès. Cet Instrument a la propriété de ne point délabrer les parties, de ne couper précisément que ce qu'il faut couper pour faire réussir l'opération, & de se monter, pour ainsi dire, au gré de l'Opérateur, qui peut dire qu'il voit clairement ce qu'il fait; ce que personne ne peut assurer dans toutes les autres manieres d'opérer. Un autre avantage qui résulte de l'opération par le Lithotome caché, c'est la simplicité avec laquelle se font les pansemens. On évite au malade les douleurs les plus vives, on n'excite pas une suppuration inutile & souvent dangereuse, en un mot, on abandonne à la nature un soin dont elle s'acquitte mieux que ne peuvent faire les plus habiles Chirurgiens. Comme le but qui me conduit est le soulagement du genre humain, je me rends avec plaisir à la conviction, & je ne cesserai jamais de publier les éloges que mérite une si belle découverte. Ce qui me fait peine, c'est d'être séparé d'une personne aussi éclairée dans sa profession, que l'est le Frere Cosme. Près de lui, je profiterois de ses avis & de son exemple, au lieu que je suis réduit ici à me nourrir de ses Ecrits.

J'en ai cependant fait un bon usage, comme vous allez être à portée d'en juger.

par l'observation que je joins à ma Lettre.

Dans le courant du mois de Juillet de l'année dernière , on me fit venir à Bourbon-l'Archambaut, pour secourir une jeune fille âgée de huit ans, qui depuis trois ans ressentait des douleurs presque continuelles aux reins : elle ne dormoit ni jour ni nuit ; souvent elle avoit des attaques de fièvre qui ne cessoient qu'au bout d'un jour ou deux. Cet enfant étoit dans un amaigrissement affreux. Elle avoit perdu l'appetit, & n'urinoit qu'avec une difficulté très-grande & des douleurs inouïes. Je commençai par vouloir examiner l'état de l'urètre & de la vessie, mais je trouvai routes les parties dans une inflammation & un éréthisme considérable.

Je ne jugeai pas à propos d'introduire la sonde, de peur d'augmenter l'irritation & de mettre l'enfant hors d'état d'être opéré. Je demandai aux parens quelle pouvoit être la cause pour laquelle ces parties étoient dans un état si déplorable. On me répondit qu'elle avoit été sondée par un Chirurgien de Paris, qui s'étoit trouvé aux eaux quelques jours auparavant ; qu'il avoit voulu tenter l'extraction de la pierre, & qu'il y avoit échoué ; je songeai dès-lors au Lithotome caché, mais je crus devoir remettre l'opération jusqu'au tems où cet enfant seroit dans l'état d'être sondé. Dans le commencement

du mois d'Août, on fit transporter la malade à Moulins. Je la sondai & je trouvai la pierre. Comme je me préparois à faire l'opération, il survint un dévolement considérable, accompagné de fièvre & de douleurs très-vives. Je suspendis l'exécution de mon projet jusqu'à ce que les Médecins eussent calmé les nouveaux accidens. Pour lors je fis faire une Consultation composée des plus habiles Médecins & Chirurgiens de Moulins, qui jugerent que l'opération étoit le seul moyen de tirer cette petite fille de l'état misérable où elle étoit réduite.

Animé par la satisfaction secrète que l'on trouve à faire le bien, je risquai ma réputation pour sauver la vie à la malade, étant bien persuadé qu'il n'appartient qu'à une ame basse & mercénaire de ne faire le bien, qu'autant qu'elle en peut retirer ou de l'honneur ou du profit. Je taillai cet enfant le 8 Octobre de la même année, en présence de plusieurs personnes, parmi lesquelles étoient M. Jance, Chirurgien Major du Régiment de Dragons de Beaumont, & du Frere Benoît, Chirurgien de la Charité. Je tirai une pierre de la grosseur d'un gros œuf de pigeon. L'opération ne dura que six minutes. La malade qui étoit auparavant plus mal, n'éprouva aucun accident fâcheux, & le dix-septième jour elle fut guérie sans me servir d'autre pansement que d'une compresse & d'un bandage.

O B S E R V A T I O N

*Sur un dépôt Phlegmoneux ;*Par M. Dominé, Chirurgien-Juré de
Vitry-le-François.

II. Une femme demeurant à Vitry , fut attaquée au mois de Septembre dernier de douleurs sourdes dans le côté droit du ventre , d'une tension & d'une inflammation considérables , la fièvre survint ; cette femme fut saignée plusieurs fois du bras , & on se servit des cataplasmes résolutifs. Je conseillai pour tout remède les maturatifs les plus forts. Au bout de quelques jours les accidens cessèrent. Je ne doutai pas alors que le dépôt ne fût tout-à-fait mûr. pour lors je fis asseoir la malade sur le bord de son lit. Je plongeai une lancette au travers des muscles , jusqu'à ce que je visse sortir le pus qui vint avec abondance ; ensuite ayant porté mon doigt dans le sac , j'aggrandis avec un bistouri l'ouverture que je fis de bas en haut , ayant , pour guider cet instrument , le même doigt , que je ne retirai de la plaie , que lorsque l'opération fut faite , après quoi je laissai couler la plus grande partie du pus qui étoit enfermé dans le fond de cet abcès. Je n'employai d'autres remèdes pour les pansemens , que le baume d'Arceus & le Stirax. Tout le fonds de l'abcès se trouva rempli de bonne chair , & en vingt jours , à compter du jour de l'ouverture , la malade fut entièrement guérie.

A R T I C L E I I I . . .

Contenant quelques Observations
de Pharmacie.

EXTRAIT D'UN OUVRAGE INTITULÉ

Examen chymique & physique d'une Eau
minérale trouvée chez M. de Calsabigi,
à Passy , comparée aux Eaux du même
côteau , connues sous le nom des *Nou-
velles Eaux minérales* de Madame Belami ,

*Fait par M. De Machy , Apothicaire Gagnant-
Maîtrise de l'Hôtel-Dieu de Paris.*

J'Ai supprimé dans cet Extrait tous les
raisonnemens qu'entraîne avec elle la
comparaison que j'établis dans mon Ou-
vrage , ainsi que tous ceux que la différence
des phénomènes que j'ai apperçus a pu faire
naître. Je n'entre ici dans aucune discussion,
ni même dans aucun détail des manipulations
que j'ai pû employer ; je dis la vérité toute
simple , en rapportant ce que j'ai reconnu
dans ces Eaux.

Par les expériences que j'ai faites sur les
Eaux de M. Calsabigi , j'ai vu :

1°. Que ces Eaux minérales sont pesantes, colorées, & d'une saveur disgracieuse.

2°. Qu'elles contiennent un acide vitriolique nud & développé.

3°. Qu'elles ont une terre martiale ochreuse, dont une partie se dégage facilement.

4°. Qu'il y a un sel vitriolique martial en très-petite quantité, qui y est sous la forme d'eau-mère.

5°. Qu'elles fournissent beaucoup de sélénite, très-peu de sel marin & de nitre.

Voici le détail des preuves de ce que j'avance.

Les Eaux du puits de M. Calsabigi ne sont point courantes, elles séjournent dans leur bassin, avant de s'écouler; elles contiennent quarante-cinq grains de substance étrangère par livre d'eau: on s'en assure, en les faisant évaporer à siccité.

Leur couleur est un peu jaune, & se fonce au bout de trois semaines, en déposant un sédiment limoneux qui va encore à deux grains par livre. La couleur est alors constante, & elle est d'un jaune d'urine un peu foncée. Leur saveur est austère, agace les dents, & n'est point supportable; elle n'approche pas de la saveur du vitriol martial. Il ne faut que les goûter, pour s'en appercevoir.

Une partie de cette saveur leur vient de l'acide surabondant qu'elles contiennent. Cet acide qui n'est engagé à aucune base, se ma-

nifeste par la propriété qu'il a d'agacer les dents, de rougir le papier à sucre, de dépolir le fer, d'en dissoudre la limaille, d'attaquer le cuivre & d'absorber sans effervescence un peu des alcalis fixes, terreux ou volatils qu'on y jette pour en précipiter les autres substances. La nature de cet acide est vitriolique, parce que saturé de limaille de fer, il fournit des cristaux de vitriol martial, & qu'avec les autres bases, il forme des sels neutres semblables à ceux que forme l'acide vitriolique. Il a de plus, comme cet acide, la propriété de chasser de dessus sa base l'acide marin, à l'aide de peu de chaleur; & il forme un esprit sulfureux, quand il est combiné avec quelque substance grasse.

On apperçoit très-aisément la base ochreuse de ces Eaux minérales; la chaleur approchante de celle de l'eau bouillante, la précipite constamment au poids de cinq grains par livre. Cette ochre est jaune, très-subtile, & a toutes les propriétés de l'ochre ordinaire: elle passe par le moyen du feu à différentes couleurs rouges plus ou moins foncées; elle n'est pas attirable à l'aimant, parce qu'elle est précipitée d'une eau qui contient un acide, & que les bases martiales perdent cette propriété quand elles ont été dissoutes par un acide. Cette ochre a perdue son phlogistique, & n'est pas un fer parfait: il faut, pour en faire du fer, employer un réductif

sel que le charbon, qui suffit pour rendre le phlogistique à la base qui en est privée.

Ce n'est pas là toute la quantité d'ochre contenue dans ces Eaux : la plus grande partie y demeure suspendue, à moins qu'une substance plus analogue à l'acide vitriolique ne l'en chasse. Les résidus des évaporations sont jaunés par cette ochre : on ne la retire pas entièrement par les lotions ; elle fait une bonne partie du poids de ces Eaux.

Le sel vitriolique de ces Eaux se reconnoît par la propriété qu'il a de verdir le syrop violat, & de noircir avec l'infusion de noix de galle : il y est en petite quantité ; on ne peut pas le cristalliser, à moins que d'anéantir la viscosité qui l'accompagne & qui le rend facile à s'humecter à l'air. C'est cette matière visqueuse qui le met dans l'état d'eau-mère. On la reconnoît à sa ténacité & à la facilité qu'elle a de se dégager à une lente chaleur pour nager & se moisir sur ces Eaux. Dans la distillation, elle se combine avec l'acide vitriolique, & le convertit en esprit sulfureux & suffoquant. On peut encore la retrouver dans les dernières portions d'Eaux minérales, évaporées, après avoir été dégagées de leur ochre par quelque précipitant ; cette matière visqueuse s'amoncele, & forme de petits pelotons comme de la gomme qui seroit dissoute imparfaitement dans l'eau. Il ne faut pas filtrer la liqueur, mais la dé-

panter de dessus son précipité, pour, appercevoir ces petits pelotons.

On ne peut presque pas évaporer ces Eaux minérales, qu'on n'y voye des crystaux séléniteux. Ils se trouvent dans tous les dépôts, dans tous les résidus d'évaporations, dans le sel verdâtre & soyeux qui tapisse les évaporatoires; on les reconnoît à leur blancheur, leur insipidité, leur insolubilité, & au soufre qu'ils forment avec les charbons, ainsi qu'au turbith minéral qu'ils font naître, quand on verse sur eux quelques gouttes de dissolution de mercure dans l'esprit de nître; ils sont au pòids d'environ vingt grains par livre d'Eau minérale.

Le sel marin se dégage de ces Eaux par la distillation, à l'aide de l'acide vitriolique surabondant qu'elles contiennent; l'esprit qui passe en vapeurs blanches, crystallise en cube avec les bases appropriées. L'acide nîtreux n'est pas si facile à saisir, parce qu'il se dégage très-prompement & qu'il y en a très-peu dans ces Eaux; on pourroit même n'en pas faire mention, sans conséquence. L'acide marin lui-même n'y est pas en une quantité bien sensible.

Il n'y a aucune Expérience rapportée ici, qui ne soit développée dans mon Ouvrage; il contient de plus les Expériences que j'ai faites sur les nouvelles Eaux de Passy, que je supprime, parce que j'ai supprimé dans cet

Extrait la méthode de comparaison que j'ai suivie dans mon Ouvrage.

Je l'ai terminé par l'exposition physique du sol de Passy, de la position respective du puits de M. Calabigi & des sources de Madame Belami, & par l'examen des substances contenues dans le terroir de Passy, & qui sont propres, en se dissolvant, à former des Eaux minérales. J'ai fait avec des marcaissites de Passy, une eau semblable à celles du puits de M. Calabigi; & en filtrant de ces Eaux mêmes à travers des substances analogues à celles qui constituent le sol de Passy, j'en ai fait des Eaux semblables pour la légèreté, la saveur & les autres bonnes qualités, à celles des sources de Madame Belamy. Ces Expériences, jointes à la situation respective, m'ont fait avancer que le puits de M. Calabigi étoit l'origine des sources de Madame Belami.

Enfin j'ai dit un mot sur le bleu qu'on fait avec les Eaux du puits de M. Calabigi, & j'ai conclu que ce travail ne pouvoit guères être fait que pour amuser les gens oisifs, & non pas pour être jamais suivi en grand; fondé sur la quantité considérable d'Eau minérale qu'il faut consommer pour retirer très-peu de fécule bleue: car il faut 280 pintes d'eau, pour en obtenir une livre. Les Expériences que j'ai faites sur ce bleu, m'ont montré qu'il n'étoit pas aussi excellent qu'on l'avoit insinué.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans le Recueil de Décembre 1755.

ARTICLE PREMIER.

- I. *S*uite de la Réplique de M. Peffaut de la Tour, Docteur en Médecine, à la Réponse de M. le Cat, inserée dans le Recueil du mois de Juin 1755, sur la Herpe. Pag. 403
- II. Observation sur la suite du Ptyalisme scorbutique, dont il est fait mention dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1755. 415
- III. Réponse aux Réflexions sur une Exomphale, dont on a publié l'Observation dans le Journal de Mai 1755, adressée à l'Auteur du Journal par M. Marrigues, Chirurgien à Versailles. 417
- IV. Lettre de M. Gontard, Conseiller, Médecin du Roi à Villefranche en Beaujolois, à M. le Cat, sur sa nouvelle Théorie des maladies. 434
- V. Observation sur une Maladie singulière, par M. Trecourt, Médecin de l'Hôpital militaire de Rocroy. 458

ARTICLE II.

- I. *Lettre de M. Gerard, Chirurgien Major du Régiment de Berry, Infanterie, adressée à l'Auteur du Journal de Médecine, au sujet d'une Opération de la Taille, faite par le lithotome caché.* 464
- II. *Observation sur un dépôt phlegmoneux au côté droit du ventre, entre le péritoine & les muscles, par M. Dominé, Chirurgien-Juré de Vitry-le-François.* 468

ARTICLE III.

- I. *Extrait d'un Ouvrage intitulé, Examen chymique & physique d'une Eau minérale trouvée chez M. de Calsabigi, à Passy, comparée aux Eaux du même côteau, connues sous le nom des Nouvelles Eaux minérales de Madame. Belami, fait par M. De Machy, Apothicaire Gagnant-Maîtrise de l'Hôtel-Dieu de Paris.*

472

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier,
le Journal de Médecine du mois de Décembre.
A Paris, ce 24 Novembre 1755.

LAVIROTTE.

TABLE GÉNÉRALE

*Des Pièces contenues dans les Recueils des
six derniers mois de l'année 1755.*

M É D E C I N E.

J U I L L E T.

- O**bservations sur les pierres de la Vescicle du fiel ,
par M. Varnier D. M. page 1
Sur une vessie qui se portoit jusque dans l'épigastre , par
M. le Clerc D. M. p. 11
Sur une Pustule périodique au doigt , par M. Hoin ,
Chirurgien, p. 15
Suite de l'Observation sur un Pryalisme scorbutique, p. 17
Réflexion sur la fièvre & l'inflammation. p. 20
Lettre de M. Moraud D. M. P. sur un homme mon-
streusement gros. p. 33
Observation sur une monstruosité , par M. Brossillon ,
Chirurgien. p. 35
Sur différens effets de l'Agaric , par M. Rochard , Chi-
rurgien, p. 39
Sur l'usage du Kina dans les fièvres d'accès , par M.
Moublert M. P. p. 49

A O U T.

- Réponse à Messieurs les Journalistes de la Bibliothèque
raisonnée , par M. Sauvage D. M. Montpell. & Pro-
fess. &c. p. 83
Observation sur la maladie épidémique qui a regné à
Douay, Arras, Béthune & plus particulièrement dans
les environs de la Ville de Lens en Artois , où elle
continue encore. p. 117
Observation sur la maladie qui a regné à Bourbon-Lancy,
& aux environs , depuis le commencement de Dé-
cembre 1754, par M. Pinot, Docteur de l'Université
de Montpellier, Médecin Juré du Roi , en la Ville &
Bailliage de Bourbon-Lancy , Intendant des Eaux en
survivance, & Correspondant de l'Académie des Scien-
ces de Dijon. p. 122

S E P T E M B R E.

- Thèse sur le Régime qu'on doit observer à Paris , par M
Hazon , Doct. Rég. de la Faculté de Paris. p. 165

TABLE G E N E R A L E.

- Lettre de M. Darlue Docteur en Médecine, à M. Molinard, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine en l'Univ. d'Aix, sur la Rage & la maniere de la guérir. p. 182
- Suite des observations sur la Rage. p. 203
- Lettre sur l'Inoculation de la petite Vérole, par M. Raulin de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bourdeaux, & Doct. en Médecine, à M. Dario le Pere, D. M. de la Faculté de Montpellier, au Port Sainte Marie, dans la Province de Guienne. p. 203
- Lettre de M*** D. M. P. à M. Milla D. M. P. au sujet de l'Inoculation de la petite Vérole. p. 224
- Première Observation sur une Hydrocephale ou Hydrocèphale de la tête, accompagnée de la Transparence & de l'Amolissement des os du Crâne, par M. Betbeder, D. M. Agg. au Collège des Médecins de Bourdeaux, Inspect. des Eaux Minér. du Mont-de-Marsan. p. 227

O C T O B R E.

- Traduction de la Thèse de M. Hazon, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine de Paris, p. 243
- Observations sur de nouveaux accidens arrivés par des alimens préparés dans des vaisseaux de cuivre, par M. Cosnier fils, D. R. de la Faculté de Paris. &c. p. 260
- Observation sur différentes Monstruosités, par M. Geoffroy, D. M. de la Faculté de Montpellier. p. 266
- Extrait du rapport de M. Hosty, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine de Paris, pendant son séjour à Londres, au sujet de l'Inoculation. p. 274
- Réflexions critiques sur l'Histoire d'une Dormeuse extraordinaire, &c. par M. Gontard, Conseiller Médecin du Roi. p. 285
- Lettre au sujet d'une abstinence extraordinaire, par M. N. Médecin. p. 293
- Observation sur un empoisonnement par le Champignon vénéneux, & sur l'Antidote de ce poison, par M. Hatté, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine de Paris. p. 299

N O V E M B R E.

- Suite du Mémoire sur l'Inoculation de la petite Vérole; Faits, & Informations, par M. Hosty, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine de Paris. p. 337
- Lettre à M. Hosty. p. 341
- Lettre au Docteur Pringle. *ibid.*
- Lettre à l'Auteur du Recueil périodique de Médecine, &c. au sujet de divers accidens arrivés en disséquant des cadavres, par M. de Berge, Médecin de l'Hôtel Dieu de Ham. p. 345

TABLE GÉNÉRALE.

- Observations sur un vice singulier de conformation , par
M. Bellay le jeune , Chirurgien-Juré à Orléans. p. 349
- Replique de M. Peffaut de la Tour, Docteur en Médecine, sur la Herpe, à la réponse de M. le Cat, insérée dans le Recueil du mois de Juin 1755. p. 361
- Observation sur un Bezoard humain, par M*** p. 371
- Observation sur une affection maniaque , par M*** , Médecin à Vitry-le-François. p. 376
- Seconde Observation sur l'Hydrocéphale de Begle, par M. Betbeder, D. M. Aggrégé au Collège des Médecins de Bourdeaux , &c. p. 381
- Observation pratique de Médecine , p. 383

D E C E M B R E.

- Suite de la Réplique de M. Peffaut de la Tour, D. M. à la Réponse de M. le Cat, insérée dans le Recueil du mois de Juin 1755, sur la Herpe. p. 403
- Observation sur la suite du Ptyalisme scorbutique, dont il est fait mention dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1755. p. 415
- Réponse aux réflexions sur une Exomphale, dont on a publié l'Observation dans le Journal de Mai 1755, adressée à l'Auteur du Journal par M. Marriagues, Chirurgien à Versailles. p. 417
- Lettre de M. Gontard, Conseiller, Médecin du Roi à Villefranche en Beaujolois, à M. le Cat, sur sa nouvelle Théorie des maladies. p. 434
- Observation sur une Maladie singulière, par M. Tre-court, Médecin de l'Hôpital militaire de Rocroy. 452

C H I R U R G I E.

J U I L L E T.

- Séance publique de l'Acad. Royale de Chirurgie. p. 60
- Observation sur le pernicieux usage des Caustiques, par M. C. D. M. P. p. 61
- Lettre au sujet de l'Agaric, par M. Chabrol, Chir. p. 63

A O U S T.

- Lettre adressée à M. le Cat. &c. par M. Destremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, au sujet de l'Agaric. p. 133
- Extrait d'une Lettre de M. Schlosser, Médecin Hollandois, à M. Miffa, D. M. P. au sujet de l'Agaric. p. 147

S E P T E M B R E.

- Réponse de M. le Cat à M. Destremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris. p. 234

T A B L E G E N E R A L E.

- Observation sur des os du coude fracturés, par M. Bar-
de, Chirurgien à la nouvelle Yorck. p. 234
Autre sur l'Extirpation d'une Excroissance de chair, par
M. Mortimer. p. 236
Autre sur un calcul Humain de grosseur extraordinaire,
par M. Heberdes. p. 237

O C T O B R E.

- Observation sur une fracture par écrasement, avec dé-
perdition de substance, par M. Rochard, Chirurgien
Major de l'Hôpital de Belle-Isle en mer, &c. p. 315

N O V E M B R E.

- Lettre de M. Chabrol, adressée à M. Galabert, Chirur-
gien à Montpellier, pour servir de Réponse aux Objec-
tions faites par M. Destremeau, au sujet des effets de
l'Agaric dans les hémorragies. p. 390

D E C E M B R E.

- Lettre de M. Gerard, Chirurgien Major du Régiment
de Berry, Infanterie, adressée à l'Auteur du Journal
de Médecine, au sujet d'une Opération de la Taille,
faite par le lithotome caché. p. 464
Observation sur un Dépôt phlegmoneux, par M. Do-
miné, Chirurgien-Juré de Vitry-le-François. p. 468

P H A R M A C I E.

J U I L L E T.

- Observation sur l'Examen Chymique de l'eau Minérale
de M. Calabigi, par Messieurs Venel & Bayen, par
M. H. D. M. P. p. 74

A O U S T.

- Observation d'Histoire Naturelle & de Pharmacie, lûe à
la Société Royale de Lyon en 1751, par M. Morand,
D. R. de la Faculté de Médecine de Paris, Membre
de la Société Botanique de Florence, &c. p. 150

N O V E M B R E.

- Réflexions sur l'usage intérieur de l'Antimoine crud, par
M*** Médecin Hollandois. p. 390

D E C E M B R E.

- Extrait d'un ouvrage intitulé, Examen d'une Eau Mi-
nérale trouvée à Passy, &c. fait par M. De Machy,
Apothicaire Gagnant-Maîtrise, de l'Hôtel-Dieu de
Paris. p. 472

Fin du Tome troisième.